This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

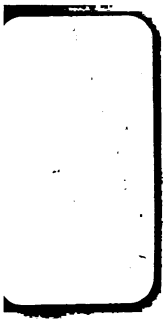
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Tjestij

~~DOE~~

NKT

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

LES NUITS DE PARIS, OU LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

Nicolas Edme Restif de la Bretonne

Nox & Amor. Vinumque nihil moderabile suadent;
Illa nudore vacat, Liber, Amoique metu. Ov.

Tome Second:

Troisième Partie.

à LONDRES.

1788.

Sujet de la FIGURE de la III.me Partie :

Le Spectateur-nocturne, sur l'Ile-Saintlouis, vis-vis l'hôtel Lambert, retenant une Fille, qui va noyer son Enfant nouveau-né :

» O ma Chère ! que faites-vous » !

NOTA. On trouvera toujours la Table, à la fin de la Partie. Il est important d'y avoir recours, pour trouver, d'un coup-d'œil, la suite des recits, dont le dénoûment est éloigné du corps de l'anecdote.

On s'est aperçu que, pour ne pas couper les Recits, ou des morceaux importans, on les mettait de-suite, sous la même Nuit, en indiquant les Sections par des lettres majeures, auxquelles on renvoyait dans les Nuits suivantes : A-l'avenir, on supprimera cette seconde indication : Mais l'extrême variété qui règne dans les traits rapportés par le SPECTATEUR-NOCTURNE, oblige à prendre toutes les précautions possibles pour la clarté.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN
LENOX LIBRARY NEW YORK

SHP

LES NUITS DE PARIS,

OU LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

LI NUIT.

LES ANNIVERSAIRES.

J'errais, occupé de Zefire, dont le travail du jour avait ſuſpendu le ſouvenir. Tout-à-coup je me dis à moi-même: —Voila douze ans qu'elle n'eſt plus, cette Fille aimable et tendre, qui aurait fait le bonheur de ma vie! Elle eſt morte ſur le ſein paternel, en croyant rendre le dernier ſoupir ſur la bouche de ſon Amant! Jeune et tendre Fleur, tombée ſous la faulx de la Mort, avant que d'être épanouie, tu ne fus qu'un éclair de merite et de beauté! Je t'ai vu briller dans le nuage du malheur, pour retomber enſuite dans l'obſcurité ... de la mort! O ma Fille! je vais celebrer ton anniverſaire-! Et j'alai au coin de la rue des-Bons-enfans. Mes ieux fixés ſur la croiſée où je la vis pour la premiére-fois, ſe

remplirent de larmes, que je repandis en ſilence..... J'alais à la rue de-Savoie, où Zefire avait enſuite demeuré, où elle avait fait le charme de ma vie, où je l'avais perdue, lorſqu'un Homme me frappa ſur le bras;

—Pourquoi pleurez-vous? —Je pleure ma Fille,... une Fille cherie! —Hà! il eſt donc des cœurs comme le mien! Il y a douze ans que mon Fils eſt mort, dans cet hôtel, à cette même heure, ét je viens tous les ans l'y pleurer! —Je vais auſſi pleurer ma Fille où elle eſt morte-!

Je m'éloignai. J'alai pleurer Zefire; ét je pris la resolution de pleurer Ceux qui me furent chers, à l'anniverſaire de leur mort. Je ne lus rien à la Marquise: je lui fis l'hiſtoire d'un Ami vertueux, que j'avais perdu quelque temps après Zefire.

LA FILLE ét SON ENFANT.

Je m'en revins par le chemin ordinaire, ſans excurſion. Au-bas du Pont-Marie, j'entendis marcher du côté du Port-au-bléd. Je prêtai l'oreille, ét mes ieux perçans entrevirent le long des maisons une Créature humaine habillée de blanc, qui s'avançait de mon côté. J'entrai dans une petite rue obſcure, qui aboutit à celle de-la-Mortellerie, ét j'attendis qu'on paſſât. C'était une Femme qui

portait quelque-chose. Je la suivis de loin. Elle prit le Pont-Marie, le Quai d'Anjou, et parvint à la pointe orientale de l'Ile. J'entendis alors le cri d'un Enfant. Je m'étais approché fort-près, à la faveur du coude que fait l'Hôtel-Lambert: Je vis que la Malheureuse alait jeter son Enfant dans l'eau! Je m'avançai vivement; mais ne voulant pas la faire mourir, je lui dis avec douceur: —O ma Chère! que faites-vous! Venez, venez! je puis vous sauver l'honneur, et la vie! Venez! Emportons cet Enfant; nous trouverons Quelqu'un de bon et de pitoyable, qui vous paiera pour le nourrir, sans que vous soyiez exposée-. Je l'emmenai chés moi. Elle était tremblante, et m'obeïssait dans tout ce que je voulais. Lorsque nous fumes arrivés, je la fis coucher: Elle en avait besoin: Je la rechauffai, en lui donnant du vin et du sucre, et je la tranquilisai de mon mieux. Elle était accouchée secrètement dans une chambre, seule, sans secours. Mon Hôtesse, que j'éveillai, arrangea l'Enfant, et je fis passer la Mère pour ma parente. Je dormis dans un mauvais fauteuil; car je n'avais qu'un lit.

Le lendemain-matin, la Fille, d'elle-même, me fit sa confidence:

—Je suis de Province: mon Père et ma Mère, gens pleins d'honneur, m'ont envoyée à Paris avec une de mes Tantes, qui est en service, pour me mettre en apprentissage. On m'a placée chés une Couturière de la rue des Cinq-diamans. C'est une très-honnête Maîtresse. Je me liai avec une de mes Compagnes, qui demanda quelquefois la permission de me mener avec elle le dimanche chés ses Parens, qui étaient de riches Brasseurs: Aussi la Demoiselle n'apprenait-elle la couture, que pour se connaître en ouvrages de femme. Elle avait un Frère, très-beau-garson, qui fit attention à moi, malheureusement! C'était un mauvais-sujet; mais je l'ignorais: Que vous dirai-je? Il me trompa... Un jour que j'étais chés ses Parens, avec sa Sœur, il nous proposa de rester, pendant que sa Mère irait à vépres. Lorsque nous ne fumes que nous-trois, il trouva un pretexte pour éloigner ma Compagne: Alors, sans user de longs discours, il se jeta sur moi, me renversa brutalement, et même me frappa... Il assouvit sa passion... Il me dit ensuite, que si jamais j'en ouvrais la bouche, il me dementirait, et me ferait punir. Je fus assés simple pour n'oser parler,

même à ſa Sœur ; la pudeur me retenait encore plus que la crainte. Je devins groſſe... Dès que le mechant Fils du Braſſeur connut la ſituation où ſon attentat m'avait mise, il a dit à ſa Sœur, que j'étais une Fille peu ſage, ét qu'il lui defendait de me parler. Il engagea ſes Parens à la retirer de chés la Maîtreſſe, ét je ne la vis plus. J'étais ſans Conmiſſances à Paris : ma faute, ſi elle avait été ſue de mon Père ét de ma Mère, leur eût donné la mort : C'eſt ce qui a fait, que me ſentant prête d'accoucher, j'avais resolu d'exposer plutôt ma vie, que de me decouvrir. J'ai loué une chambre dans une maiſon de pauvres Gens de la rue de-la-Mortellerie, j'y ai mis un lit-de-ſangle, ét deux chaises ; ét c'eſt-là que ce matin, ſeule, ſans ſecours, j'ai mis au monde cet Enfant. Je me ſuis arrangée comme j'ai pu : mais je n'ai pas eu le cœur de lui ôter la vie. Enfin, à minuit, preſſée par la neceſſité, me ſentant quelques forces, j'ai pris le parti de le porter dans un endroit desert, pour le laiſſer ſous une porte-coehère. Ici, je vis qu'elle deguisait un-peu ſon intention ; mais je feignis de la croire : je lui dis ſeulement, qu'il y avait une maiſon des Enfans-trouvés : Que cependant je ne lui

conseillais pas d'y mettre le sien : Que j'alais parler d'elle à une Dame respectable, qui sauverait son honneur, et qui lui donnerait la satisfaction d'élever elle-même son Enfant, sans que par-la-suite on sût qu'elle en était la mère. La pauvre Fille pleura de joie. Je lui demandai, de quand elle avait quitté sa Maîtresse ? —Seulement d'hier- (me dit-elle). Comme cette Jeunefille était grande et bienfaite, elle avait facilement caché sa situation.

Pour la première-fois depuis notre connaissance, j'alai chés la Marquise dans le jour : Comme je ne devais pas lui parler, un billet l'instruisit de ce que j'avais à lui dire : Je le remis à la Femme-de-chambre, qui m'apporta une reponse favorable : Vers les six heures, c'est-à-dire, à la nuit fermée, une chaise-à-porteurs arriva : J'y fis entrer la Jeunefille, ayant son Enfant dans ses bras; je lui donnai un billet que les Porteurs m'avaient remis; et elle ala où elle était envoyée. Je benis Mad. De M****.

LII NUIT.

Le Frère jalousé.

Je sortis avant neuf heures, et je me rendis surlechamp dans le quartier de

la Marquise. Mais comme elle n'était pas encore rentrée, je prolongeai ma course jusqu'à la rue du-Cimetière-Saint-nicolas-des-champs. Je marchais enseveli dans mes reflexions : car cet endroit ne m'était pas encore chèr, comme il me l'a été depuis. Vers le milieu de la rue, je vis un Jeunehomme assés bien-mis, poussé hors d'une alée, dont la porte s'était ouverte bruyamment : On le jeta au-milieu du ruisseau; deux Femmes, jeune et vieille, fort émues, étaient à la fenêtre du premier. Les Expulseurs ne frappèrent point ; ils ne prononcèrent pas une parole ; le Jeunehomme ne dit mot : ils rentrèrent, refermèrent la porte, et l'Expulsé s'en-ala.

Je le suivis : —On vous traite mal-l Il me regarda ; me mesura de la tête aux pieds, et marcha sans me repondre. —Quel est cet Homme-? (pensai-je) : et je ne l'observai plus que de loin. Il entra dans une maison de la rue Jean-robert, et ferma la porte de l'alée. Je retournai sur mes pas : mais tout étant tranquile, je me rendis chés Mad. De-M***.

—Vous alez aujourdhui me lire la Morale qu'Epimenide se fit exposer par Psammès ? (me dit la Marquise, en me

voyant). J'ouvris mon cahier, et je lus.

—Pſammès, en ceſſant de parler, fit ſigne à Un de ſes Fils (car il avait amené toute ſa Famille à Thèbes-aux-cent-portes), d'avertir ſa Mère et ſes Sœurs de ſervir à manger. Epimenide, un moment après, vit entrer une Femme âgée, ſuivie de trois Jeunesfilles parfaitement belles, qui portaient, la première, du pain cuit ſous la cendre; la Seconde, des fruits, et la Troisième, de l'eau. Elles ſervirent en ſilence, et ſe retirèrent à-l'écart derrière un rideau. On ſoupa. Pſammès fit la prière, enſuite les Femmes s'enfermèrent, et les Hommes montèrent ſe coucher ſur la terraſſe de la maison, ſous des tentes de feuilles de palmier.

Le lendemain à l'aurore, les Hommes ſe levèrent, pour aler faire un tour-de-promenade hors de la Ville. Ils ne ſ'occupèrent que de ce qui frappa leurs ieux: Pſammès montra au Prêtre grec l'épuiſement du ſol cultivé depuis trop longtemps, ou degradé par une inondation, qui en avait emporté la terre-vegetale, ne laiſſant que du ſable dans toute la Thebaide. A leur retour, ils deſcendirent dans l'appartement le plus bas et le plus frais de la maison, où Pſammès reprit la parole.

XIX §. MORALE DES EGYPTIENS.

Tout n'eſt present à Thot, que parce-que tout eſt pour lui dans un renouvellement continuel; c'eſt une circularité. Un Être qui circule, a du mouvement, mais il ne marche pas, ſoit qu'il tourne ſur ſui-même, comme Thot, ou autour d'un Centre, comme tous les autres Êtres: Qui eſt toujours à-peu-près à la même diſtance, ou qui doit y revenir par la tangente decrite, ne va pas, il ſe meut: De-même, tout ne ſerait pas present à Thot, quoiqu'il ſoit tout, ſi le paſſé, le present, le futur ne formaient pas un cercle éternel. Une revolution complette, où tout eſt diſſout, Soleils et Planètes, n'eſt qu'un des mouvemens circulaires de Thot, ou bien une expiration et une aſpiration. C'eſt une vaſte et majeſtueuse idée, propre à faire ſentir l'immenſité de Thot. La perfection morale conſiſte à imiter le Grand-Être, autant qu'il eſt eſt poſſible à des Emanations bornées, telles que nous le ſommes, par une unité de conduite, qui faſſe que les autres Hommes ſoient ſûrs de nous et de nos principes, au-point de ſavoir invariablement ce qui reſultera de leurs relations avec nous. C'eſt ce qu'-

on nomme solidité : nos usages stables, à nous-autres, sont l'effet d'une profonde sagesse. Telle est l'introduction à l'exposition de notre morale.

Nos Prêtres ont toujours Thot present : Ils savent qu'il est seul l'Être absolu, c'est-à-dire, qui soit par lui-même, sans être animé par Un-autre, et c'est à lui, qu'ils attribuent tout. Les autres Peuples n'ont que des notions partielles de la Divinité, les Shoen seuls en ont une connaissance pure et entière : Je vous l'exposai hier. Vous sentez que la morale d'un Peuple, qui se voit toujours en presence de la Divinité, devrait être excellente : Cependant elle ne l'est que dans quelques Individus, intimement persuadés : Tout-le-reste vit et se conduit, comme si chacun d'eux était seul dans le monde, et qu'on fût à soi-même son origine et sa fin. Les Prêtres indiens pretendent, qu'autrefois certains Soleils en firent autant à-l'égard de Thot, et qu'ils en furent punis d'une manière terrible ! Soit que cette opinion des Brachmanes presente une allegorie ; soit qu'elle n'ait pour fondement que le desordre causé sur une Planète par une Comète ; soit que l'irregularité apparente des Comètes ait fait imaginer, que c'étaient des

Sujets revoltés contre l'Ordre-éternel ; ſoit enfin que l'on conſidère cette idée comme un recit hiſtorique, la doctrine en eſt utile, en ce qu'elle donne à entendre aux Hommes, combien ils doivent être attentifs à la presence de Thot, qui eſt l'Ordre, ét qui remplit tout, ét ſoumis à ſa volonté, qui eſt la morale, qu'il nous dicte par notre raison : Car toute morale vient de la raison des Hommes, laquelle leur eſt communiquée par la raison éternelle de Thot, au-moyen de deux grands intermediaires, le Soleil ét notre Planète.

LA JUSTICE DANS LE ROI.

La morale donne les règles-de-conduite de l'Homme avec lui-même, ét avec ſes Semblables.

Avec lui-même : L'Homme doit ſe comporter de-façon, à ſe conſerver eſtimable ét ſain. Avec les Autres : Il doit être toujours juſte, ét quelquefois bon : Cependant il ſuffit d'être juſte : Thot eſt juſte, ét n'a jamais de bonté, en donnant à ce dernier mot le ſens ordinaire d'indulgence ét de faveur ; parceque l'indulgence ét la faveur ſont un écart des règles. C'eſt pourquoi le Gouvernement public doit être toujours juſte, ét jamais bon. Mais c'eſt que la juſtice s'étend fort-loin ! Il eſt obligé de

ſecourir tout ce qui reclame ſon aide, et de rendre heureux tout ce qui ſe trouve dans ſa dependance, non par une indulgence deplacée, mais par une juſtice ſtricte, ſemblable à celle de Thot, qui recompenſe toujours le bien, puniſſe toujours le mal par eux-mêmes. La bonté proprement dite, ſous quelque point-de-vue qu'on l'envisage, eſt un grand mal, dans un Souverain! conſiſtera-t-elle à pardonner le crime? Mais alors, plus de ſureté pour les honnêtes Citoyens: Conſiſtera-t-elle à donner des gratifications en argent, en terres? Mais le Souverain n'eſt que le diſpenſateur des biens de l'Etat; il prendra ſur la Foule, ſouvent ſur les Neceſſiteux, pour gorger un Favori: Un Souverain cependant peut donner, mais ſeulement le neceſſaire en biens, à Ceux qui l'auront mérité, en ſervant l'Etat, leurs Concitoyens: Le Souverain peut en outre leur accorder des honneurs, à-proportion de leur heroïſme; ce n'eſt pas bonté, generosité, que cela; c'eſt juſtice. Le Souverain ne peut être bon, ou genereux, qu'à-l'égard des Etrangers vivans hors de ſes états; il ne leur doit rien, et tout ce qu'il fera pour eux, ſera bonté, generosité: Mais pour être juſte, en ce cas,

il faut qu'il ait un but d'utilité pour ſon Peuple, dans cette munificence, & ce but fait qu'elle rentre encore dans la juſtice; il prépare des Amis à ſa Nation.

DANS LES PARTICULIERS.

La juſtice, dans les Particuliers, s'étend auſſi fort-loin! Journellement nous voyons qualifier de bons, des Gens qui ne ſont que juſtes; heureux encore s'ils le ſont tout-à-fait! Je ne mets pas au nombre des Bons les Riches, qui donnent au Pauvre un ſuperflu, qu'ils lui doivent: Car c'eſt un point de la morale de nos Prêtres, que dès qu'un Homme a le double de ce qui lui eſt neceſſaire pour ſa ſubſiſtance & celle de ſa Famille, il doit ce double aux autres Hommes; le leur donner, ce n'eſt pas bonté, c'eſt juſtice. Un Père qui a beaucoup d'Enfins, & qui les élève avec ſoin, n'eſt pas bon, mais juſte envers eux & envers la Société: Il travaille pour lui-même: Car s'il les forme au bien, ſeul moyen de les rendre heureux, il en ſera beni, ſecouru dans ſa vieilleſſe: il ſera honoré, conſideré, reſpecté par la Société: Enfin, comme un point de la doctrine de nos Prêtres eſt, que la ſubſtance qui forme les Hommes ſur la Terre n'augmente pas, mais change continuel-

lement de forme, il s'enſuit, que les Hommes d'aujourdhui compoſeront les Hommes qui exiſteront dans deux, trois, quatre, cinq generations: Parconſequent les ſoins que nous donnons à former la generation qui nous ſuccède immediatement, nous ſerons rendus*. Il eſt donc très-utile, dans toutes les inſtructions qu'on donne aux Hommes, de ſubſtituer la juſtice à la bonté; parce-que la première emporte plûs fortement l'idée d'obligation; aulieu que la ſeconde paraît abandonnée à notre volonté. Faire aux Autres ce que nous voudrions qu'ils nous fiſſent, eſt juſtice, ét non pas bonté.

LA PROPRIÉTÉ.

Perſonne, dans l'état de ſociété, n'eſt propriétaire exclusif de ſon bien, ce

* C'était alors la doctrine des Sages d'Egypte: On ſait que le dogme de l'immortalité de l'âme, n'y fut connu, pour la première fois, que ſous les Ptolemées, ét qu'on fut obligé d'en defendre l'enſeignement, parce-que les Egyptiens, faciles à s'exalter, ſe tuaient eux-mêmes, dans l'eſperance que degagés des liens du corps, ils jouiraient d'un ſort plûs heureux. Une autre opinion de quelques Prêtres d'Egypte, était, Que la Terre ne produira des Hommes, que juſqu'au moment où tout ce qu'elle contient de ſubſtance humaine ſera épuiſé. Alors, les molecules ne ſerviraient qu'une-fois.

ſes

ſes talens, de ſa vertu, de ſa beauté, de ſa force, de ſes lumières: Par le pact ſocial, il a mis tout-cela en commun: les maux, les abus, les vices ne viennent que de l'idée mal-digerée qu'ont les Hommes, qu'ils ſont propriétaires de quelque-chose, dans l'état de ſociabilité. On ne peut donner ét retenir. Voyez les ſociétés d'Animaux vivans en-commun, telles que celles des Caſtors ét des Abeilles; nous pouvons les prendre pour modèles, malgré notre raison; parceque les Animaux paraiſſent dirigés par une vue droite ét unique: Ce n'eſt pas que leur inſtinct ſoit plûs ſûr que notre raison: mais ils ſont bornés; ils ne voient qu'une chose, ét n'en ſont jamais detournés: Les Hommes aucontraire ont une foule d'interêts opposés, qui ſe croisent: voila ce qui nous fait deraisonner: Avec notre raison, nous ferions mieux que tous les Animaux, ſi nous l'écoutions ſans diſtraction.

—Voila une idée lumineuse! (dit Epimenide); elle ne m'était pas encore venue! ét j'ai ſouvent admiré la ſureté de l'inſtinct, tandis que j'étais affligé de l'inſuffiſance de notre raison.

—Comme je vous le disais (reprit Pſammès), examinez le sAnimaux vivans

en-ſociété: Perſonne, dans ces Republiques, ne poſſède rien exclusivement; tout eſt à tous; c'eſt un admirable fraternité. J'ai quelquefois examiné les Caſtors, qui commencent à diſparaître du Nil, les Abeilles, les Fourmis, avec un plaiſir attendriſſant: j'enviais leur ſort! Mais revenons..... Tout le mal qui exiſte dans le monde vient de la propriété. C'eſt mal-à-propos qu'on la croit utile, pour donner aux Hommes de l'énergie; il eſt d'autres moyens à lui ſubſtituer, ét qui ſont moins dangereux. Beaucoup d'Egyptiens parlent encore aujourdhui avec horreur d'un ancien Miniſtre qu'eurent autrefois les Parohs, petits rois de la Baſſe-Egypte: Ce Miniſtre, par ſa prudence, avait amaſſé, à vil prix, les grains dont on ne ſavait que faire, pendant pluſieurs années conſecutives de fertilité, pour le vendre très-chèr, durant une famine qui ſucceda. Il depouilla, dit-on, les Sujets de toute leurs propriétés, qu'ils cedèrent au Roi, lequel par-là devint le ſeul propriétaire: Pour moi, loin de blâmer ce Miniſtre, je le loue; il ſ'acheminait vers la reforme que je desire; il mettait toutes les terres en-commun; puiſque le Roi ne pouvait que les donner à cultiver au Peuple,

à des conditions égales, ét que ces conditions devaient tenir lieu de l'impôt, pour la defenſe du Pays, les ouvrages publics, étle reſte. Heureuse l'Egypte, ſi elle était reſtée dans l'état où l'on prétend que l'avait miſe l'Hebreu Jouſſouph ! Mais, hélas! bientôt la propriété particulière eſt revenue, avec tous ſes abus! Elle a de-nouveau isolé les Hommes; elle a produit l'ambition, l'orgueil, l'avarice, le vol, l'aſſaſſinat, la ſeduction de la Femme ét de la Fille du Pauvre; c'eſt-à-dire, qu'elle a tout perdu.

XXI §. MORALE PARTICULIÈRE.

La juſtice ét la propriété forment ce qu'on peut appeler la morale generale. Nous penſons, nous-autres Shoen des Miſraïm, qu'on doit être toujours juſte, rarement bon, ét qu'il ne doit point y avoir de propriété particulière. A-preſent, je vais vous exposer notre morale interieure ét de detail, pour-ainſi-dire, appliquable à toutes les actions de la vie. Pour cela, je vais traiter ſucceſſivement ét ſuivant l'ordre naturel, de tous les devoirs de l'Homme, en commençant à la premiére époque, ét finiſſant à la dernière, qui eſt la ceſſation de l'individualité.

L'AMOUR eſt la ſource de la vie, ét je commence par lui : Notre morale,

relativement à cette paſſion ſublime, eſt fondée ſur la ſaine raiſon. Procreer ſon Semblable eſt un devoir ſacré, dont rien ne diſpenſe : S'attacher à une Femme, ou la Femme à l'Homme, eſt un devoir collateral de celui-là, pour les Êtres-raiſonnables vivans en-ſociété. Eloigner forcement l'Homme de la Femme, ou la Femme de l'Homme, il n'importe par quel moyen, eſt un crime égal à l'homicide. L'amour phyſique eſt le plûs grand des biens ét la plûs belle des facultés; l'amour moral la première des vertus. C'eſt par l'amour, ſous ces deux rapports, que l'Homme reſſemble à Thot-producteur : Par l'amour phyſique, l'Etre-vivant participe virtuellement, ét d'une manière auſſi libre qu'éclairée, à l'integrité de l'Univers : Par l'amour moral, ou la tendreſſe, l'Homme ſur-tout éprouve un ſentiment délicieux, qui le rapproche infiniment de la felicité ſuprême de Thot : Il ſ'attache à un autre Être, deſtiné par la Nature à ne faire qu'un avec lui, ét à le reproduire. Dans nos idées morales ét religieuſes, les deux Sexes ſ'aiment, ſ'honorent, ſe cheriſſent, ét c'eſt le plûs grand des crimes, un crime de lèze-divinité, que de les outrager, de les de-

grader : L'Homme voit dans la Femme l'Être sacré dans lequel il doit deposer un nouveau Centre-de-vie, semblable à lui, ou à elle : Elle est le seul Être dans la Nature, qui puisse le perpetuer avec pureté : Aussi nos Anciens honoraient-ils les Femmes, les protegeaient-ils de la manière la plus tendre ; tandis que vous-autres Grecs, oppresseurs barbares, on vous voyait violer et reduire en esclavage, les Êtres interessans et faibles, chargés d'entretenir votre Nation parmi les Peuples de la terre. Nous au-contraire, lorsque nous voyons une Femme, nous sommes penetré d'un saint respect, et si elle est enceinte, c'est pour nous l'image d'Isis la feconde, c'est-à-dire de la Divinité : si c'est une jeune et belle Fille, Ceux d'entre nous qui ont de la vertu, n'éprouvent pas des desirs deraisonnables; mais ils sont transportés de joie, et ils disent : —Peut-être cette belle Enfant recevra dans son sein Un-autre moi-même, le prolongement de mon existance, en devenant une des Femmes de mon Fils, de mon Petit-fils... Et si nous ne sommes pas trop âgés, que nous soyions encore aimables, rien n'empêche que nous ne la prenions pour nous-mêmes : Nous avons encore

un autre ſentiment; c'eſt qu'un des points de notre doctrine étant, que tout ce qui eſt aujourdhui ſur la Terre, y reviendra, il ſuit, que nous re-ſerons jeunes ét amans d'une Jeuneperſonne ſemblable à Celle qui nous plaît: Ce ne ſera pas elle, vu que rien ne redeviendra individuellement le même; mais la maſſe des Êtres, toujours exiſtante, ét dont les formes ne ſont pas infinies, ſe reforme ſans ceſſe ſur les mêmes moûles: nous re-ſerons donc un-jour, de la maſſe totale, mais cependant un-peu plûs nous-même qu'autre chose, parce-qu'outre la cause generale, qui nous rendra neceſſairement à la vie, avec la maſſe totale, notre filiation, qui fait que nous tenons un-peu plûs de nos Pères, que des autres Hommes, fera que nous aurons de leurs habitûdes, de leur figure, ét de leur façon-de-penſer.

Mais ſi les Hommes doivent reſpecter les Femmes, combien Celles-ci ne doivent-elles pas venerer Ceux-là! L'Homme eſt la ſource de la vie ét de la reproduction: la Femme n'a point en elle-même cette ſource divine, elle n'a que la precieuse faculté du developement. C'eſt ainſi, que par la plûs belle des comparaisons, nous disons que l'Homme reſſemble au Soleil, ſource-de-vie,

ét la Femme à la Planète, ſur laquelle ét dans laquelle ſe fait le developement: Autant le Soleil eſt plûs excellent que la Terre, autant l'Homme eſt plûs excellent que la Femme. Qu'il en ſoit donc veneré comme un Dieu: mais que l'Homme honore la Femme ét la cheriſſe comme ſa Compagne neceſſaire, aimable, delicieuse, comme procreée de lui, comme deſtinée à lui procurer des Enfans, à lui donner des plaisirs audeſſus de tous les plaisirs,... les plûs purs, les plûs honorables, ér des ſentimens doux, encore plûs delicieux que les plaisirs physiques.

XXII §. TOUTE ACTION UTILE.

Un de nos premiers principes, en morale, c'eſt de n'y rien admettre que d'utile. Toute pratique, qui n'eſt qu'amusement ét ceremonie, eſt reprouvée: Nous ne plantons pas un ſeul arbre ſterile, ſans une importante raiſon; nous ne fesons pas une action qui ne produise quelque-chose; le repos abſolu eſt preferable à faire le rien. Ainſi nos plaisirs publics ont une utilité, ſoit celle de l'exercice, ſoit celle de la morale: nos jeux ſont des courſes, la chaſſe, la pêche ou la natation, la conduite des chars & des bateaux; nos ſpectacles ont

un but abſolument moral, ce qui n'en ôte pas l'agrement. Je ſais que vous autres Grecs, vous avez les Olympiades, où tous les exercices ont un prix, et la Comedie ſatyrique, très-utile dans un Gouvernement, comme le vôtre, où Tous ſont contr'Un; à-moins que ce Citoyen diſtingué ne ſe conſacre entièrement au ſervice de la Patrie, et même à l'utilité des Particuliers: Car il exiſte une grande règle dans le Gouvernement republiquain, c'eſt que le Citoyen diſtingué, d'Homme libre qu'il était auparavant, devient l'eſclave de tout le monde, ou odieux: c'eſt la raiſon pour laquelle la vertu eſt toujours plûs apparente dans la Republique, que dans une Monarchie comme la nôtre: La vie eſt plûs belle dans une Republique, mais plûs douce dans une Monarchie: Dans la première, on repond de ſon bonheur et de ſa gloire, de ſa conduite publique et particulière, à tous les Citoyens: Dans la ſeconde, on n'en repond à Perſonne: Il faut ſe rendre coupable d'une mauvaise-action, pour être comptable même au Souverain; tant que vous ne faites que du bien, tout le monde vous loue; des actions indifferentes, tout le monde ſe taît: Voila mon ſentiment ſur les deux eſpèces de Gouvernement.

Quant aux ceremonies politiques ou religieuses, nous n'en avons aucunes de celles où le temps eſt perdu: Et vous allez voir comme nos anciens Moraliſtes ſe ſont arrangés en-conſequence: Le Roi ne paraît en public, qu'en deux occaſions, au moment de la plus grande élevation des eaux du Nil, pour la conſtater, et aſſeoir l'impôt d'après l'abondance, et au moment où les eaux retirées, abandonnent la terre à la culture: Le Roi donne le premier coup de bêche; le premier des Grands en donne deux à la ſuite; le Second trois; le troiſième quatre; le quatrième cinq; et ainſi de ſuite; deſorte que la bêche, parvenue aux Cultivateurs, Ceux-ci, par leur poſition dans l'échelle de la Societé, doivent labourer chacun un champ tout entier. Tous les Egaux prennent la bêche en-même-temps: Ainſi le Roi l'a priſe ſeul; le premier des Officiers n'eſt pas unique comme le Roi, ils ſont deux, qui la prennent enſemble, et ainſi de-ſuite.

LA RELIGION.

Ce n'eſt pas tout: la religion vient à l'aide de la politique: Nous ſavons que l'hommage à la Divinité doit être continuel: mais nous n'avons pas voulu,

comme chés les Indiens pareſſeux, que nos devoirs religieux conſumaſſent du temps ét des Hommes dans l'inaction: Nous avons conſacré tous les objets d'utilité, comme dons de la Terre, ou d'Isis; du Soleil, ou d'Osiris; de Thot, ou de Dieu: Le Bled eſt honoré; on prie Dieu, en le ſemant, en le ſarclant, en le moiſſonnant: Nous avons conſacré le Bœuf; on honore Apis, en ſesant paître ſon Semblable, en le nourriſſant, en le menageant au travail: On honore le Bouc à Mendès, à-cause de la grande utilité des Chèvres: Je ſais que la Superſtition a été trop-loin, en lui conſacrant des Filles... C'eſt l'origine de vos Satyres, de vos Egipans.... Les Herbes potagères, d'une ſi grande utilité dans un pays-chaud ét fertile comme le nôtre, ſont honorées: on prie Dieu, en ſemant ét en recueillant les oignons, ainſi que les autres legumes. Nous avons conſacrés les Chats, à-cause de leur utilité, parce-qu'il ſe trouvait des Hommes ſtupides ét mechans qui les detruisaient; nous prions Dieu, en les employant contre les Rats, les autres Animalcules nuisibles, ét les Reptiles incommodes. Nous avons conſacrés les Chiens, par de ſemblables motifs, ét pour engager les Hommes à ſ'en faire accompagner ſur

les bords du Nil, parce-que le Chien ſent la preſence des Crocodiles; ſes aboiemens avertiſſent l'Homme, outre que le Crocodile ſe jète de-preference ſur le Chien, dont il eſt très-friand. Nous avons conſacré le Crocodile lui-même, afin d'honorer Thot, Osiris ét Isis dans toutes leurs productions, mais d'une manière utile, comme vous alez voir: car nous raſſemblons une Ville entière avec des clairons, des timbales, des trompettes plusieurs-fois l'année ſur les rives frequentées par ce dangereux Amphibie, pour les lui faire deserter: mais il falait un appareil de joie, de fête, ét de ceremonie religieuse, pour attirer tout le Peuple, ét le retenir; la frequentation des Hommes éloigne les Monſtres, detruit les Inſectes, ét fait diſparaître les Reptiles. Vous voyez par-là ce qui nous a fait conſacrer l'Ibis, devoreur des petits Serpens dont fourmille cette contrée. Le Peuple d'Égypte eſt leger, borné, groſſier, ſuperſticieux; il a falu profiter de ſes defauts même, pour lui être utile, ét le rendre moins malheureux.

XXIII §. Reciprocité.

La base de notre morale n'eſt pas notre religion, quelque belle ét quelqu'utile qu'elle ſoit: La raison en eſt ſimple;

c'eſt que la grande religion des Sages, dont je vous ai montré la ſource dans notre phyſique, eſt trop pure pour le Peuple, et qu'elle ſerait ſans effet ſur lui: quant à la religion ſuperſticieuse, elle n'eſt pas une base aſſés forte: Nous n'avons donc presenté au Peuple, et même à nos Sages, qu'une ſeule base à la morale: mais elle eſt extremement ſolide; c'eſt la Reciprocité. En-effet, à-moins d'être fou, l'on ne peut ſe refuser à cette grande et belle verité: FAIS CE QUE TU VOUDRAIS QU'ON TE FÎT: NE FAIS PAS CE QUE TU SERAIS FACHÉ QU'ON T'EUT FAIT. Dès l'enfance, nous parlons à nos Elèves de la reciprocité; nous la leur fesons continuellement ſentir. S'il arrivait qu'un Enfant eût fait quelque chose de mal (ce qui eſt très-ordinaire en Egypte, où la Nature humaine ſemble ſe rapprocher beaucoup de celle du Singe par la malice), l'Inſtituteur a le plûs grand ſoin, que le mal qu'il a fait, retombe naturellement ſur lui, ſans que la main de l'Homme ſe faſſe voir. Si l'Enfant, aucontraire, a fait une bonne action, le Maître a la plûs grande attention, que la recompenſe ſoit immanquable. Il ſuit de-là, que les Enfans voient continuellement une Provi-

dence qui les observe, en attendant qu'ils soient assés philosophes, pour sentir les effets naturels de la reciprocité. Nous fesons consister, nous-autres hommes faits, toute la morale relative dans cette même reciprocité: non-seulement Aucun de nous ne se permet de faire ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît; mais il sème continuellement ses bienfaits sur les Autres, comme sur un champ fertile, qui doit produire au centuple: Et vous sentez combien, avec nos principes, ce champ doit effectivement rapporter! Vous en aurez des preuves, pendant notre sejour ici. Tous les Prêtres d'Am ét de Phallos, les Shoen ét les Shotim, font continuellement du bien aux autres Hommes; c'est-à-dire, qu'ils sont justes; car ils rendent ét previennent; on leur rend ét on les prévient sans-cesse: Ét voila le seul moyen d'être heureux pendant cette courte existance individuelle, ét celui de preparer le bonheur des Existances futures; car nous serons hommes sur la Terre, tant que notre Planète produira des Hommes; ensuite, nous serons hommes dans notre Soleil, où nous aurons une existance plûs parfaite: puis, quand notre Soleil sera absorbé par

Thot, nous ſerons hommes dans Thot; c'eſt-à-dire, incomparablement plus parfaits: Enſuite renvoyés par Thot dans les Soleils, nous repaſſerons ſur une Comète, ſur une Planète, et nous recommencerons ainſi éternellement. Telle la Criſalide eſt ver dabord, enſuite Papillon brillant: Tout eſt type, tout eſt ſymbole dans la Nature. Fesons donc le bien, par la reciprocité, puiſque nous ne pouvons le faire ſans travailler pour nous-mêmes: nous ſerons, et nous ſerons toujours; nous ſommes immortels, comme la Nature; mais nous changeons ſans ceſſe, et comme elle, nous roulons dans le fleuve immenſe des metamorphoses.

Ainſi, la reciprocité a des effets, qui non-ſeulement occasionnent le reflux de la bonne-volonté des Autres ſur nous, mais encore notre bienveuillance reflue ſur nous-mêmes: Tout ce que nous fesons aujourdhui pour la Poſterité, en bâtiſſant des villes, plantant des arbres; et au moral, en fesant d'utiles decouvertes, en promulguant de bonnes-loix, en propageant les lumières, nous le fesons non-ſeulement pour nos Enfans, ſortis de nous, et prolongation de notre exiſtance, mais pour nous-mêmes:

Car nos Sages pretendent, que les Hommes renaiſſent non-ſeulement des debris des Hommes, comme les Plantes renaiſſent des debris des Plantes, mais encore que les Individus de telle Famille renaiſſent ſans-ceſſe des mêmes Individus: Pourvu neanmoins, qu'autant qu'il eſt poſſible, on ſe remarie avec ſes Parentes, ét qu'on ne change pas de lieu. C'eſt-pourquoi, il eſt louable chés nous d'épouser ſa Sœur, ou ſa Cousine-germaine, ainſi que chés les Arabes ét les Perſes: Il eſt ordonné, par cette raison, chés les Indiens, de ſe marier dans ſa Caſte, ét de n'en pas ſortir: Il eſt ordonné, dans notre pays, ét dans tous ceux qui ſont bien policés, de reſter dans ſa Patrie, ét mourir en exil, eſt le plûs grand des malheurs; c'eſt une double mort: Vous avez auſſi cette idée, vous-autres Grecs, mais elle n'a qu'un fondement ſuperficiel; c'eſt pour avoir la ſepulture, ét paſſer la barque du Nocher du Lac Mœris; vous n'étendez pas vos idées plûs loin: Aulieu que parmi nous, ét chés les Peuples que je vous ai nommés, c'eſt pour que nos Parties materielles ét intellectuelles, diſſoutes par la mort, ſe reüniſſent pour concourir à la formation de nos Deſcendans, ét à notre reproduction en eux. Nous regar-

dons, en-conſequence, le celibat, comme un grand crime! ét la ſterilité relative des Femmes, ou l'impuiſſance des Hommes (ſi elle exiſte), comme un grand malheur! nous defendons qu'un mariage ſterile puiſſe ſubſiſter; nous voulons que la Femme non-feconde paſſe d'un Homme à un Autre, juſqu'à ce qu'elle ſoit fecondée, ou qu'il ſoit prouvé qu'elle ne peut l'être: mais le cas n'eſt encore jamais arrivé; toujours l'Homme pretendu impuiſſant, de ſon côté, la Femme crue ſterile, du ſien, ont eu des Enfans, lorſqu'ils ont trouvé l'Être, qui était leur vraie moitié ſiſique. —Lycurgue l'a fait à Sparte- (dit Epimenide).

Nous ſavons que l'Eſpèce-humaine ne peut être exceſſivement multipliée, ét qu'elle a un terme: mais nous ſavons auſſi, que ſi la vie eſt un bien, c'eſt ſurtout pour l'Être intelligent, ét que nous ne pouvons mieux faire, que d'employer tout notre pouvoir à donner la vie aux molecules qui ont composé des Hommes: c'eſt faire revivre tout le Genre-humain, autant qu'il eſt en nous, c'eſt aſſurer notre renaiſſance, ſi nous parvenons, en inculquant ces maximes, à perſuader aux Hommes futurs de les ſuivre. Nous ſerons au nombre de ces Hommes futurs; ils doivent nous intereſſer.

XXIV §. Les Passions.

Un point important de la morale de nos Sages. c'eſt l'usage des paſſions. Nous ne penſons pas, comme les Gymnosophiſtes Indiens, qu'il faut les anéantir, mais les ſurveiller, les régler, ſans neanmoins y apporter trop de contention. La base de toutes les paſſions, c'eſt la ſenſibilité, qui ſ'exerce par deux paſſions principales, l'Amour, la Haîne, l'Appetit, la Repulsion. Nos Sages ont fait, ſur deux colonnes, la liſte des paſſions, à la tête de l'une eſt le mot Agreable: Penible ſe trouve à la tête de l'autre: Nos affections ainſi claſſées, ſe montent à-près de 3-cents nuances, dont je vous donnerai la liſte *.

Les paſſions ſont les effets de la ſenſibilité, la ſenſibilité elle-même, modifiée de toutes les manières poſſibles. Lorſqu'une paſſion ſ'élève, nos Sages nous enſeignent, non à l'empêcher de troubler l'équilibre, puiſque par-là, nous reſterions dans un éternel et mortel repos, mais à prevenir l'excès: Ainſi,

* On ne la placera pas ici, parce-qu'elle ſe trouve dans deux Ouvrages publiés poſterieurement à l'époque actuelle, dans l'Ecole-des-Peres, pp. 268-269 du T. II, et pareillement dans le T. II du Nouvel-Abeillard, 237-248.

nous ne condamnons pas la colère; c'eſt un mouvement naturel, que la Nature nous a donné dans ſa ſageſſe; mais nous empêchons que la colère ne nous faſſe faire des actions mauvaises ét irreparables: Nous disons à nos Élèves: La colère eſt bonne, puiſqu'elle eſt un puiſſant reſſort de la Nature, pour repouſſer votre deſtruction: Mais, ſi vous vous y abandonnez, au-point de bleſſer, ou de tuer, vous faites un acte mauvais pour les Autres, ét nuisible pour vous-même. La jalousie eſt bonne; elle eſt donnée par la Nature, comme un reſſort ajouté à l'amour, afin de contribuer à la propagation: mais ſi la jalousie vous fait poignarder votre Femme, elle eſt mauvaise, ét va contre le but de la Nature, qui ne vous l'a donnée, que pour écarter vos Rivaux, ét vous faire travailler à vous rendre plûs aimable qu'eux. L'envie eſt bonne: c'eſt un ſentiment de douleur très-naturel, de compaſſion pour nous-mêmes, d'irritation ſecrette, en voyant la proſperité d'Autrui: mais ſi ce ſentiment, que la Nature a auſſi donné au Singe, ne nous porte pas à imiter, pour égaler, ét qu'il nous faſſe uniquement ſécher de douleur, ou haïr l'Heureux, en cherchant à le rabaiſſer, l'envie eſt nuisible, il faut la reprimer, ét redui-

re l'envie à n'être qu'émulation. L'appetit charnel eſt bon, excellent ; mais ſ'il nous porte à faire des excès deſtructifs, au viol, á la crapuleuse debaûche, à la proſtitution, il eſt le plûs infame des vices. La haîne eſt bonne ; c'eſt un ſentiment qui nous éloigne du mal, ét de l'Objet qui peut nous en faire : mais ſ'il nous portait à deteſter les Hommes, à leur faire du mal, alors il nous perdrait nous-mêmes, en perdant les Autres. L'amour, l'affection, ce que vous nommez la philantropie, eſt un bien ſans-doute : mais on peut en abuser, en aimant des objets ou des choſes pernicieuses, ét faire un très-grand mal ! On peut faire beaucoup de mal, en voulant être très-bon ; tel ſerait un Roi, qui voudrait rendre heureux tous Ceux qui l'environnent, en les comblant de biens ét de pouvoir : Il ne pourrait leur donner des biens qu'aux depens de ſon Peuple, ét du pouvoir, qu'en degradant pluſieurs de ſes Sujets à être eſclaves : Un Roi qui veut être bon, ne le peut, qu'en rendant tous ſes Sujets également participans de ſa bonne-volonté... Je ne paſſerai pas en revue les autres paſſions ; mais je vais vous expoſer une idée de nos Prêtres, qui éclaircit encore cette importante matière.

L'Homme a toutes les passions des Animaux, au même degré de force : Au-lieu, que dans les derniers, telle passion est predominante. Je vais vous detailler cette idée.

Le Tigre a bien une partie des passions, comme l'appetit amoureux, la cruelle avidité, la ruse, étlereste : mais après l'appetit amoureux, ou plutôt, en concurrence avec lui, l'avidité cruelle est sa passion predominante, ét il la sent avec une force inconcevable. Le Lion a en outre le sentiment de sa puissance, la fierté : l'Hyène, plûs faible que le Tigre, a la cruauté plûs basse encore : Le Loup est couart ét bassement vorace ; le Renard est moins bas, plûs alerte, va plûs à-decouvert, quoique plûs faible, ét il a moins d'intelligence : L'Ours est une espèce de Singe grossier, mais très-intelligent, qui a la colère, la reflexion, la vengeance raisonnée : Le Singe a particuliérement la passion de l'émulation ét de l'imitation, la malice qui est autre que la mechanceté ; il ressemble beaucoup à l'Homme par les passions ! autant qu'il en approche par la figure : Le Chien a pour passion principale, dans l'état de domesticité, la flaterie, l'attachement, la fidelité : L'Elefant, grand ét puissant Animal, a tou-

tes les passions precedentes, excepté l'imitation du Singe ; mais il a de plûs que ce dernier, la pudeur: Le Castor a le raisonnement, l'entente, l'esprit et le goût de société, et il est destitué des passions qui peuvent le faire en mesuser: La Brebis et le Lièvre ont la crainte et la terreur au plûs-haut degré.

Il n'est donc pas une passion qui ne soit dominante, dans quelques-uns des Animaux ; et cette passion les absorbe, obture leur entendement, le raisonnement, la reflexion: Aulieu que dans l'Homme, toutes les passions sont mutuellement dans une juste équilibre ; à-moins que volontairement, ou par faiblesse de constitution, il ne se ravale à la condition des Brutes, en se laissant dominer par une passion unique, qui detruit l'équilibre : La Brute n'est pas maîtresse d'être raisonnable: la passion predominante, la domine necessairement ; et c'est ce que dans le langage ordinaire, on nomme l'instinct: Si la Brute, toute brute qu'elle est, avait les secours des Hommes, c'est-à-dire, la parole, les instructions d'Autrui, l'experience écrite, et le reste, elle pourrait quelquefois surmonter sa passion predominante ; et alors le Tigre pourrait devenir doux, à un certain point: mais chaque Individu est a-

bandonné à lui-même, ét n'a que ſes propres ſenſations: Et il le faut bien, pour que l'Eſpèce qui tient le ſceptre, l'Homme, puiſſe le conſerver: car ſi les Elefans raiſonnaient comme nous, il y a long-temps qu'ils auraient detruit, ou aſſervi l'Eſpèce-humaine!

Mais nos Sages agitent une autre queſtion: Eſt-ce la conformation des Brutes, qui fait qu'elles ont une paſſion predominante? Eſt-ce par un effet de leur organisation, qu'elles n'ont pas un langage communicatif, ét la faculté de ſe tranſmettre leur experience individuelle, comme les Hommes ſe la donnent les uns aux autres? Quelques Shotim diſent, que c'eſt par un effet de l'organisation interieure des Animaux, ét ils penſent, que ſi l'Homme était detruit, il ſe retrouverait une ſorte d'égalité ſur la Terre entre toutes les Eſpèces: Les Shoen, qui ſont d'autres prêtres, ſoutiennent aucontraire, que ſi l'Eſpèce-humaine était detruite, le Moderateur de l'Animalité n'exiſtant plus, la plus perfectible des autres Eſpèces ceſſant d'être abâtardie ét reprimée, parviendrait petit à petit au raiſonnement, au langage communicatif, aux metiers, aux arts: Les Animaliſtes pretendent que, dans ce cas, les Carnivores, non-reprimés, ſe multi-

plieraient prodigieusement, et finiraient par detruire tous les Herbivores, après quoi ils periraient eux-mêmes. Mais les Matériſtes ſe moquent de ce dernier ſentiment; ils disent, qu'il y aurait toujours équilibre, que les Carnivores diminueraient à-proportion des Herbivores, et qu'ils ſuivraient ainſi la même gradation, le nombre des Devoreurs ne pouvant jamais être que le millième environ des Individus à devorer.... Je reviens aux paſſions.

L'Homme les a toutes, dans une ſorte d'égalité; l'une ſert de contrepoids à l'autre: Cependant, pour ſe determiner à l'action, il faut, non pas qu'il ſoit entraîné par une ſeule paſſion, comme les Animaux, car alors il ſerait brute, mais qu'il y ait un degré d'énergie dans telle ou telle paſſion, occasionnée par tel ou tel objet. Plûs l'Homme eſt homme, c'eſt-à-dire, éloigné de ſe laiſſer emporter par une ſeule paſſion, plûs il eſt ſage, plûs il eſt éloigné de la Brute: Et plûs il eſt faible, plûs ſa vue morale eſt courte, moins il a de pouvoir ſur lui-même; et plûs il eſt audeſſous de la Brute; Parce-que Celle-ci va machinalement, aulieu que l'Homme emporté par une ſeule paſſion, a neanmoins des lumières aquiſes, qui le rendent plûs dangereux que

l'Animal: Nous devinons toujours ce Dernier; mais l'Homme mechant ét borné donne ſouvent le change.

L'effet de la morale, relativement aux paſſions, eſt d'aider les Hommes à être hommes, en les éclairant, en les avertiſſant, en leur communiquant les lumières des Sages: Un Homme averti que tel mêts eſt dangereux, ou s'abſtient d'en manger, ou n'en prend que pour l'abſolue neceſſité: De-même, un Homme averti de la marche des paſſions, ne cherche pas à les detruire; il les modère à-l'aide du rayon celeſte de la raiſon; il les balance l'une par l'autre; il oppoſe au desir effrené de la vengeance, la crainte ſalutaire de la reaction de l'Être trop puni: à la paſſion effrenée pour telle Femme, les dangers phyſiques, moraux ét civils auxquels il s'expoſe en la ſatiſfesant, la vue de la represaille ſur ſon Epouse ou ſur ſes Filles: à la convoitise du bien d'Autrui, il oppoſe le desir de la conſervation paiſible de ce qu'il poſſède; il a recours à la ſage philoſophie de la reciprocité. Car toute la ſcience de la morale ſe reduit, à ſe comporter tellement, que les Autres non-ſeulement n'aient pas à ſe venger de nous, mais qu'ils ſoient rendus juſtes par notre exemple; qu'ils ſoient même rendus bien-

veuillans

veuillans à notre égard, par la conſideration de notre philantropie univerſelle.

XXV §. BUT DE LA MORALE.

Nos Sages ont appliqué la morale à nous-mêmes, aux Pères, aux Mères, aux Enfans, aux Anciens, aux Magiſtrats, aux Rois, à l'Etat, et aux Inferieurs, c'eſt-à-dire, aux Eſclaves.

Tout Homme doit reſpecter ſon Père, comme l'image de Thot à ſon égard: ſa Mère, comme l'image d'Isis ou de la Terre: Il doit élever et cherir ſes Enfans, comme d'autres lui-même, et comme deſtinés à le reproduire un-jour, parconſequent, comme devant être un-jour ſes pères: Il eſt obligé d'honorer les Anciens, comme ſes guides, comme des Hommes qui ont contribué à ſon bienêtre, en defendant ſon pays, en y bâtiſſant des Villes, en y fesant des ouvrages, en rendant la juſtice, et le reſte: La ſoumiſſion et le reſpect pour les Magiſtrats ſont eſſenciels pour l'ordre ſocial, qu'il doit aimer, s'il eſt citoyen: Le Roi, chef de l'Etat, qui reünit tous les pouvoirs des Pères dans ſa main, pour le bonheur et la ſureté de la Nation, eſt une ſorte de Dieu visible, auquel on doit ſoumiſſion; parce-que ſi on ne la lui devait pas, il n'y aurait plus de gouver-

nement : Un Roi, qui abuse de ſon pouvoir, eſt un monſtre ; un Peuple desobeïſſant eſt un composé d'Êtres deraisonables, d'Enfans indiſciplinés. Qu'eſt-ce que le Roi ? C'eſt un Homme dans la main duquel on a deposé l'autorité, la puiſſance, la majeſté de toute la Nation, afin qu'il exerçât plûs vîte, plûs efficacement les deux premières, ét qu'il montrât la troisième avec plûs d'éclat. Se revolter, lui desobeir, ou ſeulement le mepriser, c'eſt une folie, une deraison : L'inſubordination eſt le premier des vices generaux ; toute Nation chés laquelle le defaut de rapport exiſte entre l'Homme-en-place, ét le Peuple, tombe dans l'anarchie, ét devient meprisable... La morale eſt enfin apliquée à nous-mêmes, pour nous conſerver ; pour nous faire prendre tous les moyens de ſureté, par la juſtice envers les Autres ; par la ſubordination, le reſpect pour les loix, l'amour de la Patrie, qui eſt fondé ſur tant de raisons physiques, outre les causes morales !

C'eſt à quoi ſe reduit toute notre moralité : Avec elle ét par elle, nous ne ſommes ni faux, ni trompeurs, ni durs, ni plaideurs, ni voleurs, ni aſſaſſins, ni menteurs, ni ſeducteurs, ni medisans,

ni calomniateurs, ni debaûchés, ni parjures, ni delateurs, ni avares ou interessés, ni prodigues ou dissipateurs, ni ambitieux, ni pleins d'orgueil, ni gourmands: Et nous sommes justes, compâtissans, obligeans, hospitaliers, pudiques, bons pères, bons maris, bons fils, bons citoyens, amis fidèls: nous sommes pieux envers la Divinité, laborieux; nous respectons les dons de la Nature, et l'on ne nous voit jamais profaner les biens qu'elle nous prodigue. Puisse l'Egypte conserver à-jamais les mœurs que nos Sages lui ont données, et même les épurer encore! C'est alors qu'elle pourrait se dire parfaitement heureuse!

Epimenide fut enchanté de tout ce qu'il venait d'entendre: Car la Grèce n'avait pas encore produit Socrate. Il remercia Psammès avec effusion de cœur; ils soupèrent ensemble; separés de la Femme et des Filles du Prêtre de Phallos par un simple rideau; elles donnaient les mets aux Fils de Psammès, qui les servaient: Puis ils alèrent se coucher.

SECOND SOMMEIL D'EPIMENIDE.

Le lendemain, Psammès ala pour voir son Hôte, qu'il devait mener visiter les pyramides. Il le trouva plongé dans un

profond ſommeil. Il ne voulut pas l'éveiller : mais deux heures après, ſ'étant encore approché de lui, ét ſ'apercevant qu'il reſpirait à-peine, que tous ſes ſens étaient dans un calme parfait, il fut ſurpris, émerveillé. Il attendit encore, ét ſon Hôte ne ſ'éveillait pas ! La journée ſ'écoula. Le lendemain, Epimenide était dans le même état que la veille, frais, tranquile. Quinze jours ſe paſſèrent, ſans qu'il y eût aucun changement. Alors le Sage d'Egypte ne douta pas que ſon Hôte ne fût ſujet à cette ſuſpenſion de vie, ét que ce ne fût un tempérament particulier ; car la Nature eſt infiniment variée. Il ordonna en-conſequence à ſes Fils, de le deposer doucement dans une chambre baſſe, ſaine ét tranquile, ét de veiller ſoigneusement à ce qu'il ne lui arrivât aucun accident. Ils ſ'y engagèrent, ét la promeſſe faite à un Père, était ſacrée en Egypte.

Pſammès mourut au bout de dix ans. Le Fils-aîné de Pſammès mourut quarante ans après ſon Père, ét chargea ſon Fils-aîné d'Epimenide, qui dormait encore, ét qui ne ſ'éveilla que la 150.e année de ſon ſommeil, quelque temps après l'expedition de Cambise en Egypte. Il avait été vendu comme une momie particu-

lière, ét extrémement precieuse', à un Seigneur Perſan ; non par le Petitfils de Pſammès, qui avait été maſſacré, mais par des Soldats, qui l'en étaient emparés dans le pillage. A ſon reveil, il ſe trouva dans un cabinet, enfermé dans une armoire grillée, devoré de faim ét de ſoif. Il brisa ſa prison, ouvrit une porte, deſcendit à une cuisine dans la cour, ét demanda quelque-chose à manger. Il ne doutait pas qu'il ne fût encore à Thèbes ; mais il ſoupçonnait qu'il avait dormi longtemps, ét que bien des choses étaient changées ! Il parla égyptien aux Cuisiniers perſans, qui, aulieu de lui repondre, ſ'enfuirent épouvantés. Epimenide, preſſé par la faim, ſe mit à manger.

Cependant Hyſtaſpe, ſon propriétaire, venait d'être averti que ſa belle Momie venait de deſcendre, ét voulait manger. Il ſe rendit à la cuisine bien-accompagné; il y trouva Epimenide mangeant ét buvant. Hyſtaſpe laiſſa du monde, pour garder la porte, ala voir l'armoire de ſa Momie, la trouva brisée, ét revint conſiderer Epimenide, qui lui demanda en égyptien, S'il était fils ou petitfils de Pſammès? Perſonne ne le comprit. Epimenide parla grec. Il ſe

trouva-là un Eſclave de ſa Nation, dont il fut entendu, et qui lui ſervit d'interprète. Hyſtaſpe fut étrangement ſurpris de ce que lui fesait-dire Epimenide! Il crut que l'Eſclave grec ſe moquait de lui, et il fit chercher dans Ecbatane deux Marchands grecs très-renommés. L'Un d'eux avait entendu parler d'Epimenide: Après avoir aſſuré que l'Eſclave n'en avait pas imposé, il raconta ce qu'il ſavait du Grandpontife de Crète. Le prodige qui venait d'arriver, rendit ſon recit croyable, deſorte-qu'Hyſtaſpe ſe proposa de renvoyer Epimenide en Grèce avec honneur. Mais le Sage demanda, qu'on lui permît de voyager ſecrètement. Il craignait, en entaſſant merveille ſur merveille, de paſſer pour un Impoſteur. Il obtint ce qu'il desirait: Hyſtaſpe lui fit preſent d'une ſomme conſiderable, avec laquelle il partit de Perſe. Depuis le moment de ſon depart, on n'en entendit plus parler; ſoit qu'il ait caché ſa vie; ſoit qu'étant retombé dans un troiſième ſommeil, il ait peri par la mechanceté, ou l'ignorance de Ceux entre les mains desquels il tomba. Cependant, il a couru quelques bruits à ſon ſujet, dans differens temps: Il en eſt qui diſent qu'il fut Confucius en Chine, Zo-

roaſtre en Perſe ; qu'il reparut longtemps après dans les Indes, où il fut transporté dormant ; qu'il fut Mahomet, Saladin : Un Genevois a osé dire, qu'il s'était éveillé (Rouſſeau) : Enfin un Ameriquain, non-moins hardi, a prétendu, que le Sage, qu'on nomme Franklin, n'était pas l'Anglais, anciennement imprimeur, mais Epimenide à ſon ſixième reveil, ſi reſſemblant à Benjamin, mort dans l'obſcurité, qu'on le prit pour lui, ét que l'ancien Pontife de Jupiter a cru devoir profiter de cette erreur, dans ce ſiècle incredule. C'eſt comme ſi j'avais le front de vous aſſurer, que je ſuis moi-même Epimenide, ét que c'eſt la raiſon pour laquelle je me ſouviens ſi bien de ſes avantures, de ſa phyſique ét de ſa philoſophie.

La Marquiſe ſourit, en me temoignant combien cette lecture extraordinaire l'avait intereſſée, ét elle me demanda, ſi j'en avais d'autres? —Je ſuis intariſſable! (lui repondis je); ainſi, Madame, deſirez? —Vous êtes-donc le veritable antidote de l'ennui ét des vapeurs (reprit-elle). A-demain: nous continuerons nos entretiens, vos anecdotes, ét notre lecture, comme vous jugerez à-propos de la faire; je dois m'en rapporter à vous.

La Fille outragée.

En m'en revenant, je fus temoin d'une horrible avanture. Voici le fait. Une Jeunefille du-commun, fort-jolie, était recherchée en-mariage par un Tailleur, fils-de-maître, mais pauvre: Ils s'aimaient tendrement. La Jeunefille, qui était brocheuse travaillant chés une Maîtreſſe, avait ſa chambre, et s'entretenait, quoique ſon Père et ſa Mère vecuſſent: Mais c'eſt aſſés l'usage à Paris, dans la cláſſe des Ouvriers, d'abandonner leurs Enfans à eux-mêmes, dès qu'ils peuvent ſe ſuffire. Ainſi la Jeune Victoire était ſa maîtreſſe. Le dimanche elle alait à la promenade avec ſon Futur, de l'agrement de ſon Père et de ſa Mère: Ces Jeunesgens n'auraient pu que gâgner à être écoutés; ils ne parlaient que de la manière dont ils ſe ſeconderaient mutuellement, étlereſte. Un Libertin, relieur de profeſſion, et connaiſſance particulière du Jeune-amant, voyait avec des ieux jaloux un bonheur dont il n'était pas digne: Il regardait Cagnettet (c'eſt le nom du Tailleur), comme un nigaud, et il disait quelquefois, que c'était dommage, qu'il eût.... une auſſi jolie Fille que Victoire. Le jour du crime et du malheur,

la Jeuneperſonne paſſa devant le Mechant, qui causait avec deux ou trois Semeſtres : Elle était d'une propreté appetiſſante : Le Relieur la ſalua, ét elle lui rendit le ſalut en rougiſſant, mais avec un charmant ſourire. Ce fut ce qui causa le mal. Le Mechant interrogé par les Semeſtres, quelle était cette Jolie-fille ? leur dit ſa manière-de-penſer. Pluſieurs Vauriens enſemble s'enhardiſſent au crime : Un des Semeſtres, dit, qu'il falait l'enganter (noble expreſſion)! Le Mechant, leur apprit qu'elle irait ſans-doute à la promenade avec ſon Jocriſſe. On fit un deteſtable complot. Les Amans ſans defiance, alèrent du côté du Clos-payen : Ils furent ſuivis. A la brune ; comme ils s'en revenaient, ils furent abordés par le Mechant, qui ſe montra ſeul. Il les engagea ſi fortement à entrer dans un cabaret, qu'ils y conſentirent, quoiqu'avec repugnance. Le Mechant tâcha de prodiguer le vin : Il fit mettre du blanc dans la caraffe à l'eau ; il y mêla de l'eau-de-vie ; enfin il fit tout ce qu'il put ; mais il n'aurait pas eu grand ſuccès, à-cause de la ſobriété de Victoire ét de ſon Amant, s'il n'avait employé une ſorte de violence pour les retenir : La naïveté, la timidité de la Jeuneſille

lui devinrent funeſtes : Elle preſſait ſon Amant de ſ'en-aler ; mais elle n'eut pas le courage d'inſiſter aſſés fermement. Elle ſe leva, elle ſortit plusieurs-fois, ét le Mechant la fit toujours rentrer. On reſta juſqu'à dixheures. Les Semeſtres cependant étaient entrés : mais ils ſ'étaient mis à une autre table. Quand on fut prêt à ſortir à dixheures ſonnées, les Semeſtres cherchèrent querelle à Cagnettet : Le Mechant feignit de prendre ſon parti. Les Semeſtres qui craignaient une viſite de leur Inſpecteur, ſortirent ; ét le Mechant conſeilla de reſter, depeur qu'ils n'attendiſſent à la porte. On reſta donc. Victoire était tremblante, ét ſe promettait bien de ne plus revenir ſeule avec ſon Amant. On partit à onze heures. Le Mechant dit, qu'il apercevait les Semeſtres : Il fit paſſer les deux Amans parderrière les chantiers. Ce fut-là, que les Semeſtres feignirent d'attaquer Cagnettet, ét que le Mechant feignit encore de le defendre. Victoire effrayée, ét qui, malgré elle, avait bu trop de mauvais vin, ſe trouva-mal. Ce fut dans cet état, que les Miserables abuſèrent..... Je tais des horreurs..... A deux-heures-un-quart, j'étais ſur le Pont-de-la Tournelle : J'entendis au-loin, comme

une voix plaintive : Je crus que c'était Quelqu'un des Malheureux destinés aux galères. Cependant, j'avançai : La voix s'éloignait. J'alai toujours, et guidé par elle, j'arrivai sur la scène : C'était Cagnettet attaché, qu'on fesait taire, lorsqu'il criait fort. Il était seul en ce moment. —Ayez pitié de moi-! (me dit-il.) Je le deliai. Il m'apprit ce qui se passait à quelques pas de nous: A cette horrible nouvelle, je m'écrie comme un furieux: —A moi ! Ici la Garde-! Ces mots firent fuir les quatre Miserables, et nous trouvames Victoire seule, mais dans un état à faire horreur.... Tous ses habits étaient dechirés; elle était à-terre les mains attachées.... Nous la deliames, et la soutenant sous les bras, nous la conduisîmes. Arrivés à sa chambre, nous lui donnames des secours, et nous la mîmes au lit. Son Amant resta auprès d'elle.

Le lendemain, je sortis dès-le-matin, pour aler la voir. Je la trouvai au-desespoir : mais ni Elle, ni son Amant, ne voulurent porter plainte, et ils me prièrent de me taire. On me dit, dans la journée, que le Mechant, que je connaissais, et les Semestres, étaient disparus tous-quatre.

LIII NUIT.

SUITE.

Ma soirée fut donnée toute-entière aux deux infortunés Amans: Victoire consolée par Cagnettet, alait un-peu mieux. J'encourageai les deux Infortunés: mais je desirais la punition des Infames, qui avaient outragé la Nature et l'Amour. En quittant les Amans, je fortis avec precaution, et je sentis Quelqu'un qui se glissait à-côté de moi dans l'escalier. —Qu'est-ce? (m'écriai-je). —Passez! (me repondit-on). Je passai en-effet: mais arrivé dans l'alée, je me mis à-l'écart, dans un enfoncement que formait l'entrée de la Cave. J'attendis une heure, et je vis sortir le Relieur lui-même. On m'avait trompé, en m'annonçant sa fuite. Je le suivis, determiné à le faire arrêter par la première Escouade. Il s'en presenta une: Je volè à elle: Je parle: On me demande des explications: le Relieur m'entend, et disparaît: Et les Cinq-hommes continuent leur chemin, comme s'ils n'étaient destinés qu'à se promener tranquilement sur le pavé de la Capitale. J'arrivai chés la Marquise très-peu satisfait: Je lui parlai des horreurs de la veille avec menagement, et je lus le XX §.

SUITE DU FRÈRE JALOUSÉ.

Je passai par la rue du Cimetière Saint-nicolas-des-champs : Je voulais m'en revenir par la longue rue Saint-martin : Vis-à-vis la porte de la maison, où j'avais vu mettre un Jeune-homme à la porte la nuit d'auparavant, je m'arrêtai machinalement pour écouter. On parlait dans l'alée. Je redoublai d'attention : l'on s'éloignait. Je poussai la porte, et j'entrai. C'était la Sœur, et deux Frères. Je reconnus la voix de la Jeune-personne : Un de ses Parens et des miens m'en avait donné la connaissance : c'était une petite mine de souris-grise, très-fine, très-agreable. La dispute était vehemente. Sûr de l'évènement, je frappai doucement à la porte de la chambre. Il se fit un profond silence. —C'est ma Mère, dit la Jeune-personne; ouvrez-! Les Frères ne voulaient pas. Elle vint ouvrir elle-même, et je me presentai. —Ces Messieurs n'y pensent pas! (dis-je en entrant); j'ai entendu de la rue le bruit qu'ils font-! La Jeune Elise parut charmée de me voir. —Hâ! quel heureux hazard, que ce soit vous, Monsieur-! Elle me nomma, et me fit connaître : Ses deux Frères honteux, se retirèrent, et je me trouvai seul, à deux-heures-et-demie du matin, avec une

Jolieperſonne. Nous étions preſque parens, ou dumoins alliés : elle avait de la confiance en moi ; elle n'hesita pas à me faire ſa confidence.

—J'ai bien des chagrins (me dit-elle), et par Ceux qui ne devraient pas m'en donner ! Je fais, ſans le vouloir, le malheur de ma Famille... Vous me voyez: Je ne ſuis pas belle ; je n'ai rien de ce qui frappe ; je ſuis petite, un-peu maigre ; tout ce que j'ai pour moi, c'eſt cette main, cette taille parisienne, ce pied, qu'on dit bien-fait, et ma vivacité. Un de mes Frères, l'aîné, que vous venez de voir, eſt peintre. Il m'a demandé inſtamment de lui ſervir de modèle. Je m'y ſuis longtemps refuſée : Enfin, par le conſeil de ma Mère elle-même, je me ſuis rendue... Savais-je ce qui devait en resulter !... Il a fait mon portrait : Le voila (elle le decouvrit) : vous voyez combien j'y ſuis flatée... Mes deux autres Frères, le Jeune que vous venez de voir ici avec le Peintre, et un Troisième, qu'ils maltraitèrent la nuit paſſée, m'admirèrent beaucoup ! Le Peintre, depuis ce moment, venait tous-les-jours travailler dans ma chambre : Je m'occupais, moi, de ma broderie. Il ſaiſiſſait ce qu'il pouvait. Mais ce qu'il y a de malheureux, il devint éper-

dûment.... Vous m'entendez. Il fit plûs ; il osa le declarer aux Deux-autres. Nerville, le ſecond, que vous venez de voir, qui eſt le plûs doux, le plûs ſage, ét le plûs aimable, eſt auſſi le plûs tendre : Il avait pour moi, depuis long-temps, la paſſion la plûs vive, mais il la cachait ſous les apparences de la tendreſſe fraternelle ; c'étaient les attentions les plûs delicates, les ſoins les plûs empreſſés, les diſcours les plûs tendres, mais en-même-temps les plûs reſervés. A l'aveu de la paſſion effrenée du Peintre, il s'évanouit. Les deux Autres ne ſurent pas le motif d'une émotion ſi vive ; il crurent que c'était l'horreur : Celui qu'on chaſſa hier-ſoir, qui eſt le plûs jeune, ét le plûs groſſier, le ſecourut, ét lorſqu'il ouvrit les ieux, lui declara ſa paſſion brutale pour moi : Et comme il eſt très-fort, il ſignifia, qu'il aſſommerait Celui qui oserait s'y opposer. Nerville en ſoupirant, lui dit : —Je l'aime plûs que vous, ét jamais je ne lui decouvrirai ma funeſte paſſion. J'ai refuſé un mariage avantageux, vous le ſavez ; la Jeune perſonne eſt riche ét jolie ; mais je la tromperais ; je n'aurais payé ſa tendreſſe, que par de l'indifference ! Le Peintre dit qu'il avait auſſi refuſé de ſe marier, ét qu'il reſterait ce-

libataire toute sa vie. En-un-mot, tous-trois en dirent autant. Ce qui mit le Jeune en fureur. Il les menaça. Ils se réünirent alors contre lui, et le chassèrent. Ils n'auraient pas reüssi: mais ma Mère, qui entendit quelque bruit, et qui n'aime pas Delcombe, le plûs jeune, vint à paraître, et lui ordonna de se retirer. Elle lui defendit en-même-temps de jamais reparaître chés moi. Alors Delcombe furieux, l'instruisit. Ma Mère ne le crut pas, ou feignit de ne pas le croire: Elle ordonna aux deux Autres de chasser ce Monstre. J'arrivai en ce moment: Je connais Delcombe pour un groffier; je le traitai mal; il sortit furieux, et les deux Frères le suivirent pour fermer la porte; car ils logent dans la maison, Delcombe seul a une chambre au-dehors. Il leur declara, en voulant saisir Nerville, qu'il n'était jaloux que de lui-seul, et qu'il le tuerait. Ils le poussèrent avec indignation... Ce soir, Nerville et Vantobès (l'aîné), sont entrés chés moi par surprise, au moment où j'ouvrais ma porte, pour mon Chat. Comme ils étaient deux, et que ma Mère venait de se mettre au lit, je n'ai pas voulu faire de resistance: Je les ai donc patiemment écoutés, en brodant: mon ouvrage, qui fixait mes

ieux, me ſauvait l'embarras des reponſes et des regards. Je ne disais rien. Enfin, l'Aîné m'a ſuppliée de lui declarer ce que je penſais, et ſi je conſentirais à demeurer avec lui, honnêtement, et comme Sœur, pour gouverner la maison qu'il alait prendre? J'ai repondu abſolument, Non. Nerville m'a fait la même demande; car il vient d'obtenir un emploi aſſés conſiderable. Pour ôter toute eſperance à Vanrobès, j'ai repondu, que ſon honnêteté, ſon humeur douce, me le feraient preferer, ſi j'avais à demeurer avec mes Frères: mais qu'ils ſavaient que j'étais recherchée par un Avocat, et que je ne renonçais pas au mariage. L'Aîné eſt ſorti au-deſeſpoir. Le Second l'a ſuivi pour le conſoler; l'Aîné a voulu ſe jeter ſur lui... C'eſt alors que vous les avez entendus. Ils ſont rentrés. Vous ſavez le reſte.

Quel triſte ſort eſt le mien, et celui de mes Frères? et qu'ai-je donc, qui leur faſſe tourner la tête à tous? car j'ai encore été obligée de me defendre d'autres attaques-?

J'obſervais Eliſe, tandis qu'elle me parlait, et je voyais qu'effectivement, c'était l'Etre de ſon ſexe le plûs provoquant qui eût jamais exiſté à Paris: Tout en elle

ſemblait alumer le desir. Je lui conſeillai beaucoup de circonſpection, et ſurtout le mariage le plutôt poſſible. Mais en attendant, je lui promis d'intereſſer la Marquise en ſa faveur. On verra bientôt que ce ne fut pas envain.

LIV NUIT.

DUEL SINGULIER.

Le lendemain-ſoir, avant d'aler chés Mad. De-M**** , j'étais bien-aise de parler encore à la jeune Elise. J'approchais de ſa demeure, lorſque dans l endroit le plus ſolitaire de la rue Tranſnonain, près celle de-Montmorenci, autrefois rue Courtaudvilain, j'entendis ferrailler. Une idée funeſte me vint: c'eſt que deux des malheureux Frères ſe battaient... Je ne m'approchai donc qu'avec la plûs grande precaution. Mais bientôt, je diſtinguai les Champions, ou plutôt les Championes; c'étaient deux Filles!... —Hé! que faites-vous là, mes Belles-! leur dis-je. Elles s'arrêtèrent toutes-deux; ét moi, profitant du premier moment de leur ſurprise, je me jetai au milieu d'elles, je ſaisis leurs bras, ét je les desarmai. Je les priai de me dire le ſujet de leur querelle? En leur parlant, je les examinais: L'Une était

une brune piquante, fort vive; l'Autre une belle Blonde, que je connaissais de-vue; elle avait demeure dans la rue des Carmes, ou meme dans la rue Juda; elle était fille d'un Boucher. —Cela ferait trop long à vous detailler (me dit la Blonde); rendez-nous nos armes, que nous terminions: Il faut qu'elle ait ma vie, ou que j'aie la sienne. —Vous êtes bien cruelle! charmante Blonde! avec de si beaux ieux, un air si doux, aimer le sang!... Aureste, je vous connais: je demeure au Collége de Prele-... A ces mots, elle palit, et devint plûs traitable. Je demandai la demeure des deux Belles, en les assurant que j'étais bonace, ét que je les voulais servir. Elles me la donnèrent, ét rendevous au lendemain. Je les reconduisis toutes-deux, parceque je declarai, que je ne les quitterais pas; ét muni des deux épées, je revins chez Elise.

Elle était tranquile, ét il n'était rien arrivé de-nouveau, sinon que Nerville, dans la journée, lui avait montré les sentimens tout-à-la-fois les plûs purs ét les plûs tendres. J'alai chés la Marquise, à laquelle je fis mes deux recits. Elle s'intereſſa pour Elise, ét me dit qu'elle la verrait le lendemain, ainsi que ses trois Frères. Je lus le XXI §.

SUITE DU DUEL DES DEUX FILLES.

En m'en retournant, j'alai chés la Blonde : Je me doutais qu'elle jouiſſait d'une grande liberté ! Elle n'était fille que d'un Etalier, ét cependant elle était mise avec un goût exquis, ét fort-au-deſſus de ſon état. Je vis de la lumière chés elle ; je montai ſans bruit, ét je frappai doucement : Elle n'était pas encore au lit. Je lui dis, que je lui rapportais ſes armes. Elle ouvrit.

—Demain, je me prevois beaucoup d'occupation! Vous ne devez pas avoir une grande envie de dormir, dans l'agitation où vous étes : Faites-moi votre hiſtoire, ét ſoyez ſûre de mon zèle à vous ſervir, de la manière qui ſera la plus honnête, ét la plus reellement à votre avantage? Elle y conſentit, en me recommandant ſeulement de ne faire aucun mouvement dans l'appartement, dont elle ouvrit la porte. Cette precaution me parut de mauvais augure, pour ſa ſageſſe ! mais ſouvent on ſe trompe, ét les indices ne ſont pas des preuves.. Elle ſ'aſſit enfin, ét prit la parole :

—Je ſuis née à la Montagne; mon Père était étalier chés un riche Boucher, qui avait un Fils, avec lequel je fus élevée. Aubri a reçu l'éducation des Gens comme-il-faut : à ſeize ans, il a quitté le collége,

après avoir fait toutes ſes études. J'en avais quatorze. Le jour même qu'il ceſſa d'aler au collége, il vint chés mon Père, où je travaillais ſeule; Je n'avais plûs de Mère, et une vieille Servante était ſortie : —Ma chère Eufroſine (me dit-il), vous êtes la plûs belle des Filles, et je vous aimerai juſqu'au tombeau: Je vous declare donc, que je n'aurai jamais d'autre femme que vous: Ainſi, ſoyez mon amante, et arrangeons-nous de-façon à ne pas ſouffrir, pendant notre attachement, des mal-entendus ordinaires des Amoureux. Je ſuis le plûs riche; je vous donnerai tout ce que je pourrai; nous vivrons dans une bonne union, et dès que je ferai mon maître, je vous épouſerai. Je veux ſeulement vous voir à tous les momens où je ſerai libre; je n'aime que vous au monde, et je paſſerai auprès de vous tout le temps que me laiſſeront les affaires et mes occupations. Mais ne me donnez pas de jalouſie! c'eſt ce que je crains le plûs, et ce qui ſerait plûs mortifiant pour moi-? Je fus enchantée de la propoſition d'Aubri, et comme je l'aimais beaucoup, je lui donnai d'avance mon conſentement pour toutes les complaiſances honnêtes qu'il exigerait. Il fut convenu que nous nous

verrions tous les jours, que je ferais des promenades qu'Aubri ferait seul, et que nous sonderions mon Père, pour savoir jusqu'où il voudrait nous favoriser.

Ce ne fut cependant pas moi qui parlai à mon Pere, ce fut Aubri, dès le lendemain. Il en était si fort estimé, que le Bonhomme mit tout à sa discretion, en lui disant: —Mon jeune et cher Bourgeois, j'ai tant d'estime et d'amitié pour vous, que je m'en rapporterai plutôt à vous, qu'à moi, pour l'honneur et le bonheur de mon Eufrosine. C'était nous laisser carte-blanche. Cependant mon Père me donna d'excellens avis, tant qu'il vecut; mais ce fut pendant un temps bien court! Il tomba malade au bout de deux ans, et prêt à rendre le dernier soupir, il me recommanda tendrement au jeune Aubri, qui fit entre ses mains le serment de m'épouser: Il en écrivit, avec son sang, celui de mon Père et le mien, une promesse, dont il m'a rendue depositaire, et une de son sang à lui seul, qu'il promit à mon Père de lui laisser, ou de la deposer dans son tombeau. Il a tenu sa promesse: cet écrit fut mis sur le cœur de mon Père, quand on l'ensevelit, et deux Temoins ont signé l'acte de ce depôt.

Reſtée orfeline à dixhuit ans, je ne ſavais que devenir: Mon Amant propoſa ma tutele à ſon Pere: M Aubri le voulut bien, et j'alai demeurer dans la maison de mon Futur, à la Montagne. Je fus la plus heureuse des Filles: cherie de mon Amant, que je voyais tous les jours, je pouvais lui donner tous les ſoins, toutes les attentions d'une Sœur: Il m'en donnait le nom; je l'appelais mon Frère. Notre tendreſſe était innocente, et le ſerait peutêtre encore, ſans un incident.

Aubri avait trois Sœurs: c'était de grandes et belles Filles; car le ſang de cette maison eſt beau: L'Ainée vint à ſe marier à un Boucher: Je fus de la noce avec la Famille. Il y avait beaucoup de monde. Je plus au Fils d'un riche Boucher, qui s'étant informé qui j étais, ne crut pas ma conquete difficile. Il vint très-malhonnêtement me faire une propoſition honnête: —Vous etes jolie, la belle Blonde; vous me plaisez je veux faire votre bonheur: Je ſuis riche; vous ne ferez pas la dame comme Certaines, eu égard à ce que vous etes; vous tiendrez mon comptoir, et vous attirerez les Chalands. Je le regardai dedaigneuſement. —Croyez-vous donc la Belle,

que je vous propose d'être ma maîtresse ? Pas de ça, Lisette! Je ne suis pas un Seigneur, pour être un poliçon: c'est le titre et l'honneur d'épouse que je vous offre. Je ne vous demande pas de réponse ; je n'en ai que faire; c'est une chose faite: Ainsi, je vous demanderai à votre Tuteur, dans le jour. —Ne vous donnez pas cette peine, Monsieur! (lui criai-je), voyant qu'il s'en-alait; je ne veux pas me marier-! Il revint, me regarda, et me dit : —Je vous estimais, sur ce qu'on m'avait dit de vous; je ne vous estime plus ; vous êtes une folle. Adieu-. Et il se retira. —Elle a quelqu'amourette (dit-il à la Mariée) ; mais je vous garantis qu'elle ne restera pas sage : Une Fille, qui par amourette, refuse un bon Mari, et tous les moyens d'être honnête-femme, a un un vice dans le cœur-. Aubri entendit ce propos, tenu devant lui. Un instant après, il me demanda une explication, et je la lui donnai... Je vis qu'il était devoré de jalousie : —Je ne puis vous offrir encore (me dit-il), ce que Jacques son vous offre : et .... je sens qu'il vient d'empoisonner ma vie ; à-moins, que généreusement, et dès cette nuit, vous ne m'accordiez la plus forte preuve de tendresse-?

dreſſe ? J'étais ſi émue, j'avais ſi envie de le raſſurer, que je promis tout ce qu'il voulut ; ét ... je tins parole....

Depuis ce moment, nous fumes plûs heureux que jamais, juſqu'à la mort de M. Aubri. Je ne doutais pas que notre mariage ne dût ſe faire à l'expiration du deuil, ét mon Amant fut le premier à me l'aſſurer : Il m'aimait ; il m'aime encore, j'en ſuis ſûre. Mais après la mort de ſon Père, ſes deux Jeunes-ſœurs, devenues plûs libres, firent connaiſſance d'une Belle-brune, fille d'un riche Boucher, du quartier où vous nous avez trouvées. Cette Fille, qui ſe nomme Celine, eſt devenue éperdûment amoureuse d'Aubri, ét elle a tout employé pour le captiver. Depuis quelque-temps, je m'aperçois qu'il ſe refroidit pour moi, ét je ne doute pas que la Brune n'en ſoit la cauſe ! Je fus dabord au-deſeſpoir ; car bien que je trouvaſſe, ſi je le voulais, des Amans ét des Maris à choiſir, je ſens qu'il n'y a pour moi qu'un Homme au monde, avec lequel je puiſſe avoir l'honneur ét le bonheur ; c'eſt Aubri : Je voulais mourir. Il me paſſa mille idées dans la tête. Enfin hier, ayant trouvé mon Amant en-particulier avec Celine, ét les ayant écoutés, j'ai compris qu'il

tenait encore à moi, mais que l'interêt, ſa Mère, ſes Sœurs étaient pour ma Rivale. Je l'ai laiſſe ſortir; puis j'ai couru à Celine: —Je ne puis perdre Aubri, ſans en mourir de douleur (lui ai-je dit): Si tu le pretens avoir, arrache-moi la vie, ou je te l'arracherai: Je veux que l'épée en decide: ſi tu as autant d'amour qu'Eufroſine, tu le feras voir-. J'étais hors de moi. Celine, qui eſt éperdûment amoureuse, me ſerra la main, et me donna rendésvous derrière le Cimetière-Saint-nicolas, parceque (me dit-elle), c'était le ſeul endroit où elle pût aler le ſoir. Elle me chargea d'apporter deux épées, à-condition qu'elle choiſirait. Tout f'eſt fait, comme elle le desirait. Je ſuis venue, nous nous ſommes batues, et vous nous avez ſeparées: nous avons ſenti toutes-deux que nous ſommes femmes; car nous n'en avons pas été fâchées: mais ſervez-moi; parlez à mon Amant: Je l'aime plûs que ma vie, et je ne puis ſoutenir l'idée qu'il épouse une autre Femme, ou que moi-même j'épouse un autre Homme-.

Comme elle achevait ces mots, nous entendimes un petit bruit. Eufroſine ſe leva vivement, et courut à la porte. Son Amant parut. —J'ai tout entendu (lui dit-il), et je ſais votre folie: mais

j'en suis l'objet: je travaille à faire notre mariage, depuis que Celine s'est attachée à moi. Je viens d'obtenir l'aveu de ma Mère: Elle ne sait pas que tout est prêt, et j'ai sa signature: trois Temoins nous attendent: Monsieur veut-il être le quatrième-? Eufrosine tomba dans les bras de son Amant, et l'excès de sa joie pensa lui être funeste. Nous partimes, et nous alames à l'église, où le mariage fut celebré à quatre-heures du matin. La Famille du Marié arriva un instant après.

L'étonnement des Parens d'Aubri fut extrême! mais la Mère avait consenti: Aufond, elle aimait Eufrosine, et elle l'embrassa. Je souhaitai le bonheur aux Nouveaux-époux, et j'alai me coucher.

LV NUIT.

SUITE.

Dans la journée, j'avais vu Eufrosine contente: je fus chargé par elle d'aler annoncer son bonheur à sa Rivale, afin d'adoucir le coup. Je trouvai Celine dans une securité parfaite: J'étais fort embarrassé! Je connais la cruelle passion de l'amour, et je redoutais ses fureurs. Il me vint une idée: Je pris l'air triste, et je gardai le silence, après avoir été prêt à parler. —Qu'y a-t-il?

(me dit Celine effrayée). —Imaginez, Mademoiselle, ce qu'il y a de plus triste. —Hâ-Ciel! Eufrosine auroit-elle attenté à ſes jours! —Helas! —J'ai deviné? —C'eſt pis encore! —C'eſt pis encore.... —Oui: pour vous... Apprenez... —Elle a poignardé Aubri! —Tous-deux, Mademoiselle, ſont... —N'achevez pas!... —Infortunée!... Hâ! je ne me le pardonnerai jamais!... Elle l'aimait; elle en était aimé... C'eſt moi, moi-ſeule.... qui ai fait tout le mal... Sans moi... il vivrait-... Elle pouſſait des ſanglots, ét me fit craindre qu'elle ne pût ſupporter ſa douleur. —Les choſes ne ſont pas tout-à-fait, Mademoiselle, comme vous les conjecturez... Ils ſont... mariés... de ce matin. —Mariés! Aubri me trompait!... C'eſt aſſés... Je ſuis fière, ét je le prouverai-... Alez, Monſieur, leur dire, que je meritais plus de conſideration-... Et elle me congedia.

En la quittant, je paſſai chés Élise, que j'en avais prevenue par un billet: Elle m'attendait avec ſes deux Frères, le Peintre ét l'Employé; mais elle-ſeule avait le ſecret. Je les priai de m'accompagner tous-trois dans une maiſon du Marais. Leur Sœur me donna la main, ét nous ſortimes. Ils nous ſuivirent

étonnés. Arrivés dans la rue Payenne, je fis le ſignal, ét la petite porte me fut ouverte. Nous entrames, ét nous parumes devant la Marquise. La beauté de cette Dame, la nobleſſe de ſa physionomie imposèrent aux deux Frères; tandis que la Sœur en était accueillie avec bonté. Autour de Mad. De-M**** étaient ſa Femme-de-chambre, ét les deux Jeunes Demerup, devenues heureuses ét contentes. Elise ne deguisa rien: Elle devoila les ſentimens de ſes Frères, ét ſon malheur: mais elle menagea beaucoup Nerville! Tandis qu'elle parlait, l'Aîné conſiderait Auguſtine avec admiration. Il me demanda, ce qu'elle était? —La Fille d'un Honnête-homme pauvre. —Pauvre? —Oui, pauvre. —Quelle eſt belle!... Pourrais-je?... —Oui, avec du talent, ét de la conduite. —Je vous repons de moi-. Je dis à la Marquise cette heureuse revolution: on ſe proposa d'éprouver Vanrobès: ét comme Nerville n'était pas dangereux; que Delcombe était éliminé; qu'un autre Homme était abſent, la Marquise ſe contenta de promettre à Elise une protection efficace, ſi elle avait encore à ſe plaindre. Je lus, devant cette petite Aſſemblée, le XXII §.

Je reconduisis la provoquante Elise. En chemin, Vanrobès ne parla que d'Auguſtine, ét je tâchai d'inſinuer quelque-chose à Nerville auſujet de Felicité. Il preta l'oreille : mais un-coup-d'œil jeté ſur Elise, le fit ſoupirer triſtement. Je les quittai.

LA FEMME D'IVROGNE.

Je pris un long detour! puiſqu'auboût d'une heure, je me trouvai dans la Place-Vendôme. Il fesait clair-de-lune : J'entrevis aſſis ſur le banc de pierre d'un hôtel, un Homme avec une Jeunefille, qui paraiſſait un Enfant de douze à treize ans. Surpris de cette vision, je m'approchai. Ils ſe levèrent : mais je leur coupais le chemin, ét je me trouvai devant eux. La Jeunefille avait aumoins dixhuit ans ; mais elle était d'une petite ſtature, ét de la conſtitution la plûs delicate. —Que faites-vous, mes Enfans à pareille heure, ſeuls dans les rues? —Madem. n'a pu rentrer, me dit l'Homme ; je l'ai trouvée ſeule à la porte, ét je l'accompagne le reſte de la nuit. La Jeunefille prit alors la parole. —Mon Père ét ma Mère demeurent dans la rue des-Frondeurs, ét mon Mari dans la rue Firechappe : Il eſt ſujet à boire, ét alors, il n'a pas de raison : il ferme la por-

re, se couche, et s'endort, sans penser à moi. Comme il ne fait pas trop bien ses affaires, avec une pareille conduite, je suis obligée de travailler chés une Raccommodeuse-de-dentelle, tout ici-près, rue des Capucines. Nous avions de l'ouvrage pressé: on a veillé un-peu tard: Quand je suis arrivée à ma porte, il était près d'onze-heures. Je n'ai pu me faire ouvrir, et j'ai pris le parti d'aler chés mes Parens: Monsieur a vu mon embarras, et il a bien voulu m'accompagner. Mais je n'ai pu faire ouvrir la porte de l'alée de mes Parens: Alors, Monsieur m'a offert de me tenir compagnie. Nous nous sommes promenés, assis, nous avons causé: je me tiens près de la demeure de ma Maîtresse, pour y entrer de bonne-heure. L'Homme qui l'accompagnait, me dit alors, —Je suis fatigué: voulez-vous rester avec Madame? —Volontiers (repondis-je). Il se retira.

J'interrogeai la Petite-personne: Elle me parut fort naïve, bonne, sans fiel; elle n'en voulait ni à son Mari, ni à ses Parens, qui lui avaient fait prendre un Ivrogne malgré elle. J'attendis qu'il y eût des Cafés ouverts, pour lui faire accepter quelque-chose; et comme elle

me paraiſſait accablée, je la fis aſſeoir. Elle pancha ſa tête ſur moi: Je la laiſſai ſ'appuyer, et elle ſ'endormit du plus profond ſommeil. Ce petit Être ne connaiſſait pas l'inquietude, le ſouci, le chagrin. Elle dormit juſqu'au jour: Moi-même je m'aſſoupis un inſtant. Nous étions ſous un portail de la Place Vendôme. A ſix-heures, le Portier ouvrit, et fut très-ſurpris de voir deux Creatures humaines dormir paiſiblement ſur la dure, à la fraîcheur piquante du matin. Il ne parla pas; mais il examinait la Petite-perſonne. Je m'eveillai, dans le moment où il ſ'émancipait. —Miserable! lui dis-je, que fais-tu-! Mon ton l'étonna. —Il y a bien du danger! Une-... Je le fixai ſans lui repondre: mes regards plongeaient ſur lui, et je le voyais ſe fondre comme le metal ſous le verre ardent. Il me fit des excuſes aſſés mauvaiſes. Helène ſ'éveilla, et nous alames au Café. Je la fis dejeûner; je voulus la conduire chés ſa Maîtreſſe, à laquelle cette Jeune-infortunée raconta ſon hiſtoire devant moi. Je la quittai, en lui promettant de m'informer de ſa ſituation. La Maîtreſſe, qui me parut une excellente Demoiſelle, m'y engagea, en me confirmant dans l'idée que j'avais priſe du caractère d'Elise.

LVI NUIT.

SUITE : L'ESCALIER.

Le soir, indecis, entre Celine, Eufrosine, Elise et Helène je ne savais à laquelle rendre visite. Enfin, Helène l'emporta, comme ayant peut-être plus besoin de secours. Je volai rue des Capucines. Elle alait sortir de chés sa Maîtresse : Je la conduisis chés ses Parens, je les engageai à donner de l'inquiétude à un Epoux inconsideré, en lui laissant ignorer, dumoins pendant quelques jours, ce que sa Femme était devenue. Ils approuvèrent cette idée, et me promirent de s'y conformer pendant un temps considerable. Je les quittai satisfait.

Je m'en revenais, et j'étais vis-à-vis l'Oratoire, dirigeant ma route vers la demeure de Celine, lorsque j'aperçus une Jeunefille très-jolie, que talonnait un Homme, rentrer precipitamment. Elle eut peur sans doute, qu'il ne la suivît dans l'escalier, car elle revint aussitôt sur ses pas, et elle s'arrêta sur la porte. Je pensai moi-même, que dans une rue aussi frequentée, où les boutiques étaient encore ouvertes, il n'y avait aucun danger. Cependant, comme je savais qu'une allée de la rue de Grenelle

correſpondait par-derrière à celle de la rue Sainthonoré, j'y courus: On pouvait, au quatrième, paſſer d'une maiſon, dans l'autre, n'y ayant des barreaux de ſeparation que juſqu'au 3.me étage. J'étais à-peine arrivé, que j'entendis la Jeune-fille monter rapidement. J'entendis auſſi un Homme qui l'attrapa entre le premier & le ſecond. La Jeune perſonne fût ſaiſie; elle voulut crier; mais elle ne donna qu'un ſon confus. Je deliberais, ſi je paſſerais dans l'eſcalier, lorſqu'un nouveau cri étouffé, me determina. Je franchis la fenêtre, & je deſcendis. Je diſtinguai bientôt le lieu de la ſcène. Je frappai à une porte: Il n'y avait perſonne: mais à l'étage audeſſus, on ouvrit. —Apportez de la lumière! m'écriai-je. Alors j'entendis l'Homme fuir precipitamment. Nous allames à la Jeunefille. L'Homme lui avait jeté un manteau ſur la tête, elle étouffait. Nous la debarraſſames, & nous lui fimes reſpirer du vinaigre. Elle revint à elle. Nous lui demandâmes, Si elle connaiſſait l'Homme? Elle nous repondit, Qu'il la ſuivait depuis quinze-jours, lorſqu'elle revenait de chés ſa Maîtreſſe, mais qu'il n'était jamais entré dans l'alée: Que n'osant crier, à la premiere atta-

que, elle s'était assise ; et que c'était alors qu'il l'avait envelopée dans son manteau.... Helène était une Orfeline, qui demeurait chès une vieille Tante sage-femme, souvent absente. Je dis à la Jeunefille, de sortir le lendemain, à l'ordinaire, et qu'elle me verrait près d'elle au moment de rentrer ; qu'elle se laissât suivre ; que ses Voisins l'attendraient, et que moi je couperais la retraite à l'Homme, en fermant l'alée.

Je me rendis ensuite chés Celine.

Je la trouvai tranquile : Je l'en felicitai. —J'ai reflechi (me repondit elle), que je ne saurais en vouloir à Eufrosine ; Aubri lui doit sa foi : mais pourquoi m'a-t-il aimée ? Il n'est pas estimable, et je ne l'estime plus-. Une larme mouilla sa paupière. Je vis qu'elle aimait encore, et qu'elle souffrait. Je l'engageai à prêter l'oreille aux vœux d'un autre Amant, à lui sourire, et à le rendre aimable, par l'assurance de plaire. J'allai ensuite chés la Marquise, à laquelle je lus le XXIII §.

L'ORIGINAL : Reflexion sur L'AMOUR.

J'avais, en m'en revenant, l'âme indignée de l'attaque faite à la Jeunefille, et je reflechissais, sur l'abandon dans lequel les Nations modernes, veritables

aveugles en morale, laiſſent l'Age-des-paſſions. Un Original ſe preſente à ma vue, un vieux manteau rouge, un petit chapeau ſur une friſſure touffue. Je parlais haut; il m'accoſte, s'empare de la parole, et continue: —Peu leur importe, que des Êtres ſe conſument, ſe corrompent, ſe rendent criminels; tout eſt laiſſé au hasard! car la conduite d'Êtres ſans experience, qui ſe jetent dans les Filles-perdues, ou qui font pis, eſt le hasard lui-même. Hé! devrait-il y avoir des Femmes-perdues? devrait-il, ô Legiſlateurs! y avoir des Epouses infidelles? Pourvoyez au bonheur de tous les âges; banniſſez de vos loix une fauſſe morale, pour y en ſubſtituer une conforme à la Nature! Une Peuplade d'Amerique vous donne un bel exemple! Ne rougiſſez pas de l'imiter, non ſervilement, mais d'une manière convenable: Je vous la nomme; ce ſont les Othomacos, ſur les bords de l'Orenoque.... Les Anglais, dignes ſouvent de ſervir de modèles à l'Europe, avaient tenu juſqu'à preſent la chaîne du mariage plûs lâche; on dit qu'ils la vont reſſerrer! des Energumènes declament contre cette indulgence ſalutaire, fondée ſur notre livre ſacré!... Mais les Anglais n'ont pas de loix, pour

assurer le bonheur et l'innocence des mœurs de la Jeunesse !..... O France, donne-leur en l'exemple ! ou le sublime Josef-II, l'idole de mon cœur, après mon Roi, l'objet de mon éternelle admiration, executera cette grande et belle idée ! On le verra un-jour, bravant les superstitieux Flamands, les forcer d'être heureux ; substituer à des priviléges gothiques, une saine raison : on le verra regler l'amour, les mariages ; donner à la Jeunesse des mœurs et des plaisirs preservatifs des écarts de l'imagination... Rien de plus facile, pour les Gens-aisés des Villes : C'est la classe entre le besoin extrême, et l'aisance, qui est difficile à règler, parcequ'elle ne prend de loi que de la necessité. C'est l'Ouvrier, devenu indomptable de nos jours, qu'il est difficile de rendre raisonnable. Mais une bonne loi, et surtout, une magistrature vigilante pour la faire observer, introduirait l'ordre partout. Qu'à l'âge de la puberté, aucun Jeune homme ne reste isolé ; que le cœur soit rempli, ou par l'Objet vertueux qu'on lui destine, ou par une jouissance permise ; que le cœur de la Jeune-personne soit également rempli : Qu'on retablisse l'Ordre des Druidesses de nos sauvages Ancêtres, en cela plus sa

ges que nous : Cet Ordre, comme autrefois, ſera composé de Femmes-veuves, ou même mariées ét ſteriles, qui n'auront aucune charge, ét qui ſeront d'une prudence conſommée ; on leur donnera la direction de toute la Jeuneſſe-maſculine : c'eſt auprès d'elles que les Garſons iront paſſer toutes leurs heures de loisir : Elles ſe partageront les Elèves, ſuivant leur condition, ét leur goût ; Elles gâgneront leur confiance : Elles leur inſpireront des ſentimens élevés, patriotiques, une galanterie decente : Les Jeunes-gens pourront changer de Maîtreſſes, mais non aler à des Femmes ou Filles qui ne ſont pas de l'ordre ; ſous peine de la punition la plûs ſevère, telle que le cachot pendant trois jours au pain ét à l'eau ; ét pour les Femmes ou Filles, qui les auront écoutés, une marque ignominieuse ſur leur ajuſtement, pendant trois ſorties conſecutives, outre une remontrance publique : Les peines des deux-ſexes, en pareil cas, ſeront imprimées dans les papiers-publics, ét la recidive aurait les conſequences les plûs grâves, c'eſt-à-dire, qu'elle ſerait conſiderée comme une revolte contre l'Autorité. Le regime des Druideſſes fixé, elles ſ'y conformeraient exactement ; ét ſ'il ſurvenait des abus, ils

feraient examinés par un Comité de Mères-de-famille respectables, avec un pareil nombre de Druidesses non-accusées; elles feraient un rapport, qui serait communiqué à des Magistrats choisis, lesquels porteraient un jugement-reformatif.

Dureste, Personne n'aurait à voir dans la conduite entre la Maîtresse & son Elève, qui le serait jusqu'à son mariage; c'est-à-dire, qu'il ne cesserait d'aler à la Maison des Druidesses, qu'après les articles arrêtés, et le mariage decidé. On presume qu'alors, l'amour qu'il aurait pour sa Promise, occuperait suffisamment son cœur, pour preserver son imagination d'écarts dangereux-....

Je me trouvai chés moi, j'entrai: L'Original, sans m'apercevoir, continua de marcher et de parler; car je l'entendis encore dans le lointain..

LVII NUIT.

SUITE DE L'ESCALIER.

Eufrosine était mariée, contente; Celine pleurait encore son Amant; Elise esperait de voir bientôt Nerville, amoureux de Felicité: Mais que fesait la Nièce de la Sagefemme?.. Je me rendis rue Saint-Honoré. Je doutais neanmoins que l'Homme qui avait attaqué la

petite Josefine, reparût dès le lendemain. Il ne falait pas douter : une passion violente, pour un joli Objet, qu'on croit audessous de soi, rend impudent. J'étais vis-à-vis l'Oratoire à l'heure convenue : Un instant après je vis la Jeune-fille effrayée, s'avancer rapidement. Je toussai ; elle me reconnut, et passa rassurée. L'Homme, qui n'avait trouvé la veille, qu'une resistance craintive, ne manqua pas de la suivre. J'entrai sur ses pas, et je fermai l'alée. Josefine courait dans l'escalier. Elle fut reçue par les Voisins de sa Tante, qui l'attendaient sans lumière, à sa porte : Trois Femmes s'étaient même placées, l'Une au premier, l'Autre au second, et la Dernière au troisième. Celle du second était la Bijoutière d'enbas, jeuneperſonne de 79 ans dix mois onze jours ; mais grasse et potelée ; ce qui ne la rendait guère plûs appetissante. Ce fut cette Beauté qui tomba sous la main de l'Homme. Il ne la menagea pas : Et la Bonnedame, depeur de le detromper, ne disait mot. Cependant, j'attendais au premier, à côté d'une Voisine de 32 ans, belle brune, qui me dit tout-bas, que l'Homme était passé, que Josefine était surement au quatrième, et qu'elle ne concevait pas, pourquoi nous n'entendions

rien ! Nous montames doucement : sur le carré du second, et nous entendimes qu'on se debattait dans un enfoncement. Je ne sais pourquoi nous passames, au-lieu d'appeler ; nous ne songeames qu'à Josefine. Nous la trouvames au quatrième, et l'Homme n'y avait pas encore paru. Je redescendis seul, en prevenant, que lorsque je serais en-bas, je tousserais, et qu'aussitôt on se precipiterait dans l'escalier, avec trois ou quatre lumières : J'oubliais de dire, que le Fils de la Bijoutière, jeune Celibataire de 45 ans, était avec nous. Je tousai : Aussitôt six lumières descendirent. Je montai de mon côté ; nous nous joignimes tous au second : l'Homme voulut fuir ; il fut arrêté ; nous trouvames la Vieille dans le plûs grand desordre : Les trois Femmes éclatèrent-de-rire, c'est-à-dire, la Dame du second, la Maîtresse du troisième, et une Voisine du cinquième : Josefine était rouge et consternée : La Vieille était en colère, je ne sais contre quî, l'on ne put le decouvrir : Son Fils paraissait plongé dans un étonnement profond ; trois Voisins ne savaient quelle contenance garder ; et finirent par rire avec si peu de moderation, que le Coupable, d'abord confus de son erreur, sou-

rit lui-même. Tout se termina-là : Le Coupable était un Jeunehomme de condition fort-libertin : Je le menaçaide la Marquise de-M**** ; ét il rit de ma menace. Je le pris alors par les sentimens : Il parut m'écouter, ét me promit de laisser sage la Fille qui voulait le demeurer. On ne songea pas à lui rendre son manteau : on me le remit après son depart, ét j'alai chés la Marquise, à laquelle je ne cachai rien : Puis je lus le XXIV §.

L'ASSASSINÉ.

A mon retour, je marchais fièrement couvert d'un beau manteau à colet galonné. Un Homme passe à-côté de moi, me donne un coup dans le côté, prend le coin du manteau, en decharge mes épaules, en couvre les siennes, ét court. Je fus surpris ; mais comme je suis preste à la course, j'eus bientôt rattrapé mon Homme : un coup-de-poing sur une épaule lui fit faire une pirouette ; je pris un coin du manteau, j'en dechargai les épaules du Voleur, ét j'en couvris les miennes : je le priai ensuite de ne plus s'adresser à moi ! Il parut me mesurer des ieux, ét voyant de la resolution dans les miens, il s'éloigna. Je m'en revins content de moi.

Je ne sais, comment il se fit, que je

paſſai par la rue Saintſeverin. Vis-à-vis l'église, il me ſembla, que j'entendais fuir par la petite rue des-Prêtres: Je m'approchai: J'entrevis alors quelque-chose ſur les marches de l'église. Je voulus reconnaître ce que c'était. Je touchai... C'était un Homme nageant dans ſon ſang. Il était deja froid, ſans mouvement. Je ne ſus que penſer: L'horreur ét l'effroi firent heriſſer mes cheveux. L'Homme était mort; ſon cœur ne battait plûs: à qui m'adreſſer? que faire? J'y reflechiſſais, lorſque j'ouïs marcher. Je me retirai à-l'écart, ét j'entendis: —Il a eu ce qu'il merite. Mais il ne faut pas le laiſſer-là... On découvriraît tout: Il faut, ou le jeter à l'eau, ou-bien le porter à l'amphitheatre; nous frapperons, ét nous nous retirerons avant qu'on deſcende-. Ils prirent effectivement le corps, ét le portèrent à la Chambre-de-diſſection de la rue de-la-Harpe. Ils frappèrent quatre grands coups, ét ſe retirèrent precipitamment. Les Garſons-Chirurgiens deſcendirent, ét montèrent l'Homme chés eux. Que dirai-je? Ce fut un bonheur: Il lui trouvèrent encore de la vie, ét ces bons Jeunes-gens, qui volaient des Morts quelquefois reſpectables, aulieu de le diſſequer, firent une

autre étude plûs utile encore, celle de rappeler à la vie, un Homme au-plûs bas degré, par la perte de ſon ſang. J'ai ſu depuis qu'ils ſe cotisèrent, pour des conſommés, lorſqu'il en eut besoin, et qu'ils nourrirent l'Homme juſqu'à ce qu'il put ſe faire connaître. Ce ne fut qu'au bout de huit jours d'une eſpèce de lethargie. L'Homicide était un Artiſte celèbre, brutal et colère-à-l'excès, dans le vin; ſon talent lui fit trouver des Protecteurs: mais ils l'effrayèrent, et ce dernier attentat corrigea ſon caractère feroce, ou dumoins l'empecha de donner la mort.

LVIII NUIT.

La Veuve.

Je reportai le beau manteau, le ſoir à ma ſortie. En alant, rue de-la-Harpe, à la demeure d'une grande et belle Femme, que je connaiſſais de vue, j'entendis comme des plaintes et des gemiſſemens étouffés. Il n'était que dix-heures, et la rue était encore fréquentée. J'écoutais, lorſque tout-à-coup la porte ſ'ouvrit. Il ſortit une Garde, qui dit à une Voiſine: —Il eſt mort! Sa Femme eſt-là; elle eſt au-deſeſpoir. A ce mot, touché juſqu'au fond de l'âme, je ne pris conſeil que de mon cœur. Je

montai ſans obſtacle, ét je trouvai la jeune ét belle Veuve fondante en larmes, embraſſant encore le cadavre de ſon Mari. —Hélas! (lui dis-je), il ne vous entend plus! Vous l'aimiez; c'eſt le père de vos aimables Enfans; venez le revoir en eux. Où ſont-ils-? A ces mots, au ſon de ma voix qu'elle ne remettait pas, elle ſe retourna, pour me regarder. Elle connaiſſait mon viſage, comme je connaiſſais le ſien; mais nous ne nous étions jamais parlé, ſi ce n'eſt une fois, rue Zacarie, où je lui dis une choſe grâcieuſe, en la preſervant d'un cheval fougueux ét malconduit. Elle me repondit, que ſes Enfans étaient chés ſa Mère. Je l'engageai à venir auprès d'eux. —Non, me dit-elle: Qui ſait, ſi tout eſpoir m'eſt ôté-!... Je louai ſon pieux attachement, ét je lui repondis: —Il eſt vrai, Madame: attendez: Hâ! ſi vos tendres ſoins le rendaient à la vie-!... Je touchai le Mort: je l'examinai. Au même inſtant, le Chirurgien arriva, precedé de la Garde: Ce n'était qu'aux Gens-de-l'art, que la belle Henriette voulait ſ'en rapporter, pour avoir la certitude de ſon malheur. On la lui donna. —Hébien, repondit-elle, je paſſerai la nuit auchevet de ſon lit: Reſtez (dit-

elle à la Garde): Vous dormirez, je veillerai, les ieux fixés sur lui, pour guetter tous ses mouvemens... Há! s'il revenait! ét qu'il remourût, faute de secours-!... Je louai cette digne Epouse, ét je la suppliai de me permettre de revenir auprès d'elle, après ma visite à la Marquise de-M****. Elle me le permit, par un soupir ét des larmes. Je partis.

J'édifiai la Marquise par le recit de ce que je venais de voir. Ensuite je lus le XXV ét dernier § de la Physique ét de la Morale des Sages d'Egypte, suivi de la fin de l'histoire d'Epimenide. Je sortis à deux-heures-ét-demie, ét je revolai chés la Veuve. Mais je n'y arrivai pas tout-d'un-coup.

LA FEMME EN-COUCHES.

Au coin de la rue de-Gêvres, j'aperçus un Homme, qui marchait precipitamment, en disant: —Hélas! mondieu! aler si-loin! ét la laisser sans secours! —Qu'est-ce, mon bon Ami? (lui dis-je). —Ma Femme se meurt! elle est pour accoucher; ét je n'ai Personne auprès d'elle... Et la Sagefemme demeure loin, loin! —Dites-moi sa demeure: sur mon âme, je vous l'amène dans le temps le plus court possible. —Hô! je ne m'en rapporte qu'à moi.

—Croyez à mon honneur : Retournez auprès de votre Femme, qui pourrait perir faute de ſecours. Ces mots l'effrayèrent, ét il me dit le nom ét la demeure de la Sagefemme. Il me quittait. —Et le vôtre ! lui criai-je. —Il eſt vrai ! il eſt vrai ! (repondit-il). Et il me donna une adreſſe imprimée ſur une carte. Je partis en courant. J'eus toutes les peines du monde à faire lever la Sagefemme : c'était la quatrième nuit qu'elle ne dormait pás. Elle repondit enfin : Elle connaiſſait la Femme en-travail, ét elle l'aimait. Elle ne fut qu'un inſtant à deſcendre. Je fus ſurpris de voir une grande ét belle Femme, ét je ſongeai à quoi elle pouvait étre exposée. Je lui en dis quelque-chose. Elle treſſaillit, ét je la vis craintive. Je lui racontai, comment j'avais rencontré l'Homme ; ce qui ne la raſſura pas. Enfin nous arrivames : Elle connaiſſait la maison, ét je montai avec elle. La presence du Mari avait été bien neceſſaire ! Il avait accouché ſa Femme. Ce fut alorsque tout le monde étant tranquile, ét la Sagefemme ſans emploi, je lui demandai, Pourquoi elle avait paru craintive ? —C'eſt que j'ai été trompée. Elle me promit de me raconter des traits ſinguliers, que je

ne repeterai pas, ils ſont ailleurs *. J'alai chés la Veuve.

Je la trouvai au chevet du lit de ſon Mari, les ieux fixés ſur le corps : Elle ne pleurait pas ; les larmes, en lui troublant la vue, auraient nui à ſon deſſein. — Bonne ét belle Femme ! (lui dis-je), le Ciel vous beniſſe ét vous conſole ! Car vous êtes un modèle d'attachement ! O qu'heureux eſt le Mari, qui poſſède une Epouse qui vous reſſemble ! il n'aura pas à redouter d'être mis vivant au rang des Morts-! Et je m'aſſis à-côté d'elle. Je touchai ſon Mari : les membres ſe roidiſſaient. Mais ce n'eſt pas encore un ſigne certain de mort, ét je le dis. La Garde dormait. Jamais ſommeil ne fut auſſi profond ! Son âme dormait comme ſon corps, ét l'on ne voyait pas ſur ſa phiſionomie le moindre indice, qu'un ſonge, effet de l'activité intellectuelle, exerçât à vide ſes facultés interieures — On ſ'accoutume à tout ! (penſai-je), ét cette Femme dormirait la tête appuyée ſur le Mort ! Elle mangerait, elle rirait, elle vivrait inſenſible en cette funèbre compagnie !... Sur-

* *Nota.* Dans la 242 CONTEMPORAINE, intitulée, LA JOLIE SAGEFEMME.

montez

montez les premiers accès de votre douleur ! (dis-je à la jeune Veuve), ét vous vous conserverez pour vos Enfans! Je vois que vous êtes accâblée : c'eſt l'excès de votre peine qui vous ſoutient ! Alons, Madame, du courage! ét ſongez à ce qui vous reſte !... Votre Mère vous attend ; elle va vous presenter vos Enfans : vous pleurerez ſur eux, ét vos larmes ſeront moins amères-! Elle ne m'écoutait pas. Les ieux fixés ſur les reſtes de ſon Mari, elle épiait un premier mouvement, dont elle ne deſeſperait pas, l'Infortunée ! ét qui ne ſe fit jamais. Elle reſta vingtquatre heures auprès du Corps, ét ce fut ſa Mère, qui ſeule eut le pouvoir de l'en arracher-... O Femmes ! voila votre Modèle! Celle-ci était belle, ét j'ai toujours remarqué ceci, La beauté du corps eſt le ſymbole de celle de l'âme.

LIX NUIT.

Une autre Veuve.

Il eſt des évènemens qui ſe ſuivent, comme ſi le ſort les arrangeait exprès. En ſortant de chés moi, j'alai voir la Veuve tendre ét ſenſible. La fièvre s'était alumée ; on craignait pour ſes jours. Elle me vit cependant avec plaisir : Je fis ve-

nir ſes Enfans ; je la fis pleurer ; je louai ſon Mari ; je gemis de ſon malheur, plûſqu'elle-méme. Je voyais toute la Maison contre moi ; on ſe fesait ſigne de me mettre à la porte. Heureusement le Medecin arriva. Ce ne fut qu'un cri, pour m'accuser ! —Beniſſez cet Etranger, dit le ſage Vieillard à la Mère, il a ſauvé la vie à votre Fille-. Ce mot changea tout.

En deſcendant la Montagne-Saintegeneviève, j'aperçus une jeune ét jolie Femme, en deuil élegant, le visage ét le ſein fleuris, l'un par la joie, l'autre par les fleurs les plûs brillantes. Je demandai à la belle Adelaïde, qui ſe trouvait ſur ſa porte, ſi Madem. Leduc était mariée, ét veuve ? —Oui, me dit-elle, ſon Mari eſt mort depuis deux mois-. Je continuai ma route, juſqu'au-bas de la Montagne, ét je vis Madem. Leduc rentrer ſeule. Je m'aſſis ſur le ban du Café, pour me repoſer. Je n'avais pas dormi la nuit precedente ; je m'aſſoupis-. A onze heures, je fus éveillé par le Garſon, qui voulait ſerrer le banc. Je me levai. Au même inſtant, je vis un Homme ſe gliſſer furtivement dans la maison de la Veuve élegante. J'obſervai qu'il était d'une propreté qui annonçait un Homme à voiture. En effet, j'en vis une à l'en-

trée de la rue des-Noyérs. Tandis que je reflechiſſais, il ſortit de la maison, une Femme de ma connaiſſance: C'était une ancienne Coquette, qui avait eu de l'éclat, ſans être jolie, ét dont la conduite n'avait pas été ſcrupuleuse. Elle courut chés une Parfumeuse, qui, après boutique fermée, était encore ſur ſa porte. —Hébien, ma Voisine? Je ne vous en contais pas! Ils ſont enſemble...Et à l'heure qu'il eſt, vous ſentez, que ça n'eſt pas decent!... Voulez vous venir?... Nous écouterons... Venez, venez-?... La Parfumeuse ceda. Ces deux Femmes me rencontrèrent. —Hà! vous voila! me dit la Voisine de Madem. Leduc: Venez avec nous, ét vous ſaurez quelque-chose que vous ne ſavez pas-. Je les ſuivis, ét au ſecond, notre Conductrice nous montra la porte de la Veuve, vis-à-vis la ſienne. Nous entrames chés la Vieille-coquette ſans bruit: Elle nous fit paſſer dans un cabinet, conſtruit, je crois, par un Jaloux, car on y entendait tout ce qu'on disait dans l'appartement voisin. La Veuve ne demeurait dans cette maison, que depuis la mort de ſon Mari, ét la Curieuse qui nous conduisait, étant propriétaire, ſ'était arrangée en louant, pour tout ſavoir: Elle jugeait des Autres par elle-même.

La Veuve ét l'Homme furtivement entrés, ſoupaient en ce moment. Leurs diſcours étaient decens : mais la Curieuſe ſ'efforçait, à chaque moment, par ſes geſtes, d'y donner des interpretations malignes, en me regardant. Je ſecouais la tête, en ſigne de désapprobation ; ét la Parfumeuſe penſait comme moi. Enfin le ſouper finit, ét au grand regret de la Curieuſe, l'Homme ſouhaita le bon-ſoir, ét ſortit.

Je me hâtai de le ſuivre. Je le joignis comme il montait en carroſſe. —Monſieur, lui dis-je, permettez que je vous diſe un mot-... Je viens d'entendre votre converſation avec une jeune Veuve : Ce que j'ai à vous detailler eſt un-peu long, ét très-important ; de quel côté alez-vous ? —Montez dans ma voiture, (me dit-il), ét vous me parlerez-. Je montai. Je lui decouvris tout ce qu'il devait ſavoir ; puis j'ajoutai : —Je ne doute pas que vous n'ayiez des vues honnêtes : mais jugez à quel point la reputation de cette Femme eſt exposée dans ſon quartier, parmi ſes Voiſins ? —Je le ſens comme vous, ét je vais remedier au mal : Ainſi, pour commencer ; je vais vous inſtruire, ſi vous le meritez : comme je le crois : —Qui êtes-vous ? —Le Spectateur-nocturne :

Je ſuis connu de la Marquise de-M**** ; informez-vous ? —Je vous connais. Ecoutez donc la verité ; je vais vous la dire.

Il y a deux mois, je paſſais ſur le Pontneuf, à cinq-heures du ſoir. Je vis une Jeunefemme, que j'adorais, depuis ſix ans, mais à laquelle, par reſpect pour le mariage, je n'avais pas voulu parler; Elle tenait ſon mouchoir ſur ſes ieux rougis par les larmes; elle était en deshabiller blanc, mais elle avait des ſouliers et des bas noirs. Surpris, intereſſé, j'osai l'aborder : —Hé ! Madame! qu'avez-vous? —Monſieur, hier... j'ai perdu mon Mari-. A ce mot, je lui offris mon bras : Elle refusait ; je l'obligeai de le prendre, en verſant des larmes: elle me crut un ami de ſon Epoux... Je ne lui laiſſai pas cette erreur. Je lui dis que je l'adorais, depuis longtemps; je lui parlai de ma fortune; la ſienne était embarraſſée : Je la conſolai ; je la raſſurai. Je fis des offres ; je la ſervis. Au bout de quelques jours, je lui proposai un plan : Ce fut d'être amis, d'etre amans..... Mais ſans ſcandale : Elle fit des difficultés, que j'ai vaincues. Nous vivions heureux, depuis un mois-...

—Vous avez corrompu cette Femme!

(lui dis-je) : Pouvez-vous l'eſtimer, à-preſent ! —Oui, oui, je l'eſtime !... Elle a oublié promptement ſon Mari, j'en conviens ; mais c'eſt à-cause de la ſympathie puiſſante qui l'a decidée pour moi. Je ſuis fait pour elle. Des obſtacles reels, outre la convenance, s'oppoſent à notre union legitime : mais nous avons tous-deux des droits naturels, dont nous usons, ſans bleſſer ceux d'un Tiers, puiſque ſon Mari n'eſt plus. Je lui ai propoſé d'être le père et le protecteur de ſes deux Enfans ; de les avancer, de les élever audeſſus de leur état, et cette raison a été très-puiſſante ſur elle. Je ne connais pas la morale, qui s'oppoſe au bonheur ; et je regarde comme reellement bonne, celle qui l'opère, les droits des Tiers reſpectés. Je voulus combattre ces maximes, mais envain ; l'Amant de Madem. Ledue en avait fait des principes. Il me remercia ſeulement de l'avis que je venais de lui donner, et il ſe promit d'éviter tout ce qui pourrait nuire à la reputation de la jolie Veuve. Il l'a fait : Des ſervices importans ont impoſé ſilence à la Propriétaire de la maiſon. Voila ce que j'ai ſu par la ſuite. Mais un pareil bonheur ne ſera pas durable. Ce fut ce

que je dis à la Marquise, en lui racontant ce trait.

—Vous m'avez promis de me donner quelques details ſur votre conduite antecedente, me dit-elle : Il me ſemble que voici le moment, avant que de recommençer une nouvelle lecture. Victoire doit m'intereſſer, puiſqu'elle eſt l'occaſion de notre connaiſſance : Comment l'avez-vous connue ? Comment ſe fait-il que vous l'ayiez aimé ? Cette paſſion n'annoncerait-elle pas, que votre morale-pratique eſt un-peu relâchée ?

—Madame, repondis-je, un recit fidèle va ſatiſfaire à toutes ces queſtions.

HISTOIRE DE VICTOIRE.

Au commencement de 1769, dans le temps, où j'évitais de voir Eliſe, la même dont il eſt parlé dans une autre Nuit, j'étais aſſis le ſoir ſur les bandes-de-fer des bornes de la Nouvelle-halle. Je refléchiſſais à un Ouvrage que je compoſe ; car il n'eſt pas encore achevé ; lorſque j'aperçus une jeune ét jolie Perſonne, que je crus reconnaître pour Madem. Fanchonnète, nièce de ma Commère Babet : Or, ma Commère Babet eſt une belle ét jolie Brune (car elle eſt belle par ſes traits, ét jolie par ſon ſourire mignard), que j'ai toujours tendrement

aimée, depuis le moment de notre connaissance : Elle avait avec elle une jeune Nièce, qu'elle formait aux ouvrages de Femmes. Je m'interessais vivement à tout ce qui tenait à ma Commère Babet; ainsi, je me levai pour aler joindre Fanchonnette. Je trouvais également étonnantes deux choses ; qu'elle fût dans le quartier de la Nouvelle-halle, le soir, et qu'elle eût une jolie robe de tafetas gris-de-perle; je ne l'avais jamais vue qu'en indienne, ou tout-au-plus en blanc. Je la joignis, comme elle entrait au n.° 14, et elle était deja dans l'obscurité, lorsque je lui parlai. —Bonjour, ma Toute-aimable ! (lui dis-je): n'y aurait-il pas d'indiscretion à vous demander, si vous retournez ce soir chés votre Tante, ou si vous restez dans ce quartier ? —Montez, me dit-elle, et nous causerons: car je ne vous remets pas bien-. Je montai donc. Le son de la voix m'avait paru un-peu different ; mais la Jeune personne montait vîte. Nous parvinmes au quatrième sur le derrière: Elle s'assit sans lumière, et je me mis à-côté d'elle, sur une espèce de chaise-bergère. Ses traits, que j'entrevoyais, me confirmèrent dans l'idée, que c'était Fanchonnette. Je lui parlai d'après cette

perſuasion. Elle m'avoua bonnement, qu'elle ne m'entendait pas, ét que mes traits lui étaient parfaitement inconnus. Je lui fis alors des queſtions precises. Ce n'était pas Fanchonnette. —Eſt-il poſſible, lui dis-je, qu'il exiſte une pareille reſſemblance-! J'ajoutai, que je ſentais un vif interêt pour elle, ét que je la priais de me dire, ſi je pouvais la ſervir en quelque-chose? —Je ne ſuis pas riche (ajoutai-je); mais il eſt d'autres ſervices que ceux d'argent, ét qui ſouvent ne ſont pas d'une moindre importance. Elle avait la main ſur ſon front, depuis que j'avais parlé de ſa reſſemblance avec Fanchonnette. Elle me remercia, en me disant: —Oui, cette reſſemblance peut m'être d'un grand ſecours-! Nous causames. Elle ajouta, qu'elle ſe nommait Victoire; qu'elle était d'une Famille honnête, ét que brouillée avec ſes Parens, elle les avait quittés. A ce mot, je tremblai pour ſes mœurs. Je lui demandai, Quels étaient ſes moyens de ſubſiſtance? —Le travail, ét une Parente, qui m'aime beaucoup. —D'où vient n'êtes-vous pas chés elle? —On m'y decouvrirait, ét je lui attirerais des desagremens. —Ce quartier-ci n'eſt pas decent. —Je dois le quitter: mais j'ai

pris ce que j'ai trouvé de prêt-. Je lui fis encore d'autres questions ausquelles sa reponse fut, Qu'elle ne me connaissait pas encore assés, pour me faire toutes ses confidences. Je la quittai à onze-heures, en lui donnant des marques d'interêt qui la touchèrent.

Je fus quelques soirs, sans passer dans son quartier. Le quatrième, ne l'ayant pas trouvée, je la demandai à une Voisine. —Mademoiselle Victoire! Elle est à-present rue Saintonge, chés la Crêmière-... A ce mot, je fus dans le plûs grand étonnement! —Est-ce moi qu'elle fuit? (pensai-je). Cependant elle m'avait tellement interessé, que j'allai la chercher. C'était le 14 septembre dernier. J'arrivai dans la rue Saintonge: mais j'avais oublié la Crêmière; ce nom de profession m'était échappé. Je m'avançai jusqu'au coin de la rue de-Normandie, sous la terrasse d'un petit jardin, où j'écrivis, 1769, 14 7.bre En achevant, je tournai la tête, et j'aperçus Victoire à sa fenêtre. Elle me sourit, et je montai chés elle.

—Vous vous êtes bien éloignée, Mademoiselle! (lui dis-je). —J'étais presque decouverte, et il a falu me depayser absolument: mais je suis enchantée de vous revoir! Comment avez-vous

eu mon adresse ? —Une Femme de votre ancien domicile me l'a donnée. Victoire pâlit : —On m'aura suivie. Je n'ai pas de temps à perdre, il faut demenager dès ce soir... Obligez-moi : sortons ensemble, et cherchons une autre chambre-garnie. Nous allions sortir, lorsque la Femme, qui m'avait indiqué sa demeure, arriva. Elle apprit à Victoire, Que pour l'obliger, et la servir, elle avait elle-même suivi toutes ses demarches, et su quelle était sa nouvelle demeure : Que le lendemain soir, on était venu pour l'enlever ; et qu'on avait même pris la Jeunefille qui l'avait remplacée ; mais qu'à-moitié chemin, on l'avait relâchée. Elle ajouta, qu'on la croyait dans le quartier du Palais-royal, et que c'était-là que se dirigeaient toutes les recherches. Ceci tranquilisa un-peu Victoire. Mais j'étais fort surpris de son évasion de chés ses Parens, et j'en ignorais les motifs. Je lui demandais, Si l'amour avait quelque part à sa conduite ? —Non, c'est la haine. Je vais vous raconter mon histoire, devant cette Femme, qui jusqu'à-present a vendu mon ouvrage. —Quoi ! dit la Femme, Monsieur que voila, n'est pas ... votre Ami ?... Je l'ai vu chés

vous... J'ai penſé-... Victoire rougit, et commença ſon hiſtoire.

» Je ſuis fille d'un Procureur fort-riche: Nous ne ſommes que deux enfans, un Frère, mauvais-ſujet, et moi. Ni mon Père ni ma Mère ne m'ont jamais aimée: Dès l'enfance, on me ſubordonnait tellement aux amuſemens de mon Frère, que je lui ſervais de joujou; j'étais forcée d'être entre ſes mains un Etre paſſif, et ce n'eſt qu'avec la plus grande peine que j'ai conſervé mes ieux; avant l'age de raiſon, il montrait un goût decidé à me les crever. Je ſouffris d'autres choſes, lorſque je fus plus avancée en âge. Il me battait, il me fesait tomber; en-un-mot, on l'élevait en Tigre. On en eſt aujourdhui bien recompenſé!... J'avais l'âme aimante: croyant qu'on traitait toutes les Filles comme moi, j'aimais ma Mère; je reſpectais mon Père.

» A ma treizième année, on me deſtina au Couvent, afin-que mon Frère fût riche. Je n'avais pas de volonté; j'aurais fait tout ce qu'on aurait voulu: Mais trois ans après, mon Frère donna tant de ſujets de mecontentement, qu'on me fit revenir à la maiſon, pour le mortifier. J'avais ſeize ans: vous me voyez, et on parla de me marier. Je ne ſaurais vous exprimer quelle rage cette annonce, qui

était fausse, mit dans l'âme de mon Frère! Il s'emporta; il menaça mes Parens; il voulut me tuer! On m'aurait, je crois, abandonnée à sa fureur, sans la crainte du deshonneur et de l'échafaud; Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ayant tenté de m'empoisonner, son crime reconnu, decouvert et prévenu, ne l'a pas fait traiter fort durement! C'est à cette occasion que j'entendis entre ma Mère et mon Frère un entretien, qui fut la cause de ma fuite.

» Choix venait de s'emporter avec fureur: ma Mère le caressait: —Je ne saurais souffrir cette···-là (lui dit le Jeune-tigre); et il faut que tu me permettes, non d'attenter à sa vie, puisque cela me deshonorerait, mais de la mettre hors d'état d'être mariée-? Il expliqua son horrible dessein: ma Mère le combatit; mais enfin, avec des adoucissemens, elle eut, (chose horrible)! la faiblesse de consentir!... Je fus penetrée de terreur, et je sentis enfin la haine... Dès le même soir, je fis mes préparatifs. Je fais travailler à tous les ouvrages de femme; je suis habile et adroite; je comptai sur cette ressource.

» Je louai une petite chambre, rue Traînée-Sainteustache, à côté de Mada-

me: Je travaillai; je vêcus. Un Homme de la maison s'avisa de devenir amoureux de moi; Madelon le fait: Je changeai auſſitôt, ét j'alai au n.° 14. Voila toute mon hiſtoire. Il faut que je me comporte de-façon à ne donner aucune priſe ſur moi... Je vous aurais envoyé mon adreſſe, dès que j'aurais eu de l'ouvrage achevé (dit-elle à la Femme): Revenez dans quelques jours; ſoyez-moi fidelle, comme vous l'avez été; peutêtre qu'un jour ma fortune ſera honnête, ét je vous promets de ne pas vous oublier ».

La Femme lui baisa la main; ét craignant d'être incommode, elle demanda les commiſſions, puis elle ſortit.

Après ſon depart, Victoire me dit: —J'ai pris confiance en vous, ſans vous connaître: votre phyſionomie annonce l'honnêteté: Qui êtes-vous? Au-moment où elle fesait cette queſtion, je vis ſur la table un petit Roman en trois Parties: —L'Auteur de cet Ouvrage. —Vous... êtes... Cela n'eſt pas poſſible! —Pardonnez-moi-. Victoire rougit prodigieusement: —J'en fais beaucoup de cas!... mais je ne croyais pas en voir jamais l'Auteur... Je voudrais en être ſûre? —Le Libraire;... tout le monde me connaît, Mademoiselle. —Je vous crois,

Monsieur... Que je me trouve heureuse! ... Soyez mon ami? soyez tout pour moi?... Je n'ai jamais été aimée-là! Il est impossible de rendre le charme avec lequel ces mots furent prononcés : Ils retentissent encore au-fond de mon cœur. Je repondis, que je me trouvais heureux, par les sentimens qu'elle m'offrait. Elle vint s'asseoir sur mes genoux, elle pancha sa tête sur ma poitrine. Depuis plûs de douze ans, je ne connaissais plûs le sentiment delicieux qui vint inonder mon âme. Je pressai l'aimable Fille contre mon cœur, et je lui jurai le plûs pur et le plûs tendre attachement.

J'eus toute sa confiance depuis cet heureux moment. Je vins la voir tous les soirs. Elle me chargeait de ses commissions ; je tâchais de lui être utile. Elle m'honorait comme un Père ; elle me cherissait comme un Epoux : elle avait dixsept ans : c'est une Brune adorable, gaie, vive, sensible... Des jours, ou plutôt des soirées trop heureuses, s'écoulèrent.

Un soir, j'alais chés Victoire. Dès la rue Saint louis, je sentis un serrement de cœur. J'avançais comme en tremblant. Ce n'est pas que je croye à la superstition des pressentimens : mais j'étais triste. A

l'entrée de la rue Saintonge, je vis passer un carrosse de place fermé; deux Hommes étaient sur le siége; deux derrière; un à chaque portière: Je me dis: —Un Infortuné est dans cette voiture-! J'arrive. Je trouve la Crêmière effrayée. —Monsieur! Monsieur! votre Fille.... (Victoire m'appelait son Papa).... On l'emmène-... A ce mot, il se fit en-moi un bouleversement universel. Je courus après la voiture. Je la joignis: je saute à la portière; je fais tomber l'Homme, et je crie au secours. Un Exempt se presente, et me dit, qu'il a un ordre du Roi. Victoire s'écrie: —O mon veritable Père! sachez où l'on me mène-! —Je le saurai, (lui repondis-je.) Ces Malheureux voulurent m'arrêter. J'étais un Lion: j'en aurais batu quarante: j'aurais delivré Victoire. Mais je respectais les ordres du Prince. Je suivis, après avoir terrassé plusieurs fois la vile Cohorte, et je vis entrer Victoire au Couvent de..... Un Homme fut placé par moi en station devant la porte, pour savoir, si l'on changeait Victoire. On ne l'a pas changée; elle y est encore; j'ai de ses nouvelles; les Religieuses en agissent bien: mais si jamais elles agissaient mal, c'est sous vo-

tre protection, ô Déeſſe tutelaire de l'Innocence opprimée, que je me ſuis promis de mettre Victoire-!

La Marquise avait l'œil humide ; les deux Demerups pleuraient ; je pleurai moi-même, en disant, —Je vais ſaluer la maison ét la rue, que Victoire a conſacrées-!

La rue Payenne n'eſt pas fort éloignée de la rue Saintonge : Arrivé audeſſous de la petite terraſſe, en face des fenêtres de Victoire, je m'écriai : —Lieux enchantés, qu'elle me rendit aimables, vous me l'êtes encore, longtemps après que je ne l'y trouve plus-! Il faut dire, que toutes-les-fois que j'arrivais dans la rue Saintonge, c'était la penſée qui me venait : je l'avais mise en musique, ét je la chantais en repandant des larmes. Pour le couplet, qu'on a vu, je le chantais en m'éloignant, ét ſurtout à la place, où j'avais vu le carroſſe, avant de ſavoir que Victoire y fût.

LX NUIT.

La Muette.

En paſſant par la rue Saintjacques, ſur les huit-heures, j'entrai chés un Libraire, à qui j'avais à parler. Une Petitefille d'environ douze ans, d'unechar-

mante figure, était debout devant le comptoir, en-face de la Maîtresse de la maison. Je parlais; nous disions des choses qui pouvaient piquer la curiosité. Cependant, je voyais le visage de la Jeunefille tranquile, comme la surface d'un lac qu'aucun vent n'agite: J'en temoignai ma surprise à la Dame-Libraire! —Elle est sourde ét muette! la pauvre Petite-! Je fus douloureusement affecté du malheur de cette Enfant, ét je sortis touché de la plus vive compassion.

A mon arrivée chés la Marquise, je lui fis part de ce que je venais de voir. Mad. De-M**** me demanda, si cette Enfant avait des Parens aisés? —C'est la Fille d'un Perruquier. —Je vous prie de la surveiller, ét de m'avertir. Je ne crois pas plus aux pronostics, qu'aux pressentimens: Je ne voulus pas commencer une nouvelle lecture, ét je sortis à minuit-ét-demi.

Aubout de la rue Culture-Sainte-catherine, vis-à-vis la Fontaine, je fus abordé par une Enfant, qui était assise sous une porte-cochère, ét qui vint me tirer par mon habit. Surpris de ce que je voyais, je lui demandai, Quî elle était? Ce qu'elle me voulait? D'où vient elle

était dans les rues à pareille heure?... A toutes ces queſtions, l'Enfant ne repondit, qu'en temoignant le desir de m'accompagner. Je me ſentais diſpoſé à l'emmener. Mais auparavant, j'élevai la voix: —Y a-t-il Quelqu'un là? Quelqu'un a-t-il perdu ſon Enfant? Une Petitefille-? Je repetai la même queſtion plusieurs-fois, ſans recevoir de reponſe, ſi ce n'eſt de la Sentinelle du Corps-de-garde, qui vint à moi. Je lui dis que je trouvais cette Enfant, qui ſ'attachait à mon habit, qu'elle ne quittait pas. Et le Garde me repondit, Qu'il l'avait vu roder toute la ſoirée ſeule. Je lui declarai, que je l'emmenais; ét je lui laiſſai mon nom ét ma demeure.

J'étais fort-ſurpris, de ce que l'Enfant ne parlait pas! Je lui fis plusieurs queſtions en-chemin; mais inutilement. Arrivé chés moi, je l'examinai à la lumière, ét je reconnus que c'était une Muette. Elle était dans un pitoïable état: cependant l'étoſe de ſes habits en loques annonçait une ſorte d'aiſanse. Je lui donnai du linge blanc, que j'arrangeai de mon mieux, je lui dreſſai un petit lit, je tirai de ma poche le reſte de mon ſouper de chés la Marquise: l'Enfant mangea, puis je la fis coucher. —Demain (penſai-je), il

faudra que je la conduise à la Marquise : c'eſt lui donner occasion de faire une bonne-œuvre, ét elle m'en remercîra-. Je m'endormis avec joie dans ces penſées.

Le lendemain, à mon reveil, j'examinai ma jeune Muette : Elle dormait : Sa figure était celeſte ! Je me mis à travailler. L'Enfant ne ſ'éveilla qu'à onze-heures ; ét ſon premier ſigne, fut pour le desir de manger. Elle me demanda enſuite, à ſa manière, de l'ouvrage. Et comme je ne la comprenais pas facilement, elle prit des bas, qu'elle raccommoda. Elle travailla enſuite pour elle. Je fus obligé de ſortir. Je tâchai de lui faire entendre, que je la laiſſais, juſqu'à mon retour. Elle me comprit, ét parut triſte. Mais elle ne fit aucun effort pour venir avec moi. J'alai chés le Libraire de la veille, ét je parlai de ma Muette. Au premier mot, l'Epouse du Libraire ſ'écria : —Eſt-ce donc notre Voisine ! cette Fille eſt perdue d'hier, au moment où vous nous avez quittés. Ses Parens en ſont bien-inquiets !... On croit que c'eſt une Femme ſuſpecte qui l'a emmenée adroitement. Sa Mère ét ſa Tante ſont au-deſeſpoir : car cette Enfant, comme vous l'avez vu, eſt très-aimable, très-douce,

très-laborieuse. Je dis à la Dame-Libraire, que ma Muette n'était pas ſa Voiſine. Cependant, j'offris de l'amener, ou de conduire chés moi la Mère ou la Tante. L'Epouſe du Libraire me repondit: —Il vaut mieux que je la voie dabord: Si c'eſt elle, nous concerterons la manière de la rendre à ſa Famille: Et ſi ce n'eſt pas elle, nous nous tairons—. Je donnai le bras à la Dame, ét nous partimes.

J'ouvris, ét j'entrai le premier, afin de ne pas effrayer, ou ſurprendre l'Enfant. Elle vint à moi tranſportée de joie, ét ſe jeta dans mes bras. Je fus flaté de ſon attachement. La Dame parut alors. Ce n'était pas ſa Voiſine. Avant de la voir parfaitement, l'Enfant pouſſa un cri de frayeur: mais elle ſe raſſura, quand elle reconnut que ce n'était pas l'Être qu'elle craignait. Elle repondit même aux careſſes de la Dame, qui l'emmena chés elle, non ſans de grandes difficultés! Il falut que je lui tînſſe la main en route. On l'habilla convenablement, ét elle fut reellement jolie. Elle paraiſſait entre onze ét douze ans.

Il vint pluſieurs Perſonnes dans la boutique, pendant qu'elle y était; ét dans le nombre, il ſe trouva une Jeune dame,

qui prit à la petite Muette un ſi grand intérêt, qu'elle offrit de ſ'en charger. Je la priai d'attendre juſqu'au lendemain, pour avoir la reponſe à cette offre genereuſe. Lorſqu'elle fut partie, la Dame-Libraire nous dit: —L'interêt que prend à votre Muette cette Joliefemme, ne doit pas vous ſurprendre: Elle eſt elle-méme fille d'une Muette. Il faut que j'engage M. l'Abbé Polini, qui demeure dans la maiſon, à vous faire cette hiſtoire, qui eſt très-intereſſante, mais qui demande une ſcience que je n'ai pas, à-cauſe de bien des choſes qui entrent dans le recit-. On ala prier l'Abbé de deſcendre; nous paſſames dans la ſalle-du-fond, ét il nous montra l'hiſtoire écrite. Je le priai de me confier ſon manuſcrit. Ce qu'il fit très-volontiers.

Je me proposais de conduire le ſoir méme ma Muette chés la Marquiſe; je ne doutais pas de ſa generoſité compâtiſſante: mais je voulais ſavoir ce qu'elle ferait pour elle; ét ſi le ſort qu'offrirait la Jeunedame, fille de la Muette, était plus avantageux, il était naturel que je la preferaſſe pour ma Pupile. Je laiſſai Hortenſe, (car elle ſavait tracer ſon nom), chés la Dame Libraire, ét j'alai où mes affaires m'appelaient.

A neuf-heures, je revins prendre, ma Muette, ne voulant pas mener cette Enfant trop tard, ét ayant d'ailleurs une hiſtoire fort-longue à lire : Je trouvai heureuſement la Marquise rentrée. Elle fut ſurprise de me voir accompagné par une Petitefille : Elle me fit differentes queſtions. J'y repondis par ce que je viens de raconter. La Marquise ſ'attendrit ſur le ſort de la Jeune-infortunée ; elle voulait ſ'en charger. —Madame (lui repondis-je), une autre Perſonne veut auſſi la prendre : C'eſt une Jeunedame, fille d'une Muette, dont je vous apporte l'hiſtoire intereſſante. —Commencez à-l'inſtant (repondit la Marquise) : A onze-heures, nous ſouperons. Je tirai le manuſcrit, ét je me mis à lire. Mais quelle fut notre ſurprise ? Hortenſe, appuyée ſur mon épaule, me ſuivait des yeux !... La Marquise fut enchantée !... Voici l'hiſtoire que je lus.

LA FILLE MUETTE.

Je connais, dans la Bourgeoisie, une Famille composée de 7 Filles, toutes de la même Mère, mais l'Aînée était d'un premier lit. Adrienne Duchemin était une des Femmes les plus attrayantes qu'on puiſſe voir, ét elle avait une Sœur-cadette extrêmement jolie : Ainſi

c'était un beau ſang: La Fille-aînée cependant était laide ; elle tenait de ſon Père. Mais le ſecond Mari étant très-bel-homme (la Jeune-veuve l'avait preferé par cette raison) les ſix Filles qu'ils eurent, étaient de la figure la plûs intereſſante. Il n'eſt pas inutile d'obſerver, que leur Mère ne fut pas heureuse avec ſon beau Mari : je n'oſe vous dire ce qui mit la diviſion dans le menage; je vous donnerai ſeulement à entrevoir, que ce fut la jolie Sœur-cadette. Adrienne mourut, laiſſant tous ſes Enfans bien-jeunes encore ! car l'Aînée du ſecond lit n'avait pas quinze ans.

Parmi les ſix Filles d'Adrienne, la Troiſième ét la plûs jolie était muette : On ne pouvait la voir ſans attendriſſement : elle était douce, careſſante, timide ; les larmes venaient aux ieux, quand on avait paſſé quelques inſtans avec cette Jeune-infortunée. Elle grandiſſait, ét ſes Parens ne ſavaient qu'en faire : on leur conſeilla de l'offrir pour Converſe dans pluſieurs Communautés. Mais les Religieuses la refusèrent ; comme ſ'il était eſſenciel, d'avoir tous ſes ſens, dans une profeſſion où l'on n'en fait usage que le moins poſſible.

Dans ce même-temps, un-Homme-de-merite

merite, encore celibataire à 35 ans, vint chés un Procureur, voisin de la jeune Muette ! Il en-entendit parler : Il s'informa : Une peinture intereſſante de la Petite perſonne ét de ſa ſituation l'anima : Il voulut la voir ; ce qui ne fut pas difficile : *Alienor* traverſait ſouvent la cour ; on fit tenir un Clerc à-portée de l'avertir, ét quand elle paſſa, l'Epouse du Procureur l'appela. Rien de ſi touchant que l'air ét la jolie figure d'*Alienor*. L'Homme-de-merite fut attendri, avant qu'il entendit l'eſpèce de converſation, que l'Epouse du Procureur eut avec elle, par ſignes : La douceur ét l'amabilité de ſon caractère perçaient dans toutes ſes reponſes ; il s'aperçut même qu'elle avait de l'eſprit.

—Je veux voir le Père de cette aimable Enfant (dit l'Honnêtehomme) : elle eſt ce qu'il me faut, ét ce que j'attendais : ce jour eſt le plús heureux de ma vie ! Le Procureur le conduisit chés le Père d'Alienor. La Tante était au milieu de ſes Nièces. —Mademoiselle (dit l'Honnêtehomme), je viens d'apprendre, par votre Voisin, que voila, l'embarras où vous étiez, pour cette Jeune-infortunée. —Il eſt vrai, Monſieur, qu'il eſt bien grand ! —Je vous

offre de m'en-charger, Mademoiselle ? —Monsieur... une pareille proposition... demande des conditions, dont il faut parler, avant que je puisse vous repondre. —En vous demandant cette aimable Enfant, mes vues sont d'essayer, chés vous, de m'en faire aisement comprendre, de gâgner son cœur, ét d'en faire ensuite ma femme : Je ne saurais avoir d'autres vues-. La Tante rougit de joie. —Hà ! Monsieur ! vous paraissez un Homme audessus de nous ! —Je suis riche ; je suis honoré dans le monde par ma place, ét l'on me suppose quelque merite : c'est par cette raison, que je me crois en droit de faire mon bonheur à ma fantaisie : cela n'est pas permis à tout le monde ; la plûpart des Hommes sont contraints par l'imperieuse nécessité.

Il fut convenu que M. *De-l'Essart* verrait Alienor chés son Père, aussi souvent qu'il voudrait. Le Procureur le laissa, ét l'Honnêtehomme commença un entretien. Son but était d'apprendre la langue, à la lire, à l'écrire, à la petite Alienor. Être entendu, était tout ce qu'il lui falait, il aurait été faché qu'elle parlât. Pour reüssir dans son projet, il commença par les objets materiels ét physiques, une *table*, une *chaise*, un

miroir, du *pain*, et autres choses semblables ; il les nommait, tandis qu'Alienor avait les ieux fixés sur sa bouche, et il les écrivait ensuite : (Il faut observer qu'elle était familiarisée avec les lettres de l'alphabet, que ses Sœurs lui avaient montrées, en apprenant elles-mêmes à lire ; elle les traçait; mais elle n'en connaissait pas la valeur.) Alienor avait un jugement naturel fort-bon : Elle vit les objets ; elle comprit que la bouche les exprimait, quoiqu'elle n'eût pas d'idée des sons ; elle saisit peu-à-peu les rapports des lettres aux choses, et au bout de quelques visites, M. De-l'Essart eut le plaisir de lui voir écrire le nom des objets, dès qu'il les lui montrait. Cette première instruction, pour les corps physiques, dura six mois : mais c'était la plus aisée : celle des objets moraux était bien plus difficile, et quelle que fût l'intelligence d'Alienor, cette partie de son instruction épouvantait M. De-l'Essart; car il ne voulait pas qu'elle eût d'autre Maître que lui, et dans l'alternative, il aurait preferé de la laisser non-instruite. La première leçon fut sur l'amour, l'attachement qu'il avait pour elle. Depuis longtemps, il lui baisait la main, il l'asseyait sur un de ses genoux,

pour l'inſtruire ; il lui disait, *Alienor, je vous aime.* La Petite écrivait depuis quelque-temps ſon nom, d'après le ſeul mouvement des lèvres de ſon Maître : mais elle en reſtait-là, ét ne pouvait peindre le reſte. Son Maître n'inſiſtait pas; il attendait. Enfin, il voulut tâcher de lui faire comprendre les objets intellectuels. Après le nom, *Alienor*, ce ne fut pas *je vous*, qu'il entreprit de faire exprimer, mais le mot eſſenciel *aime.* Il le prononça, en appuyant : il l'accompagna d'un geſte expreſſif ſur ſon cœur, porté enſuite ſur *Alienor !* (il écrivait) *je vous aime-:* Il la preſſait contre ſa poitrine, ét lui prenait un baiſer ; enſuite il écrivait *aime.* Dès la premiere leçon, Alienor écrivit, *Alienor aime.* M. De-l'Eſſart remarqua, non, ſans étonnement, qu'elle laiſſait un grand intervale entre *Alienor*, ét le mot *aime.* Il vit par-là qu'elle concevait, que les mouvemens intermediaires n'étaient pas écrits. Il remplit l'intervale, en ſe faſant bien remarquer : Il ſe toucha, en diſant, *Je ;* il toucha Alienor en prononçant énergiquement, *vous ;* ét il montrait les deux mots qu'il venait d'écrire. Alienor reprit la plume, ét re-

gardant M. De-l'Eſſart fixement, elle écrivit tout d'un trait, *Alienor vous aime.* A ce mot charmant, à ce trait de genie, M. De-l'Eſſart l'enleva dans ſes bras, ét lui donna plusieurs baisers. Alienor fut ainſi perſuadée qu'elle avait bien penſé, bien écrit, ét qu'elle raisonnait.

M. De-l'Eſſart, à la ſeconde leçon, après avoir repeté la première, pendant laquelle il eut la ſatiſfaction de voir Alienor écrire d'elle-même, des deux manières, avec l'expreſſion de l'intelligence, la phrase, *Alienor, je vous aime!* ét celle, *Alienor vous aime!* M. De-l'Eſſart, (dis-je), prononça ſon propre nom, en ſe touchant, ét disant tour-à-tour, en touchant auſſi Alienor, *De-l'Eſſart! Alienor!* puis il les écrivit. La Jeuneperſonne le toucha, ét elle écrivit d'elle-même, *De-l'Eſſart, je vous aime.* Le Maître tranſporté, non-ſeulement fit des careſſes, mais il y ajouta un beau present. La delicate Alienor le reçut avec joie, mais elle le mit de côté; enſuite elle écrivit: *De-l'Eſſart, je vous aime!* puis elle figura une main qui repouſſait le present, qu'elle figura auſſi. —Ses idées vont plûs vîte que mes leçons? (dit l'Hon-

nêtehomme à la Tante) : Elle veut dire, qu'elle m'aime mieux que le present..... Il prit la main d'Alienor, ét la baisa ; enſuite il effaça la main, ét l'autre jeroglyphe, ét regardant ſon Elève, il prononça, *Alienor, je vous aime plûs que moi-même.* A ſon nom, il la toucha ; il ſe toucha au *je ;* puis elle au *vous :* au mot *aime*, il la preſſa contre ſon cœur ; à *plûs*, il l'enleva ; enfin il parut ſe repouſſer lui-même, en prononçant le dernier mot. Alienor le regardait attentivemeut: Il recommença; elle comprit, ét ſe degageant, elle courut écrire, en regardant bien tous les mots tracés par ſon Maître: *De-l'Eſſart aime Alienor plûs que De-l'Eſſart:* Admirable ! ſ'écria l'Honnêtehomme. Alienor qui le regardait, lui mit le doigt ſur la bouche, pour le faire taire, ét elle continua d'écrire ! *Alienor aime De-l'Eſſart plûs qu'Alienor.* Ce fut à genoux, que le Maître tranſporté remercia ſon Elève: Il lui baisait les mains, il la preſſait contre ſon cœur. La Petiteperſonne parut partager la joie qu'elle causait ; elle était fort-émue ! M. De-l'Eſſart ala écrire, en prononçant fortement: *Que je ſuis heureux, par Alienor !* Il repeta enſuite chaque mot, avec

un toucher appuyé dessus, de l'air du ravissement ; le *Que* fut exprimé par un regard vers le ciel ; *je*, en se touchant ; *suis*, en passant la main sur toute sa poitrine ; *heureux*, par un élan de joie ; *par*, en tendant les bras, et *Alienor*, en la pressant vivement elle-même, et l'enlevant un-peu. L'aimable Elève observait tout, avec la plûs grande attention ! Dès que M. De-l'Essart eut fini, elle ala écrire à son tour, *Que je suis heureux ! par De-l'Essart.* Le Maître lui prit la plume ; et audessous d'*heureux*, il écrivit, en-entier, le feminin, *heureuse.* Alienor le regarda surprise ; il écrivit, *moi* (se touchant) *heureux ; vous, toi*, (la touchant) *heureuse ; moi*, (se touchant) *je suis Homme ; toi, vous*, (la touchant) *tu es Femme, vous êtes Femme ; vous* (la touchant) *êtes bonne ; Moi* (se touchant), *je suis bon.* Et il fit passer dans son âme l'idée de la bonté ; vertu qu'Alienor possedait au plûs haut degré ; aussi comprit-elle facilement. Elle écrivit donc : *Moi Alienor, que je suis heureuse par toi De-l'Essart ! Moi Alienor, je suis Femme : Toi De-l'Essart, tu es Homme.* M. De-l'Essart prit la plume : *Je suis fort* : Et il la remit à son Elève,

après lui avoir bien exprimé l'idée de la force. Elle la prit, et le regardant avec un geste touchant, elle lui fit comprendre, qu'elle ne pouvait pas exprimer l'idée qu'elle avait: M. De-l'Essart reprit la plume, et avec les gestes les plus énergiques, il repeta, *Qu'il était fort;* puis touchant Alienor, il exprima, *qu'elle était delicate, faible, non-forte:* il écrivit audessous des mots, *Je suis fort; vous n'êtes pas forte, vous êtes faible, mon Alienor!* Au premier mot, il l'agita un peu, pour lui faire sentir, tout ce qu'il aurait pu: à la negation, il fit le signe-de-tête negatif, en joignant le *ne* au *pas;* au mot, *n'êtes*, il la toucha, sur tout le buste; il lui retoucha la tête au second *vous;* puis tout le buste au *vous êtes* repeté; il fit un geste qui exprimait la defaillance, et l'action de s'appuyer, au mot *faible;* il exprima *mon*, en portant rapidement sa main de sur lui-même sur son Elève; et il lui pressa la taille entre les dix doigts, au mot *Alienor.* La Jeuneperſonne le comprit parfaitement: elle courut à la table, et elle écrivit, en fesant les gestes convenables à chaque mot: *Moi Alienor je ne pas suis forte; je suis faible, mon De-l'Essart.* Le Maître corrigea, *Je*

ne ſuis pas forte. Alienor, ſurprise, montra le *ne ſuis pas:* Son Maître tâcha de lui faire entendre que, bien que ſeparés, ces deux mots ne ſont qu'une ſeule negation: Enſuite elle indiqua le mot *faible*, qu'elle aurait voulu mettre au feminin; ce qui marquait ſon intelligence: Mais il était preſqu'impoſſible de lui faire comprendre, qu'il ſe trouve des adjectifs qui ſont les mêmes pour les deux genres; ſon Maître ſe contenta de les lui écrire tous, parcequ'ils ne ſont pas en grand nombre, quand on veut en retrancher tous ceux qui pourraient avoir un maſculin particulier, comme *fidel*, *facil*, *tranquil*, *util*, et autres; ils ſe reduisent alors, à *celèbre*, et ſes pareils qui finiſſent en *bre*, *funèbre*, *ſobre*, &c. *noble*, &c. *autre*, *jaunâtre*, &c. en-un-mot, tous les adjectifs qui finiſſent par un *e* muet, precedé de deux conſonnes, puiſque lorſqu'il n'y a qu'une conſonne, le mot peut s'écrire au maſculin.

Je ne veux pas vous arrêter trop longtemps ſur les details de l'inſtruction de la jeune Muette: ſon Maître parvint, en-moins de deux années, à s'en-faire comprendre parfaitement, quelque-choſe qu'il lui voulût communiquer. Lorſ-

qu'il la vit suffisamment instruite, quoiqu'elle n'eût encore que quinze ans, il proposa de l'épouser. Il lui fit tous les avantages qu'on pouvait desirer d'un Homme vivement épris, et le mariage fut celebré.

J'ai oublié de vous dire, que jamais M. De-l'Essart n'avait donné ses leçons devant le monde: La Tante d'Alienor était seule presente; encore souvent était-elle dans une pièce voisine, avec les autres Enfans: Ainsi, le Nouvel-époux avait excusivement le secret de se faire entendre parfaitement. Ce fut ce qui le tranquilisa; car il était jaloux par caractère: jamais cet Homme n'aurait été heureux avec une autre Femme; si elle ne l'avait pas tourmenté, il se fût tourmenté lui-même. Mais Alienor était pour lui un tresor hermetiquement fermé, dont Personne que lui ne pouvait rien tirer: Soit par un effet de la reconnaissance et de la bonté de son cœur, soit que naturellement sa figure, qui était agreable, plût à la jeune Muette, soit enfin, que l'habitude de le voir, et de recevoir ses soins, eût tout fait sur les organes d'une Femme, qui les avait incomplets, M. De-l'Essart était tendrement aimé de sa jolie Compagne; il

le voyait ; il ne pouvait en-douter. Il était dans l'âge, où l'Homme parfaitement instruit par l'experience, sent le prix du bonheur, et l'estime ce qu'il vaut, il jouissait d'une felicité qui surpassait son esperance. Lorsqu'il travaillait dans son cabinet, Alienor était ordinairement auprès de lui, occupée de quelque ouvrage de femme ; car elle était infiniment adroite : Dans les intervales de ses occupations, le Mari lui tendait les bras ; et cet Être isolé de toute la Nature, uniquement à lui, venait s'y precipiter, en lui fesant les plûs-touchantes caresses. Dès que son esprit était delassé, ou plutôt rempli de cette joie onctueuse que donne le bonheur, il la remettait sur sa chaise, et reprenait son travail. Ils dînaient la plûpart du temps, tête-à-tête : ils s'entretenaient ensemble, en presence des Domestiques, sans en être compris. Lorsqu'ils avaient du monde, c'était une autre manière de s'entretenir : M. De-l'Essart avait imaginé de prendre un alphabet de ces lettres, de fonte, qui servent aux Imprimeurs : Son Epouse le portait toujours, ferré dans une jolie boîte, assés petite, pour être tenue dans la main, sans qu'on l'aperçût : lorsque les gestes auraient été

de-nature à être compris de tout le monde, elle lui jetait vivement les lettres d'un mot, qu'elle reprenait aussitôt, et elle parvenait ainsi à soutenir un discours suivi, par les mots recomposés des mêmes lettres: Quelquefois elle les arrangeait rapidement, et le Mari lisait dans la main de sa Femme. Quand on alait en ville, Alienor était toujours à-côté de son Mari, qui l'avertissait quand on lui parlait, quand on lui offrait quelque-chose: il lui servait de truchement, et lui fesait comprendre le sujet de la conversation. Il avait acquis une telle facilité par l'habitude, que loin de fatiguer les Convives, c'était pour eux un plaisir de voir ces entretiens muets, et de recevoir les reponses d'Alienor, au-moyen de ses caractères mobiles, et quand le discours était plûs detaillé, à-l'aide de l'écriture: Alienor, ou Madame De-l'Essart, écrivait aussi purement que son Mari, parceque jamais elle n'avait reçu d'expression vicieuse. Ses complimens, quand elle en-fesait, avaient une grande delicatesse, jointe à une tournure aussi vraie, qu'originale; elle peignait comme elle sentait, et elle sentait differemment des Autres. Par-exemple, un-jour, qu'elle était dans

une Compagnie, où il y avait des Femmes charmantes, mais très-coquettes, ét beaucoup plûs aimables que jolies, elle fut obligée de repondre, par d'autres complimens, à ceux qu'on lui fesait ſur ſon genre de beauté, qui était une coupe de viſage à la grecque, auſſi noble que touchante. Son Mari lui ayant expliqué ce que disait une Petite-Pariſienne ſemillante, brune, agaçante, Alienor repondit : —*Madame eſt comme une joli Enfant, qu'une Mère trop bonne gâte un-peu ; qui touche à tout ; qui veut tout avoir, ét qui pourtant plaît, parcequ'il eſt tout aimable.* —Me voila jugée! (s'écria la Dame); en-verité, je le ſuis bien! c'eſt preciſement mon caractère!

—Voyons ce qu'elle dira de moi? dit une Veuve aimable, à laquelle ſon embonpoint & ſon air-de-bonté alaient à-merveilles : —Madame De-l'Eſſart eſt auſſi ſpirituelle qu'elle eſt jolie-. Le Mari d'Alienor écrivit ce que la Dame-veuve venait de dire —*J'aime bien Madame* (écrivit en reponſe Alienor) : *ſi elle n'était pas auſſi jeune, je l'aurais crue la Mère de Madame :* (montrant la Brune ſemillante). —En-honneur, je n'ai jamais rien entendu qui eût plûs

de ſens ét de penetration ! (dit un Homme) : cela ſ'appelle repondre avec jugement, lier ét comparer les idées !

Une Femme revêche, dont l'air aride annonçait qu'elle n'avait jamais ſenti, voulut avoir le jugement d'Alienor. On en rit tout-bas d'avance : — Madame (dit la Piegrièche), vous meritez l'honneur que vous a fait Monſieur De-l'Eſſart, en vous épousant : vous êtes belle, aimable, ét reconnaiſſante. Le Mari ayant rendu ce compliment à ſa Femme, en lui montrant la Dame qui venait de le faire, Alienor la regarda, ét prenant la plume, elle écrivit : — *Je remercie Madame de me rappeler ce que je dois à mon Ami : Madame doit auſſi bien aimer le ſien !* Tout le monde contraignit [illegible]ire, qui voulait ſ'échapper : les autres Dames inſiſtèrent, pour que Monſieur De-l'Eſſart fit expliquer ſon Epouse : il ſ'y refuſait. Alienor ſ'aperçut de la petite altercation, ét elle en demanda le ſujet à ſon Mari ; qui le lui expliqua. Elle ne prit pas la plume; mais elle lui parla au moyen de ſes caractères mobiles. M. De-l'Eſſart ſourit. Ce qui excita tellement la curioſité, qu'on voulait abſolument que Madame De-l'Eſſart detaillât ſon idée.

Mais elle refusa constamment d'écrire. On fut obligé de passer à une autre Dame.

Celle qui parla, était la Femme la mieux faite du Royaume; sa taille avait une noblesse, une majesté, une perfection, qui saisissaient; mais elle était laide, et marquée de petite verole. —Madame (dit-elle à la Muette), vous n'avez rien à envier à personne de votre sexe; beauté, vertu, esprit, talens, vous possedez tous les avantages: mais quelle plus precieuse courone que l'amour d'un excellent Mari-! Alienor parut touchée: elle écrivit aussitôt: —*Madame, j'ignore si vous avez un Mari, et s'il vous aime: mais je sais que vous n'aurez qu'à vous montrer pour être admirée; s'il vous manque quelque-chose, c'est juste ce qu'il faut, pour ne pas nous desesperer.*

Une Jeune-personne douce, timide, et jolie, mais qui paraissait d'une santé delicate, dit alors: —Une Femme a bien de l'obligation à un Mari comme M. De-l'Essart? il est le maître, le père, l'époux, le bienfaiteur, le tendre ami d'une Epouse, à qui la nature n'avait donné la beauté, que pour rendre plus remarquables et plus desesperantes ses

rigueurs ét ſes privations ! Tout le monde admire ſon Epouse, ét ne ſ'occupe que d'elle ; moi, je l'admire, lui, ét je me dis, Que de pareils Hommes ſont precieux ! helas ! autant qu'ils ſont rares ! —Vous parlez-d'or ! repondit la Maîtreſſe de la maison (grande perſonne paîtrie de grâces), ét vous paraiſſez desirer un Bien pareil à celui que vous admirez ! —On peut admirer, ſans desirer. —Non ! (dit vivement le Maître de la maison), vous desirez, Mademoiselle, ce que vous admirez ! vous le desirez quand vous ne ſentiriez pas virtuellement ce desir-. Alienor regardait, en-obſervant qu'on parlait avec interét ét vivacité ; les regards dailleurs, ſe portaient alternativement ſur elle ét ſur ſon Mari : elle fut curieuse, ét le temoigna. —Il faut lui rendre notre converſation ! (dit le Maître de la maison). M. De-l'Eſſart le fit auſſitôt, en l'écrivant mot-à-mot. Son Epouse lisait à-mesure. Apeine eut-il fini, qu'elle ſe leva, ét courut embraſſer la jeune-Demoiselle, qu'elle retint quelques inſtans preſſée contre ſon ſein. Revenue à ſa place, elle écrivit ; —*Vous ſentez mon bonheur comme moi-même.* Et elle montra ce qu'elle avait écrit à la Jeune-perſonne, qui était venue der-

rière ſa chaise. Elle écrivit enſuite. *On desire tout ce qu'on admire; celæ eſt ſûr.* Et elle montra ces mots à la Maîtreſſe de la maison. Elle écrivit pour la troisième fois : *Vous, Monſieur, vous avez dit une verité, d'un air qui ne la rend pas aimable; vous paraiſſez vouloir mortifier, en perſuadant.* Tout le monde fut ſurpris, qu'une Femme privée de la perception des ſons ét de leurs nuances accentuées fît une obſervation ſi fine, ét ſi vraie; ét la joie maligne qu'on en reſſentit fut ſi vive, qu'elle devint bruyante : les Familiers du Maître de la maison ne le menagèrent pas, ét il repondit à leurs ſarcaſmes, en homme-d'eſprit.

On voit que M. De-l'Eſſart avait de l'agrement, lorſqu'il menait ſa Femme en compagnie : elle y était vivement desirée; mais elle n'y alait pas ſouvent: elle eut un Fils à la fin de la première année, ét dans les ſept autres qui ſuivirent, cinq Filles : ce qui lui forma une petite famille de ſix Enfans. Elle les nourrit de ſon lait. Et comme elle ne pouvait leur parler, il vint dans l'idée à ſon Mari de faire une experience. Il fut defendu à la jeune Femme-de-chambre, de prononcer un ſeul mot de-

vant le Fils de ſa Maîtreſſe; le Père ſeul lui parlait, ét ce fut toujours en grec. Le premier mot fut *Pappas*, proconcé *pappa*. La petite Femme-de-chambre, ſourit, en l'entendant, ét dit au Valet: —Monſieur, qui ne veut parler que grec à ſon Fils! ét le premier mot qu'il lui dit eſt-français-! M. De-l'Eſſart, qui ſe doutait de ce qu'elle dirait, l'avait ſuivie; il l'entendit: —Ma Fille, ce mot eſt ſi naturel, ſi facile, qu'il eſt le premier que les Enfans prononcent en Europe depuis plûs de quatre mille ans: il eſt grec, latin, ét français, pour ſignifier père: ét dans les langues plûs anciennes, comme l'hebreu ét le ſyriaque, il eſt encore le même, avec cette ſeule difference, que les lettres ſont tranſpoſées; c'eſt *Ap*, ou *Ab*, aulieu de *Pa* ou *Ba*-. La Jeunefille rougit, ét fit la reverence, pour remercier ſon Maître de l'inſtruction qu'il lui donnait.

Le ſecond mot fut *Mamma*, ét quelquefois *Mammân*, *Maman*, que les Grecs disaient tout-comme nous: M. De-l'Eſſart fut encore obligé d'expliquer à la Jeunefille, qui ne pouvait croire que du grec reſſemblât à du français, que *Maman* eſt le nom que les Enfans à la mamelle donnaient à leur

Mère, à leur Ayeule, à leurs Nourrices; ét que *Mamman*, pour Ceux un-peu plûs grands, ſignifiait du pain, du gâteau, ét toute eſpèce de nourriture propre aux Enfans-. Les mots qui ſuivirent, ſ'éloignèrent aſſés du français, pour être admirés de la Jeunefille : Tels furent *'eirênên*, paix! *fileô*, j'aime; *katéſdein*, dormir, *geláô*, je ris, *ſofía*, la ſageſſe, étlereſte —Hâ-Dieu! (disait-elle)! comment ces Gens-là ſ'entendaient-ils? —Savez-vous ce que c'eſt qu'un Philosophe? (lui dit ſon Maître) —Oui, c'eſt un ſavant. —Non; c'eſt un homme qui aime, qui *phile*, mot qui vient de *phileô*, aimer, la *ſophie*, *ſofía*, la ſageſſe : ainſi, quand vous dites la philosophie, vous, dites deux mots grecs en un, très-agreables, mais que vous n'entendez que par routine; aulieu que vous les entendriez parfaitement, ét par analogie, ſi vous ſaviez le grec, comme mon Fils le ſaura un-jour-. Chose étonnante! cette explication donna tant de reſpect à la Jeunefille pour la langue grecque, qu'elle ſ'étudia de ce moment à l'apprendre avec l'Enfant : Son Maître ſ'en aperçut, ét la favorisa; parceque ſon deſſein étant d'enſeigner auſſi à ſon Epouse la langue de leur Fils, il vit une

utilité à inſtruire la Femme-de-chambre.

M. De-l'Eſſart, à ſes momens de loisir, donna tout ſon temps à ſon Fils ét à ſon Epouse, de laquelle il fut compris avec une admirable facilité; parcequ'étant abſolument concentrée en-elle-même, ſon ſens interieur, une-fois exercé, avait une force, dont les *Entendeurs*, toujours diſtraits, ne peuvent être capables. Dans les intervales, les trois Elèves, la Mère, l'Enfant ét la Femme-de-chambre ſ'inſtruisaient mutuellement; la Jeunefille ſervait de truchement à la Mère pour ſon Fils, en attendant qu'il fût lire ét écrire.

Après les mots ſecs, ét les phraſes d'usage, les maximes ſuccedèrent (l'Enfant avait ſept ans). Un-jour que M. De-l'Eſſart voulait exciter l'émulation de ſon Fils, en l'engageant à faire ce qu'il avait fait lui-même, il dit à l'Enfant: *Zélos ẓélón 'eſti tíktón! —Pappa* (repeta l'Enfant), *Zélos ẓélón 'eſti tíktón?* —Je ſais bien ce que cela veut dire, moi! (dit la Femme-de-chambre): Et elle écrivit le grec à ſa Maîtreſſe, qui mit en français ce qu'avait dit l'Enfant: *Papa! l'émulation fait naître l'émulation?* Une autrefois, le petit Bonhomme cherchant ſa Mère ét ſa Bonne,

qui jouaient avec lui, dans un endroit obſcur, il tomba : ſon Père qui l'entendit, lui cria : *'O 'émô 'Yeô ! 'en ſkótô pliſſôn, pódas ſfállei-!* —L'Enfant repondit : —*'O Patér ! 'émô kídunô 'epíſtamai-.* —M De l'Eſſart écrivit ce qui venait d'être dit, pour le montrer à ſon Epouse, qui traduisit : *O mon Fils ! quand on marche dans l'obſcurité, on heurte du pied ! —O mon Père ! je l'apprens à mes depens.*

Juſqu'à l'âge de 12 ans, le Jeune-De-l'Eſſart ne ſut pas un mot de français : lorſqu'il parla bien grec, ſon Père le lui traduisit en latin, pendant trois ans, et du latin, il le fit deſcendre naturellement à notre langue, qui en eſt entièrement derivée : ce fut à l'âge de quinze ans accomplis. La Mère ſuivit les études de ſon Fils : Tous les mots latins, analogues dans cette belle langue, quoiqu'inferieure au grec, à ce que disait M. De-l'Eſſart, étaient presentés, expliqués : Tels ſont, *commun, communiquer, contrainte, contraindre ; conferer ; proche, approcher, prochain ; correction, corriger ; faire, facile, facilité, facture, faction, façon, contrefaction* (mal-dit, c'eſt) *contrefaçon ; homme, humain, humanité ;*

velleïté, amenité, urbanité, et les autres. Par tous ces mots, formés du latin, qui ne sont analogues et vraiment intelligibles qu'en latin, M. De-l'Essart montrait à son Fils la filiation de notre langue: —*Fili mi* (lui disait-il), *non habemus nos Franci, idioma proprium, sed tantùm idioma dialectitium latini sermonis: francicum eo tantùm lingua est, quo hæret latino, & idem est cum illo.*

(Mon Fils, nous n'avons pas, nous-autres Français, un langage propre & particulier; mais seulement un idiome dialecte du latin: le français n'est une langue, qu'autant qu'on le considère comme tellement identique avec le latin, qu'il ne fasse qu'une même langue avec celle dont il derive).

Mais c'en est assés sur les langues. J'ai à vous donner d'autres details, qui sont absolument relatifs à Madame De-l'Essart.

Ce fut avec ses Filles qu'elle excella. Ces Enfans, élevés dans l'interieur de la maison-paternelle, qui avait un vaste jardin, ne sortaient que rarement: elles n'entendaient parler que leur Père, leur Frère, et quelquefois la Femme-de-chambre: Elles passèrent par les mêmes

gradations du langage : mais ce qui les étonnait, c'eſt que leur Mère ne parlait jamais ! En-conſequence, elles étaient fort-ſilencieuses; on les voyait ſouvent enſemble des demi-journées, lorſqu'elles eurent de quatre à dix ans, jouer, ou travailler à l'aigüille ſans parler. Dès que l'Aînée put écrire, elle s'entretint avec ſa Mère. Mais on ne l'éclaira pas neanmoins ſur la cauſe de l'éternel ſilence de cette Mère cherie, que ſa ſurdité rendait en-outre quelquefois impaſſible au milieu de ſes Enfans : mais elle évitait cet inconvenient, en-ſe plaçant demanière à les voir. C'était en les regardant qu'elle comprenait leurs petites querelles, ét les diſcours reprehenſibles: Pour s'en inſtruire, Elle écrivit dabord à ſon Mari ; enſuite à ſon Fils; puis à ſa Fille-aînée : mais quand toutes ſurent écrire, elle fut parfaitement à ſon aise. Son imperfection, la neceſſité d'écrire, ét de s'inſtruire lentement ét parfaitement, mit dans ſa conduite avec ſes Enfans une admirable moderation : Elle ne s'échappa jamais. Leurs entretiens étaient intereſſans, ét pleins d'énergie: Le desir de s'entretenir avec Elle, donna la plûs-grande ardeur à ſes Filles, pour apprendre à lire, à écrire,

ét elles acquirent, dans cet exercice, une facilité, une élegance qui paraiſſaient un prodige pour leur âge, mais qui étaient un effet de la neceſſité. Toutes ces Jeunes perſonnes ſont aujourdhui moderées, reflechies: La connaiſſance qu'elles ont des deux langues, mères de la nôtre, ne les a pas rendues pedantes; Alienor, penetrée de reſpect pour ſon Mari, remplit exactement tous les devoirs de femme, ét en donne à ſes Filles, ét l'exemple, ét le goût. Depuis que ſes Enfans ſont grands, le Chef de cette Famille eſt le plus heureux des hommes: Il a des Filles belles comme leur Mère, douces, attentives, modeſtes, comme elle; il goûte avec ſes Enfans le plaiſir de la converſation ordinaire, ſans interruption, parcequ'une des Filles, tour-à-tour, écrit rapidement, ét par notes abregées, tout ce qu'on dit, pour le faire paſſer ſous les ieux de ſa Mère.

Je vais donner un exemple de cette écriture ét de ces converſations familières, qui ſe tiennent journellement dans la maiſon de M. De-l'Eſſart, ét je choiſis l'époque où le Garſon a 18 ans; l'Aînée des Filles 16 ans, la Seconde 14-ét-demi, la Troiſième 13, la Quatrième

trième 11-ét-demi, ét la Cinquième 10 ans. Il faut obſerver, que durant cette converſation, la Mère était, ſuivant l'usage, aſſise auprès d'une table, une plume à la main, tandis que ſes Enfans parlaient, ét qu'Un d'eux écrivait. Si l'Écrivain voulait parler, Un-autre prenait auſſitôt la plume, ét jamais d'interruption!

Le Fils: Mes Sœurs: depuis que je vois le monde, je ſens davantage le bonheur, que nous avons d'être ſi parfaitement unis, d'avoir un auſſi excellent Père, ét la meilleure des Mères.

L'Aînée. Comment cela, mon Frère?

Le Fils. Hô! comment cela! C'eſt qu'il y a bien de la difference entre la plûpart des Pères que je vois, ét le nôtre; ét qu'il n'y a pas de Mère comme celle que nous avons. Elle eſt ſourde ét muette; elle n'eſt muette, que parcequ'elle n'entend pas: elle n'a donc pu apprendre à prononcer aucun langage!

La Seconde. Quoi! Maman parlerait, ſi elle entendait! Elle pourrait dire les mots, comme nous!

Le Fils. Oui, ma Sœur, tout comme nous.

La Seconde. Hô! je donnerais... la moitié de ma langue, pour que Maman

prononçât seulement deux mots, *Mes Enfans.*

Le Fils. Cela se pourra, ma Sœur, sans qu'il t'en-coûte rien: J'ai été voir l'Ecole de M. l'Abbé *Delépée*, qui fait parler les Muets, et j'espère apprendre à parler à ma Mère.

La Mère (par écrit) *Mon cher Fils, vous en-demanderez auparavant la permission à votre Père?*

Le Fils (par écrit): Oui, ma chère Maman: mais je serais sûr de lui faire le plûs grand plaisir, si vous me permettiez de lui causer une surprise..... delicieuse.

La Mère (par écrit): *Vous lui en-ferez davantage, mon cher Enfant, par le temoignage de votre respect.*

La Troisième. O Maman! je connais bien Papa! vous savez que je suis son Enfant-gâté, parceque je vous ressemble (dit-il) parfaitement? Je suis sûre que la surprise lui causerait dix-fois plûs de plaisir que le respect?

La Mère (par écrit): *Mon Enfant, reflechissons-y encore.*

La Plûs-jeune (de bouche et par écrit): Non, non! ma petite Maman! ne reflechissons pas! depeur que nous ne preferions le respect! Car Papa sûrement aimera mieux être surpris comme-ça, que respecté!

La Quatrième... C'eſt auſſi mon avis, à moi ; il faut que ma petite Maman nous cède ; car nous avons raison contr'elle pour la première fois de notre vie. (*aux deux Aînées*) : Et vous, mes Sœurs ?

L'Aînée : Je ne ſuis pas aſſés hardie, que d'avoir un ſentiment oppoſé à celui de Maman.

La Seconde : Je penſe comme ma Sœur *Adelaïde* : *Alienor* et *Angelique* ont cependant de bonnes intentions, et Maman le voit bien.

La Troisième : (*l'air ému*) Hô ! oui, ma chère *Adrienne* ! C'eſt par tendreſſe pour Maman, que je ne penſe pas comme elle.

La Mère (par écrit) : *Vous êtes tous de bons Enfans ; et je lis dans votre cœur, comme dans le mien.*

Tous ſes Enfans l'embraſſent ; (*le Frère et les trois Plus-jeunes, écrivant, de-concert*) Ma chère Maman ! conſentez-y ?

Les deux Aînées : Maman, nous croyons que cela eſt bien, puiſque votre Fils vous le demande, ainſi que nos jeunes Sœurs !

La Mère (par écrit) : *Mon Fils, mes chères Filles, je n'y conſens, que*

parceque vous le voulez : Votre Père me ſaura gré d'avoir eu de la complaiſance pour d'auſſi bons Enfans.

Tous : O bonne Maman!

La Mère (par écrit) : *Mes chers Enfans ! ſentez-vous tout ce que je dois à votre Père ? J'étais pauvre, infirme, abandonnée pour-ainſi-dire de ma Famille, à la mort de ma Mère ; j'étais le rebut de tout le monde. On me negligeait, comme un Être incomode, pour lequel la mort aurait-été un bien ; c'eſt dans cette triſte poſition, qu'un Homme honoré, a la generoſité de me choiſir, pour me deſtiner au bonheur ! Il me forma l'eſprit & le cœur ; il me donna des vertus, toutes celles que je puis avoir, ét quand il m'a eu creée, il m'a-aimée, ét m'a-rendue ſa Compagne, ſon Epouſe la Mère de ces Enfans aimables, qui ſont ma gloire ét ma félicité !.... J'ignore par experience comment les autres Hommes ſe conduiſent avec leurs Epouſes ; tout ce que je ſais, c'eſt que j'ai vu ſouvent mon Père fort-animé, en-parlant à ma Mère, qui pleurait ét qui paraiſſait ſe deſoler. Je fus quelque-temps à m'attendre qu'il m'arriverait quelqu'une de ces deſagreables ſcènes : mais*

cela ne m'eſt jamais arrivé encore, et ſans-doute ne m'arrivera pas : vu que votre Père eſt le meilleur des hommes. Il eſt auſſi mon père, puiſqu'il m'a formée, et il me ſemble qu'il me traite plutôt en fille-aînée, tendrement chérie, qu'en femme, à laquelle on ne paſſe rien, parcequ'on n'a point pour elle de faibleſſe. Mais votre Père en a toujours eue pour moi, à-cauſe de ma jeuneſſe, comparée à ſon âge, et de mon infériorité : Aulieu que les Maris des Femmes égales en-âge, en-eſprit, en-fortune, en-capacité, ne leur paſſent rien ; ils agiſſent avec elles, à ce que j'ai vu, comme avec une Egale, une Emule, une Rivale, à laquelle on ne veut rien céder, parcequ'on craint qu'elle n'en-abuſe. Il me ſemble, que ſi les Femmes ſe tenaient toujours ſoumiſes, par principe et par devoir, elles en ſeraient beaucoup plus heureuſes ; parceque les Maris auraient pour elles la complaiſance et la faibleſſe qu'on a pour une Fille. Jamais un Père ne craint ſa Fille, ni ne la reprime, comme il ferait une Epouſe ; parcequ'il ne craint pas que jamais elle s'arroge l'égalité, loin de prétendre à la ſupériorité. J'ai vu

le contraire arriver, de la part d'un Père-vieillard, à-l'égard de ſa Fille mariée, chés laquelle il ſ'était retiré : mais c'eſt qu'alors les moindres libertés, les moindres negligences de la Fille, tiraient à-conſequence : auſſi le Père indigné, ne lui paſſait-il rien ; il la querellait, il ſ'efforçait de la ravaler, comme un Mari ravale l'Epouse dont il craint la domination. O mes chères Filles, quand vous ſerez mariées, faites le rôle de Filles tendres et modeſtes, avec votre Mari, ſ'il eſt bon : c'eſt le ſeul moyen d'être heureuses : mais ſ'il était mechant.... Bondieu ! que je vous plaindrais ! On doit trembler, quand on ſe-marie ! Hô ! ſi une de mes chères Filles épouſait un Mechant, que je pleurerais ! que je gemirais ! le reſte de ma vie ſerait-empoiſonné !... Mon Fils, mon cher Garſon, quand un Homme recherchera Une de tes Sœurs en-mariage, penètre-le, en-le-frequentant ; lis juſqu'au fond de ſon cœur, et vient nous dire enſuite : Il faut, *ou*, il ne faut pas le prendre. *Tes Sœurs te rendront le même ſervice, lorſque tu auras-choiſi une Epouse :* Elle eſt bonne ; *ou-bien*, Elle eſt legère, coquette, de-

penſière, de mauvaise-humeur ; *et elles t'aideront ainſi à la connaître, afin que tu ne ſois pas trompé, et que tu ne deviennes-pas malheureux ! car il eſt bien des mechantes Femmes dans le monde ! il en eſt autant que de mechans Hommes. Mais il n'eſt Perſonne dans la nature d'auſſi-bon que votre Père.*

Ici, elle ceſſa d'écrire: Tous ſes Enfans liſaient, en ſuivant ſa main : Ils étaient penetrés, mais ils ne l'interrompirent point, par-reſpect. Quand elle eut ceſſé, ils s'écrièrent tous à-la-fois. —*Et que vous, ma chère Maman !* Ce que le Fils écrivit..... —Hâ! que n'entendons-nous le ſon de votre voix ! (ajouta-t-il) : quel bonheur pour nous, de vous entendre prononcer un diſcours auſſi touchant, auſſi ſage, auſſi tendre, auſſi digne de la meilleur des Mères-!

Depuis ce moment, il commença, d'après ce qu'il voyait faire à l'Abbé Delépée, à donner des leçons à ſa Mère : Il parlait, il lui fesait voir la formation des ſons pour-ainſi-dire, et il parvint à en tirer quelques-uns, en montrant des monoſyllabes. Sa Mère prononçadabord les ſons purs, *a, é, è, ê; i, î, o, ô, u, û;* enſuite les demi-composés, *an, en, eu, eû, on, ou, oû, un ;*

A chaque ſon bien prononcé par ſa Mère, il l'écrivait, ét lui donnait la marque d'approbation. Il chercha enſuite à lui faire prononcer les diftongues, *oi*, *ouan*, *ouin*, *ui*, *uin*: Il y parvint difficilement; mais enfin, il en vint à-bout. Il joignit enſuite les conſonnes aux voyelles ét aux diftongues, *ba*, *bé*, *bè*, *bê*, *ban*, *bain*, *be*, *bée*, *ben*, *beu*, *bin*, *boi*, *bois*, *boin*, *bou*, *boû*, *bu*, *bû*, *bui*, étlereſte, pour toutes les conſonnes. Lorſqu'elle eut pnononcé tout-cela il joignit les ſyllabes, pour en faire des mots. Sa Mère connaiſſait les mots: Elle les prononça dabord lentement ét à ſyllabes ſeparées, enſuite plûs-vîte, ét enfin, à-peu-près comme nous. Elle avait le ſon de voix comme ſon âme, très-doux; mais elle n'y donnait pas le ton du ſentiment; elle prononçait unîment, ſans accent, ſans inflexion, tous les mots également, ét d'une manière monotone; lui donner l'accent fut le plûs difficile. Son Fils lui expliqua cela de bouche ét par écrit, le plûs qu'il lui fut poſſible; mais elle fut longtemps ſans le comprendre. Enfin, à-force de ſoins; à-force de lui dire, —Maman, regardez moi parler, ſoit à vous, ſoit à mes Sœurs,

ét voyez, par mes attidudes, ét le mouvement de ma bouche, de mes ieux, de mon visage, comme je varie mes tons, mes inflexions, ét tachez d'en faire autant par imitation. A-force de lui repeter ces leçons, elle fit de legères inflexions, à-proportion de ce qu'elle sentait : mais cela était imparfait, ét souvent à contre-sens, parcequ'elle parlait à-tâtons, comme un Aveugle touche. Mais de quoi ne vient pas à-bout la tendresse ét un travail opiniâtre ? Après une instruction de trois-ans, Madame De-l'Essart parlait presque comme les Personnes qui entendent.

Tous les Enfans étaient instruits : Le Père seul ignorait que sa Femme, en voyant les mouvemens de la bouche de Ceux qui parlaient, entendait une partie du discours, ét que si l'on écrivait, elle y repondait en-prononçant les mots avec intelligence. Un-jour, qu'il y avait grande Compagnie à dîner, on determina, qu'on donnerait à M. De-l'Essart l'agreable surprise d'entendre parler son Epouse, la Mère de ses Enfans cheris : Ce respectable Mortel avait alors soixante ans, ét c'était la fête de son *natalice* qu'on celebrait : Son Epouse en avait quarante ; elle était encore belle

ét fraîche: Son Fils-aîné alait accomplir sa vingtcinquième année : la Fille-aînée, mariée depuis trois ans, en avait environ vingttrois; la Seconde, mariée depuis deux ans, en comptait plûs de vingtun; la Troisième, mariée depuis un an, achevait sa dixneuvième; la Quatrième, qu'on alait marier, approchait les dixhuit ; enfin la Cinquième, en avait plûs de seize: La Promise du Jeune De-l'Essart, jolie personne de dixsept ans, sœur du Mari de la Sœur-aînée, sa Famille, les trois Gendres, le Pretendu de la Quatrième, ét sa Famille, tout ce monde formait deux tables également nombreuses. La joie regnait, ét les Enfans-de-la-maison n'étaient pas Ceux des Convives qui s'y livraient le moins. On parlait de choses intereſſantes, ét l'on mit M. De-l'Essart-père sur l'histoire de son mariage. Il la raconta d'une manière qui fit le plûs grand plaisir, ét qui l'affecta beaucoup lui-même: Son Epouse avait les ieux fixés sur lui, ét paraissait comprendre tout ce qu'il disait. Le Vieillard peignit, avec force, ses sentimens, son attachement, son bonheur, ét il termina, en disant : —Mon bonheur a toûjours augmenté; je ne le sentais alors

que par mon Epouse ; je le ſens aujourd'hui, ét par elle, ét par les ſix Enfans qu'elle m'a donnés, qui ſont-autant-d'elle-même. —*O mon cher Mari* (dit alors Alienor, d'une voix douce, ét d'un ton penetré.) *que vous venez de faire une hiſtoire qui m'eſt agreable !...* Aux trois premiers mots, *O mon cher Mari !* M. De-l'Eſſart croyait rêver : Il écouta le reſte de la phrase avec l'expreſſion de la ſurprise ét de la joie. Alors il s'écria : —Qu'entens-je ! elle-parle ! —*Oui, je parle ; ét voila mon Maître* (montrant ſon Fils) ; *il a fini l'éducation que vous aviez commencée.* M. De-l'Eſſart, ne ſe jeta pas dans les bras de ſon Epouse, quoiqu'elle les entrouvrît, il ſe precipita vers ſon Fils, qu'il preſſa contre ſon cœur, en-lui-diſant : —Mon Ami ! mon cher Ami ! combien as-tu mis de temps ? —Six ans mon Père, pour obtenir l'effet que vous venez d'entendre : Et toutes mes Sœurs m'ont ſecondé. —Mon Fils, vous avez fait un acte de piété filiale, plus grand envers moi, qu'envers cette excellente Femme ! Et vous, mes Filles, qui vous êtes tues, qui avez gardé le ſecret, vous vous êtes montrées, par une ſi longue diſcrétion, dignes fil-

les de votre Mère. Il ala enſuite embraſſer ſa Femme. Il lui parla: Elle lui repondit. —Le ſon de ta voix eſt doux comme ta belle âme! (lui dit-il): O ma Compagne! le mariage eſt une ſainte inſtitution, la ſeule qui puiſſe rendre l'Homme heureux; ét ſi elle produit un effet contraire, c'eſt qu'on y entre mal... Mon Fils, mes Gendres, mes Filles, ſoyez à-jamais penetrés de cette verité, que votre bonheur n'eſt que dans une tendreſſe ét une eſtime reciproques! ne cherchez pas le bonheur ailleurs que chés vous! vous ne le trouveriez pas; il eſt ſous votre main. —*Mes chers Enfans* (dit Alienor), *je vois ce que vous dit mon Mari: C'eſt la plûs haute ſageſſe qui ſort de ſa bouche venerable: Le bonheur n'eſt pour vous que dans l'union du Mari ét de la Femme: Mon cher Fils! voi comme ta Pretendue eſt aimable! que de douceur pour toi, à la rendre heureuse! Et vous ma Fille, vous voyez quels principes nous avons donnés à notre Fils! vous voyez quelle a été ſa piété; un bon Fils eſt toujours un bon mari... Mes chers ét bien-aimés Gendres, je vous recommande mes Filles; ét à vous, mes Filles, je vous recommande le bonheur de mes Gendres.* Elle ſe tut,

Tous les Etrangers s'écrierent: —Voila d'excellentes paroles! pour la premiere fois que vous parlez, Madame-! Un Vieillard ajouta: —Comme l'art de parler vous a beaucoup coûté, Madame, vous n'en faites qu'un usage conforme au prix que vous lui donnez! Plût-à-dieu que toutes nos Femmes (et nos Petitsmaîtres surtout), eussent-parlé aussi-difficilement! elles en apporteraient plus d'attention à ce qu'elles disent-!

Je ne prolongerai pas davantage, l'histoire de l'Epouse muette, que vous avez bien voulu me permettre de vous raconter, quoiqu'elle sorte de notre plan: mais elle y rentre neanmoins, par les details de l'éducation des Enfans, et la conduite de l'Epouse. J'ajouterai seulement, qu'Alienor vecut heureuse et paisible douze années encore, au-bout desquelles ayant perdu son Mari, elle prit un deuil éternel, remit tout son bien à ses Enfans, et se retira dans un petit appartement chés son Fils. Elle y est encore: Elle porte toujours le deuil; elle partage tout son temps entre des pratiques de pieté, un travail qui en fait partie, et le soin de ses Petitsenfans.

Pour entendre la conclusion de cette histoire interessante, il faut vous appren-

dre, Madame, qu'elle a été lue dans un *Lycée-des-bonnes-mœurs*, établi par huit Femmes respectables de cette Capitale. On tient deux Assemblées par semaine, dont l'une est remplie par des *Discours* instructifs, preparés, que prononcent deux des Institutrices ; et la seconde, par des *Histoires*, designées par le nom de *Caractères*; c'est-à-dire, que chaque histoire est l'effet, le resultat d'un caractère marqué ; comme *la Douce*, ou *la Bonne*, la *Femme-colère*, la *Melancolique*, et le reste. Les Dames du *Lycée* se proposent de publier leurs *Seances*, et il en paraît deja quatre Volumes, intitulés les PARISIENNES: L'Histoire que je viens de vous lire, a été retranchée de la neuvième, parce-qu'elle n'est pas un Caractère.

Cette histoire, rapportée de suite, fut lue en quatre Nuits à la Marquise, en presence de la Jeune-muette, qui suivait des ieux, et des deux Demoiselles Demerup, qui en furent enchantées. Le sort de ces Jeunes-personnes s'ameliorait de jour-en-jour ; et il était deja certain, que non-seulement Vanrobès épouserait l'Ainée ; mais que Nerville se deciderait pour Felicité la Cadette.

LXI NUIT.

L'Aveugle éclairé.

Avant d'aler chés la Marquise, je fesais toujours quelqu'excurſion, afin-de maintenir dans l'abondance, mon magasin d'Anecdotes: Je n'étais pas amoureux de la Marquise; mais je lui étais attaché, comme à un Être d'un ordre ſuperieur, par ſes vertus, par ſes charmes; ét je redoutais plûs qu'elle-même une rechute dans le malheureux état où je l'avais trouvée. J'alai dans le quartier, qui eſt comme la quinteſſence de l'urbanité française: Ce n'eſt pas la Cour, mais il vaut peutêtre beaucoup mieux; car il a un ton ſouvent meilleur; il corrige la Cour elle-même; il lui porte la loi imperieuse de l'usage national, ét la force de ſ'y conformer: Il la ſiffle, ſi elle ne lui plaît pas, ét la force à changer. Ce quartier, qui eſt comme le cerveau de la Capitale, c'eſt la rue Sainthonoré, unie au quartier du Palais-royal. La rue Sainthonoré ne paraît composée que de Marchands: mais il eſt une infinité de Gens-de-goût dans les étages ſuperieurs, ét ſurtout dans les rues adjacentes. Il eſt même des Etrangers, qui ne vivent que là, ſans y demeurer. Ils quittent le matin leur demeure, au fauxbourg Saintgermain, au Marais, à la Chauſſée-

d'Antin, étlereſte, pour venir dans le beau quartier manger, faire leur partie, causer, ſe promener; ils ne rentrent chés eux que le ſoir, ét ne connaiſſent du Marais, du fauxbourg Saint-germain, ou du quartier Montmartre, que leur appartement.

Je reſtai juſqu'à dix-heures-ét-demie, à voir des choses, que je dois mieux voir ét mieux dire, dans la ſuite de ces Nuits: Comme je m'en revenais, du bout de la rue de Richelieu, j'aperçus un Falot, au-coin de la rue Saintnicaise, qui éclairait un Aveugle, aſſis de l'autre côté de la rue Sainthonoré. Je croyais que c'était l'effet du hasard, lorſque j'entendis l'Aveugle crier: —Suis-je bien éclairé! —Oui, oui, repondit le Falot; on vous voit comme un Soleil. —Bon! bon!.... Les Maraîchers commencent-ils d'arriver? —Oui, j'ai deja vu paſſer deux chevaux avec chacun deux ſacs en croix. —Ont-ils donné? —Non. —Miserable! C'eſt que tu n'as pas éclairé! Qui veux-tu qui me devine, ſi tu ne m'éclaire pas?... Je vais être attentif; je flairerai tout ce qui ſe paſſera, ét à chaque Maraîcher qui ne donnera rien, je rabatrai ſon aumône manquée, ſur ce que je dois te donner. —Je les avertirai! —Ne t'en avise pas! notre arrange-

ment decouvert, on ne donnerait plus rien. Le Falot, qui s'était approché, s'éloigna, et dirigea sa lumière sur l'Aveugle. J'attendis, pour voir ce qui allait se passer.

Aubout de quelques minutes, ne voyant arriver Personne, je m'approchai, pour donner une petite aumône. Je m'aperçus que l'Aveugle me flairait. Il se mit à reciter quelques prières. Je passai, mais je revins. Quel est cet Homme qui vient de me donner? Je ne l'ai pas vu (repondit le Falot.) —C'est un Homme qui travaille à l'imprimerie, ou qui touche beaucoup de papiers imprimés.... Il m'a donné deux liards. Un instant après deux Filles-publiques s'approchèrent, et firent leur aumône, sans parler. Lorsqu'elles furent éloignées; l'Aveugle dit: —Ce sont deux de ces Demoiselles! je les ai senties..... Elles sont apparemment de la grand'maison? J'ai pensé leur demander, si on leur refusait l'eau? Je n'en voudrais pas, moi, pauvre Aveugle, et si elles sont jeunes et gentilles! j'aime la propreté.... Voici un Maraîcher; à ta place! Je ne le voyais, ni ne l'entendais encore: Il arriva, et fit son aumône d'un liard, pour lequel il eut des prières. Une Fille seule, qui sans-doute à-cause de la frai-

cheur de la nuit, était envelopée dans une peliſſe bleue, et qui ſortait d'une alée voiſine, ſurvint alors: —Pinolet, envoye-moi donc Quelqu'un: Il y aura pour toi; tu ſais que je ne ſuis pas ingrate. —Oui, ma bonne Demoiselle; ſi je flaire Quelqu'un qui ait de l'or ou de l'argent-. Elle ſe retira. Des Joueurs quittaient l'Academie du coin de la rue de Bons-enfans: Un d'eux s'approcha de l'Aveugle, et lui donna une pièce. L'Aveugle, au-lieu de prier, l'appela: —Monſieur, avez-vous un logement? eſt-il loin? Je ſuis un pauvre Aveugle, qui ne voit pas: mais je m'intereſſe à vous. —Mon Ami, je retourne à mon hôtel-garni, faux-bourg Sainthonoré. —C'eſt bien-loin! Ici-près, tout-à-côté de l'Academie, il y a une Jeune-brune, ſi jolie, ſi douce, ſi honnête.... Je ne vous l'enſeignerais pas, ſi je ne ſavais combien elle eſt honnête et douce: Alez-y de ma part: c'eſt dans la première alée après le Café, à la porte-grillée, au ſecond: Alez, alez-... Le Jeunehomme, qui avait beaucoup gâgné, y ala, et je le vis entrer; puis je revins à l'Aveugle. —Je ſuis bien-aise (disait-il au Falot), qui ſe rapprochait ſouvent, d'avoir envoyé ce Jeunehomme à Euſtoquie; elle eſt bonne Fille, et d'une probité!.... J'ai ſenti que ce

Jeunehomme était doux, genereux, ét très-porté pour les Femmes: Auſſi, j'ai remarqué, qu'il n'y a de bons que les Hommes qui aiment les Femmes, ét les Femmes qui aiment les Hommes. —Vous êtes hureux de flairer comme ça, Père Pinolet, la figure, l'habit, la propeté, les qualités, les defauts! Je donerais mes deux ieux ét mon falot, pour être comme vous. —Hâ! mon pauvre Aurillac! vive la vue! J'aimerais mieux être decroteur voyant, que d'être ce que tu ſais que je ſuis, étant aveugle: car enfin, tu ſais que je ſuis bien payé. J'ai flairé l'autre jour cet Aſſaſſin, qui venait de tuer ſon Frère; je l'ai amusé; la Famille le fesait pourſuivre; je l'ignorais; je l'ai envoyé chés Euſtoquie; ét quand j'ai eu flairé des Gens bien-émus, ét tout en ſueur, je leur ai demandé ce qu'ils cherchaient. Ils me l'ont dit: —Vous l'aurez dans une demi-heure-. J'ai envoyé avertir Euſtoquie de tout. Elle a bien fait payer l'Homme; mais elle ne l'a pas livré: Elle ſe defiait ſeulement; qui tue ſon Frère, peut tuer une Fille: mais à un certain ſignal, elle lui a dit: —Voici la visite de nuit; ſortez par cette porte-... Il eſt deſcendu par l'eſcalier de la rue Sainthonoré; il a fait quatre pas, ét la Famille ſ'en eſt emparée. Ils

en ont fait ce qu'ils ont voulu: Mais on dit, dans le Public, qu'on n'a pu le ratrapper. Je t'en casse! on ratrappe qui l'on veut... Voici des Maraîchers-.

Aussitôt l'Aveugle s'est mis à reciter à voix haute les prières communes, qui lui ont fait donner quelques liards. Le jour alait poindre: le temps des avantures nocturnes était passé; je me retirai chés moi. Mais je reverrai cet Aveugle.

LXII NUIT.

Le Solitaire.

J'étais empressé de lire à la Marquise la suite de la Muette, à l'endroit où j'en étais resté (p. 606): Mais je voulais savoir, si l'on avait retrouvé la Fille du Perruquier: L'on n'avait point encore de ses nouvelles. Il me vint dans l'idée d'en parler à l'Aveugle, que j'étais bien-aise de revoir: J'y courus donc, et j'étais fort avancé dans la rue de l'Arbre-sec, lorsque j'aperçus, devant moi, un Homme qui regardait curieusement dans toutes les boutiques. Son œil, son air, sa mefiance, tout donnait à penser. Hal si mon odorat (pensai-je), avait la finesse de celui de Pinolet, je jugerais cet Homme-l Mes ieux remplacèrent mon nez. J'observai qu'il regarda beaucoup dans la bouti ue d'une jolie Orfè-

vre! Il continua sa route. Comme nous étions visavis la boutique d'un Marchand-papetier, il en sortit une Jolie-femme, qui dit, qu'elle alait revenir dans un quart-d'heure, qu'elle voulait dire bonsoir à sa Cousine, à deux ou trois maisons audessus. Le Marchand lui donna la main. Vis-à-vis le cabaret voisin, deux Harangères se disputaient, et employaient les expressions les plûs grossières. —Passons (dit l'Homme); cela souillerait la pureté de tes oreilles-. Je vis parlà que c'était un Mari qui respectait son Epouse. Cependant j'avais perdu l'Homme de vue. Je courus pour le joindre. Je ne vis rien. Il me vint alors en pensée, qu'il pouvait s'être éclipsé dans la maison où venaient d'entrer la Papetière et son Mari. Je ne savais que penser, et le prenant pour un Amateur de Jolies-femmes, j'étais tenté de m'éloigner. Cependant je montai lestement dans l'escalier. Le premier était fermé: la porte du second était ouverte: c'était chés la Cousine de la Jolie-femme. Il me vint dans la fantaisie de monter au troisième. Je sentis un Homme: Comme je ne lui supposais que des vues de curiosité, je continuai de monter, comme si j'avais été de la maison, et j'ouvris une porte

de cabinet-d'escalier. Je n'attendis pas longtemps : la Jolie-femme quitta sa Cousine, qui la reconduisit avec deux lumières, une portée par la Domestique qui alait devant, et l'autre par la Maîtresse, qui suivait. Je descendis légèrement. Je vis clairement l'Homme entrer dans l'appartement. Il en sortit un instant après, et descendit. Je ne voulais pas le perdre-de-vue : je le suivis. Nous trouvames la Dame et la Domestique, qui remontaient. Il salua : on le lui rendit, et nous passames. Arrivés dans la rue, mon Homme me regarda, feignit de l'irresolution, et coupant un carrosse, qui passait, disparut à mes regards. Au-même-instant, la Dame du-second ouvrit sa fenêtre, et cherchait à voir sortir les Gens qu'elle avait rencontrés. Je me doutais de quelque chose; je remontai; je frappai doucement, et l'ont vint m'ouvrir. Je m'exposais. La Servante, dit que j'étais le Voleur ! Je racontai ce que j'avais vu : L'on me fit entrer : Un Enfant de dix ans était au lit : Elle avait vu l'Homme s'avancer sur la pointe du pied, decrocher deux montres, et sortir aussitôt. Elle avait été si saisie, qu'elle n'avait pu ni crier, ni même se remuer.

Elle dit comme il était habillé: je l'avais dit avant qu'elle parlât, et sans qu'elle m'entendît. Je fus justifié par-là. Je dis, qu'on pouvait rejoindre cet Homme; je detaillai ses traits, je donnai ma demeure; je me reclamai de la Marquise, dont la connaissance m'enhardissait, et je sortis.

Je trouvai l'Aveugle à sa place. Je lui dis, ce qui venait d'arriver, en le priant d'employer ses connaissances, pour faire rendre les deux montres, et preserver les Citoyens. Il me dit de repasser. Je courus chés la Marquise.

Après mon recit et ma lecture, je revins à l'Aveugle. Ces courses ne m'ont jamais fatigué; je suis leste, et je dois à mes Parens une forte constitution: C'est le present inestimable que font à leurs Enfans les Parens vertueux..... —Votre Homme a passé (me dit l'Aveugle); mon Falot l'a vu; je lui avais donné son signalement, et il l'a engagé à me faire l'aumône. Je l'ai flairé: Il avait les deux Montres d'or, et quelques pièces d'argenterie dans ses poches, avec un peu de fer: Ce sont apparemment des boucles. Demain je vous donnerai sa demeure-...

Je quittai l'Aveugle très-content; mais je voulais savoir où il demeurait

lui-même. J'attendis. J'étais épié à mon tour, et je m'en aperçus. Je m'écartai; mais je fus toujours suivi. Neanmoins, je vis l'Aveugle rentrer, et je me retirai ouvertement.

LXIII NUIT.

La Lanterne-magique.

Plusieurs choses à faire se présentaient en sortant: J'avais à voir Une de mes deux jeunes Muettes, et à m'informer de l'Autre, pour en donner des nouvelles à la Marquise; à parler à l'Aveugle, pour avoir des renseignemens sur les deux montres; enfin d'anciennes avantures à suivre. Je courus dabord à l'Aveugle. Arrivé près de la Nouvelle-hâlle, j'entendis un concert charmant d'orgues-portatives, de vielle-organisée, de triangle et de basse, avec le tambour-de-basque. Je voulus entendre de plus près, et je suivis la rue des Vieilles-étuves, attiré par le charme de cette musique-ambulante. Au coin de la rue de-Vannes, je m'assis, et j'observai. J'entendis un très-joli concert! mais ce qui m'étonna, c'est que je ne vis pas donner d'argent! seulement j'observai, qu'une jolie Fille se montrait souvent, mais comme l'éclair, premier-sans-compter-l'entresol. I

Concerteu

Concerteurs allèrent un-peu plûs-loin recommencer tous leurs airs, ét en donner de nouveaux. Je fis la même observation. Je ne concevais rien à la conduite de ces Hommes, qui paſſaient ainſi leurs temps. Je me rappelai mon Aveugle, ét je courus le trouver.

SUITE DU SOLITAIRE.

Je prenais la rue Mercier, pour gâgner celle de-Grenelle, lorſqu'au-coin de la première, ét du pourtour de la Nouvelle hâlle, j'aperçus le Voleur de montres. Je me tins ſur la reſerve, ét j'obſervai. Tandis que tout le monde était aux fenêtres, pour écouter le concert, il ſe gliſſa dans une maiſon. Je le ſuivis dans l'eſcalier. Il entra doucement, regarda de tous côtés, ét prit une robe brodée, des ſouliers de femme avec les boucles, ét une chemiſe. Il ſortit à-reculons. Je ne dis mot. Je penſai, qu'il était mieux de le ſuivre, de ſavoir ſa demeure, de connaître la cauſe de ſa conduite criminelle, ét d'agir enconſequence. Il demeurait dans la Nouvelle-hâlle. Il ala deposer dans une petite chambre au Cinquième, ce qu'il venait de prendre, ét redeſcendit. Il t encore un vol, ala le deposer, ét entra dans une autre maiſon au quatriè-

me, à l'heure où la cloche de cette eſpèce d'enclos ſonne le couvre-feu. Il avait une Femme, ét ſix Enfans. Je me tins coît: J'étais tremblant. J'alai trouver l'Aveugle.

—Pinolet, ét notre Homme d'hier? —Il demeure dans la Nouvelle-hâlle, au quatrième: Il a une Femme ét ſix Enfans: il travaille tout-le-jour, ét vole le ſoir, parceque ſon travail ne ſuffit pas. —Comment faire pour un tel Homme? —Il doit être arrêté dans deux jours, parce-qu'on veut ſavoir encore quelque-chose, ſon depôt, ou ſ'il a des Receleurs. Je connaiſſais le depôt; mais je me tus. —Bonhomme (ajoutai-je), que ſignifie ce que je viens de voir à la Nouvelle-hâlle? Des Orgues ét des Vielles donnent un concert très-agreable ſans qu'on les paye? J'ai ſeulement obſervé, qu'ils alaient toujours ſous les fenêtres d'une Joliefille? —Quoi! vous n'avez pas ſenti, qu'ils ſont payés par ces Filles, pour les faire connaître? Quand une Abbeſſe a une jolie Debutante, elle avertit les Orgues, qui viennent jouer ſous ſes fenêtres: Elle fait paraître une-fois ou deux la Jeune-enfant; ét dailleurs les Amateurs ſavent ce que cela veut dire. —Hâ! j'entens! —Ce n'eſt pas tout: Quelquefois l'Organiſte, ou le Vielleur, ou le Violon,

ou la Baſſe, ou le Triangle, ſont les Amoureux d'une Fille; ét ils lui donnent une ſerenade, pour l'achalander. —Hâ! je ne ſavais pas cela! —On ferait un beau livre (dit en riant Pinolet), de ce que vous ne ſavez pas! Alez, mon pauvre Provincial, alez vous inſtruire. —Bonhomme! vous me traitez mal! —C'eſt par amitié: car d'honneur, je vois que vous étes une bonne-casaque! Vous ne voyez, que quand on vous dit, Regarde! ét vous ne ſavez les choſes, qu'après qu'on vous les a expliquées. Pinolet riait de bon-cœur, ét je me retirai, profondement occupé de ce que je ferais pour le Voleur. Je pris ma reſolution: car ſes Enfans me touchaient.

Cependant je voulus conſulter la Marquiſe, auparavant d'agir. J'alai lui raconter ce que je venais de voir, ét lui lire la ſuite de ma MUETTE. Le trait des Lanternes-magiques l'amuſa: mais le ſort de l'Homme la fit friſſonner. —L'Aveugle vous trompe; l'Homme eſt peut-étre arrêté à-preſent. Alez, ét voyez. Je retournai à la Nouvelle-hâlle.

LES MOUCHARDS.

Je moderai ma marche, lorſque je fus arrivé dans le pourtour, ét j'obſervai. Je decouvris bientôt, que j'étais

environné de trois Mouches, auxquelles n'échappaient aucuns de mes mouvemens Je m'assis: Je demeurai jusqu'au jour, feignant de dormir: Les Mouches passèrent successivement devant moi, très-doucement, et je m'aperçus qu'elles me signalaient. Lorsqu'il fut grand jour, et que le monde parut, je me retirai. Je fus poliment reconduit jusques chés moi, par une des Mouches. Je dormis une heure. Ensuite, j'executai ce que j'avais resolu: Je parus le jour dans les rues!... En sortant, mon Hôtesse me dit: —Un Homme de mauvaise-mine, et qui m'avait l'air de n'avoir pas dormi, s'est informé de vous: j'ai repondu comme je le devais: mais je le crois un Espion. Je sortis, observant bien, si je n'étais pas suivi. J'entrevis dans une porte-cochère, un Homme qui rentra en m'apercevant. Passé le coin de rue, je m'arrêtai court, colé contre l'angle. Mon Homme arrive haletant: Je me jete à lui, et lui serrant la gorge, je lui declare, que si je l'apercevais sur mes pas dans toute la journée, c'était fait de lui. Je m'aperçus d'un coup-d'œil fait à un Passant, et je vis que c'était la precaution inutile. Je pris un autre moyen; ce fut d'user de mon agilité. Dès que je me vis dans une rue libre, je courus avec

tant de rapidité, que j'étais bien-sûr de laiſſer loin derrière-moi, tout ce qui prétendait me ſuivre. Arrivé à l'entrée de la rue de-l'Arbre-ſec, un Homme me fixe un inſtant, ét me ſuit. Que faire ? Mon ſignalement était donné : je ne pouvais plus faire un pas, ſans être ſuivi. J'admirai cet enchaînement, qui produit la ſûreté; mais qui n'eſt pas ſans de grands inconveniens ! Que d'Hommes, dont l'exiſtance eſt perdue, uniquement occupés à ſuivre les actions des Autres !... Je m'eſquivai encore par la rapidité de ma courſe, ét j'arrivai chés les Gens auſquels les Montres avaient été volées.

Je leur dis ce que j'avais decouvert, ét je les engageai à venir avec moi chés l'Homme. Nous partimes. Je fis faire un detour. Nous montames, ét nous trouvames la Femme avec ſes Enfans. Elle était aimable, bien-élevée: les Enfans étaient jolis. Nous parlames de ſon Epoux. Elle le loua les larmes aux ieux. C'était un Homme de famille honnête, reduit à la condition d'ouvrier, ét qui ſe tuait de travail. Nous la primes en particulier, ét je lui dis tout ce que je ſavais. La Femme pâlit; elle ſe trouva-mal. Elle ne connaiſſait pas le cabinet du cinquième. Nous l'engagea-

mes à le faire-ouvrir devant nous, ét nous y trouvames les deux montres, qu'on reprit. Les autres vols furent ôtés sur-le-champ, pour être restitués d'après l'indication du Mari. Je promis à l'Infortunée, que si elle était innocente, la Marquise s'intéresserait pour elle ét pour ses Enfans, auxquels il fallait sauver l'honneur. Les Bonnes-gens de la rue de-l'Arbre-sec s'attendrirent, ét lui promirent aussi quelques services. Nous envoyames avertir son Mari, par la Cuisinière d'une Voisine. Il vint: Je vis son desespoir: Son gain n'était pas suffisant; il volait, mais peu... Que faire? Sans les Enfans... On le deguisa en Servante, ét il ala dans un Couvent qui lui fut indiqué. Là, exactement renfermé, il travaille du matin au soir, ét fait le double d'ouvrage d'un autre Homme..... Vingt ans d'une pareille conduite peuvent expier tous les crimes, excepté l'homicide, qui est sans remède ét sans compensation... O Juges! qui condamnez si legèrement à la mort! fachez que rien ne peut expier votre negligence! Si vous aviez eu pour le Voleur solitaire une autre peine que la mort, une peine qui ne perdît pas ses Enfans innocens, on ne vous l'aurait pas arraché!... (N.ª Tous ses Enfans sont élevés aujourdhui;

deux de ſes Filles ſurtout ſont charmantes et vertueuses: Et tout-cela était perdu par nos loix, faites par le Riche, qui ne ſait rien pardonner au Pauvre! *)

LXIV NUIT.

Le Libertin sensible.

Mes pas ſe dirigèrent naturellement, le ſoir, du côté de la Nouvelle-hâlle. C'était au moment où l'on alait prendre le Voleur-ſolitaire. On ne trouva rien: Tout ce qui était reſté avait été reſtitué, ſur ſes indications: Mais les Porteurs avaient été ſuivis, et tous ces Gens-là furent mandés pour le lendemain. J'étais moi-même ſuivi; mais je m'en embarraſſais peu; les précautions de la Police n'intimident que les Coupables. Je voulais aler parler à l'Aveugle, lorſqu'au-coin de la rué d'Orleans, et de celle des Deux-écus, j'entrevis une Jeune-fille fort-jolie, mais pauvrement arrangée, avancer un-peu la tête en-dehors, pour regarder. Auſſitôt un Jeune-homme aſſés meſquinement vêtu, ſe precipita vers elle d'une alée voiſine, et lui remit quelque-chose, comme de l'argent, et ſe retira ſans lui parler. La Jeu-

*) On trouvera dans la LXXXII Nuit un morceau intitulé, Les Fautes sont personnelles.

nefille remonta ; puis un instant après, je la vis sortir. Elle entra chés le Boulanger, prit un gros pain-rond demi-blanc ; une petite mesure, chés la Marchand-de-vin ; un morceau de viande à une Vendeuse-de-restes ; ensuite elle rentra. Sa figure était fine et charmante, mais fatiguée par le besoin. Je fus touché, même avant que d'être instruit. J'entrai sur ses pas, et pour ne la point effrayer, je lui dis : —Mademoiselle, j'ai à vous parler. —Hô ! Monsieur ! je ne parle à Personne. —Je sais que vous parlez à Quelqu'un : je vous prie de m'accorder un instant. —Connaîtriez-vous Monsieur Richecœurs ? —Je sais qu'un Jeunehomme vient de vous remettre quelque-chose... Mais êtes-vous seule ? avez-vous un Père ? une Mère ? —Helas !... j'ai un Père, et... deux Frères.. On a dû vous le dire. —En-ce-cas, presentez-moi, je vous en supplie ! —Hâ ! Monsieur ! je craignais autre chose... Mais... mon Père-... Je montai rapidement sans l'écouter. Parvenu au cinquième, elle ouvrit, et je vis, à la lueur d'une lampe ...un Chevalier-de-Saintlouis, presque nu, et deux Garsons, l'Un de vingt à vingtdeux, l'Autre, de douze à treize ans, sans bas,

ſans ſouliers : Je m'arrêtai, craignant d'être indiſcret. —Quel eſt cet Homme ? (dit le Vieillard à ſa Fille). —Mon Père... il demande à vous parler. —Parlez-moi, me voici. —Votre position, Monſieur, ne paraît pas heureuse ! —Heureuse ! non : mais depuis dix ans, j'ai résolu de ne rien devoir aux Hommes mes égaux, encore moins à Ceux que la fortune... ét le ſort... ont placés audeſſus de moi. Je ſubſiſte du travail de ma Fille, ét je ne dois rien à pas un Etre qui exiſte. Je hais les Hommes; je les meprise, ét je ne veux plus les voir. —Vous êtes aigri ; vous en ſouffrirez ſeul, ét les autres Hommes ou ne le ſauront pas, ou ſ'en moqueront : C'eſt un enfantillage, que cette bouderie contre le Genre-humain. Aureſte, je ſuis audeſſous de vous par le ſort, ét votre égal par la fortune : voulez-vous recevoir quelque ſervice de moi ? —Non. —En ce cas, vous ne m'empêcherez point d'intereſſer une Femme reſpectable pour cette Jeuneperſonne, qui ſe conſume à vous ſervir; pour ces deux Enfans qui vegètent ſans exercice. —Ne vous en aviſez pas ! je ne veux rien d'aucun Être vivant ! —Hà ! d'une Femme ? d'une Femme celeſte ? Ce n'eſt pas envain qu'elle con-

naîtra votre sort? —Non, non! —Vous n'êtes-donc pas français? —Quel est cet Homme, qui vient m'insulter? Sors de chés moi! —O mon Père! (s'écria la Jeune personne), vous ignorez les moyens qui nous font subsister, et que mon travail est loin de suffire pour quatre Personnes! —Que me dites-vous, ma Fille? —Mon Père, acceptez les offres de Monsieur. —Non. —O mon Père, acceptez-l' Il se fâcha serieusement. Alors sa Fille lui dit: —Il faut vous instruire, et cet Inconnu lui-même... Ma triste position vous fera-fremir... Nous manquions de tout un-soir: j'étais extenuée; car... je me privais pour Vous, et pour mes Frères.... Je descendis, pour emprunter un pain... On me le refusa. Un Jeunehomme, un Libertin m'aperçut. Il me suivit. Je tombai d'épuisement dans l'escalier... Le Jeunehomme s'approcha.... Il faut vous le dire; il ignorait ma situation cruelle... Il prit sur moi des libertés.... Je revins à moi-même. Il me donna un écu, en me disant: —Je suis libertin, mais je suis juste: Voilà ce que j'aurais donné-: Je pleurais: Je me plaignis de son procedé; je lui dis ma situation. —Je suis libertin, reprit-il, mais je ne suis pas insensible: Si vous êtes honnête, com-

me vous le dites, je me repentirai de ce que j'ai fait, et je m'en punirai. Voici comment : Pour expier ma faute, d'avoir insulté une Jeune personne honnête, et dont la misère est respectable, je me priverai de tous les plaisirs; des Femmes, du vin, du jeu et du spectacle, pour vous donner tout ce que j'y aurais dépensé. Vous ne pouvez refuser; il faut que j'expie ma faute. Il sortit avec moi; car je retournais acheter de la nourriture. A la lumière, il me dit : —Oui, vous êtes honnête; je n'ai plus besoin de preuves. Avec cette beauté, dans la misère profonde, vous êtes honnête, et moi je suis coupable... Je suis un Jeune homme sans fortune : mais je viendrai tous les soirs, vous apporter ce que je pourrai, ce que je gâgnerai même au jeu. Et depuis cette soirée, je le vois tous les soirs : Il me donne ce qu'il a, et se retire.... Vous voyez, mon Père, qu'il faut tâcher d'avoir un autre moyen de subsistance. Le vieux Militaire était concentré : Il ne répondit pas : nous ne pumes tirer de lui une seule parole : Ce recit l'avait ému au point de le suffoquer.... Je sortis, sans me douter qu'il fût aussi mal, et en promettant à Madem. Julienne d'exposer leur

ſituation à la Marquise. Ce que j'executai ſur-le-champ, avant d'achever la lecture de la Muette.

Mad. De-M**** fut effrayée de cet excès de detreſſe. Elle me chargea d'une petite ſomme, ét de l'aſſurance, qu'elle alait tout employer, pour ſervir l'infortunée Famille. Auſſitôt après ma lecture, je ſortis, resolu de ne pas remettre au lendemain à porter cette bonne nouvelle, ét de la conſolation dans l'âme d'une Jeuneperſonne, qui me paraiſſait le chefd'œuvre de la tendreſſe filiale.

J'avais remarqué le ſecret de l'alée: Ainſi, je montai ſans frapper. Je trouvai Julienne dans la plus vive douleur, ét le plus grand embarras! Son Père venait d'expirer!... Cet Homme, pleind'honneur et de fierté, avait été ſuffoqué par le recit desolant de ſa Fille. Je tâchai de la conſoler. Mais elle était deſeſperée. Cependant elle avait cru bien faire; parceque la protection de la Marquise l'avait extrêmement flatée. Je lui appris, entre ſes ſanglots, les genereux projets de Mad. De-M****, pour Elle ét pour ſes Frères. Je ne dis plus-rien du Vieillard. Je demeurai avec cette infortunée Famille juſqu'au jour, ét alors j'alai prendre les ordres de la Marquise.

—Laiſſez, me dit-elle; je me charge du reſte! Cet Infortuné! tant d'honneur, et de misère!... Sa Famille m'intereſſe doublement. La Femme celeſte donna auſſitôt ſes ordres; elle ſortit en-voiture, et ſa matinée fut celle d'un Aſtre bienfesant, qui porte avec lui, la lumière, la joie, et l'abondance.

Dans la ſuite, Julienne a épouſé le Jeunehomme dont elle avait recu des ſecours; parcequ'il avait pris d'excellentes mœurs: C'eſt Mad. De-M**** qui a fait ce mariage, après de bonnes informations. Mais auparavant il ſera encore queſtion de cette Famille.

LXV NUIT.

L'ENTRETENUE GENEREUSE.

Je ſortis ſatiſfait: Mais il me ſembla que j'aurais du plaisir à revoir la rue d'Orleans. J'y alai: Parvenu à la porte de Julienne, je me dis: —Hier, il y avait-là un Être malheureux, accâblé d'opprobre et de misère! Une main bienfesante l'aſoulagée: On ne la verra plus errer triſtement le ſoir dans cette rue, en attendant un faible ſecours, qu'elle recevait en rougiſſant! Tandis que je fesais ces reflexions, je vis paſſer une jeune et jolie Perſonne, qui tenait une

Femme par le bras. Tout, dans sa parure, annonçait l'aisance, et même le luxe. Un carrosse suivait. L'Homme reconduisit la Jolie personne à un premier, dans la rue Babille, monta dans sa voiture, et se retira.

La beauté de la Jeune dame m'avait frappé. Comme il fesait beau et chaud, la fenêtre était ouverte, et je l'y voyais venir souvent, à-mesure qu'elle se deshabillait. Enfin, elle parut en deshabiller blanc. Un instant après, je la vis sortir avec sa Femme-de-chambre. Je les suivis : Je disais en-moi-même : —Vous me paraissez une Fille-entretenue : mais si vous joignez le libertinage à un état deja criminel, malgré votre beauté, vous êtes le plus vil des Êtres. Elle arriva dans la rue de Sartine, monta seule dans l'allée d'une Marchande-de-modes, qui était presqu'au-coin de la rue de-Grenelle, et parvint au dernier étage. La porte resta ouverte. J'étais attentif à tout. —Comment vous êtes-vous porté aujourdhui, mon Papa? (dit la Jeune personne) : J'étais inquiète de votre rhume? Il faudra quitter ce logement. —Non, Mademoiselle : je ne vous suis deja que trop à-charge! —Vous, à-charge! hâ! respectable Militaire! je vous dois toute la douceur de ma vie!

Mon cœur aime l'honnêteté : Je tâche, dans un état, qui n'eſt pas legitime, de ne m'écarter en rien des loix de la decence et de l'honneur : Je ſuis honnête Maîtreſſe, ne pouvant être honorable Epouſe... J'aime, vous le ſavez, j'adore l'Homme qui eſt mon bienfaiteur... Mais ce n'eſt pas aſſés : Il falait compenſer le mal que je fais par le ſcandale de ma conduite, qui ſans-doute eſt ſue de Quelqu'un : Vous avez eu la bonté de m'aider, en-me permettant de donner quelques ſoins à un Galant-homme, à un brave Officier. —Mademoiſelle Suſanne (dit le Chevalier-de-Saintlouis), avec votre figure et vos talens, n'auriez-vous donc pas trouvé d'autres reſſources ? —Non : je ne ſuis pas fille, je ſuis veuve. Je ſuis née dans l'aiſance ; je ne ſais faire aucun ouvrage lucratif : Mon Mari a conſumé, en deux ans, par le jeu, ſa fortune et ma dot : En mourant, il m'a remiſe dans les bras de ſon Ami, de mon Amant actuel, qui jura de ne me jamais abandonner. Je me trouvai dans ſa dépendance, dans ſa familiarité. Je n'ai jamais oſé demander, D'où-vient il ne m'épouſait pas ? Il previent tous mes deſirs. Il m'a fait reſter dans l'appartement que j'occupais avec mon Ma-

ri : Il a retranché de ſes dépenſes, de ſa table, de ſon luxe, pour me donner plus encore ; il a placé des ſommes pour moi. Je n'oſe dire à un pareil Homme : —Vous n'avez pas aſſés fait ; il faut davantage. —Vous avez raiſon, et vous me tranquiliſez... Ha! ma Belle! que j'ai de plaiſir à vous eſtimer!... Vous ſavez que tous les vieux Militaires ont de la religion : c'eſt la conſolation de la Vieilleſſe, que de ſe jeter dans les bras du grand Maître-de-tout, pour ſe conſoler de l'injuſtice des Hommes : J'adore aujourdhui le Dieu-des-armées, après avoir trop adoré dans ma jeuneſſe, ſa faible Image, dans les Souverains de la terre : Jugez, ma Belle, combien je ſouffrirais de devoir au Vice la conſervation d'une vie, que je n'eſtime guére, et que je ne prie Dieu de me conſerver, que pour faire mon ſalut ! Je ne veux, mon Amie, ma genereuſe Conſervatrice, recevoir de vous que l'abſolu neceſſaire : Laiſſez-moi dans ce reduit : je n'en veux pas ſortir ; j'y ſuis à-couvert ; être mieux logé ſerait un luxe pour moi, et je n'en veux point avoir à vos depens. —Voila ce que vous me dites toujours ! Mais c'eſt pour moi que je vous demande cette grâce, pour moi-ſeule. —Et il ne

le faut pas pour vous, mon Amie! c'eſt une peine expiatoire que vous vous imposez... Infortunée Victime! un-jour, un-jour il faudra que vos larmes expient ... ce que vous vous permettez de contraire à la loi de Dieu! —Oui, je l'expierai, mon Père! Hà! je ne ſerai que trop malheureuse, quand j'aurai perdu ou ſa perſonne, ou ſon cœur!... Priez Dieu pour lui, vous qui êtes ſi bon, et pour moi!.. Mais, je vous en ſupplie, prenez un autre logement? —Examinez bien, ſi dans votre cœur, ma Fille, il ne ſe trouve pas un petit ſentiment de vanité, qui vous fait me preſſer? —Non, enverité! Je vous preſſe, parceque je ſens que je le dois. —Hé-bien, ou je reſte ici, ou j'irai demeurer chés vous: un reduit m'y ſuffira: Je tâcherai, par ma préſence, par la conſideration que je vous marquerai, de conſerver votre reputation: Et pour cela, il faut que je ſois preſqu'auſſi mal-vêtu, preſqu'auſſi mal-logé qu'ici. Nous verrons ce que dira votre Monſieur-.

La Jeune-veuve accepta ſur-le-champ cette condition, avec la plûs grande joie, et le vieux Militaire, qui ne ſ'y était pas attendu, fut obligé de promettre de venir chés elle dès le-lendemain. Elle emporta cette aſſurance.

Je fortis avant Elle, ét je trouvai dans l'alée un Domeſtique qui ſe retira, en m'entendant venir: Je le vis dans la rue parler à ſon Maître, le même qui venait d'amener la Jeuneperſonne. —Oui, Monſieur, c'eſt un Galant, comme je vous l'ai dit. —Non, Monſieur, repris-je avec preſteſſe, ce n'eſt pas un Galant comme il vous l'a dit: c'eſt un Vieillard, un Chevalier-de-Saintlouis, honnête-homme, peutêtre même un peu-trop devot, qu'elle ſecourt, de la manière la plûs noble, la plûs genereuse; j'en ſuis encore attendri: car j'ai tout vu, tout entendu, ſans que Perſonne s'en doutât. —Hé! d'où la connaiſſez-vous? —Je ne la connais pas; je ne lui ai jamais parlé: Surpris de voir une auſſi jolie Femme, que vous veniez de remettre chés elle, ſortir ſeule avec une Femme-de-ſervice, je les ai ſuivies, ét j'ai vu... ce que vous pouvez voir vous-même. Elle ſort... Retirons-nous: Je vais vous mener chez le vieux Chevalier. —Hà! qu'elle ſoit innocente, ét je ſuis trop heureux! —Elle l'eſt, Monſieur, ét demain, vous deviez connaître le Vieillard. Nous montames. Nous eumes de la peine à obtenir que le Chevalier nous repondît. Mais enfin, il entr'ouvrit

la porte. Sa vue juſtifiait la Jeune dame. Mais l'Amant voulait le voir; il ſe fit connaître: Le Vieillard alors nous permit d'entrer. Il parla d'une manière ſimple ét touchante, ét nous fit l'hiſtoire de ſa liaiſon avec la Jeune-veuve: Elle l'avait un-jour rencontré, pauvrement vêtu, dans une maiſon, où il venait demander quelque ſervice, qu'il ne reçut pas. Elle en fut ſi penetrée, qu'elle ſ'approcha de ſon oreille, pour lui dire: —Mon Père! (car vous reſſemblez à Celui que j'ai perdu), honorez-moi, en acceptant mes ſoins; je vous rendrai ceux d'une Fille: Votre adreſſe-? Frappé de cette manière noble ét genereuse de m'offrir des ſecours, je ſentis mes larmes prêtes à couler. Je donnai ma demeure; je reçus quelque-chose, qu'elle gliſſa inviſiblement dans ma poche, ét je ſortis. Dès le même ſoir, j'eus ſa viſite. Les ſoins d'une Fille ne peuvent être plûs tendres, plûs empreſſés; elle m'a rendu chère une vie, dont je ne ſupportais plus qu'avec decouragement l'importune misère: J'ai pardoné aux Hommes leurs injuſtices, ét plein de reconnaiſſance envers mon Dieu, qui n'abandonne pas ſes Enfans, je me ſuis jeté dans ſes bras: Tous les jours, à-preſent, je le prie de conſerver

à ma Fille cherie, honneur ét vertu. —Elle eſt votre fille! (ſ'écria l'Homme riche); devenez-donc auſſi mon père? —Pouvez-vous l'épouser?

—Hà! ſi je le pouvais! (repondit l'Amant), elle ſerait ma femme. —Comment cela? —Je ſuis marié: Une riche ét vieille Douairière, irritée contre des Collateraux, m'a tout donné, en m'épousant; je lui dois toute ma fortune... Je me ſuis comporté comme je le devais, tant qu'elle a été au-nombre des Êtres-raiſonnables; mais depuis quelques années, elle eſt tombée dans un état d'enfance ét d'imbecillité: Elle n'a plus beſoin que d'être nourrie: Voila ma ſituation. J'adore Mad. Decolaſſin; jamais amour ne fut plûs tendre, attachement plûs vif ét plûs desintereſſé. Auſſi elle en eſt ſi digne! ſon cœur eſt un treſor de candeur ét d'innocence. Auprès d'elle, brûlé de mille feux, je ſens le reſpect commander aux desirs... Elle m'a été recommandée par un Ami expirant: Il n'a point mis de bornes au don qu'il m'a fait; ét c'eſt moi, moi-ſeul, qui me ſuis moderé... Un ſentiment jaloux, depuis quelques jours, s'était élevé dans mon cœur: Mon Laquais a vu Mad. Decolaſſin entrer dans cette maiſon; il eſt venu m'a-

vertir, ét ce soir nous l'avons observée. Elle sort de cette épreuve plûs estimable encore... Respectable Militaire, venez demeurer chés Elle ; venez lui servir de père; ét ne craignez pas de vous degrader. Vous serez le père de deux Amans, qui ne feront rien qui puisse effaroucher cet honneur delicat, le caractérisque de votre illustre profession. Venez-! —Oui, j'irai (dit le Chevalier-de-Saintlouis) ; je venais de le lui promettre ; mais j'irai plûs volontiers encore-. Nous quittames le vieux Militaire, après cette assurance. Je me fis connaître au Jeune-amant, ét j'alai chés la Marquise, qui prit beaucoup de plaisir au recit de ce trait.

—Tous les jours des faits nouveaux! me dit-elle : Je voudrais être homme ; j'irais avec vous pendant quelque-temps. —Madame, j'ai toujours eu le goût des avantures ; Dans ma première jeunesse, j'écoutais avidement les contes ; Dans mon adolescence, dès que j'étais libre d'application mentale, une chimère de bonheur, charmante, delicieuse, abreuvait mon imagination. Plûtard, j'ai cherché à voir, ét j'ai vu.... Je n'ai qu'une passion ; ce n'est pas le vin, ni la table, ni le jeu, ni l'ambition, ni l'avarice, ni

l'orgueil, ni l'envie; je n'aime le travail, qui m'occupe du matin au soir, que relativement à ma passion unique: Ainsi, dans mon adolescence, je n'étudiais avec une inconcevable ardeur, qu'afin de pouvoir, dans une chimère qui revenait sans-cesse, offrir à Jeannette-Rousseau un Amant digne d'elle *. —Hâ! j'y suis! (dit la Marquise en rougissant un-peu); Et c'est encore votre unique passion? —C'est plus, c'est mon seul goût; et il me donne, pour tout ce qui a trait à lui, une inconcevable ardeur. —Mais, à quoi vous occupez-vous, le jour? —A écrire, à travailler des mains: Mes écrits, peut-être les connaissez-vous, en ignorant le nom de leur Auteur. Voici les titres de ce qui paraît. (Je les montrai). —Oui, j'ai lu quelque-chose de cela: Mais en voici un (LE P. ou LA P. R.), qui ne paraît que depuis peu de temps? —Il est vrai!... Cette Historiette touchante (LA F.-N.) m'a surtout fait une vive impression! —Elle est vraie comme votre cœur. —Pour celui-ci (LE P. DE F.) c'est un Roman. —Pas en tout; le motif en est vrai à-la-lettre;

* Voyez, au-sujet de cette Jeunefille, la 26.e CONTEMPORAINE, intitulée LE L.er AMOUR.

ét toutes les petites avantures, loin être fauſſes, ſont diſſeminées dans cette grande Ville. —Je veux lire tout ce que vous avez fait-? Je tirai de ma poche LA M. ou LE TH. REF. —Voici mon dernier travail. —Vous m'avez promis certains details; quand me les donnerez-vous? —Lorſque l'Ouvrage qui les renferme ſera entièrement redigé. En attendant, Madame, je vous presenterai tout ce qui partira de ma plume-.

LE PORTEFEUILLE.

A mon retour, je vis ſortir d'une maison de la Place-des-Victoires, un Homme qui me parut opulent. Il tenait à la main un portefeuille, ét paraiſſait fort-occupé: il monta dans ſa voiture, ét diſparut. Un inſtant après, un Jeunehomme, qui ſortait d'un autre maison avec ſon Père, ſa Mère, ét une Jeuneperſonne, que je crus ſa Sœur, tandis qu'on montait en carroſſe, ramaſſa quelque-chose qui reſſemblait parfaitement au portefeuille de l'Homme-opulent. J'obſervai qu'il le ſerrait ſans le montrer. Je fus ſurpris de cette conduite, de la part d'un Jeunehomme, qui me ſemblait bien-élevé, dont l'air était modeſte, ét qui marquait à ſon Père le plûs grand reſpect, à ſa Mère la plûs

vive tendreſſe, ét à la Jeuneperſonne ; une conſideration flateuse. Je voulus ſavoir ce qu'il était. Je ſuivis le carroſſe, ét je vis rentrer toute cette Famille dans la maison.

LXVI NUIT.

Suite du Portefeuille.

A ma ſortie du ſoir, j'entrai au Café-Manouri, aucoin de la Place-de-l'Ecole, pour y voir les Petites-affiches ; ét j'y trouvai : » Il a été perdu » cette nuit, en ſortant d'une maison de » de la Place-des-Victoires, ét paſſant » par les rues de-la-Vrillière, Neuve-des-» petitschamps (étlereſte), un Porte-» feuille, contenant des effets de la Com-» pagnie (étlereſte), pour plûs de cent » mille francs : 5 louis de recompenſe, » pour quiconque le rapportera chés » M. (Dorval, directeurde la Compagnie » des **) ; ou qui en donnera des nou-» velles ». Je pouvais en donner des nouvelles, ét ce fut ce qui me tranquilisa. Jalai chés le Perdant, ét je m'informai au Portier, ſi le porteſeuille... Il ne me laiſſa pas le temps d'achever : Il était rendu. Le Valet-de-chambre, qui paſſait alors, m'entendit ; il me fit quelques queſtions, ét il fut content de ce que je re-

pondis.

pondis. —Vous me paraiſſez un Honnête-homme : Venez demain-matin, Monſieur ne ſera pas fâché de vous parler. —Ne pourrait-on pas remettre à demain-ſoir ? —Pourquoi le ſoir ? —C'eſt que je ne ſors que la nuit, à moins d'une grande neceſſité ! Le grand jour m'éblouit, ét je ſuis comme embarraſſé... —Voila un ſingulier Être ! Je previendrai Monſieur, ét je ſuis preſque ſûr qu'il vous attendra. —Je pourrais encore revenir aujourdhui même, en ſortant de chés Mad. la Marquiſe de-M****, à une-heure-ét-demie. —Ha ! cela eſt admirable ! L'heure de vos viſites n'eſt pas ordinaire ; mais elle eſt quelquefois commode ; vous ne ſerez pas interrompu... Hé ! qu'alez-vous faire chés la Marquiſe de-M**** à pareille heure ? —Je vous le dirai, à mon retour.

Je partis, ét j'arrivai chés la Marquiſe ſans rencontre. Je lui racontai ce qui ſe paſſait, après quoi, je lui lus un Morceau *que j'avais composé dans la jour-

* On ne placera pas ici cette JUVENALE, ni les deux autres, dont il eſt enſuite parlé, attendu qu'elles ſe trouvent imprimées dans le Tome IV du PAYSAN-PAYSANE-PERVERTIS. p. 80 ét ſ. Je commençais dèſlors à rediger ces NUITS, ſous le titre du HIBOU, ét l'on peut voir dans la Pièce citée, quel en était le plan.

née; puis une Juvenale intitulée, LE TRAGIQUE ét LE COMIQUE; enfin une troisième, qui s'intitulait LE GOUT: cette dernière amusa beaucoup la Marquise; mais elle conſeilla de la ſuprimer.

SUITE DU PORTEFEUILLE.

A ma ſortie de chés MAD. De-M****, je ne manquai pas d'aler chés M. Dorval. Je fus reçus par Dupré, le valet-de-chambre. Il avait ſans-doute parlé de moi à toute la Maiſon; car les Domeſtiques étaient rangés en-haie pour m'attendre, ét je vis un leger ſourire ſe-tracer. Je fus introduit auprès du Maître.

—Je vous ſalue, MONſieur, (lui dis-je). —On m'a dit, que vous aviez des nouvelles à me donner de mon Portefeuille? —Il eſt vrai, MONſieur: mais votre Secretaire (je nommais ainſi le Valet-de chambre par politeſſe), aſſure que vous l'avez retrouvé. —Vous alez vous expliquer. Qu'aviez-vous à m'apprendre? —Que je vous ai vu ſortir d'une maiſon de la Place-des-Victoires, hier à deux-heures après-minuit, tenant un portefeuille à la main: Qu'un inſtant après, il eſt ſorti d'une maiſon voiſine pluſieurs Perſonnes, parmi leſquelles était un Jeunchomme, qui m'a paru trouver un portefeuille comme celui que je venais de voir entre vos mains: Que

le lui voyant ſerrer, ſans le montrer aux Perſonnes même qui l'accompagnaient, et que j'ai pris pour ſon Père et ſa Mère, préſumant que ce pouvait être le vôtre, et qu'il voulait garder le ſecret, je l'ai ſuivi, juſqu'à ſa demeure: Que ce ſoir, en ſortant, j'ai vu les petites-affiches, où j'ai trouvé votre article, avec 5 louis de recompenſe pour le Reſtituteur: Qu'alors étant preſque certain, je ſuis venu à l'adreſſe indiquée, pour vous faire part de ce que je ſavais. Voila tout. —C'eſt fort-bien. J'ai mon portefeuille; le voila: Le Jeune homme eſt un phenomène de vertu. Vous, peut-on ſavoir ce que vous êtes-? Je repondis, ſuivant mon usage, dans ces occasions, que j'étais le Spectateur-nocturne; je dis un mot de mon-genre-de-vie, et je parlai de la Marquise: c'était mon égide. M. Dorval m'écouta ſans m'interrompre. Lorſque j'eus ceſſé de parler, il me dit: —Vous êtes l'Homme qu'il me faut; Venez demain-ſoir, à 9 ou 10 heures: J'ai des details intereſſans à vous faire. En attendant, voici la recompenſe promise à Celui qui me donnera des nouvelles de mon portefeuille: Elle vous eſt due: vous ne pouviez ſavoir qu'il m'était rendu. —Monſieur, je ne dois

pas... je ne puis.... —Vous êtes bien gaûche, pour un Homme qui fait ce que vous faites! Prenez, ét ſi vous ne voulez pas garder, ce ſeront vos affaires-! Je compris ce que ce mot ſignifiait, ét je pris cinquante louis, qui me furent comptés. On ſaura bientôt pourquoi M. Dorval m'en donnait cinquante, aulieu de cinq.

LXVII NUIT.

SUITE DE LA LAIDE PREFERÉE.

Je n'oubliai pas que je devais me rendre chés M. Dorval. Mon chemin était par la rue de l'Arbre-ſec : Il était de bonne-heure ; ét cependant la boutique de la Laide preferée était deja close. J'entrai dans celle du Perruquier, dont le Major était inſtruit des anecdotes du quartier. —La boutique de l'aimable Laide eſt fermée ? (lui dis-je); y aurait-il quelque-chose de nouveau? —Hâ! parbleu, je le crois... Comment? vous ne ſavez pas? —Je ne ſais rien du-tout. —Mettez-vous là que je vous rase; car il ne faut pas que le temps ſoit perdu : Je vais vous conter-ça-. Je m'aſſis, le Major repaſſa ſon rasoir, fort-longuement, parcequ'on ne peut faire deux choses à-la-fois également vîte, ét me raconta ce qu'il ſavait.

—Ce que le Marchand-Orfèvre craignait, était juſtement arrivé. L'Amoureux de ſa Femme s'était cru pourſuivi par ſes ordres. Mais il était ſi amoureux, qu'il revint le lendemain, en employant des precautions. Il envoya un billet à la Dame, par un Commiſſionnaire intelligent, qui, ſans-doute, était un Domeſtique deguisé. Elle était bien designée; le Commiſſionnaire lui parla en particulier; mais comme cette Femme vertueuse ne voulait point avoir d'intrigue, elle fit attendre, ét porta la lettre à ſon Mari, qui était avec le Frère de la belle Demoiselle. On engagea la Dame à faire une reponſe raſſurante, mais ſans compromettre ſa reſerve extrême: Elle remit cette reponse au Commiſſionaire; ét quelques momens après l'Amant parut.

La Dame le reçut, ét il la crut ſeule: Le premier mot qu'il dit, ce fut qu'il était au-deſeſpoir de la menace qu'avait faite ſon Mari, de la rendre malheureuse à cause de lui: —Madame (ajouta-t-il), quel moyen puis-je employer, pour prevenir un auſſi grand malheur? —Il n'en eſt point d'autre (repondit la Dame), que d'épouser ma Cousine; vous le tranquiliserez par-là..

Permettez, qu'à cette occasion, Monsieur, je vous temoigne mon étonnement excessif de votre goût singulier, qui vous fait preferer une Femme, qui n'est pas belle, à-beaucoup-près, à une charmante Personne, qui reünit, à tous les charmes, toutes les qualités et toutes les vertus! —Vous l'aimez? C'est votre amie? —Je la cheris comme une sœur, comme si elle était ma fille: nous sommes si bien unies, que le mal qu'on fait à l'Une, est fait à l'Autre; et le bien qu'on ferait à Elisenne, me serait plûs sensible, que le bien fait à moi personnellement. —Ce mot me decide (repondit l'Amoureux); j'épouserai votre Cousine, pour vous montrer à quel point je vous adore. —Mais il faudra l'aimer, pour m'aimer veritablement (dit naïvement la Dame). —Oui, oui, Femme adorable, je l'aimerai: mais nous serons toujours tous-trois ensemble? —Hô! pour celui-là oui. —Hé-bien, c'est une chose decidée. —Je vais appeler ma Cousine: Vous alez voir comme elle est charmante-! Elle l'appela sur-le-champ.

Elisenne n'avait jamais été si bien: Elle était mise simplement, mais avec un goût infini: on voyait toute la legèreté

de ſa tâille : une douce émotion (car elle avait tout entendu) animait encore ſes traits ét ſon teint; le ſon de ſa voix, un-peu alterée, alait à l'âme. Mad. Decrènne dit à l'Amant: —Voyez comme elle eſt belle-! Il ne put ſ'empêcher d'admirer, ét il ne trouva pas que le ſacrifice fût aſſés grand. —Hà ! je voudrais que Mademoiselle fût moins aimable, pour vous mieux prouver mon attachement, Madame-! La Jeune perſonne ne fut point bleſſée de cette reponſe : Elle dit à l'Amant, qu'il pouvait adorer ſa Cousine, ét que loin d'en être jalouse, elle en-ſerait plùs flatée, que d'un hommage perſonnel. Ces nobles ſentimens, qui ſans-doute n'étaient pas trop naturels, achevèrent de decider l'Amant. On le presenta au Mari ét au Frère, qui lui donnèrent mille marques d'eſtime ét de conſideration. Il eſt revenu tous-les-jours; ét à chaque-fois, il ſ'en-retournait plùs amoureux de Mad. Decrènne: On dit en-effet, que c'eſt la Femme la plùs ſeduisante qui exiſte, par la douceur touchante de ſon âme ét de ſa voix, qui eſt l'expreſſion fidelle de la première. Elle a trouvé un moyen, pour faire aimer ſa Cousine : Toutes-les-fois que l'Amant

venait, elle fesait asseoir Elisenne à-côté d'elle, ou sur ses genoux; mais toujours panchée dans ses bras; elle la caressait pendant que l'Amant lui debitait des douceurs; s'il baisait une main, c'était celle d'Elisenne, qui l'a fort-belle; mais cependant un-peu moins que mad. Decrènne: aussi cette Dernière avait-elle l'attention d'avoir toujours les mains couvertes.

Ces moyens ont reüssi: le mariage s'est fait ce matin: Elisenne est aimée de son Mari, quoique mad. Decrènne ait toujours la première place dans son cœur. Nous verrons ce que cela deviendra: Revenez dans six mois, un an, deux ans, trois, six; je vous raconterai ce que j'aurai decouvert; car je compte m'établir à Paris, et je ne perdrai pas de vue cette avanture-.

Ainsi parla le Major. Je le quittai, en le remerciant, et je courus chés M. Dorval.

SUITE DU PORTEFEUILLE.

Il m'attendait: —Spectateur-nocturne, me dit-il, j'ai quelque-chose de bien-interessant à vous raconter? Mettez-vous-là-. Je m'assis, et l'Homme aux grandes affaires daigna employer plûs d'une heure-et-demie, à me raconter des

details si beaux, ét si frappans, que j'arrangeais dans ma tête, tout en l'écoutant, le plan d'une pièce, dont ils feraient la base. Ainsi je vais prendre ici la forme dramatique.

En quittant M. Dorval, je courus chés la Marquise. Je lui racontai la suite de la LAIDE PREFERÉE: Ensuite j'exposai mon plan de Comedie: Elle m'encouragea, ét j'alai travailler

Je n'eus pas de rencontre. En chemin, j'avais trouvé le titre ét l'épigrafe: je fis un acte, avant de me coucher. Je m'éveillai à onze heures, ét à huit du soir les trois autres étaient achevés. J'étais enchanté de pouvoir les lire à la Marquise, ét je me hâtai de me rendre chés elle: Mais j'éprouvai un petit retard.

LXVIII NUIT.

CONCLUSION DE LA BROUETTE.

Le Jeunehomme, amant de la Jolie-blonde du carrefour Bussi, avait vu la Marquise; je l'avais présenté: Mad. De-M*** avait employé les raisonnemens, ét opposé les convenances, pour l'éloigner d'un mariage mal-assorti: mais quoique l'estimable Jeunehomme eût paru l'écouter avec attention, bientôt néanmoins l'amour parla plus haut que les con-

venances ſociales. Cependant, il ne ſe fût peut-être decidé de longtemps au mariage, ſans un incident inattendu.

Un ſoir, il avait engagé l'aimable Blonde à lui rendre une visite. Elle reſta peu; ét comme le Jeunehomme ne voulait pas qu'on s'aperçût de ſa ſortie de l'hôtel, il fit paſſer ſa petite Femme par une porte-de-derrière, ét la conduisit à-pied, en lui donnant le bras. Ils alongèrent le chemin, prirent par le quai, ét revenaient par la rue Daufine, lorſque tout-près de l'angle du Carrefour, ils furent obligés de ſe ranger, à-cauſe des voitures. Un Cocher de Petitmaître, ſans s'inquiéter des Piétons, voulut doubler la file, malgré le manque d'eſpace; il rasa le mur, accrocha une autre voiture, ét pour ſe debarraſſer, ſerra davantage encore. Agathe fut pouſſée ſur ſon Amant, le pied lui manqua, elle alait être écrâsée, ſans la vivacité avec laquelle le Jeunehomme l'enleva dans ſes bras, juſqu'audeſſus de ſa tête, tandis que la voiture paſſait. Il était furieux. Lorſqu'il la vit en-ſûreté, dans une boutique, il s'élance, atteint la voiture, caſſe la glace d'un-coup-de-canne, ét provoque l'Imprudent, qui fesait aler ventre-à-terre. Mais quel fut ſon éton-

nement de reconnaître un Homme-en-place!... Il se retira promptement, et remena la belle Agathe chés sa Mère. Il était si ému, qu'il ne pouvait parler. Il sentait au-fond de son âme, que s'il avait perdu sa Maîtresse, c'était fait de son repos, de sa tranquilité; que la vie lui aurait été insupportable. Il declara donc à la Mère, qu'il pretendait épouser Agathe au-premier jour possible. Il s'en retourna plein de cette idée.

Le lendemain, il fit commencer les preparatifs. A tout ce qu'on lui dit, il ne repondait autre chose, sinon, —Elle est necessaire à mon existance-. Le Jeunehomme avait un Tuteur, homme sensé, qui employa tous les moyens possibles, jusqu'à l'Autorité, pour empêcher ce mariage. Il ne put reüssir. Mais pendant ces demarches, le Jeunehomme fut reconnu de l'Homme-puissant: Un soir, qu'Agathe revenait en brouette de chés son Epoux, elle fut entourée et conduite dans un Couvent, dont une Dame-de-qualité était abbesse. Agathe ne s'aperçut où elle était, que dans la cour du Monastère: Elle voulut resister: mais on ne l'écouta pas. Elle fut enfermée, et cependant traitée avec les plûs grands égards.

Une heure après, il vint un ordre du Roi au Jeune homme de partir pour son Regiment le soir-même. Il n'eut que le temps de faire mettre les chevaux, et de prendre une malle. A la première poste, il écrivit à son Amante. On remit la lettre, et Agathe fut obligée d'y repondre ce qu'on lui dicta. L'erreur dure encore. Agathe est au Convent; son Amant lui écrit à toutes les postes; elle lui repond, et il ne se doute de rien. On se propose, avant qu'il puisse être de retour, de disposer les choses de-façon, qu'Agathe soit mariée, ou hors d'état d'accepter la main de son Amant. Quant à la Mère, on l'a intimidée tout-à-la-fois, et flatée par des promesses; desorte qu'elle ne peut ni resister à l'Autorité, ni se plaindre.

Voila ce que j'appris de la Mère d'Agathe elle-même, le soir que j'alais pour lire le premier acte à la Marquise. Je previens que je vais placer ici la Pièce entière, c'est-à-dire en quatre actes, quoique je me propose, cette année 1787, de la presenter aux ITALIENS *,

* Ce Theatre se fait honneur, en accueillant aujourdhui les Pièces morales, et la froideur qu'il temoigne pour l'odieuse bonffourie. On a vu dernièrement (vendredi 27 juillet—7) la manière

reduite à trois actes, cette coupe étant naturelle, et plus avantageuse pour la representation.

Comme je me disposais à commencer la lecture d'une Pièce que je croyais un chefd'œuvre, parceque je venais de l'achever, je fus surpris et charmé de voir que la respectable Marquise m'avait menagé un petit Auditoire choisi: les deux Demoiselles Demerup et leur Bellemère, Elise, Adelaïde, et Françoise-Sellier. La satisfaction adoucit le son de ma voix. On me demanda la traduction de l'épigrafe latine, et je repondis, qu'elle se trouvait dans le 1.er acte.

---

dont le Public s'est fait justice d'une mauvaise Parodie: Ce n'est pas un sacrilége de parodier un Opera: mais il faut que la critique soit fine, spirituelle, utile à l'art-dramatique: si elle manque de ces qualités, elle peut devenir un libelle punissable: Je l'avoue, il ne fut jamais de circonstance qui m'ait donné plus d'estime pour ma Nation; quoique prévenue, elle fut juste. J'attendais avec peine quelle serait l'influence de l'enthousiasme brutal de quelques Particuliers, lorsque je vis avec une satisfaction infinie, la saine Partie du Public se revolter contre les platitudes degoûtantes, et les lâches personalités. Quelqu'un dit, —C'est une Cabale! —Oui, la cabale du Bon-sens contre le genre. Bientôt l'indignation s'en mêla, et les Acteurs, qui jouaient malgré eux, achevèrent à-regret cette miserable Rapsodie.

SA MÈRE L'ALAITA,

Pièce en quatre actes.

Venerat hùc Dryope. . . . . .
Inque ſinu puerum qui nundum impleverat annum
Dulce ferebat onus, tepidique ope lactis alebat.

Perſonnages.

M. DE-FORTVILLE, riche negociant.
Madame DE-FORTVILLE.
FORTVILLE, fils-aîné.
Deux Enfans, le FRERE ét la SŒUR.
CHARLOTE, jeune anglaise deſtinée à Fortville.
Valentine, femme-de-chambre de Madame De-Fortville ét de Charlote.
Champagne, laquais de M. De-Fortville.
M. D'ORVAL, directeur de la Compagnie.
Le Marquis de Saintfal, ſon fils adoptif.
Dupré, valet de M. D'Orval.
Jacquesſon, un jockey.
La Veuve SAINTALBIN, pauvre femme.
Georgette ét George, ſes deux aînés.
Un Vieillard, père de Dupré.
Champagne, valet de M. De-Fortville.

La ſcène eſt chés M. De-Fortville, chés M. D'Orval, ét chés la Veuve Saintalbin.

Prologue. Ce n'eſt pas aſſés de prêcher aux Femmes le devoir d'alaiter elles-mêmes leurs Enfans, de former leurs premières idées, de les preserver des dangers physiques ét moraux; il faut encore frapper leur imagination par l'exemple, ét vivifier leur goût par des

Pièces-de-theatre, dont l'efficacité vienne du ſentiment. C'eſt ce que j'entreprens dans ce petit Ouvrage, qui n'eſt ni un Drame proprement dit, ni une Comedie. Je l'ai ſimplement intitulé *Pièce en quatre actes*. On y voit une tendre Mère, qui recueille de bonne-heure les fruits de ſes ſoins, de ſa tendreſſe, de ſa ſurveillance jamais interrompue. J'ai ſaiſi la verité dans un évènement recent, pour être utile à mes Concitoyens. Car ce doit être le but de tout Auteur-dramatique.

PREMIER ACTE.

I ſcène. *Fortville* (*arrivant du dehors*): *Champagne* (*un peigne à la main*).

Fortville (*renvoyant Champagne*): Je ſuis occupé... Je n'ai pas beſoin de vous... A mon retour du Collége...

Champagne. Soit.

Fortville. Eſt-il jour chés ma Mère?

Champagne. Non.

Fortville (*à-part*): J'aurai le temps... Miſs Charlote n'eſt pas deſcendue?

Champagne. Non.

Forville. Alez.

II ſcène. *Fortville* (*devant une table*): Il eſt bon d'écrire tout ce qu'on fait, pour ſe rappeler le bien, et rougir du mal... Puiſſé-je n'avoir jamais à rougir!

(*Il rêve un moment ; puis il écrit*) : Ce matin... eſt un jour memorable!.. Je viens d'inſtruire Monſieur D'Orval... Il ne ſait pas mon nom... J'eſpère, lorſqu'il l'apprendra, que le ſeul Ennemi de mon Père... car il n'a que celui-là... va devenir ſon meilleur ami... Que ma Mère et Charlote ſeront contentes !..... J'ai beſoin de faire quelque-chose qui leur ſoit agreable... (*Tirant deux Portraits*) Les voila... Tout eſt ôté... Plus de brillans : ces traits cheris n'ont pas beſoin d'un ornement étranger... Que ma Mère a de bonté ! voila comme ſerait la Vertu..... Et Charlote, comme elle eſt belle!.. C'eſt ainſi que pour ſe faire adorer des Mortels, ſe montrerait la Beauté... J'ai du chagrin cependant ! Ma Mère ſemble moins contente de moi qu'autrefois!... Charlote me boude, depuis quelques-jours.... Quand on n'a rien à ſe reprocher, on doit être tranquile... D'où-vient donc ne le ſuis-je pas? C'eſt que je redoute l'indifference d'une Mère cherie; c'eſt que de Charlote ſeule depend mon bonheur..... Ce que je viens de faire me conſole... Et-puis, j'ai cette pauvre Femme... Si je pouvais lui ſuffire, ſeul! Je l'eſpère : au moment où toutes mes reſſources étaient épuiſées, en voici une

qui ſe trouve ſous ma main... (*Il tire un portefeuille*). Il faut noter cela. (*Il écrit: Valentine traverſe le fond*).

III ſcène. *Fortville*; *Valentine* (*à l'écart*)

Valentine (*à-part*). Le voila!

Fortville (*examinant le portefeuille*) Il eſt fourni! Billets de la Caiſſe, 6 mille livres... Coupons de la Compagnie, 24-mille livres,.. Encore des billets de la Caiſſe... Actions... Aſſurances... Cela fait plûs de cent-mille livres!... Il faut voir les Petites-affiches: On donne toujours une recompenſe: c'eſt pour la pauvre Veuve et ſes Enfans. (*Il ſerre le portefeuille*).

Valentine (*à-part*): Que veut-il dire?

Fortville (*à-demi-voix*): Bleſſée!.. huit Enfans! et ſans ſecours!... Belle Charlote! c'eſt pour cette Infortunée, que vous m'avez prêté... Si elle le ſavait, comme elle ſerait contente! car elle eſt auſſi genereuse qu'elle eſt belle!... Une idée me vient! Si ma Mère desapprouvait ma liaison avec le Marquis de-Saintfal!... Je recherchai ce Jeunehomme, quand il était infortuné... Aujourdhui, protegé par un Millionnaire, qui, dit-il, veut épouser la Comteſſe de Saintfal, pour ſervir de père à ſon Fils, il change, il devient important... Mais, pourquoi le

juger mal?... Il me previent encore, & je l'aperçois... Oui, j'avais tort... Il me donne la leçon, de ne pas juger ses Amis precipitamment. (*Valentine se retire, lorsque le Marquis paraît*).

IV scène. *Fortville; le Marquis.*

Le Marquis (*ses livres sous son bras*): Bon-jour, Fortville! Es-tu prêt?

Fortville. Mon Ami, je ne saurais sortir avec toi, ce matin; j'ai quelque-chose à faire.

Le Marquis. Liberté! (*regardant sur la table*): Mais qu'as-tu là?... C'est le portrait de ta Mère! (*d'un air de pitié*): Toujours tendre fils!

Fortville. C'est la meilleure des Mères... Regarde ce Portrait, qui respire la bonté; il ne rend qu'à-demi celle de son Original.

Le Marquis. Je ne te conçois pas! toujours aimant! toujours affectueux!.. Moi, je n'aime rien

Fortville. Tu n'as donc jamais reçu de bienfaits; car tu serais un monstre?

Le Marquis. Et cet autre portrait?... C'est la jolie Charlote!.. Elle est bien!.. Il manque une riche bordure....

Fortville (*serrant les portraits*): Je l'y remettrai...

Le Marquis (*riant*): Est-ce que ... tu

l'aurais vendue !... Mais, dis-moi? que fais-tu de ton argent ? tu ne te divertis pas : toujours ſerieux, appliqué, tu es bien le plûs ennuyeux camarade.... (*à-part*) : Si je n'avais pas envie de te ſouffler Charlote....

Fortville. J'ai des jouiſſances que tu ne connais pas: mais qui t'enchanteraient comme moi, ſi tu en avais eſſayé.

Le Marquis. Et ces jouiſſances....

Fortville. As-tu quelquefois remarqué le plaiſir qu'une Jeune perſonne trouve à nourrir les Oiſeaux qui l'amuſent, le petit Epagneul dont elle eſt idolatre ?

Le Marquis. Oui : Mais ce ſont-là des ſimplicités.

Fortville. J'en conviens : mais ſuppoſons, qu'aulieu d'Animaux, qui ſeraient beaucoup mieux en liberté, ce ſoient des Hommes... des Enfans, que l'on conſerve à l'Etat : l'amuſement frivole eſt alors un plaiſir noble, important, delicieux...

Le Marquis (*froidement*) Tu ne feras que des Ingrats.

Fortville. Je ſuis reconnaiſſant; pourquoi les Autres ne le ſeraient-ils pas ? J'adore ma Mère, parcequ'elle a tout fait pour moi : J'aime à devoir à mon Père l'honneur, la fortune;... ét le bonheur à cette aimable Charlote, qui rem-

plit mon cœur ; par un ſentiment honnête, tendre, en le preservant des écarts! Oui Marquis, je vois dans mon Père un Maître cheri; dans ma Mère une tendre bienfaitrice : je prefère Charlote à moi-même... J'ai travaillé pour eux-tous, ce-matin... Ma Mère eſt ſenſible, compâtiſſante: Elle verra ce qu'eſt ſon Fils... Charlote ... me connaîtra...

Le Marquis. Pour moi, ma Mère m'abandonna, dès que je fus né : Mon Père n'a pas un inſtant ſongé à moi ; il n'a placé que du viager : Quant à Monſieur Dorval, qui recherche aujourdhui ma Mère, ne ſais-je pas ſes motifs Il veut l'épouser, m'adopter, m'enrichir, parceque je ſuis marquis, et que ſa vanité ſera flatée : Il veut couvrir ſa roture par ma qualité: Peutêtre a-t-il quelque Parente, qu'il fait élever en demoiſelle dans un Couvent, et qu'on va me proposer au premier jour... Mais je me ferai valoir, je t'aſſure !... Je ne tiens à Perſonne ; je n'aime Perſonne; parceque tous Ceux qui ont des rapports avec moi, ne ſongent qu'à eux..... Et toi-même, mon Chèr, tu es dans le même cas : on t'aime, c'eſt parcequ'on y trouve du plaiſir....

Fortville. Alte-là, Marquis : c'eſt avec peine que je viens de vous entendre

parler de vos Parens: mais je ne souffrirai pas que vous calomniiez les miens.

Le Marquis. Monsieur ne souffrira pas!

Fortville. Non, Monsieur, assurément.

Le Marquis. Pour le fils d'un ... Marchand, vous êtes bien haut!

Fortville. Monsieur, c'est un devoir que je remplis.

Le Marquis. Votre premier devoir est d'être honnête, et de menager vos expressions.

Fortville. Parlons d'autre chose.

Le Marquis. Adieu, Monsieur: Je vous fesais trop d'honneur.

Fortville. Marquis, vous vous fâchez! vous avez donc tort, c'est la règle.

Le Marquis. Si vous en valiez la peine, je vous ferais voir la difference qu'il y a de vous à moi... (*Il sort vivement, mais en entendant parler Fortville, il s'arrête à-l'écart*).

V scène. *Fortville, Valentine (entr'ouvrant la porte.)*

Fortville (seul) Me voila peutêtre un ennemi!... Mais je n'ai pas tort, et je me suis moderé autant que je l'ai pu. (*tirant le portefeuille*) Je voulais lui montrer ce portefeuille....

Valentine. C'est bien un portefeuille... et qui me paraît très-garni!... Mais le

Marquis revient! (*Elle ſe retire un-peu*).

VI ſcène. *Fortville; le Marquis.*

Le Marquis (*reſté à-l'écart, rentrant penſif et paraiſſant embarraſſé*) Rien! rien! ne bougez pas!

Fortville. Mon Ami, pourquoi nous brouiller?

Le Marquis. Moi! point-du-tout!

Fortville (*à-part*). Il a le cœur bon... (*haut*) Je voulais te montrer un portefeuille?

Le Marquis (*avec ſatiſfaction*). Hâ-hâ! voyons!

Fortville. Il y a pour plûs de cent-mille francs: le voila.

Le Marquis(*le viſitant*) Il eſt vrai!... Qu'en feras-tu?

Fortville. Je le rendrai dès aujourdhui, ſi je puis decouvrir le Propriétaire.

Le Marquis. En ſais-tu les moyens?

Fortville. Oui, les Petites-affiches.

Le Marquis. Tu ſais qu'il y a toujours une recompenſe... (*examinant le portefeuille*): Elle ſera conſiderable!

Fortville (*avec joie*) Conſiderable!

Le Marquis. Certainement!... Si tu veux, nous nous divertirons....

Fortville (*froidement*). Hà! Marquis! tu n'y penſes pas! des Malheureux peuvent garder une recompenſe;

mais des Gens comme nous, s'ils la reçoivent, ne peuvent en disposer qu'en faveur de l'Infortune.

Le Marquis (*avec rougeur et depit*) Vous avez raison! (*Il tient encore le portefeuille qu'il examine*) (*à-part*) Hâ! quel trait de lumière!... (*haut*): Ce portefeuille est riche! (*le rendant*) De quand l'as-tu trouvé?

Fortville. Hier-soir, en-rentrant.

Le Marquis (*desintereſſément*): Tu n'en as parlé à Perſonne?

Fortville. Non: mais je fais mettre dans les Papiers publics que je l'ai trouvé.

Le Marquis. Je te conseille d'attendre qu'on reclame: si l'on savait qu'un Jeunehomme a trouvé un pareil tresor, de Malhonnêtes-gens...

Fortville. Le conseil est bon! je le suivrai.

Le Marquis (*à-part*) Il le gardera! (*haut*) Voici Quelqu'un... (*à-part*) Quelle decouverte!...

Fortville. C'est Miss Charlote! Elle vient... chés ma Mère.

VII scène. *Fortville, le Marquis, Charlote, Valentine.*

Charlote. Hâ! Messieurs! pardon! mon intention n'était pas de vous interrompre!

Le Marquis (*vivement*) Ne regrettez pas la faveur que vous nous faites involontairement !... Quelle beauté ! Quelle fraîcheur !... En vérité, Mademoiselle, les Anglaises ſont les ſeules belles Femmes de l'Europe ! Pour moi, je vous jure, que je ne veux aimer qu'une Anglaise... Quelle taille !

Charlote (*embarraſſée*) Monſieur, vous me ſurprenez !

Le Marquis. Hé ! ne rougiſſez pas, Mademoiselle, de recevoir les éloges que meritent vos attraits raviſſans ! Sur mon honneur...

Charlote (*ſesant une reverence*) Monſieur, il eſt impoli de louer en-face, comme vous faites.

Fortville. Je le ſens auſſi, Marquis.

Le Marquis. Je le crois ! tu es jaloux de ce que je m'y prens mieux que toi.

Valentine (*au Marquis*) Je crois que Monſieur ſe trompe.

Le Marquis. C'eſt l'avis de la jolie Duègne ! (*Charlote ét Valentine ſe retirent*).

Le Marquis. Elles ſ'en-vont... (*riant*) Va, va, ce que j'ai dit, ne fait pas de peine... Adieu, Monſieur Fortville : ét toujours votre ami. (*à-part*) : Vous ſerez obſervé !

VIII ſcène.

VIII scène. *Fortville (seul)* Il a des defauts: mais au-fond je le crois bon ami. Il faudra parler en bien de lui à M. Dorval, lorsqu'il me connaîtra, et prouver ainsi au Marquis, que mon attachement n'est pas sterile!... Charlote s'est retirée... sans entrer chés ma Mère... Mais elle revient....

IX scène. *Fortville, Charlote, Valentine.*

Charlote. Monsieur Fortville est encore ici!... Vous avez oublié vos amusemens journaliers, et votre cher Marquis... s'en-va tout-seul?

Valentine (à Charlote) Mais c'est après les confidences.

Fortville (à Charlote) Oui,... belle Charlote.

Charlote. Alez-vous l'imiter!... Ce mot, Belle,... ne me flate plus, dans votre bouche.

Fortville. Vous seriez fâchée!... hâ! croyez que si je ne vous ai pas encore rendu... l'argent... que vous m'avez prêté... c'est que...

Charlote. Vous redoublez vos torts! quand j'ai obligé, Monsieur, je n'en suis jamais fâchée: vous aviez besoin d'argent sans-doute: je suis trop heureuse d'avoir pu vous en offrir... Je vous boude;... mais,... examinez-vous?

Fortville. Je ne trouve rien.... Daignez m'apprendre...

Charlote. Votre Mère vous le dira.

Fortville. Et Miſs Charlotte auſſi me deſſert auprès de ma Mère!

Charlote (*prête à le quitter revenant ſur ſes pas*). Que voulez-vous dire?

Fortville (*avec abandonnement*). Je ſens le beſoin d'aimer... je ne ſens que lui... Et ... tout-le-monde m'abandonne... Mon Père, depuis quelque-temps, eſt grave, ſerieux, ſevère même: ma Mère... autrefois ſi tendre..... n'a plus pour moi... la même ſenſibilité: Miſs Charlote me fait des reproches que je n'ai pas merités...

Charlote. Vous êtes ingenieux à vous tourmenter!...

Fortville. Si l'on croit ce que l'on deſire, on realise encore plûs aiſement ce que l'on redoûte.

Charlote. Votre Mère, la bonté-même, ne ſerait pas bonne pour vous!... Son cœur ſenſible pour tous les Infortunés, va les chercher, elle les devine, elle les conſole; ſouvent elle les rend heureux; et... elle negligerait le bonheur de ſon Fils... de ſon Fils aîné!... Enverité, Fortville, vous n'y penſez pas!

Fortville. Et... ſi je vous priais de repondre pour vous-même?...

Valentine (*à Charlote*) Vous regardez Monſieur d'un air étonné, comme ſ'il avait des torts reels à vous reprocher!... tandis que c'eſt lui... Alons, Mademoiſelle, repondez-lui donc ?

Charlote. Et que direz vous ?

Fortville. Rien... hô ! rien-du-tout...

Charlote (*vivement*) Mais moi, je ne veux pas avoir tort avec vous! Il faut parler, Monſieur.

Fortville. Miſs Charlote, veut bien être mon ami, mon camarade : mais... elle ne veut pas être ... mon amante.... Elle dedaigne mes ſentimens..

Charlote (*à Valentine*) Voila ce qu'il dit toujours... (*à Fortville*) Vous aggravez vos torts.... Je vais auprès de votre Mère. (*Elle ſort*).

X ſcène. *Fortville*, *Valentine.*

Fortville. Hâ ! Miſs Charlote!...

Valentine. Et c'eſt vous qui vous plaignez !... Mais, ſavez-vous, Monſieur, que depuis quelque-temps, votre conduite eſt inconcevable ! Autrefois vous étiez attentif ; prevenant ; on ne vous voyait occupé que de votre Mère... qui vous aimait !... A-present vous ſortez, vous avez des ſecrets... Ce matin, par exemple, vous étiez dehors avant ſept heures... On vous voit triſte quelque-

fois, quelquefois joyeux, ſans ſujet.... que je ſache... Vous parlez ſeul...

Fortville (*froidement*) C'eſt que je recite, Valentine.

Valentine. Que recitiez-vous tout-à-l'heure? c'était une drôle de leçon!

Fortville. Je ne vous entens pas!

Valentine (*riant*) Je vois bien des choſes, Monſieur! (*du ton familier*) Dites-moi, là, ce que vous faites de votre argent? car vous en aviez, et vous n'en avez plus?

Fortville (*ſechement*) Je l'ai placé.

Valentine. Vous l'avez placé! hô! il eſt donc bien vrai, que vous ne reſſemblez guère aux Jeunesgens de votre âge?... Mais en ce cas, il falait avoir recours à Madame, plutôt qu'à Miſs Charlote... Quelle joie pour une Mère, de voir un Fils à votre âge, bon-menager, tandis que vos Pareils depenſent en folies!... Où donc avez-vous placé? dans les fonds publics, ou ſur des Particuliers?

Fortville. Bien ſolidement.

Valentine. Ce n'eſt pas du viager!

Forville. Vous êtes bien curieuse!

Valentine. Vous voyez le Marquis de Saintfal; et je crains fort... que la meilleure des Mères, la plûs économe, pour ſa parure, pour ſes amuſemens, n'ait dans ſon Fils-aîné.. un.. charmant.. Vaurien, qui...

Fortville. J'honore ma Mère, ét je ne fais pas cet outrage à ſes vertus, aux ſoins qu'elle a pris de moi dans mon enfance, que de les profaner par des vices !... Elle m'a nourri de ſon lait ; je ſuis entiérement ſon fils ; ét je le prouverai !... J'attens l'inſtant de me preſenter, avant d'aler où mon devoir m'appelle.

Valentine. Demandez-lui... ce qui vous manque d'argent ?

Fortville. C'eſt ce que je ferai dans quelques jours.

Valentine. Voulez-vous que j'engage Mademoiselle Charlote à la preſſentir ?

Fortville. Il eſt inutile : je parlerai moi-même. (*à-part*) La preſſentir !... tout-le-monde ſ'aperçoit que je ne ſuis plûs auſſi tendrement aimé de ma Mère !... (*à Valentine*). Je ne ſerai pas longtemps dehors. (*il ſort*).

XI ſcène. *Valentine ſeule.* Il y a quelque-chose ici !... voila deux-fois qu'il ſort dans la matinée... Parlerai-je ? Attendrai-je ?... Attendons... Il ne faut pas donner d'inquiétude mal-à-propos..... Mais auſſi, je parlerai, dès que je croirai le devoir !

XII ſcène. *Valentine, M. DeFortville, Mad. De-Fortville, Charlote.*

Valentine (*à Charlote*) Il vient encore de sortir: mais j'observerai toutes ses demarches. (*Elle sort*).

XIII scène. *Les Mêmes.*

M. De-Fortville. Votre Fils change, mon Amie?... Qu'a-t-il?... Je le trouve concentré, depuis quelque-temps?..... Deviendrait-il poète?... C'est une maladie de son age... Entre nous, vous l'avez élevé... trop mollement... Vous l'avez trop longtemps traité en Fils-adoré... On dirait... qu'il veut se faire valoir... En consequence je lui parle avec un-peu plus de reserve.

Mad. De-Fortville. Je vous assure, mon Ami, qu'à dixhuit ans, il a toute l'innocence de huit ou neuf.

M. De-Fortville. Vous êtes mère, et mère indulgente!... Pour moi, je m'aperçois qu'il éprouve un vide, puisqu'il recherche une société hors de chés nous... Si je l'occupais de mon commerce? Il verrait mes relations dans les deux hemisphères: De grandes idées retardent l'essor des passions... Il va finir ses études, commencées un-peu tard!

Mad. DeFortville. Il les a mieux faites, que Ceux qui les ont achevées avant l'intelligence.

M. DeFortville. Soit: Mais sa concentration est un symptôme qui m'inquiète.

Mad. De-Fortville (*fouriant*) C'eſt l'ouvrage de Charlote.

Charlote. A moi? O mondieu-non! Il jouait autrefois avec moi; nous courions dans le jardin. J'étais aſſés bonne pour ne jamais refuſer... Aujourdhui, Monſieur change de manière... Il m'a dit hier, qu'il falait que j'euſſe l'air plus français!... que j'étais d'une familiarité trop naïve, pour mon âge... Je l'ai regardé, d'un air bien anglais, je vous aſſure!

M. De-Fortville (*riant*) C'eſt cela, juſtement!... Ma belle Charlote, tu ne lui en veux pas, pour cette bagatelle?

Charlote. Si; je ſuis piquée.

Mad. De-Fortville. Ecoute, ma chère Fille: Quand nous l'avons envoyé à Londres, pour y apprendre votre langue et vos usages, au ſein de ta Famille, il fut convenu que tu viendrais ici, à ton tour, pour connaître notre langue, nos usages, et le caractère de ton Mari futur: Lui trouves-tu des defauts eſſenciels?

Charlote. Hé non, hé non, ma Bonne-amie!

M. De-Fortville. Paſſe donc tout le reſte: On eſt trop heureuse, en menage, quand on a un Mari ſenſé!

Charlote. Il vient de me dire, tout-à-l'heure, que j'étais ſon ami, ſon cama-

rade, plûtôt que ſon amante! Je n'entens pas cela, et je voudrais ſavoir...

Mad. De-Fortville (*riant*) Une Françaiſe de ton âge, l'aurait entendu...

Charlote. Il a donc raiſon?

Mad. De-Fortville. Tu es bien, ma Fille, comme te voila.

Charlote. Ce n'eſt pas ce qu'il penſe!... L'autre jour, il approuva une Dame, qui aſſurait que j'étais... belle... plûs belle... qu'une Françaiſe... ét... que j'avais moins de grâces... que j'étais un garſon... Je l'ai entendu; j'étais derrière la charmille. Il ne s'en doute pas..... Et c'eſt depuis cela, que je le boude.

M. De-Fortville. Mais on disait, que tu es belle, ma Fille, ét Fortville le ſentait... Oui, Miſs Charlote, vous êtes belle avec nobleſſe: Si vous jouez, ſi vous courez, c'eſt nous qui l'avons voulu, pour vous fortifier, ét que notre Fils n'ait pas une langoureuse pour épouse: la ſanté eſt le premier des charmes.... N'en veux pas à Fortville!..... Tu l'auras grondé?

Charlote (*d'un air careſſant*) Mais... non! pas beaucoup... un-peu boudé.... Soyez ſûrs que ce n'eſt pas moi qui ſuis cauſe de ſa melancolie... c'eſt plutôt ſon nouvel Ami... Il ſont des affaires enſemble.

Mad. De-Fortville. Je crois effectivement que Charlote ne l'a pas chagriné! Elle eſt bonne, ſenſible... Tenez, mon Ami, voyez ces beaux ieux: deux mots viennent de les rendre humides... (*Elle embraſſe Charlote*) Il eſt une autre cauſe, qu'il faudra que je penètre, mais ſeule... Je l'entens: va, Charlote, avec ton Beaupère... Je vous ferai part de mes decouvertes. (*Charlote ſort en courant, et fesant courir* M. *De-Fortville*).

XIV ſcène. *Mad. De-Fortville* (*ſeule*). Mon Fils aurait-il quelque peine ſecrète? Son nouvel Ami... C'eſt un Marquis... Il faudra que je m'informe... Fortville a dixhuit ans: il eſt ſenſé, raiſonnable.... et il devient rêveur!... Une paſſion... Mais non... il aime Charlote.... Cependant, il trouve en elle des choſes à reprendre... Cela m'inquiète.

XV ſcène. *Mad. De-Fortville, Fortville.*

Fortville (*entrant un livre à la main, mais fermé*) Le portefeuille eſt à M. Dorval! Dès que j'aurai vu ma Mère.... Ce vers de mon Ovide me la rappelle! Il montre Dryope, portant ſon Fils dans ſes bras; et lui donnant ſon lait..... On croit la voir... Changée en lotos, elle le demande encore, à l'inſtant où l'écorce va couvrir ſa bouche pour jamais...

Ce trait eſt touchant ! Il m'a fait repandre des larmes !... (*apercevant ſa Mère, et courant à elle*) : Hà ! tu es ſeule, Maman !

Mad. De-Fortville. Je t'attendais, mon Fils.

Fortville, (*lui baisant la main*) Tu m'attendais !... Et moi, Maman, depuis longtemps, je brûle d'envie de te parler en particulier... J'ai une peine...

Mad. De-Fortville. Je m'en ſuis apercue !... Confie-la moi ? tu ſais que je ſuis ta bonne-amie, ta confidente... Quel eſt le ſujet de ta peine ?

Fortville. Je n'ose.. preſque.. te le dire... Maman ! raſſure-moi ?

Mad. De-Fortville. Te raſſurer !.... tu as besoin que je te raſſure !... tu ne connais donc pas le cœur de ta Mère !... Mon Ami, rien dans la nature n'a la force de l'attachement d'une Mère pour ſon Fils... c'eſt à toi de me raſſurer : tu me donnes de l'inquiétude !

Fortville. Je puis-te parler ſans craindre de te fâcher !

Mad. De-Fortville (*à-part*) Que va-t-il me dire ?... Parle, mon Fils ! ne me cache rien !... Nous avons le même honneur, le même bonheur ; la ſeule difference, c'eſt que je ſentirai tes peis

nès ou ta felicité plûs vivement que toi-même. (*Elle le preſſe contre ſon cœur*).

Fortville. Hâ ! tu m'aimes encore !

Mad. De-Fortville. Tu lisais en entrant ? Quel eſt ce Livre ?

Fortville. Je lisais le trait de Dryope.... Quel charmant tableau !

Mad. De-Fortville. Je le connais : Il prouve combien les Mères ſont tendres !

Forville. Hâ-oui !... Maman, il faut te faire un aveu ?

Mad. De-Fortville (*à-part*) Je tremble !... Ta nouvelle liaison, avec ce Jeunehomme-de-qualité, cauſerait-elle le trouble où je te vois ?

Forville. Il n'a pas les mêmes ſentimens que moi ; mais je ne prendrai pas les ſiens... Maman, toi-ſeule, ét ta jeune Amie, causez toute ma peine.

Mad. DeFortville. Charlote ét ta Mère !

Fortville. Tu ne m'aimes plûs autant...

Mad. De-Fortville. Moi ! ne plus t'aimer autant !

Fortville. Et Charlote me boude !

Mad. De-Fortville. Mon Fils-aîné ! le ſoutien de ta Mère ?... l'image de ton Père... Tu m'es plûs cher que ma vie ! (*Elle le comble de careſſes maternelles*).

Fortville. Hâ ! tu m'aimes encore ! Je t'avais crue plûs tendre pour moi

Frère ét ma Sœur, que pour moi! ét qu'ils étaient, ... ce que je fus dans mes premières années!

Mad. De-Fortville. Mon Ami, ce ſont des enfans!... (*ſe composant*): mais vous êtes un homme, ou dumoins deſtiné bientôt à l'être... Il faut que vous commenciez à prendre de la conſiſtance, de la fermeté, de la gravité même, ét je dois y contribuer. Les careſſes enfantines ſont audeſſous de vous. Je dois à l'avenir vous conſiderer, comme le repreſentant de votre Père. Je vous aime autant, ét même plûs qu'autrefois:.. mais ſi mon cœur eſt toujours le même, la demonſtration doit changer: Elle vous eſt plûs honorable à-preſent; elle marque mieux, que vous êtes un homme.... C'eſt Charlote, que je careſſerai, au-lieu de vous; c'eſt elle qui aura tout ce que vous aviez dans votre première jeuneſſe: Elle eſt femme ét jolie; à ces deux titres, elle eſt encore une aimable Enfant. Pour vous, Fortville, alez vous inſtruire: alez, par la ſcience ét le merite qu'elle donne, vous préparer à être un-jour, la gloire, la conſolation de la Mére qui vous a nourri; le ſoutien de la jeune ét touchante Epouſe qu'elle vous deſtine.. Vous étiez ja-

loux de votre Frère ét de votre Sœur ! hâ ! peutêtre un-jour... que ſait-on ? eux ét moi, nous n'aurons de reſſources que dans le bon cœur, le merite, les talens de mon Fils-aîné ! une faillite.... un naufrage...

Fortville. Tu me tranſportes ! laiſſe-moi faire, Maman ! Hâ ! comme je vais étudier !... Ma Mère unjour.. tu pourrais avoir-beſoin de moi !... tu me trouveras !...

Mad. de-Fortville. Mon Ami, je puis te tutoyer, mais il eſt trop enfantin, que tu me tutoies.

Fortville (*avec reſerve*) Ma Mère !... je vous honore, je vous revère... Je ne vous tutoierai plus.

XVI ſcène. *Les Mêmes : Le Frère ét la Sœur, Valentine.*

Le Frère. Bonjour, Maman !

La Sœur. Je ne t'ai guère vu depuis hier, ma petite Maman !

Mad. De-Fortville. Mes chers Enfans ! vous voila tous-trois reünis dans mes bras !

La Sœur. Bonjour, mon grand Frère ! (*elle le lutine*).

Fortville. Bonjour, ma Sœur !... Un-peu de tranquilité !

Le petit Frère. Tu fais le père, mon Frère !

Fortville. Je ſuis comme il convient, mon Frère.

Mad. De-Fortville (*renvoyant les Enfans*) Alez avec votre Bonne, prendre l'air. (*à Valentine*): Que Champagne ſorte avec vous.

La Sœur. Alons, ma Bonne ! alons, ma Bonne. (*ils ſortent en-courant*).

XVII ſcène. *Mad. De-Fortville, Fortville.*

Mad. De-Fortville. Mon Fils ! les extrêmes ſont faciles; mais dangereux ! Tu es jeune; il ne faût pas denaturer les âges ! Je ſuis du ſentiment, que l'air, le visage, le rire, le ton, les paroles, tout enfin doit, comme la tâille, indiquer l'époque de la vie où l'on eſt; ſans quoi, c'eſt ſe deguiser, c'eſt mentir. Chaque âge a ſon amabilité, ſa decence: Une Douairière, qui veut prendre le ton enfantin, eſt ridicule, parcequ'elle ſort des convenances ét de la verité, en ſ'efforçant de retenir ce qu'elle n'a plus: Un Jeune-homme trop ſerieux, trop decidé, eſt plûs ridicule encore; il uſurpe aveuglement ce qu'il ne connaît pas... Regarde cette Eſtampe ! ce ſont les AMUSEMENS DE L'ENFANCE; elle offre une excellente leçon ! Tu vois que ce Petit garſon eſt reellement deguisé, avec les habits ét la perruque de ſon Père; cette Petite-fille eſt une vraie maſcarade, avec le mantelet ét les coîfes de ſa Mère...

Fortville (*à-part*) La ſageſſe trouve partout la morale!

Mad. De-Fortville. Mon Ami! ne ſois pas, avec moi, plûs enfant que ne le permet ton âge; avec ton Frère ét ta Sœur, plûs ſerieux qu'on ne l'eſt à dix-huit ans: Joue quelquefois avec eux ét avec tes Camarades: ſurtout, quand tu vas ſentir tes forces ét un talent naiſſant, ne va pas debuter par un Ouvrage à-pretenſion! une tragedie par-exemple! ce ſerait un malheur pour toi que d'y reüſſir! Écoute modeſtement les Hommes; n'interromps pas un Vieillard; la fin d'un diſcours ſimple en apparence, renferme toujours un grand ſens dans ſa bouche! Mon Fils! ne jetez pas votte ſcience audehors; laiſſez-la meûrir dans votre tête, pour qu'elle porte des fruits...

Fortville. Je ſuivrai vos conſeils, ma Mère, avec exactitude ét reſpect.

Mad. De-Fortville. Rien de trop, mon Fils!... Je voudrais ſavoir ta façon-de-penſer, au-ſujet de Charlote? Elle eſt belle; c'eſt la fille de nos Amis de Londres?

Fortville. Ma Mère, depuis longtemps j'ai une idée, qui ne m'abandonne pas un inſtant.

Mad. De-Fortville. Quelle eſt-elle, mon Fils?

Fortville. D'honorer ma Mère ét ma Maîtreſſe par quelque belle action, dont toute l'Europe retentiſſe; ét de venir enſuite leur dire: C'eſt pour vous-deux que j'ai fait cette action-là-. Juſqu'à ce moment, je n'oserai .... dire que j'aime.

Mad. De-Fortville. Les vertus paiſibles ét journalières; mon cher Fils, valent mieux que les actions d'éclat: ſois modeſte, pieux, bon fils, laborieux, humain; c'eſt un heroïſme utile ét continuel.

Fortville. Oui, ma Mère, je ſens qu'il faut être tout cela: mais une belle action n'en diſpenſe pas: au-contraire, par ſon éclat, elle impoſe l'obligation de toutes les vertus. Hâ! que je deſire d'en faire une! on dirait, C'eſt un Fils alaité par ſa Mère! c'eſt qu'une Femme vertueuſe fut ſa mère tout-à-fait... Hô! comme je ſerais flaté!.. En Angleterre, quand le bruit en viendrait aux oreilles du Père de Charlote, il accourrait chés lui: —Ma Femme! (je crois l'entendre), un Français vient de faire une ſublime action! —Je gage! (ſ'écrierait Milady), que c'eſt mon Gendre! —Juſtement; c'eſt lui: —Je l'en ai toujours cru capable-.... Voyez, ma Mère, quelle gloire!

Mad. De-Fortville. Je t'approuve, elle eſt legitime: mais de quel genre voudrais-tu que fût ton action?

Fortville. Hô! bien utile! là, bien eſſencielle! pour l'Etat,... une Province, une Ville, ou des Particuliers bien malheureux!

Mad. De-Fortville. Mon Fils! conſervez ces ſentimens!....

XVIII ſcène. *Les Mêmes: Charlote.*

Charlote (*accourant en larmes*) O Fortville! que tu m'as touchée, par ce que tu viens de dire de mon Père ét de ma Mère!... Tiens, voi comme je pleure!... C'eſt d'aiſe... beaucoup!...

Mad. De-Fortville. Ma chère Fille, ton Amant a de bonnes diſpositions.

Charlote. C'eſt que tu es ſa mère: tu es bonne, ét ton Fils tient de toi..... (*à Fortville*): Mon Bonami! ſi tu ſavais comme ta Mère eſt benie des Malheureux, qu'elle ſoulage!... (*à Mad. De-Fortville*): Maman? avez-vous entendu hier ce que dit ce Vieillard, en recevant de ma main, par vos ordres, ſa petite penſion? Il dit, mais tout-bas: Hô! ſi cette Dame a un Fils, mon Dieu! faites qu'il ſoit bon comme elle, ét qu'il lui donne toute ſatiſfaction-!.... Je l'ai bien-aimé, d'avoir fait cette prière-là!

Fortville (*tranſporté*) Ma Mère!

ma digne Mére! c'eſt à vous, je le vois, que je dois tout! vous me faites benir!... (*il lui baise la main*): Mais ... il eſt l'heure... d'aler à mon devoir... Un double motif... hâte aujourdhui mon depart!.. Quelle matinée heureuse!.. Puiſſé-je, ô ma Mère, être digne de vous, et meriter... le cœur innocent et pur que vous me deſtinez!

Charlote (*diſſimulant ſon attendriſſement*) Je le boudais!.. (*elle regarde ſa montre*): Oui... il eſt tard... Va au Collége, Fortville; deviens ſavant pour toi et pour moi; afin-que lorſque tu ſeras mon mari, je dise en Angleterre., Il eſt français, mais il en fait autant qu'Isaac-Newton. (*Fortville ſort, après avoir baisé la main de ſa Mère, et ſalué reſpectueusement Charlote.*)

XIX ſcène. *Mad. De-Fortville, Charlote.*

Charlote. Il n'eſt plus gai!

Mad. De-Fortville. Ce n'eſt plus un enfant que Fortville!... Nous venons d'avoir un entretien ſerieux: Je lui recommandais de paraître un homme, lorſque tu es entrée, mon Amie.

Charlote. Il ne jouera donc plus avec moi? Nous ne courrons plus?

Mad. De-Fortville. Non. Il ſera grave; tu va devenir posée, reservée, même avec lui; un-peu de ceremonie....

va succeder à votre ancienne familiarité.

Charlote (*après un moment de reflexion*) Je n'en suis pas fachée ! il aura l'air anglais.

Mad. De-Fortville. Il aura l'air raisonable: Dans tous les pays du monde, l'Homme qui recherche une Fille, doit devenir sensé, lui montrer de la solidité, de la raison. Qu'est-ce qu'un Mari? Ce n'est plus un Amant, qui dit des douceurs; c'est un Soutien, c'est un Appui, c'est un Guide; c'est l'Être chargé d'illustrer, par de belles actions, son nom, sa Femme, ses Enfans;... son Père, sa Mère: Il faut, dès avant le mariage, qu'il montre à sa Compagne future, qu'il peut soutenir des revers, et les reparer par son merite.

Charlote (*attendrie*) Hâ! Maman, Maman! je dirai bien, à mon retour à Londres, que les Femmes de Paris, sont aussi raisonnables que les Anglaises !

Mad. DeFortville. La raison est de tous les pays; et c'est une presomption ridicule, que de se l'attribuer exclusivement.

XX Scène. *Les Mêmes: Volentine.*

Valentine (*l'air intrigué*) Je ne suis pas sortie, Madame: les Enfans sont dans le jardin, avec Champagne.

Mad. De-Fortville (*avec étonnement*) Pourquoi cela?

Valentine. Madame,... il faut que je vous dise une chose... Monſieur votre Fils a vendu ſes bijoux... ét votre portrait, celui de Mademoiselle, n'ont plus de bordure.

Mad. De-Fortville. Comment donc! vous me ſurprenez!

Valentine. Il faut tout vous dire..... Avanhier, je lui vis ramaſſer de la monnaie, pour en faire ſix francs: —Les voila complets-! dit-il, en ſautant de joie: ét-puis il ſortit en-courant.

Charlote. O Maman, ne croi pas que Fortville...

Mad. De-Fortville. Es-tu inſtruite de quelque-chose, ma Fille?

Charlote. Non, Maman, tu le ſaurais plutôt que moi; tu es ſa confidente.

Mad. De-Fortville. Je ne ſais rien!

Valentine. Voici quelque-chose de plûs ſerieux encore... Je ne ſais où il a été ce matin! mais à ſon retour, il avait... un portefeuille plein d'effets... pour plûs de centmille francs! Il l'a montré au Marquis.. Ils ont parlé de recompenſe,.. Votre Fils ſ'était fâché auparavant, ſur quelque-chose; ils ſe ſont raccomodés; notre jeune Monſieur eſt encore ſorti; il eſt revenu; ét depuis ce moment, je vois une eſpèce de Domeſtique ſans livrée,

en embuſcade à l'angle de la rue voiſine... Fortville vient d'aler au Collége; ét cet Homme eſt ſur ſes traces...

Mad. De-Fortville. Hâ-ciel! (*à Valentine*) Alez prier mon Mari de venir ſur-le-champ.

XXI ſcène. *Mad. DeFortville, Charlote.*

Charlote. Maman! mon cœur prens la defenſe de ton Fils!

Mad. De-Fortville. Mon cœur m'en repond auſſi: mais l'âme d'une Mère peut-elle ſe defendre de quelqu'inqu'inquiétude!

XXII ſcène. *Les Mêmes: M. DeFortville.*

Mad. De-Fortville. Mon Ami, vous alez me tirer d'inquiétude... Ce matin, votre Fils avait un portefeuille?

M. De-Fortville. Un portefeuille!... Je n'ai pas eu beſoin de lui confier le mien... Vous ſavez que j'ai de l'ordre.... Tout eſt en place.

Mad. De-Fortville. Ce n'eſt pas le vôtre!... Il faut vous dire plûs: Il n'a plus ſes bijous; mon portrait qu'il tient de ma main, celui de Charlote.... ſont degarnis!...

M. De-Fortville. Ce que vous me dites, m'étonne!... Je vais tout examiner dans mon cabinet, ét dans ſa chambre... Peutêtre trouverai-je quelqu'éclairciſſement! (*Il ſort*).

Charlote. Maman ? c'eſt une bonne-œuvre que de voir cette pauvre Femme: ne veux-tu pas que je la partage ?

Mad. DeFortville. Oui, oui, ma Fille!

Valentine (*attendrie*) Mes reſpectables Maîtreſſes !... Je vais dire que Madame ſort. (*elle rentre*).

XXV ſcène. *Mad. De-Fortville*, *M. De-Fortville*, *Charlote.*

M. De-Fortville. Tout eſt en ordre dans mon cabinet, ét je n'ai rien vu dans ſa chambre qui pût m'inſtruire.

Mad. De-Fortville. O mon Ami! j'étais trop heureuse par cet Enfant que j'ai nourri... (*à Charlote*): Ma Fille ! mon Ami!... (*levant les ieux au Ciel*) mes chers Enfans !... vous ne me conſolerez pas, ſi mon Fils ſ'eſt écarté de la voie de l'honneur !

Charlote (*ſ'écriant*) Je te reponds de ton Fils ! ét c'eſt ce qu'il me dit tous-les-jours, qui me fait t'en repondre !

M. De-Fortville. Miſs Charlote a raison, un cœur corrompu ne reſpecte pas ce qu'il aime ; il veut ſe l'aſſimiler...

Mad. De-Fortville. Vous ne me raſſurez pas ! Aprenez qu'un Homme... que vous ne connaiſſez que trop ! entre pour quelque chose dans tout ceci... A-l'inſtant, Un de ſes Emiſſaires ſ'informait,

à-

à moi-même, si le Jeunehomme qui sortait de la maison est votre Fils ?

M. De-Fortville. Et quel est cet Homme ?

Mad. De-Fortville. M. Dorval.

M. De-Fortville. Dorval !... quels rapports peut-il avoir avec mon Fils ?

Mad. De-Fortville. Voila ce qui m'inquiète !

M. De-Fortville. Dorval ! un homme qui voulut me perdre... et qui, convaincu de m'avoir faussement inculpé, sut trouver des excuses, dans son zèle, pour l'interêt de l'Etat !... Il ne me pardonne pas d'avoir été sans reproche !...

Charlote. Le nouvel Ami de Fortville, est attaché à ce M. Dorval ! Ils étaient ensemble tout-à-l'heure.

M. De-Fortville. C'est peut-être le motif des informations...

Mad. De-Fortville. Il faut voir M. Dorval : on decouvrira quelque-chose.

M. De-Fortville. Je le verrai... ce matin... à-l'instant... Mon Fils, des rapports avec mes Ennemis !

Charlote. Hé ! qui sait quels peuvent être ses motifs ? Fortville aime et revère son Père... Il te cherit, Maman !

Mad. De-Fortville. Tu le defens, et tu m'en es plus chère !

M. DeFortville. Miſs Charlote augmente à chaque inſtant mon eſtime, et le desir que mon Fils ſoit digne d'elle... Tu ne le ſoupçonnes donc pas!

Charlote. Le ſoupçonner de vous trahir!

Mad. De-Fortville (*vivement*) Non, ma Fille! mais d'imprudence.

Charlote. Je ne le croirais capable, que de trop de candeur; et par-là, peut-être, ſerait-il la dupe du Marquis...

Mad. De-Fortville. Elle raisonne avec une ſageſſe... Tu lui es attachée?

Charlote, (*ſe cachant le visage en s'approchant de l'oreille de Mad. De-Fortville*): Je n'aurai jamais d'autre attachement.

Mad. De-Fortville. Elle trouve moyen, de me rendre mon Fils plûs cher encore!... Aimable Fille!...

XXVI ſcène. *Les Mémes: Valentine.*

Valentine. Le carroſſe attend Madame.

M. De-Fortville. Vous alez ſortir?

Mad. De-Fortville. Si je ne decouvre rien, dumoins, je mêlerai mes larmes à celles des Infortunés.

M. De-Fortville. Je ſaurai la verité, mon Amie; et une-fois inſtruit, vous connaiſſez ma fermeté? Ne deſeſperez de rien.

Mad. De-Fortville. Mon Ami, vous m'inſpirez de la confiance! (*à Char-*

lote) : Un Mari prudent, ma Fille, eſt un Père. Alons ſeconder M. De-Fortville!

Fin du premier Acte.

La Marquise loua le but que je m'étais proposé, dans cette Pièce ; elle en approuva l'execution, et le reſte de mon Auditoire en desirait vivement la ſuite.

L'ÉPOUSE MALHEUREUSE.

En m'en retournant, je paſſai devant le Theatre-Italien (ſingulière deſtinée des choses humaines!) jadis hôtel-de-Bourgogne, theatre-français, puis theatre-italien, enfin hâlle-aux-cuirs! Je ne ſais pourquoi je m'avisai de prendre par la petite rue du-Verdelet, où j'avais connu, douze années auparavant, une Jeune perſonne charmante, fille d'un Peintre-doreur. Elle était mariée depuis deux ans. Je la trouvai dehors, ſeule, coiffée de nuit, enveloppée dans ſa peliſſe. —Me trompé-je? (lui dis-je), et n'eſt-ce pas la belle Laure que je vois? —Hélas! je le fus : aujourdhui je me nomme Augé. Le Monſtre qui ſe dit mon Mari, vient de rentrer furieux, et j'attens ſes Parens. —Quoi! vous la beauté-même-... Je fus vivement ému... J'ignorais qu'un-jour moi-même j'aurais à gemir... Les Parens arrivèrent en ce moment : Le Père était

armé d'un bâton : Il repoussa le Monstre, emmena sa Bru, et jura de faire punir son coupable Fils.

Table de la III.me Partie, *Tome II.*

LI Nuit.	*Les Anniversaires.*	487
LII Nuit.	*Le Frère jalousé.*	493
Morale des Egyptiens 495 : *La Justice dans le Roi* 497 *Dans les Particuliers* 499 : *Propriété* 500 : *Morale pratique* 503 : *Toute action utile* 507 : *La Religion* 509 : *Reciprocité* 511 : *Les Passions* : *But de la Morale* 525 :		
	La Fille outragée.	533
LIII Nuit.	*Suite du Frère jalousé.*	536
LIV Nuit.	*Duel singulier.*	542
LV Nuit.	*Suite.*	551
	La Femme d'Ivrogne.	554
LVI Nuit.	*Suite : L'Escalier.*	557
	L'Original : Reflexions sur l'amour.	559
LVII Nuit.	*Suite de l'Escalier.*	563
	L'Assassiné.	566
LVIII Nuit.	*La Veuve.*	568
	La Femme-en-couches.	570
LIX Nuit.	*Une autre Veuve.*	573
	Histoire de Victoire.	579
LX Nuit.	*La Muette.*	589
	La Fille-muette.	595
LXI Nuit.	*L'Aveugle éclairé.*	635
LXII Nuit.	*Le Solitaire.*	640
LXIII Nuit.	*La Lanterne-magique.*	644
	Suite du Solitaire.	645
	Les Mouchards.	647
LXIV Nuit.	*Le Libertin sensible.*	650
LXV Nuit.	*L'Entretenue genereuse.*	657
	Le Portefeuille.	667
LXVI Nuit.	*Suite du Portefeuille.*	668-670
LXVII Nuit.	*Suite de la Laide preferée.*	672
	Suite du Portefeuille.	676
LXVIII Nuit.	*Conclusion de la Brouette.*	677
	Sa Mère l'alaita, drame en 4 actes,	682
	Premier Acte.	683
	L'Epouse malheureuse.	719

FIN de la III Partie, Tome II.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

LES

NUITS

DE PARIS,

OU

LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

Nox & Amor, Virumq; nihil moderabile ſuadent:
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu.
Ovid. I Amor. vv. 59-60.

AVEC FIGURES.

Quatrième Partie.

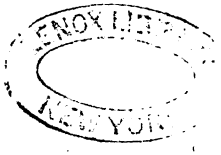
Sujet de la FIGURE de la IV.me Partie:

Le Spectateur-nocturne, dans le Gîte de la rue Jean-Sanitdenis, derangeant un vieux Tableau, derrière lequel eſt une ſcène de nuit: Au plafond, eſt une Tête d'Homme, qui l'examine: Une Femme entre, qui lui dit:

« Puiſque vous ne vous couchez pas, ... pourquoi » venir dans cette maison »!

NOTA. On trouvera toujours la Table, à la fin de la Partie. Il eſt important d'y avoir recours, pour voir d'un coup-d'œil, la ſuite des recits, dont le denoûment eſt éloigné du corps de l'anecdote.

On s'eſt aperçu que, pour ne pas couper les Recits, ou des morceaux importans, on les mettait de-ſuite, ſous la même Nuit, en indiquant les Sections par des lettres majeures, auxquelles on renvoyait dans les Nuits ſuivantes: On n'a pas ſuivi cette règle pour le Drame: Mais l'extrême variété qui règne dans les traits rapportés par le SPECTATEUR-NOCTURNE, oblige à prendre toutes les précautions poſſibles pour la clarté.



LES NUITS DE PARIS, OU LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

LXIX NUIT.

SUITE DE LA MUETTE.

Je sortis le soir, pour aler lire mon second Acte, que j'avais mis au-net dans la journée. J'étais profondement occupé de l'avanture de la Jolie-blonde, et de celle de l'Epouse malheureuse, et je voulais m'informer de toutes-les-deux: Mais le hasard ne nous sert pas toujours comme nous le desirons: ce fut la suite de la Muette, fille d'un Perruquier, la même qui était disparue le soir où j'avais trouvé la mienne, que le sort me donna. Je quittais la rue Tarane, pour entrer dans celle des Saintspères, lorsque j'entrevis une Femme qui sortait d'une maison à-porte-cochère, avec deux Jeunesfilles. La curiosité me fit avancer. Je reconnus la Femme, pour la sœur d'une Danseuse-enfant d'un nouveau pe-

tit ſpectacle, appelé l'Ambigü-comique. J'étais tenté de ralentir mon pas, et de laiſſer cette Femme s'éloigner; de pareils Êtres ſont ſouvent des Courtières de libertinage, en quelque-ſorte autoriſées. Mais cette Femme elle-même m'ayant aperçu, elle m'appela. Je m'approchai. —Ma Tante m'a dit, qu'elle vous avait rencontré, il y a quelque-temps, et que vous lui aviez conſeillé de ſe retirer dans notre pays? —Quoi! ſeriez-vous Manon? —Oui, je ſuis la couſine de votre Zefire. A ce mot, je me ſentis vivement intereſſé pour cette Femme, que j'avais revue pluſieurs fois, ſans la reconnaître. C'était Nannette, qui lui avait dit, que tel Homme qu'elle avait rencontré, en telle occaſion ſur le boulevard, était Celui qu'elle connaiſſait. Je lui demandai, quelles étaient les Enfans qu'elle avait avec elle? —L'Une, eſt ma fille, elle a 12 ans: l'autre, une petite Infortunée, ſourde et muette, mais jolie, et pleine d'intelligence, qu'une Femme de ma connaiſſance a volée dans la rue Saintjacques. Mais elle n'a pu la garder: La Petite feſait des hurlemens, dès qu'on voulait la toucher: Elle me l'a donnée, en me priant de ne la rendre, que lorſqu'elle aurait

changé de quartier. Comme il ne m'en coûte pas plûs de nourrir cette Enfant avec les deux miens, je l'ai gardée, pour obliger une Malheureuse, qui serait punie. Je m'y attache, ét la pauvre Enfant m'aime bien ! Je voudrais qu'elle pût faire quelque-chose au theatre : mais c'eſt l'impoſſible : cependant, ſi on pouvait la former, ce ſerait un Objet de curioſité, qui ferait gâgner de l'argent à la Propriétaire. Il ſerait aiſé de lui faire faire des choſes extraordinaire, de lui apprendre à deviner, par exemple ; le monde de Paris eſt ſi credule, qu'on aurait cent-fois plûs de foi à une Sourde-ét muette, qu'à une Perſonne ayant ſes cinq-ſens-de-nature-. Je m'informai de la manière dont vivait Manon ; j'alai chés elle, ét je crus pouvoir y laiſſer la Muette, juſqu'à mon retour de chés la Marquiſe.

Je continuai de lire ma Pièce.

SECOND ACTE.

(*Le Theatre repreſente l'appartement du Directeur Dorval*).

I ſcène. *Dorval* (*ſeul en robe-de-chambre, à ſon bureau, un pamflet à la main*).

Quelle trame odieuſe ! Et c'eſt par haſard, que j'échappe à un auſſi grand

peril !... On m'accuse de tyrannie, de concuſſion... On profite d'un accident innocemment cauſé par un Jeune homme, dans ma voiture, et que je ne ſais que de ce matin, pour me repreſenter aux yeux d'un Miniſtre vertueux, compâtiſſant; comme un Opulent ſans humanité !... On m'attaque par un pamflet infâme: ſans un Jeune homme, un Inconnu, il paraiſſait, il fesait impreſſion peut-être, et j'étais... perdu !... Grâces à cet Enfant, tout eſt prevenu... Que je lui dois de reconnaiſſance !... Il a refuſé de ſe nommer; mais il doit appartenir à ce qu'il y a de plûs eſtimable dans la Capitale... Il ſemble que la vertu ſoit naturelle à certaines phiſionomies: la ſienne eſt ouverte, modeſte, riante, belle... Que je voudrais que le Marquis lui reſſemblât !.... Mais on ne peut tout avoir; le Marquis eſt aimable... La perte de mon portefeuille m'inquiète neanmoins !... elle m'inquiète doublement !... Cent vingt mille livres !... ma fortune en ſouffrira... Et puis, ce memoire contre Fortville pourrait donner des armes à mes Ennemis !.... Rien n'y eſt prouvé... Dailleurs, cet Homme jouit d'une excellente reputation; ſ'il alait être eſtimable ? je ſerais au deſeſpoir de l'avoir calomnié... (*Il appelle*)

Dupré?... Que les Valets ſont lents, quand on les attend!... le ſervice eſt bien mal-fait!... les Petites-affiches n'arrivent pas!... ou plutôt mon impatience... Mais je crois entendre Dupré.

II ſcène. *M. Dorval*, *Dupré*.

Dupré (*arrivant*): Voici les Petites-affiches.

M. Dorval (*vivement*): Enfin!... Voyons? (*il cherche*). Vous avez été longtemps!

Dupré (*regardant avec lui*) J'ai vu votre Jeunehomme de ce matin, rentrer chés ſes Parens; en ſortir, rentrer encore. Je l'aurais ſuivi, où il va en ce moment, ſi je n'avais preferé de parler à ſes Parens.

Dorval. Vous avez ſaiſi l'occaſion de vous informer?

Dupré. Je n'avais garde d'y manquer!... Je ſuis entré, comme de votre part, dès qu'il a été un-peu loin. J'ai voulu voir l'air, le tour de la maiſon, et penetrer juſqu'aux Maîtres: j'ai demandé à leur parler: J'ai vu la Mère, qui m'a paru la Dame la plus reſpectable, et je me ſuis aſſuré que le Jeunehomme était le fils de la maiſon. J'ai vu auſſi une Jeuneperſonne...

M. Dorval. Vous ſavez le nom?

Dupré. Mafoi, je ne l'ai pas demandé! Mais je connais la maison, et... le Jeune-homme eſt ami du Marquis... Ils ſont camarades de collége, et ce matin ils ſe ſont vus. Il y a une Femme-de-chambre éveillée, et d'une impertinence!... Ce ſont des Gens comme-il faut!

M. Dorval. Toujours les choſes à-demi! Ne pas ſavoir le nom!...

Dupré (*liſant avec lui*) Monſieur, voila votre article... Un PORTEFEUILLE.

M. Dorval. Comment! cinq louis!... c'eſt cinquante louis!... Qui diable rapportera 120-mille livres, pour cinq louis!

Dupré. Cela n'eſt pas engageant.

M. Dorval. Votre reflexion eſt deplacée... Alez faire rectifier l'erreur, pour demain.

Dupré (*prêt à ſortir, revient pour annoncer Fortville*) Votre Jeune-homme.

M. Dorval. Reſtez. (*Dupré ſe met à-l'écart.*

III ſcène. *M. Dorval, Dupré, Fortville.*

M. Dorval. Hé! bonjour, mon Jeune Ami! Tout eſt reparé: le libelle eſt ſaiſi; et j'ai tenu ma parole, pour les malheureux Inſtrumens de la mechanceté.

Fortville. Je vous en felicite, Monſieur... D'après ce que je viens de lire, c'eſt à vous qu'appartient ce portefeuille?

M. Dorval. Quoi ! c'eſt encore entre vos mains, que mon bien perdu eſt tombé !... Mon bonheur eſt trop grand.... Mais j'aime à vous le devoir.

Fortville. Vous mettez un prix, à ce qui eſt d'obligation de ma part. Voyez, Monſieur.

M. Dorval. Tous mes effets y ſont : Mais il y manque un papier de conſequence !... C'eſt un memoire contre un Monſieur De-Fortville...

Fortville. Je connais M. De-Forville: c'eſt un homme-d'honneur.

M. Dorval. Après le ſervice que vous m'avez rendu ce matin, et le plaiſir que vous me faites en ce moment, je dois entendre de votre bouche le bien que vous me dites, de mon plûs cruel Ennemi.

Fortville. Je vous connais, Monſieur, et je ne ſuis pas connu de vous : je ſais que vous etes Monſieur Dorval ; que vous avez d'excellentes qualités : mais que vous êtes l'ennemi d'un Homme vertueux... Je vous ai ſervi vous connaiſſant : Si M. De-Fortville avait fait la même decouverte, il vous aurait également obligé: Que je vous rende le bon office de vous detromper ſur le compte d'un Homme-d'honneur, et de vous for-

cer à l'eſtimer ! Voici votre memoire : le Fils de M. De-Forville eſt mon ami, & c'eſt lui qui veut qu'on vous le rende : Il pouvait le montrer à ſon Père ; il ne l'a pas fait, quoiqu'il ſache très-bien, que lorſqu'on inculpe un Homme, & qu'on aime la verité, jamais on ne doit lui faire un ſecret des accuſations.

M. Dorval. Vous m'étonnez ! hé ! quels rapports avez-vous avec Fortville ?

Fortville. Vous le ſaurez un-jour, Monſieur. Quant à-preſent, ce que je puis vous dire, c'eſt que je le regarde comme le plûs honnête des Negocians français : Il eſt riche ; mais c'eſt de patrimoine, & par ſon travail ; c'eſt par des lumières ſuperieures ; par l'économie de ſon Epouſe ; par le juſte accord qui règne entr'eux. Pour vous, Monſieur, je vous regarde comme un Homme de-merite, intelligent, dont les vues ſont pures, lors même qu'il n'eſt pas juſte : J'ai decouvert qu'on voulait vous deshonorer, & j'ai cru devoir vous avertir. Votre ſagacité a fait le reſte.

M. Dorval. Je vous dois une reconnoiſſance éternelle, & je ne reſterai pas ingrat. Mais vous me quittez bien-vite.

Fortville. J'ai des devoirs à remplir.

M. Dorval. J'ai toujours obſervé que

les Gens-de-merite ne s'en diſpenſaient jamais... Combien je me felicite de vous devoir deux ſervices importans !... Supposons que mon portefeuille fût tombé entre les mains de Quelqu'un de mes Ennemis ; quelle ſource de desagremens !

Fortville (*ſe retirant*) Il y était tombé, dans les mains de Ceux que vous regardez comme vos Ennemis : Croyez à la vertu : vous n'avez pas de motifs qui vous en empêchent.

M. Dorval. Je n'ose vous retenir.... Peut-être eſt-ce le Fils de Fortville, qui.... vous a remis...

Fortville (*rougiſſant*) Il y a... cinq louis,... je crois, Monſieur ?...

M. Dorval (*ſurpris, comme ſortant d'une réverie profonde*) Cela eſt trop juſte !... Je n'osais... En voila dix... et je ne ſuis pas quitte... (*Il lui met un petit rouleau dans la main*).

Fortville (*ſortant*) C'eſt pour elle !

IV. ſcène. *M. Dorval*, *Dupré*.

M. Dorval. Voila une diſparate ſingulière ! Il a demandé la recompenſe !... Je n'osais, l'offrir.... Dupré ?

Dupré. Monſieur.

M. Dorval. Faites ſuivre ce Jeune-homme : Que je ſache toutes ſes démarches. (*Dupré ſort*).

V scène. *M. Dorval (seul).*

Que signifie cette conduite?... Il a pris vivement le parti de Fortville?... Il connaît son Fils... Si c'était le Fils de Fortville?... Est-il, dans notre siècle, une vertu aussi peu croyable?... Et-puis le Fils de Fortville n'aurait pas demandé la recompense ... sans de fortes raisons... Les affaires de ce Negociant celèbre seraient-elles derangées? Mais qu'est-ce que dix louis?... Je m'y perds!... Certainement ce Jeunehomme a de l'énergie! Mais il y a du bizarre dans sa conduite!... Demander la recompense!...

VI scène. *M. Dorval, Dupré.*

Dupré (une lettre à la main) On execute vos ordres, Monsieur, ét l'on saura toutes les actions de votre Jeune-inconnu: le Jockey le suit... Mais voici une lettre, qu'on apporte à-l'instant; un Petitgarson, qui n'a pas voulu attendre la reponse.

M. Dorval (ouvrant la lettre) Encore quelque nouvel avis!... » Mon » chèr Frère: (*Il lit à-l'écart*) » Je suis » à Paris depuis le moment où la mort » de nos Parens dispersa toute leur Fa» mille. Sans la fortune, la noblesse est » un fardeau. Pauvre, n'esperant rien, » je me suis tenue cachée dans cette Ca-

» pitale : J'ignorais votre sort, parce-
» que je cachais le mien dans l'obscurité
» la plus profonde, et la condition la plus
» basse : J'ai pris un metier, je me suis
» mariée à un Honnêtehomme, né pour
» le travail, et qui s'y livrait sans honte
» et sans chagrin. J'étais encore effra-
» yée d'avoir vu mon Pere gemir de sa no-
» blesse, dont il ne pouvait soutenir la
» dignité. J'ai vécu assés heureuse; jus-
» qu'au moment où je suis devenue veu-
» ve... Depuis deux ans, je nourrissais
» huit Orfelins de mon seul travail,
» lorsqu'un accident cruel m'est arrivé...
» C'est depuis ce moment que je sais vo-
» tre fortune... Je ne vous en dirai pas
» davantage, étant convalescente, si ce
» n'est que le même Jeunehomme, qui
» vous a rendu service ce matin, m'a
» conservé la vie. Votre Sœur,
» Adelaïde Dorval, veuve St.-Albin ».

(*à Dupré*) : Aussitôt que le Jockey sera de retour, je sortirai par le jardin: Que ma voiture m'attende sur le boulevard... (*relisant*) » Le même Jeune-
» homme, qui vous a rendu service ce
» matin, m'a conservé la vie »... Il me semble qu'un voile va se dechirer, et que ce Jeune-écolier est le heros et le chef-d'œuvre de l'humanité.

Dupré. Je vais donner vos ordres. (*à l'entrée du ſallon*) : Le carroſſe de Monſieur... (*un geſte exprime le reſte*).

M. Dorval (*à-part*) Elle ne marque pas ſon adreſſe !... Il eſt des Parens pauvres qui vous harcèlent : Ma Sœur n'oſe ſe montrer !... (*à Dupré*) : Si Quelqu'un vient, je n'y ſuis pour Perſonne ; excepté... le Jeunehomme, et le Marquis de Saintfal. (*Il rentre*).

VII ſcène. *Dupré* (*ſeul, dans le fauteuil de ſon Maître*) : Mon Maître a ſon portefeuille : c'eſt le principal... C'eſt de l'humeur et des ſoupçons de-moins... (*Il entend du bruit, et ſe retourne*) : Voici le Marquis de Saintfal... Je ne ſais ! mais je crains que cette nouvelle acquiſition de mon Maître, ne lui donne de la tablature !

VIII ſcène. *Dupré, le Marquis.*

Le Marquis (*vivement*) Monſieur Dorval n'eſt pas ſorti ?

Dupré. Non. Deja de retour du Collége, Monſieur !

Le Marquis. Je n'y vais pas aujourd'hui.

Dupré. Cela vous arrive ſouvent !

Le Marquis. Puiſque Monſieur Dorval eſt là, j'ai à lui parler.

Dupré. Il y eſt pour vous.

Le Marquis (*avec dedain*) Je le ſais !... Tu veux me faire entendre... qu'il eſt occupé...

Dupré. Je le penſe... Mais, Monſieur, M. Dorval ne me tutoie pas.

Le Marquis. Nous-autres, Gens-de-qualité... nous tutoyons nos Valets. Je ne veux pas le deranger: Je vais te charger de l'inſtruire...

Dupré. Monſieur de la politeſſe... ou...

Le Marquis. Je ne t'écoute pas..... Tu ſais que Monſieur Dorval a perdu ſon portefeuille ?

Dupré. Certainement, Monſieur !

Le Marquis. J'en fais des nouvelles... Je m'étais lié avec un ... certain Fortville... le fils d'un gros Negociant.

Dupré. N'eſt-ce pas de cette Maiſon que vous ſortiez ce matin?

Le Marquis. Tu m'as vu ?... Ce n'eſt pas que j'aime Fortville : Je me ſuis lié avec lui, pour ſervir Monſieur Dorval: Le Père de Fortville eſt ſon ennemi, et je prétens decouvrir quelque-chose.

Dupré. Mais, le portefeuille ?

Le Marquis. Je viens de le voir : Je ſuis ſûr qu'il ne le rendra pas... Le Jeunehomme qui l'a trouvé, eſt devenu libertin! et il depenſe! il depenſe!... Il a vendu juſqu'aux brillans du Portrait

de sa Mère, ét de celui d'une Jeune-Anglaise,... qu'on lui destine, ét qui ne sera pas pour lui, si M. Dorval veut me seconder !...

Dupré. Hâ ! j'y suis : voila le but de la liaison !

Le Marquis. J'ajoute qu'il va dans une maison... très-suspecte !

Dupré. Vous m'étonnez !... Mais, comment ce Jeunehomme a-t-il trouvé le portefeuille ?

Le Marquis. Voila ce que j'ignore... Mais, ce matin, j'avais été prendre Fortville, pour aller au Collége... (C'est un prétexte, comme bien tu penses, pour faire connaissance avec la Jeune-Anglaise) ! ét j'ai vu le portefeuille de Monsieur Dorval, entre les mains de Quelqu'un... Une heureuse idée m'est venue d'éprouver le Quidam... Il succombera, j'en suis sûr ! ét je donnerai un moyen à Monsieur Dorval de faire bien de la peine à son Ennemi !

Dupré (*à-part*) La belle âme ! (*haut*) Cela est merveilleux ! mais il faut absolument parler à Monsieur : C'est une nouvelle intéressante, que vous avez à lui apprendre-là... Je vais le prevenir.

Le Marquis (*voulant entrer*). Non non ! je vais m'expliquer moi-même...

Dupré (*le repouſſant fortement*) Je dois vous annoncer.

IX ſcène. *Le Marquis* (*ſeul*).

Comme ces Valets ſont les importans !... Cela n'eſt pourtant pas mal ; et quand j'en aurai, je veux qu'ils ſoient d'une inſolence... Mais Ceux de Monſieur Dorval !... cela fait pitié !... (*frottant dans ſes mains*). Je ſerai vengé de Fortville !... Hô ! s'il pouvait avoir diſtrait quelque-chose !... Garder le tout, n'eſt pas poſſible... Hâ-hà ! que ſait-on ? Les Gens de cette claſſe n'ont pas l'âme fort-élevée !... Je connais les Parens de Miſs Charlote : ils ſont nobles ; une baſſeſſe, ne fût-elle qu'apparente, les revolterait... L'excellente idée qui m'eſt venue, de ne pas dire, que je reconnaiſſais le portefeuille !... J'alais bonnement lui proposer de partager la recompenſe... Monſieur Fortville ſe donner, avec moi, des airs-de-vertu !... jouer le tendre fils !... Il m'eſt inſupportable.... Nous alons voir...

X ſcène. *Le Marquis*, *Dupré*.

Dupré. Monſieur vous attend.

Le Marquis. Je puis donc entrer ? Monſieur l'a prevenu ?

Dupré. Oui ; Monſieur eſt au-fait, et deſire de vous entendre vous-même.

XI scène *Dupré* (*seul*).

Mon Maître veut épouser la Mère du Marquis, une Coquette..... Et cela, pour adopter ce Jeune homme,... ét relever une Famille noble, qui compte des Héros (dit-on). C'eſt fort-bien! L'idée eſt belle!... mais eſt-elle heureuse?... Le Marquis a un mauvais cœur... Temoin cette pauvre Femme, qu'il a renverſée, en-courant comme un Fou, dans le cabriolet! Il pouvait la ſoulager, en l'avouant à Monſieur, qui eſt bon, humain... ét il a defendu au Jockei, au Cocher de parler... Mais ils m'ont tout avoué, ce matin, ét j'en ai fait part à mon Maître... Avec un mauvais-cœur, on eſt ingrat; ét les Ingrats ne donnent jamais de ſatiſfaction... Quel ſort, que celui des Gens d'affaires! Ils s'enrichiſſent, en multipliant leurs Ennemis, come leur argent; enſuite, ils ne ſavent qu'en faire!... Les organes, pour en jouir, ſe ſont usés à l'amaſſer... Ils veulent illuſtrer leur fortune... Il me ſemble, à-moi, qu'il vaudrait mieux la partager, entre mille Malheureux, qu'on mettrait à-l'aise, ſans les empêcher de travailler, que de faire un Grand, que ſa fortune éblouit, ét qui donne dans tous les vices... Dans le premier cas, on ſe-

rait juſte, en fesant refluer les richeſſes où elles ont été puisées: Dans le ſecond, on en gorge par vanité ou par faibleſſe, un Diſſipateur vicieux, qui les diſtribue au luxe, au vice, et elles ſervent à convaincre le monde, que la triſte vertu ne mène qu'à la misère *... Quel dommage que je n'aie pas étudié !... Je ſens-là que j'aurais eu des idées neuves...

XII ſcène. *M. De Fortville (l'air abatu).*

M. De-Fortville. Monſieur Dorval...

Dupré. Il eſt ſorti, Monſieur.

M. De-Fortville. Sorti! Sa voiture l'attend, et j'ai à lui parler d'une affaire importante.

Dupré. Vous alez voir, Monſieur, que ſa voiture ne l'attend pas. Elle part, ſans lui.

M. De-Fortville. Je ſais qu'il n'eſt pas ſorti.

Dupré. C'eſt une perſecution!.. Hé bien, Monſieur, il n'eſt pas visible.

M. De-Fortville. Annoncez-moi!

Dupré. Cela ne ſe peut pas.

M. De-Fortville. Que votre Maître decide lui-même, ſi je dois lui parler!

Dupré. Je ne prendrai pas la liberté

* Ce monologue érait beaucoup plûs étendu; on en ſupprim: la moitié.

d'aler contre les ordres de mon Maître : Il m'a defendu d'annoncer Perſonne.

M. De-Fortville. Me connaiſſez-vous ?

Dupré. Non, Monſieur : mais il n'exiſte pour moi, que deux claſſes d'Hommes dans le monde : mon Maître compoſe la première, et tous les autres Hommes la ſeconde.

M. De Fortville. Vous êtes bien entier ! Votre Maître ſera charmé de me voir !

Dupré. Je n'en doute pas, Monſieur ! mon Maître aime à voir les Honnêtes-gens : mais il eſt ſtricte, et n'entend pas que je juge de ce qui peut lui faire plaiſir, en alant contre ſes ordres.

M. De-Fortville (ſe parlant à lui-même) Maudit ſoit le premier Egoïſte, qui établit l'usage impoli de renvoyer inhumainement l'Homme occupé, qu'il entend implorer une audience !... *(à Dupré)* : J'attendrai, ici, que votre Maître ſorte de ſon cabinet.

Dupré. Libre à vous, Monſieur ! mes ordres ne ſont pas de mettre Perſonne dehors.

M. De-Fortville (ſ'aſſeyant) N'eſt-ce pas vous, qui, tantôt êtes venu chés M. De-Fortville ?... pour un Jeunehomme, dont vous étiez chargé de vous informer ?

Dupré.

Dupré. Hâ !... Oui, oui, Monsieur.

M. De-Fortville. Je viens pour la même affaire, qui avait engagé votre Maître à vous envoyer chés moi.

Dupré. Monsieur est le père du Jeunehomme !... Je suis au-desespoir de ne vous avoir pas annoncé ! j'y cours.

XIII scène. *M. De-Fortville* (*seul*).

Voilà comment des usages ridicules, passés des Grands, chés la Bourgeoisie, font manquer des affaires importantes!... Quel insolent ceremonial, pour parler à son Pareil ! Un Portier vous siffle... Heureux quand il ne vous renvoye pas, après vous avoir toisé. Vous paraissez ensuite devant le Laquais... Autre examen. Monsieur n'y est pas... pour vous : Vous lisez ces deux derniers mots sur la maldroite phisionomie du bas Menteur automate... Je ne sais que les Malhonnêtes-gens, auxquels il soit utile de se derober aux devoirs de la Société, quand on n'est pas malade... Je sens que la maison de chaque Particulier doit être un sanctuaire impenetrable; mais il faut que Personne n'en souffre.

XIV scène. *M. De-Fortville*, *Dupré.*

Dupré (*accourant*) : Mon Maître sortait par le jardin, tandis que je vous retenais, Monsieur... Si j'avais su plû-

rôt que j'avais l'honneur de parler à M. De-Fortville...

M. De-Fortville (*avec dépit*) Mon Ami, les bevues sont naturelles aux Valets-raisonneurs. (*Il sort*).

XV scène. *Dupré* (*seul*). Cet Homme est sentencieux !... Il a raison... mais, le Jockey s'est apparemment donné les airs de rendre compte de sa commission directement à mon Maître !... A l'avenir, j'y mettrai bon ordre.

XVI scène. *Dupré*, *M. De-Fortville*, *le Marquis*.

Dupré (*prêt à sortir, les rencontrant face-à-face*) : (*à son Maître*) : Monsieur a trouvé...

M. Dorval (*d'un ton brusque*) Le Jockei n'est pas revenu ?...

Dupré. Non, Monsieur... (*à-part*) Je m'étais trompé !...

M. Dorval (*à Dupré*) Ne vous éloignez pas. (*Dupré se met à-l'écart*). (*à M. De-Fortville sur le même ton*) : Que me voulez-vous, Monsieur ?... Je suis prêt à sortir... J'ai affaire... J'avais fait dire que je n'y étais pas... J'avais quitté mon cabinet...

M. De-Fortville. Ne pouvez-vous me donner cet instant, où vous êtes forcé d'attendre ?

M. Dorval. Je vous avouerai, que c'eſt avec.. peine.. que je vois.. chés moi.. l'Homme... qui fait gloire de m'être toujours opposé ! (*à-part*): Diſſimulons!

M. De-Fortville. C'eſt aux abus que je m'oppose... Mais, Monſieur, vous avez envoyé chés moi !... Vous vous êtes informé de mon Fils!

M. Dorval. De votre Fils!

Le Marquis (*à-part*) Bon ! M. Dorval feint de n'être pas inſtruit !...

M. De-Fortville. Oui, de mon Fils. Les Honnêtesgens, Monſieur, lorſqu'il s'agit de la conduite des Enfans, laiſſent leurs querelles particulières, et ſe ſervent mutuellement.

M. Dorval. Dupré, je vous ai envoyé chés Monſieur?

Dupré. Non: mais c'eſt chés Monſieur que j'ai été ; Monſieur eſt le père du Jeunehomme....

M. Dorval. Allez, et dès que le Jockey paraîtra, ne manquez pas de m'avertir. Marquis, laiſſez-nous.

Le Marquis (*à-part*) Le Père ne ſait rien!... Quelle ſurprise!

XVII ſcène. *M. De-Fortville, Dorval.*

M. Dorval (*à-part*) Je veux le pénétrer, et l'inquiéter... (*à M. De-Forvil.*) Monſieur,... puiſque.... vous.... êtes..

le père du Jeunehomme, .. je verrai ..: J'ai quelques informations à prendre... ét quoique vous ſoyiez mon ennemi declaré, ... je pourrai.. vous inſtruire .. dans le jour.

M. De-Fortville. Je vous ſerai obligé audelà de toute expreſſion!... Je vous ai dit, Monſieur, que je n'étais pas votre ennemi perſonnel... Il ſe peut.. que.. certains abus exiſtent, dans la Compagnie, à la tête de laquelle vous êtes, ſans que vous en ſoyiez inſtruit... Il ſe peut que, vous les devoiler, ſoit vous rendre un bon-office.

M. Dorval. Oui, Monſieur, tout cela ſe peut: Mais vous n'ignorez pas ce qu'on tramait contre moi,. Voila le libelle: on me l'a fait decouvrir ce matin. Je ne ſaurais attribuer ce pamflet qu'à mes Ennemis!

M. De-Fortville. J'ai entendu parler d'une Denonciation au Public: mais vous ne me ſoupçonnez pas d'une lâcheté?

M. Dorval. Lâcheté: c'eſt le mot. Cependant, vous vous êtes toujours montré ſi ardent à me traverſer!...

M. De-Fortville. Votre ſyſtême, au-ſujet du commerce, m'avait paru ruineux pour la France: j'ai reclamé. Jamais je n'ai cherché à vous nuire: J'en conviendrais.

M. Dorval. Je vais être sincère aussi : Je vous deteste. Peut-être suis-je prêt à prendre d'autres sentimens : Peut-être nous rapprocherons-nous vous et moi : Quelqu'un travaille à nous reconcilier : et j'estime beaucoup ce Mediateur, qui est de votre état !

M. De-Fortville. J'aime ma profession, que je n'ai pas quittée, en recueillant la fortune considerable que m'a laissée mon Pere ; je l'ai toute employée à faire des operations en grand, dont le Royaume entier profite ; vous le savez ? Mais un mot de mon Fils ?

M. Dorval. Je ne saurais encore vous repondre : Nous verrons dans le jour.

M. De-Fortville. Sa Mère est dans une inquietude !...

XVIII scène. *Les Mêmes : Dupré.*

Dupré. Le Jockey vient d'arriver.

M. Dorval. Je ne saurais differer un instant... Mais, Monsieur, je n'oublierai pas que je vous dois une visite... Elle sera très-interessante, à ce que je presume !... A tantôt, Monsieur. (*Il s'éloigne, tout en parlant, et M. De-Fortville sort de l'autre côté.*)

XIX scène. *M. Dorval, Dupré, le Marquis.*

M. Dorval. Bon ! voici le Marquis ! partons.

Dupré. Vous alez savoir le fond de tout-cela. Il a vu le Jeune-homme entrer dans une maison obscure: Vous pouvez encore l'y trouver.

M. Dorval. Voici Quelqu'un !... Vous repondrez, & me rendrez compte de ce qu'on voulait de moi.... Surtout pas un mot !... Vous écouterez, & vous ne vous ouvrirez pas.... (*au Marquis*): Vous, venez avec moi?

Le Marquis (*au Jockey, qui lui a dit un mot à l'oreille*) C'est-là justement... (*à M. Dorval*) Hâtons-nous. (*M. Dorval sort, accompagné du Marquis, & suivi du Jockey*).

XX scène. *Dupré* (*seul*):

On arrive-là bien mal-à-propos !... Mais... C'est-elle... C'est Madame De-Fortville !... avec cette Jeune-personne... charmante.... J'aurai quelque chose à dire à mon Maître. (*Il s'avance au-devant des Dames.*)

XXI scène. *Dupré, mad. De-Fortville, Charlote.*

Mad. De-Fortville (*à Charlote*): Voila l'Homme de ce matin... (*à Dupré*): Vous me remettez, sans-doute; & vous voyez que je m'empresse à venir chés M. Dorval, pour m'informer des raisons qu'il peut avoir de faire des recherches sur mon Fils?

Dupré. Madame... mon Maître eſt abſent.

Mad. De-Fortville. Rentrera-t-il bientôt? Je veux abſolument lui parler.

Dupré. Il ſort à l'inſtant, Madame.

Mad. De-Fortville (à Charlote) Il ſort à l'inſtant! Mon inquietude va donc ſe prolonger!... *(à Dupré)*: Vous ne ſavez pas où je pourrais trouver M. Dorval?

Dupré. Je ne puis abſolument le dire à Madame.

Charlote. Maman, attendons! Peut-être que M. Dorval ne tardera pas à rentrer... Ou-bien, ſi nous allions chés ce bon Vieillard? Il demeure tout-près d'ici, et voila le troiſième jour que nous ne l'avons vu?

Mad. De-Fortville. Tu as raiſon, ma Fille! *(à Dupré)* Nous repaſſerons dans une heure: Vous ſavez mon nom? Dites à M. Dorval, que Mad. De-Fortville eſt venue.

Dupré. Madame peut être aſſurée que je n'y manquerai pas.

Charlote. Hâ! Maman! voici le Père Dupré!... Sans-doute il aura reconnu votre voiture, et il eſt entré.

Dupré (à-part) Le Père Dupré!

Charlote (ſe retournant à-demi) C'eſt un Vieillard, que ſes Enfans ont aban-

donné... Fortville le trouva un jour, verſant des larmes, et il nous l'amena... Voyez quel air venerable !

XXII ſcène. *Les Mêmes : Le Vieillard.*

Le Vieillard. C'eſt Madame De-Fortville !... O ma Bienfaitrice !

Mad. De-Fortville. Bon Vieillard ! je ſuis charmée de vous voir, et que vous ſoyiez entré pour nous !

Le Vieillard. Je n'aurais pas pris tant de liberté, que d'entrer où ſont Madame... et Mademoiſelle... Mais, on m'a dit... que j'avais ici un Fils... C'était, dans ſa jeuneſſe, le meilleur de mes Enfans, et le dernier de tous... Il y a vingt-ans que je ne l'ai vu.

Dupré (d'un air un-peu confus) Le voici, mon Pere. (*Il ſe jète ſur ſa main*) Je n'osais pas vous interrompre... Madame et Mademoiſelle, je fus coupable : mais votre preſence m'inſpire de meilleurs ſentimens ; vous avez ſecouru Celui, que je devais garantir du beſoin.... Mon Père, pardonnez-moi ! Sorti jeune de votre maiſon, j'étais ſans capacité : j'ai longtemps été borné dans mes moyens : je n'ai pas toujours ſervi un Maître genereux, comme M. Dorval ! Mais je ſuis inexcuſable, depuis mon entrée dans cette maiſon.

Charlote (au Vieillard) Pardonnez-lui, bon Père, je vous en prie!

Le Vieillard. Hô! de tout mon cœur! Il ſait que je l'ai toujours aimé... N'eſt-ce pas, mon Fils?... On m'a dit hier; que tu étais ici; c'eſt la Veuve Saintalbin, une Femme de ma connaiſſance, qui a bien du malheur, et bien du bonheur!

Dupré. La Veuve Saintalbin!

Le Vieillard. Oui, qui demeure aux environs du Collége d'Harcourt... Fille, elle était gentille, modeſte et bonne; car quoique noble, elle était ſans fierté: Femme, elle fut exemplaire; et Veuve elle eſt reſignée... Combien elle a été malheureuse!... Je ne dois pas me plaindre... Il y a deux ans, elle perdit un bon Mari, et elle eſt reſtée ſans Soutien, avec huit Enfans! Elle les élevait, de ſon ſeul travail, quand, il y a trois mois, elle fut renverſée par la voiture d'un Jeune-fou, qui ne daigna pas s'arrêter... Mais il y a de Bonnes-âmes, et elle en a trouvé,... comme j'ai eu le bonheur d'en trouver...

Dupré (s'inclinant) O Madame!... Mon Père! tout ce que je poſſède...

Le Vieillard. Garde ce que tu as, mon Fils: Je ne t'ai pas cherché pour t'être à-charge: Grâces à Madame, je n'ai beſoin de rien: J'ai une retraite commode,

de l'occupation, & de bons-soins... (*à Mad. De-Fortville*) Madame, je savais bien qu'il n'avait pas un mauvais-cœur.

Mad. DeFortville (*au Vieillard*) Où demeure cette pauvre Veuve? vous me faites desirer de la connaître?

Le Vieillard. Comme je viens de le dire, tout-près d'Harcourt, chés le Fabriquant-de-bas.

Mad. DeFortville (*à Charlote*) C'est la Même dont Valentine nous a parlé.

Charlote. Nous avons le temps d'aler la voir, Maman?

Mad. De-Fortville. Alons, ma Fille. (*à Dupré*) Nous reviendrons.

Dupré. Madame; je dirai à mon Maître, que la Bonté accompagnée de la Beauté, est ici venue en son absence... Mais son projet est d'aler chés Madame, avant que de rentrer. (*Les Dames sortent; Charlote salue le Vieillard*). Venez, mon Père, que je mette à votre disposition, tout ce que je tiens de la bonté de mon Maître.

Fin du second Acte.

SUITE DE LA MUETTE.

A mon retour, je passai devant la porte de Manon. Il est dans mon caractère d'être attentif & defiant: cette dernière passion est en-moi la plus inge-

nieuse de toutes : Lorsque je soupçonne un Homme ou une Femme, tous les moyens dont ils peuvent me tromper, se presentent à mon imagination ; je frémis, je treſſaille, je brûle d'agir ; mais cette activité d'imagination, dans mes affaires perſonnelles, eſt preciſement ce qui empêche l'action ; mon activité se conſume en idées creuses. Il n'en eſt pas de-même, lorſqu'il s'agit des Autres ; je donne moins à l'imagination, et plus à l'activité. Lorſque je fus vis-à-vis la demeure de Manon, j'obſervai curieuſement ce qui se paſſait ; tout était clos et tranquile. Je m'aſſis ſur un banc-de-pierre dans la rue Jacob, et j'attendis les évènemens.

Dix minutes s'étaient à-peine écoulées, et la demie de deux heures venait de ſonner, lorſque j'entendis marcher. Un Homme s'approche, il arrive, et frappe à la porte de la maiſon où demeurait Manon. Je me levai pour-lors, et je m'avançai pour le reconnaître. C'était l'Homme-ſingulier, qui m'avait parlé ſur l'amour, la LVI.e Nuit. Je fus très-ſurpris de le revoir. Il me reconnut. — Vous allez la nuit, et moi auſſi (me dit-il) : J'ai trouvé ce que je cherchais depuis longtemps, et mon treſor eſt dans

cette maison. —Votre tresor ! —Oui, une Femme... une Femme muette. —Une Femme ! (dites-vous) ? —C'eſt une Enfant, ſi vous voulez ; mais c'eſt tant-mieux ! Je me propoſe de l'arracher au vice, avant qu'elle y ſoit livrée, et de l'épouser. J'écoutais avec attention, et je fus curieux de connaître l'Homme. On n'ouvrit pas : il ſ'impatienta... Il marchait, je marchais : Il parlait, j'écoutais. —Vivre longtemps (reprit-il), eſt un grand malheur ! J'ai trente-cinq ans : c'eſt encore quinze à vivre : Plûs nous vivons, plûs nous retardons notre renaiſſance : Cependant ce ſerait un abus de mourir à 25 ans ſans neceſſité ! Mais vivre cent ans, eſt d'un couard, d'un lâche, d'un fou ; je cracherais au viſage d'un Centenaire. Quoi ! au lieu de remettre ſes fonds à la nature, pour qu'elle les renouvelle, il les garde, pour n'en rien faire, et vegeter dans une longue impuiſſance ! Nous renaiſſons tous de nos débris ; nous ne ſerons jamais, comme nous avons deja été : Moi, par exemple, je crois avoir été Duc : Dans mon enfance, je penſais ſans ceſſe, malgré moi, Un Duc viendra me reclamer... Je n'avais que des idées hautes, ſerieuses... Nous étions rue de Seine ; L'Homme ouvrit une porte, et rentra

LXX NUIT.

SUITE de la première MUETTE.

A l'heure de ma sortie, je courus au fauxbourg-Saintgermain, rue de-Seine. L'Homme était sorti. J'alai chés Manon. Je lui trouvai l'air embarrassé. —Où est la Jeune-muette? —Je ne sais ce que vous alez penser de moi (me dit-elle); mais je ne l'ai plus. —Vous ne l'avez pas rendue à la Femme qui l'avait emmenée? —Non: c'est à un Homme que viens de la remettre, à-l'instant. —Le connaissez-vous? —C'est un Braque, mais bon: Il veut en faire sa femme. —Savez-vous sa demeure? —Rue de-Seine-. Sans lui rien demander davantage, je partis comme un trait, et j'arrivai chés l'Original.

Il rentrait, avec la petite Isabelle. L'Enfant me reconnut. L'Original s'en effaroucha. Je lui dis, comment je la connaissais. Il observa à mon humeur, Que je savais tout; qu'il aurait desiré, que tout le monde eût ignoré, qu'il avait cette Enfant. Je lui appris son nom-de-famille avec celui d'Isabelle, que la Dame-libraire lui avait donné. Je lui promis de ne rien dire, pourvu qu'il épousât l'Enfant; je me chargeai même d'avoir le consentement de la Famille. Ceci nous regon-

cilia, parceque j'ajoutai, que je ne compromettrais pas son secret, et que je me ferais donner un plein-pouvoir par les Parens. J'avais toujours parlé : C'était un grand tort auprès de l'Homme ! Il s'empara de la parole, et dit de fort-bonnes choses: —Une Femme muette est un tresor, surtout pour moi ; c'est même une Muette seule que je puis épouser, à cause de mon caractère, qui est assés particulier. Il faut qu'une Femme soit douce ; Qui sera plûs douce qu'une Sourde-et-muette, que je n'impatienterai jamais, et avec laquelle je pourrai parler tant qu'il me plaira ? Isabelle est jolie : elle n'aura ni Famille, ni Parens ; car vous me l'avez promis : Elle s'occupera doucement, sans bruit, sans m'étourdir : Moi, je ne songerai qu'à la rendre heureuse. J'aurai des Enfans ; C'est moi-seul qui leur parlerai, et qui leur apprendrai à parler : Les Femmes ont une foule de petitesses dans la tête ; et elles les font passer à leurs Garsons ? Voyez tous les petits Parisiens ?... Je n'aurai pas cet inconvenient à redouter, et c'est le seul qui m'ait jusqu'à-present éloigné du mariage: Ma petite Isabelle ne demandera ni le spectacle, ni les concerts, que je déteste : On y écoute ton-

jours, sans parler; et c'est ma respiration à moi que la parole-...

Je me promis de veiller au sort d'Isabelle ; mais je gâgnai la porte, pour aller chés la Marquise. L'Homme-singulier parlait toujours. Je l'entendis encore dans l'escalier : Je remontai ; il me parlait encore !... Enfin, je partis.

TROISIÈME ACTE.

Le Theatre represente la chambre d'une pauvre Femme : Elle est assise dans un mauvais fauteuil, et servie par deux de ses Enfans.

1 Scène. *La Veuve Saintalbin (assoupie dans son fauteuil) ; Georgette, George, son jeune frère.*

Georgette Paix ! paix !... ma Mère (*à son Frère*) dort !... Si tu fais du bruit, deja, tu resteras toute la journée à l'école, comme les Enfans !

George. Oui !... oui !... a' dort.... Je ne ferai point bruit !

Georgette (*bas*) Parle donc pûs ! bas !..... O ma pauvre Mère ! dormez dormez ! *

George. Si elle était morte, nous serions orfelins ; n'est-ce pas donc, ma Sœur ?

Georgette. Nous le sommes de père.

George. Où est-ce que nous serions

donc, ſi nous n'avions pus note Mère? car nous, nous n'avons pas d'argent, pour payer la chambre, ét le pain, ét le bois, ét le ſel, ét tout?

Georgette. Nous ſerions bén à plaindre! on nous arait placés.

George. Placés?

Georgette. Oui, placés: toi, ét nos autres petits Frères, tu ſais bén, comme ces petits Garſons d'hier?... Et moi avec nos petites Sœurs....

George (*vivement*) Moi, je ne voudrais pas y aler!

Georgette (*posement ét avec ſentiment*) Les pauves Enfans, qui ſont orfelins, ne vont pas voûce qu'ils veulent!

George (*très-haut*) O ma Mère! ma Mère! ne mourez donc pas!

II ſcène. *Les Mém. La Mère* (*ſ'éveillant*)

La Veuve. (*demi-éveillée*) Qui m'appelle? Qui m'appelle?

Georgette, à (*George.*) Vois-tu? tu l'as reveillée! (*à ſa Mère*) Ce n'eſt rien, ma Mère! dormez! dormez!

George. Redormez, ma Mère!

La Veuve. Mes Enfans! je me trouve mieux!.... Mes pauvres Enfans, je vous éleverai donc!

Georgette. Oui, oui, ma Mère! (*precipitament*) Car M. le Chirurgien dit comme ça que vous êtes rechappée.

George. Il dit auſſi comme ça, que vous ne ſerez pas boiteuse, ma Mère!

Georgette. Et que vous nous gâgnerez toujours notre pain.

George, (*fièrement*) Et moi donc, quand je ſerai fort?

Georgette. Et le jeune Monſieur, qui vous donne de l'argent, dit que ſ'il eſt un-jour à ſon aise, il ara ſoin de nous.

George. Et que moi,... il me fera... marin... avec mes trois Frères, ſur un vaiſſeau, qui eſt nigociant, dans la mer... Je vous apporterai tout ce que je gâgnerai, ma Mère.

La Veuve. Mes chèrs Enfans! beniſſez ce jeune Monſieur! ét priez bien le Bondieu qu'il le conſerve!

Georgette ét George (*ſe precipitant à genoux*) Mon Dieu! conſervez le jeune Monſieur!... (*Georgette ſeule*) Car, mon Dieu! vous ſavez ſon nom, que nous ne ſavons pas!

La Veuve (*avec la dignité bonne*) Oui, oui, le Bondieu le ſait, mes Enfans! ét le Bondieu le recompenſera, tout-juſtement, parceque nous ne pouvons pas le reconnaître!... L'heureuse Mère, que la ſienne!... car il en à une; il me l'a dit.

Georgette. Et un Père, ma Mère?

car il a dit avanhièr, qu'il voudrait bén reſſembler à ſon Père, en tout!

La Veuve. Cela fait donc de bien honnêtes gens! pour avoir un ſi bon Fils!

Georgette. C'eſt qu'ils l'ont bén élevé; n'eſt-ce-pas, ma Mère?

George. Et qu'il a été bén obeiſſant; pas vrai, ma Mère?

La Veuve. Oui, oui, mes Enfans!... Il faut l'être auſſi, et le Ciel vous benira.. Donne-moi à boire, Georgette? (*Les deux Enfans courant*).

Georgette. C'eſt à moi que ma Mère l'a dit!

George. C'eſt moi qui me ſuis levé le premier!

La Veuve. Alons, alons, cède à ton Frère, ma Fille!... l'Un m'apportera à boire, l'Autre... remettra le gobelet.

George (*presentant le vase que ſa Sœur lui cède*) Buvez, ma Mère?

La Veuve. Grand-merci, mon Garſon. (*elle boit, & rend le vase à Georgette*).

Georgette. Mercie, ma Mère..... Il va venir! il va venir! n'eſt-ce pas, ma Mère?

George. Voici l'heure! voici l'heure!

La Veuve. Il ne manque pas!

Georgette. Non, car je l'entens... comme il monte vîte! (*Elle court ouvrir*).

III ſcène. *Les Mêmes : un Jeune-homme (enveloppé dans ſon manteau, des livres ſous ſon bras).*

Le Jeune-homme. Bonjour, ma chère Bonne!... J'ai un peu tardé aujourd'hui!.. Vous êtes eſtimée de votre voſinage; je viens d'avoir la ſatiſfaction de vous entendre louer, ſans être vu... Comment avez-vous paſſé ces deux jours-ci?

La Veuve. Toujours de mieux-en-mieux, mon cher Monſieur... Vous avez peut-être entendu mes bonnes Voiſines?

Le Jeune-homme. Oui, trois Filles et leur Mère... Je ſuis mieux auſſi: j'étais inquiet, ces jours paſſés; je ne le ſuis plus: il m'eſt arrivé... deux bonheurs...

La Veuve. Le Ciel vous beniſſe!

Le Jeune-homme. Je ſuis tendrement aimé de ma Mère... Hâ! c'eſt une Mère, celle-là!... Elle m'a nourri.

La Veuve. Elle vous a nourri!... ét le Bondieu l'en recompenſe!

Georgette. Cette Mère-là a auſſi bon lait que bon ſang; n'eſt-ce pas ma Mère?

La Veuve. Oui, oui, mon Enfant! tu as retenu ça de ton Père!

Le Jeune-homme. Et j'ai rendu l'important ſervice que vous ſavez... à l'Ennemi de ma Famille!

La Veuve. A l'Ennemi de votre Famille!... M. Dorval?

Le Jeunehomme. Monſieur Dorval... J'en ſuis d'une joie... Mon Père n'aura plus que des Amis.

La Veuve, (*attendrie*) O Monſieur! ô bon Jeunehomme!... M. Dorval ne le connaît donc pas!... L'heureuse découverte que j'ai faite-là, par mes bonnes Voiſines!... Je ſavais bien que vous n'en abuſeriez pas!.. Il falait que ce fût un écrit bien terrible qu'on imprimait contre lui!

Le Jeunehomme. C'était un de ces pamflets, lâchés dans le Public, pour immoler à la malignité l'Homme qu'elle jalouse.

La Veuve. On a donc ſes peines, dans tous les états!

Le Jeunehomme. Vous avez beſoin à-preſent de prendre de la nourriture : ne vous negligez pas!... (*Il donne les dix louis*) Le Ciel eſt venu à mon ſecours!... voila pour habiller vos Enfans. Je me hâte d'aler à mon collége : car le devoir eſt ſacré ; rien n'en diſpenſe!

La Veuve. Mon cher Monſieur! voila bien de l'argent! dix louis à-la-fois!... Vous êtes ſi jeune!...

Le Jeunehomme. Ma chère Bonne! j'approuve votre delicateſſe... mais tout eſt à moi... excepté... quelque-chose, que j'ai emprunté... à Celle que mes Parens me deſtinent... Ç'aurait été une

injuſtice, de ma part, que de ne pas... lui ceder... la moitié de mon bonheur.

La Veuve. La moitié de votre bonheur!

Le Jeunehomme. Vous êtes pauvre, ma Bonne! vous ne connaiſſez... peut-être pas celui de donner!

La Veuve. Hô! que ſi-fait, Monſieur!... Hé! qui n'a pas eu quelque-chose à offrir!... Quand on eſt bien pauvre... on ſ'ôte quelquefois le morceau de la bouche, pour le donner à Plûs-pauvre encore... à un Père... à une Mère infirmes... à ſes Enfans... Et c'eſt un plaiſir!...

Le Jeunehomme (*attendri*) A une Mère... oui! oui!...

La Veuve. Mais dix louis! c'eſt trop, Monſieur, c'eſt trop... à-la-fois (*Elle lui remet la bourſe*).

Le Jeunehomme (*vivement*) Prenez! prenez!... Ces dix louis là... ne peuvent être qu'à vous... c'eſt pour vous... que je les ai demandés!... Moi les garder! ce ſerait une baſſeſſe... Ils ſont le prix offert, pour aider le Pauvre a être juſte envers le Riche... Habillez vos Enfans... Vous menagerez cette ſomme auſſi-bien que moi... Si votre convaleſcence eſt longue, j'ai d'autres reſſources... Je n'ai pas encore parlé de vous à ma Mère... Adieu,

adieu, ma Bonne, jusqu'après-demain. Bonjour, mes Enfans! Ayez bien des attentions pour votre Mère! et je vous aimerai de tout mon cœur! (*Il sort précipitamment*).

IV scène. *La Veuve, Georgette, George.*

La Veuve. Voïla dix louis! au lieu de diminuer, il augmente!... (*à-part*) Il n'a pourtant vu ici que l'abandon, et la douleur!... Et c'est à la Sœur de M. Dorval!... Il a servi l'Ennemi de son Père, pour lui en faire un ami!... O bon Jeune-homme!

Georgette (*bonnement*) C'est bén beau! n'est-ce-pas, ma Mère?...

La Veuve. Oui, ma Fille!

Georgette. Quand on aime les Affligés, on n'est bon; n'est-ce-pas ma Mère?

La Veuve. On est l'image de la Celeste-bonté.

Georgette. Hô-bén, il nous recommande bén de vous soigner!... Mais on frappe!... George, va voir.

George, (*courant ouvrir*) J'y vas, ma Sœur.

V scène. *Les Mêmes : Dorval, le Marquis, le Jockey.*

Georgette. Qui est-ce donc, mon Frère?

George (*regardant en-dedans*) C'est un gros Monsieur, tout d'or!...

Georgette. Entrez, s'il vous plaît, Monsieur!

Dorval. Je vous salue, ma Bonne... Vous êtes... malade?...

La Veuve. Je suis convalescente, Monsieur.

Dorval. Voila vos Enfans?

La Veuve. Ce sont les deux Aînés de huit, Monsieur.

Dorval. De huit!... Et ce sont-là vos Aînés?

La Veuve. Oui, Monsieur.

Dorval. Je vous suis inconnu, ma Bonne: mais vous, vous connaissez le Jeunehomme envelopé dans son manteau, qui sort d'ici?... de chés vous... à-l'instant?

La Veuve. Mon cher Monsieur! si c'est votre Fils, et le Frère de cet aimable Jeunehomme que voila, vous êtes bien partagé! car il a un excellent cœur!.. Je vais vous raconter cela, Monsieur... Georgette, mon Enfant, donne un-peu des chaises, que ces Messieurs ne se tiennent pas debout. (*Georgette obeït, et son Frère lui aide: ils secouent les chaises, pour ôter la poussière*).

Georgette. Assoyez vous, Monsieur! (*Dorval s'assied; et le Marquis secoue sa chaise avec degoût*).

La Veuve, (*continuant après un silence*) Il faut vous dire, mon cher Monsieur, qu'il y a trois mois... un samedi... vers les quatre-heures-et-demie, je fus renversée par un cabriolet, dans la rue *de-la-Harpe*, à ma place, où je travaille; car depuis mon veuvage, c'est de mon seul travail que je nourrissais mes huit Orfelins.... Le Maître du cabriolet alait si vite, il y avait tant d'embarras derrière lui, qu'il ne fut pas mon malheur... Et peutêtre il n'était pas en état d'y porter soulagement... le Bondieu lui pardonne, comme je lui ai pardonné.... On me monta chés moi: c'était au moment où les Ecoliers sortaient d'Harcourt.

Dorval. Il y a trois mois?

La Veuve. Oui, Monsieur.

Dorval. Vers les quatre-heures-et-demie?

La Veuve. Oui, Monsieur.

Dorval. Un samedi?

La Veuve. Oui, Monsieur.

Dorval. Mais il y avait un Cocher! un Jockey?

La Veuve. On me l'a dit, Monsieur; mais je n'ai rien vu.

Dorval (*au Marquis*) Je connais l'Homme au cabriolet.

Le Marquis. Je vous assure que ce n'est pas... *Dorval.*

Dorval. Je ne vous demande rien!

La Veuve (*au Marquis*) Le mal eſt tout-à-l'heure reparé, Monſieur... C'était donc, comme je le disais, à l'heure que les Ecoliers ſortaient d'Harcourt: Un d'eux, Celui-là que vous venez de voir, accourt, aide à me monter dans la chambre, ét me laiſſe douze francs. Il me dit d'être tranquile. Il eſt revenu tous-les-jours dabord, ét à-present tous les deux jours, me fourniſſant tout ce que j'ai eu besoin. Il ne m'avait jamais parlé: Je l'avais pourtant remarqué, à ſon air doux, ét j'avais quelquefois dit: —Mon-dieu, que voila un grand Ecolier qui eſt posé, ſage, honnête, obligeant! car plûs d'une fois je l'ai vu recharger des Gens-de-peine, qui étaient tombés!

Dorval. D'où vient ſe cache-t-il? D'après ce que vous dites, il ne doit rien avoir à craindre?

La Veuve. C'eſt apparemment, pour ne pas être reconnu du monde!

Dorval. Combien vous a-t-il donné? Il faut me dire vrai?

La Veuve. Mon cher Monſieur, ſi c'eſt votre fils, ét qu'il vous ait pris... vous voyez l'usage, qu'il en a fait... c'eſt à une Pauvre femme... avec huit Enfans!... Mais; je m'en vais vous dire ce qu'il m'a donné: Pendant trois mois, tous-les-

jours six francs ; sans compter les douze du premier jour: et ce matin,... la somme est forte... dix louis, Monsieur..... qu'il venait de recevoir... Il m'a dit, que c'était afin d'habiller mes Enfans... J'ai épargné, Monsieur, surtout ce qu'il m'a donné; il le sait bien ; mais il a voulu que je prisse toujours :—Prenez, prenez, m'a-t-il dit; vous le menagerez aussi-bien que moi-. (*tirant sa bourse*) Voila, Monsieur, tout ce que j'ai épargné ?

Dorval. Ma Bonne, recevez, sans scrupule, ce que ce Jeune-homme vous donnera: il ne m'a rien pris; il en est incapable...

La Veuve O mon Dieu, soyez beni !

Dorval. Je vous reverrai, ma Bonne: Je ne vous oublierai pas. (*bas au Marquis*) Celui dont on parle, n'est-il pas votre ami?

Le Marquis (*bas*) Nous nous sommes connus au Collége: mais le Fils d'un Negociant...

Dorval (*sur le même ton*) Quoi ! vous vous defendez d'être son ami !

Le Marquis. Je ne dis pas cela.

Dorval (*appelant le Jockey, resté en-dehors, après s'être montré*) Jaques son!

VI scène. *Les Mêmes: le Jockey.*

Le Jockey. Monsieur.

Dorval. N'oubliez pas cette maison; j'y reviendrai. (*à la Veuve*) Vous a-

vez reçu quelque ſecours de vos Voiſins? On ſ'oblige, dans le malheur, ét les Pauvres ſont compâtiſſans ? (*Pendant ces couplets, Georget fait au Jockey un air-de-connaiſſance, dont M. Dorval ne ſ'aperçoit pas, ét l'Enfant ſe retire avec ce Garſon pour lui parler : il admire ſon chapeau, ſes boutons*).

La Veuve. Je n'ai qu'à me louer de mon voiſinage, Monſieur : Il demeure ici à-côté trois Sœurs, ét leur Mère, qui m'ont veillée tour-à-tour, dans les premiers temps.

Dorval. Trois Sœurs?

La Veuve. Oui, Monſieur : ce ſont d'honnêtes ét jolies Filles, qui travaillent chacune de leur état. Elles ont eu bien de la charité pour moi !

Dorval. Le Jeune homme les a-t-il vues ?

La Veuve. Jamais, Monſieur !

Le Marquis. Jamais !...

La Veuve (*au Marquis*) Hô-ron, Monſieur, je vous aſſure ! ſi ce n'eſt aujourdhui. Elles ne ſont pas ici le jour ; étpuis, dès qu'elles entendaient monter Quelqu'un, elles ſe retiraient, par diſcretion.

Dorval (*au Marquis*) Je la crois... (*à la Veuve*) : Avant votre accident, vous étiez ſouvent gêné, ayant un ſi grand nombre d'Enfans ?

La Veuve. Ils travaillaient tous un-peu, Monsieur, excepté les deux Plus-jeunes : c'est peu de chose ; mais cela les retient ; j'en venais mieux à-bout : on va reprendre le petit travail ces jours-ci.

Dorval. Etiez-vous contente, dans votre situation ?

La Veuve. Je regrettais un bon Mari : c'était un homme peu relevé, mais franc, excellent père, laborieux, honnête, obligeant... J'ai perdu mon soutien! ... (*Elle s'attendrit*). Dureste, Monsieur, j'étais contente : L'occupation ne me donnait que du plaisir, et quand je me voyais beaucoup d'ouvrage, c'était comme aux Avares, quand ils se voient beaucoup d'argent... Il faut bien peu Monsieur, pour rendre le Pauvre content!

Dorval. Je l'entrevois... N'avez-vous jamais envié les belles Dames en voitures, parées de diamans ?

La Veuve (*souriant un-peu*) Hô! Monsieur! on n'envie que ce qui est à la portée ; une pomme placée à trois pieds, tente un Enfant ; il veut la prendre ; à cent pieds, il ne la regarde seulement pas... Et-puis, je respecte les Dames de condition sans les envier... les Autres,... il faut les plaindre, et prier Dieu pour elles.

Dorval. Bon! excellent! Dans peu, aujourdhui peutêtre, vous saurez combien je m'intéresse à vous. (*au Marquis*): Alons, Monsieur.

VII scène. *La Veuve, Georgette, George.*

La Veuve. Mes Enfans, voila sans-doute le Père, et le Frère de notre bienfaisant Jeunehomme!... Hô! que je suis contente, de ce qu'il vient de dire, que son Fils ne lui a rien pris!

Georgette. Il ne faut rien prendre, pas vrai, ma Mère? pas tant seulement un liard? une épingle?

La Veuve. Non, mon Enfant! pas même pour bien faire.

George. Pas même à sa Mère, ma Mère?

La Veuve. Non, non! une Mère donne; pourquoi lui prendre? Ça accoutume.

Georgette (*à George*) Vois-tu bén!..

George. Ma Mère! ce Monsieur Jacquesson le jockey, il était chés M. Dorval, quand j'y ai été porter la lettre: c'est lui qui m'a fait entrer.

La Veuve. Que dis-tu, mon Enfant?

George. Mais, qu'il était-là, M. Jacquesson, avec Un-autre plûs maître que lui, qu'on appelle M. Dupré.

La Veuve. Chés Monsieur Dorval?

George. Oui, ma Mère : je l'ai bien reconnu ; car je lui ai parlé.

La Veuve. J'aurais vu mon Frère !... Il aurait un Fils, qui ſerait mon bienfaiteur.. Mais il eſt trop jeune, pour avoir un Fils de cet âge-là !... ét-puis, le Jeune-homme ne m'aurait pas dit, qu'il a ſervi l'Ennemi de ſon Père... J'aurai peut-être mal-entendu !

Georgette. Ma Mère ! vous parlez toute ſeule !

La Veuve. Oui, je raiſonne avec moi-même.

Georgette. Vous alez redormir, pas vrai, ma Mère ? car voila l'heure d'aler à l'école ?

La Veuve. Alez, mes Enfans ; ét ſurtout, prenez bien garde aux carroſſes, en ramenant vos Frères ét Sœurs !

Georgette ét George (enſemble) : Hô ! qu'voui, ma Mère ! *(ils ſortent).*

VIII ſcène. *La Veuve (ſeule).*

Voila qui eſt bien ſingulier !... Eſt-ce mon Frère ? Serait-il marié ? Je n'ai pu me rappeler ſes traits ; nous avons été ſeparés trop-jeunes l'un de l'autre. Quand on m'enyoya dans cette grande Ville, après la mort de ma Mère,... c'était un Enfant encore au berceau... Hêlas ! on ignore à quels perils on expoſe la Jeuneſſe, dans un pays où les Hommes ſe ca-

chent les uns dans les autres ; où le vice n'a qu'un inſtant à rougir... Il paſſe, ét au bout de la rue, il n'eſt plus connu !... Un-peu de figure alait me perdre ;.... l'Amour me fit éviter le crime ; mais pour me plonger dans la misère... Ce fut une paſſion qui maîtrisa toutes mes facultés !... Je n'osai recourir à ma Famille, quand, à ſon inſu, je fus devenue l'épouse d'un Homme du Peuple... Que de malheurs depuis !... A combien d'autres le bon cœur de mon Mari ne m'a-t-il pas ſouſtraite !..... Sa profeſſion n'alait pas ; il en prit ſur-le-champ une plûs rude, mais lucrative... Il m'adorait ; c'eſt le mot... Je ne regrettais rien avec lui... Occupée d'un travail, qui me dérobait aux regards de mes Egaux, je ſecondais Saintalbin.... Je l'ai perdu.... Quelle douleur, ét comment n'y ai-je pas ſuccombé !... Un autre malheur m'arrive, ét c'était le dernier !... Un Ange eſt venu à mon ſecours, ét ſauve ma Famille !... Mais... je me ſens plûs forte aujourdhui ! Eſſayons, ſi je pourrais marcher... (*elle ſ'aide d'un bâton*) Oui !.. je le puis !... Je ne l'eſperais pas !... J'avais cru mourir... Le premier usage de mes forces eſt dû à la reconnaiſſance... Alons remercier Dieu,... ét le prier pour mon jeune Bienfaiteur... On frappe... (*elle*

repond) Qui eſt-là?... Je vais ouvrir... (*Elle y va lentement, et ouvre avec peine*) Entrez!

IX ſcène. *La Veuve, le Marquis.*

Le Marquis. Bonne-femme, vous êtes ſeule? J'en ſuis charmé: j'ai à vous parler.

La Veuve. Vous avez donc quitté M. votre Père?

Le Marquis. M. Dorval vient d'entrer au Collége, pour faire des informations, au-ſujet du Jeune-homme qui vous donne de l'argent. Je ſuis le Marquis de-Saintfal, et M. Dorval, homme-de-fortune, n'eſt pas mon père. Je puis vous être utile, et vous proteger, ſi vous le meritez. Je vous demande un ſervice?

La Veuve. De tout mon cœur, ſi je le puis, Monſieur.

Le Marquis. Vous le pouvez: Vous connaiſſez Fortville?

La Veuve. Non, Monſieur.

Le Marquis. Vous ne le connaiſſez pas? (*à-part*) Elle ignore ſon nom. (*à la Veuve*) C'eſt un libertin très-dangereux, très-hypocrite, je vous en avertis.

La Veuve. Mais, Monſieur, dès que je ne le connais pas!...

Le Marquis. Vous le connaiſſez: Mais defiez-vous de lui! Il a tous les vices... Il ne vous a pas obligée ſans motif, ſoyez-en ſûre.

La Veuve. Hé ! quels motifs peut-on avoir, chés une pauvre Femme, infirme, ét qui n'a rien d'attrayant ?

Le Marquis. Il m'a dit, à moi, qu'il ne venait chés vous, que pour voir Une des jeunes Voisines, ét lui faire prendre bonne opinion de lui : Vous sentez, que c'eſt pour la ſeduire... Il a beaucoup d'argent ! ou, ce qui eſt la même chose, de quoi en faire, dans un portefeuille de M. Dorval, qu'il a trouvé... Je vous le dis, afin que vous vous teniez ſur vos gardes !

La Veuve. O Monſieur ! que me dites-vous-là !... Eſt-ce de mon Bienfaiteur, que vous parlez ?

Le Marquis. Oui, de Fortville.... Adieu, je n'ai qu'un inſtant... Mais je vous reverrai...

La Veuve. Je l'ai cru votre frère, ét que M. Dorval...

Le Marquis (*avec dedain*) Cela, mon frère !.... Il veut tromper une Jeune perſonne-aimable, dont Un-autre, qui vaut mieux que lui, ferait le bonheur... mais on le demaſquera.... Servez-moi, ét comptez ſur ma protection. (*Il ſort*).

X ſcène. *La Veuve* (*ſeule, ét regardant partir le Marquis d'un air ſtupefait*).

Non, non ! je ne puis vous croire !...

Il n'a jamais vu mes Voisines qu'aujourdhui, et c'eſt par-hasard, ſans leur parler!.. Cependant, voila dix louis à-la-fois!... Non, non! la vertu eſt peinte ſur ſon heureuse phisionomie... J'entens monter... C'eſt peutêtre Une de mes Jeunes-Voisines... (*Elle va ouvrir*) : Il faut que je lui parle... Mais, je ſuis ſûre davance... Non! c'eſt une Dame... accompagnée... d'une Jeuneperſonne.... Je reçois bien des visites aujourdhui!... Pendant longtemps! je n'ai eu que celles de mon jeune-Bienfaiteur!...

XI ſcène. *La Veuve, Mad. De-Fortville, Charlote.*

Mad. De-Fortville (*à Charlote*) C'eſt elle!... Ma Fille; voici les maisons qu'il faut voir, pour ſ'attendrir le cœur, et devenir bonne... (*à la Veuve*) Vous êtes cette Infortunée, à laquelle il eſt arrivé un accident, par une voiture?... Je ne le ſais que d'aujourdhui?

La Veuve. Oui, Madame.

Mad. De-Fortville (*lui presentant de l'argent, que la Veuve ne prend pas*) Si je l'avais ſu plutôt, je vous aurais visitée.

La Veuve (*admirant Charlote*) : Quelle figure angelique!.... (*à Mad. De-Fortville*) : Madame, je vous demande pardon! Cette jeune et belle Demoiselle eſt-elle votre fille?

Mad. De-Fortville. Ma Bonne, c'eſt l'Epouse que je deſtine à un Fils, que j'ai nourri de mon lait: Je l'amène avec moi, parcequ'elle le deſire: Elle aime à ſoulager les Infortunés.

La Veuve. Que Dieu vous beniſſe, ma bonne ét belle Demoiselle! Veuille ſa bonté vous donner un Mari, digne de vous ét de votre cœur!

Charlote (*modeſtement*) Je vous remercie, ma Bonne.

Mad. De-Fortville. Obligez-moi de recevoir mon present?

Charlote. Et le mien, ma Bonne.

La Veuve. Mesdames, votre charité me touche ét me penètre! Mais il ne faut pas que le malheur ſoit une occasion de gain. Je ſuis ſuffisamment aſſiſtée... Reservez pour d'Autres, cette aumône, qui leur rachètera la vie.

Charlote. Vous me refusez! Eſt-ce que je n'ai pas eu l'air modeſte qu'il fallait, pour vous offrir mon present?

La Veuve. O ma belle Demoiselle! jamais on n'a offert ſi gracieusement!... Mais il eſt des Malheureux qui ont plus besoin que moi...

Mad. DeFortville. Honnête ét pauvre Femme! vous avez des Enfans? Combien?

La Veuve Huit, Madame.

Mad. De-Fortville (*vivement*) Recevez! recevez! quand on eſt mère de huit Enfans, on ne ſaurait avoir de ſuperflu!

La Veuve. Je vous obeïs donc, Madame.

Charlote. Que je vous ſerve, ma Bonne!

La Veuve. Il n'eſt plus neceſſaire; me voila, convaleſcente,... graces, après Dieu, à mon jeune Bienfaiteur.... J'alais ſortir.

Mad. De-Fortville. Où donc alez-vous, ma Bonne?

La Veuve. Ici, à deux pas, remercier Dieu, et le prier pour Celui, qui m'a conſervée à mes Enfans.

Charlote (*à Mad. De-Fortville*): Hâ, Maman! c'eſt trop juſte!... Permettez que je lui aide à deſcendre, et que je l'accompagne?

Mad. De-Fortville. Alons toutes-trois offrir au Ciel nos vœux, pour le vertueux Mortel, qui l'a ſecourue.... C'eſt un Jeunehomme?

La Veuve. Oui, Madame, et preſqu'un Enfant.

Charlote Nous venons de le voir ſortir.

Mad. De-Fortville (*triſtement*) Il eſt de l'âge de mon Fils!

Charlote (*bas à Mad. De-Fortville*) Je crois que c'eſt le Marquis de Saintfal!...

La Veuve (*repondant à Mad. De-Fortville*) Ha! Madame! ſi vous le connaiſſiez... Puiſſe le Monde ne jamais le corrompre!... Alons, Mademoiselle, j'accepte tout ce que vous faites pour moi.

Charlote (*ſoutenant la Veuve*) Appuyez-vous, ma Bonne!

Mad. De-Fortville (*à-part*) O mon Fils! que ne reſſembles-tu à cet eſtimable Jeunehomme!... Et je craignais ſa connaiſſance... Comme on eſt aveugle!

(*Elles ſortent, la Veuve étant ſoutenue par Mad. De-Fortville et par Charlote.*

Fin du troisième Acte.

Après la lecture de mon troisième Acte, qui frappa la Marquise, par la ſingularité du genre, et qui avait paru toucher beaucoup Auguſtine, en-même-temps qu'il avait fort amuſé Felicité Demerup, je m'en-revins par les boulevards du Temple et de la Porte-Saintantoine.

LES PROVISIONS GATÉES.

Vis-à-vis la rue Neuve-Saintgilles, je fus ſurpris de voir deux Hommes, qui apportaient à l'entrée du boulevard deux corbeilles, l'une de navets, l'autre de marons, qu'ils jetèrent; ils remportèrent leurs cabats. Je m'approchai. — Il me ſemble, que vous jetez-là des choſes utiles? (leur dis-je). L'Un des

deux me repondit : — Ce ſont des provisions gâtées. Les Riches ont toujours peur de manquer. Tous les ans nous achetons pour trois maisons, comme la nôtre, ét il y en a toujours les deux-tiers de perdu. Nous ne ſommes pas les ſeuls qui agiſſons ainſi ; l'on affame la Ville par la manie des provisions, ét il eſt je ne ſais combien de choses qui ſe gâtent, par la longueur du temps qu'on eſt à en faire usage! Mais ce n'eſt rien que des navets, des chataignes, des fruits ; c'eſt la conſommation journalière qui eſt effrayante ! Nous perdons en viande ét en pain de quoi nourrir deux Maisons bourgeoises : Ce n'eſt pas aſſés que notre Maître conſomme, ét ne ſe refuſe rien, il faut encore que par ſes caprices, ſes changemens de goût, une partie du bœuf, du veau ét du mouton que nous prenons ſoit perdu : Nous ayons jeté des volailles entières, qu'on nous avait obligés de garder, pour qu'elles fuſſent plûs tendres. Il devrait y avoir une loi, qui defendît aux Gens des Villes les provisions, ſous peine d'une amende du decuple de la valeur. Un hiver, le bois était rare ; mais il y en avait aſſés : Auſſitôt les Gens riches vidèrent les chantiers, depeur de manquer ; ét le Pauvre en fut reduit à ſe battre, pour

avoir une demie-voie de bois mal-moûlée. Je ſuis valet d'un Riche ; mais je les donnerais tous au diable, ſ'il était en mon pouvoir : c'eſt une profanation continuelle des biens de la Nature, qui ſeraient ſuffisans audelà de toute conſommation, ſi les Riches ne ſ'approvisionnaient pas. C'eſt de même en Angleterre, où j'ai ſervi dix ans Un de nos Ambaſſadeurs : Partout les Riches ſont le fleau de l'Humanité... O heureuse et douce égalité-l... Je dis au Cuisinier philosophe, que je louais ſes ſentimens, excepté ſa haîne pour les Riches. —L'êtes-vous (me dit-il)? —Non. —Je vous pardonne. Adieu-. Et il me quitta bruſquement.

LXXI NUIT.

La Mule enlevée.

L'interêt que je prenais à la Jeune-muette, ét la mise-au-net d'un Acte par jour, m'abſorbaient abſolument ; de-manière que je ne recherchais pas les évènemens ; je ne m'occupais que d'un ſeul Objet. A ma ſortie, j'alai trouver les Parens de la Jeunefille, je leur exposai la ſituation des choses, ét je leur demandai, ſi l'on ſe contenterait de l'aſſurance que la Petite était mariée? Le Père, la Mère ét la Tante furent

transportés de joie : Ils s'informèrent seulement, si l'Homme était aisé, honnête ? Je leur en donnai l'assurance, et j'allai porter ces nouvelles à l'Original.

Au-bout de la rue Saintandré, je fus heurté par un Jeunehomme, qui venait avec rapidité de la rue Daufine. Deux Garsons, qui me parurent apotiquaires, le poursuivaient : mais ils ne purent l'atteindre. Je les joignis comme il revenaient. —Qu'a fait l'Homme que vous poursuiviez ? (leur dis-je). L'Un d'eux ne daigna pas me repondre ! mais l'Autre, plus doux, me dit en riant: —C'est pti dé chose ! Cét Hommé, en passant, a pris, à son pied, la meule dé Madamé, qui était sour la porte, et nous lui sommés courus après-. J'avançais en l'écoutant, et je me trouvai vis-à-vis sa porte. La Femmé dé l'Apotiquaire était encore assise, un pied sans mule, et l'autre ayant ce que l'on peut voir de plus parfait, pour la petitesse, et la forme mignone. La jambe était admirable, et l'ensemble de la Dame appetissant.

Tandis que j'écoutais le Garson, et que je considerais la Dame, l'Original qui se proposait d'épouser la Muette, me frappa sur l'épaule. —J'allais chés vous (lui dis-je), on consent à tout ; même à ne pas vous voir, pourvu que des Personnes sures,

telles que le Curé, repondent que vous êtes honnête et dans l'aisance. —J'y consens. Que voit-on-là? Pourquoi s'arrête-t-on? Je lui racontai le trait. —Hâ! ce Jeunehomme a bien fait! N'est-il pas honteux, criminel, qu'une Femme aussi provoquante, s'asseye sur sa porte, comme je l'ai vue souvent, pour montrer aux Passans ce qu'il y a de plûs voluptueux dans la Nature: Pour moi, j'en ai souvent été scandalisé!... Mais j'ai été plûs loin, j'ai fait de serieuses reflexions, sur un point: c'est que tout ce que les Femmes portent dans leurs habits, de dissemblable à nous, prend leur sexe pour ainsi-dire, et un charme inexprimable: Ainsi la forme élegante de leur chaussure, si differente de la nôtre, donne à cette partie un prix extraordinaire: Ce n'est pas la chose; c'est la difference; et cette difference ne communique un charme si grand, que parcequ'elle donne un sexe à la chaussure. Chaussez les Femmes comme un Homme, ce charme n'existe plus; parcequ'il n'est pas clair aux ieux dabord, que l'Objet vu appartient à une Femme, et que parconsequent il n'a pas de sexe. —Mais (dira-t-on), s'il pouvait arriver que les Femmes fussent mises absolument comme les Hommes, il en resulterait que l'aiguillon qui nous

porte vers elles, ſerait émouſſé ?... J'en conviens certainement ! mais les mœurs, loin d'y gâgner, y perdraient! Ce fut la trop grande reſſemblance des habits des deux-ſexes, ſurtout pour la Jeuneſſe, chés les Grecs ét les Romains, qui fut une des causes de l'horrible depravation de l'amour, qu'on a mal-à-propos nommé ſocratique. Il faut donc que les Pères, les Mères, les Maris, le Gouvernement même, yeillent à empêcher le rapprochement dans la forme du vêtir des deux ſexes. Lorſque ma petite Isabelle va être ma femme, elle ſera coîfée, habillée, chauſſée, le plûs en femme poſſible, afin-que tout ce qu'elle portera, ſoit femme comme elle : Par-exemple, elle aura des chauſſures à talon élevé, menu, très-pointues, ét faites de-façon, qu'elles s'éloignent davantage de celles des Hommes : ét ſi je vois jamais un Faquin d'effeminé, comme j'en ai deja vus, ſe rapprocher de la parure des Femmes, ſans-m'embarraſſer des ſuites, je l'attaque, ét je le plonge dans ce ruiſſeau fangeux...

—Quand vous avez une fois commencé (lui dis-je), vous ne finiſſez plus: Quels ſont vos arrangemens, pour épouser notre Muette ? —Ils ſont faits. J'ai un ban de publié d'aujourdhui; j'aurai

la diſpenſe des autres demain : vous, ayez le conſentement par écrit. Il fut laconique pour la première fois de ſa vie ; car il n'ajouta rien. Je le quittai ; j'alai demander le conſentement au mariage par écrit ; je le remis au Babillard, qui me propoſa d'être un de ſes Temoins, le ſurlendemain : J'y conſentis, ét je me rendis chés la Marquise, à laquelle j'appris cette nouvelle, avant de lire mon quatrième ét dernier acte.

QUATRIÈME ACTE.

(*Le Theatre eſt comme au I Acte.*)

I ſcène. *Mad. De-Fortville, Charlote,* (*arrivant du dehors.*)

Mad. De-Fortville. Nous n'avons pu joindre M. Dorval !

Charlote. Maman, ſûrement il viendra : J'ai vu que le Fils du Vieillard diſait la verité.

Mad. De-Fortville. Je l'eſpère auſſi, ma Fille.

Charlote. Je me rappelle avec plaisir cette pauvre Femme ! Comme elle eſt reconnaiſſante !

Mad. De-Fortville. Je ſuis charmée de l'avoir vue : Elle paraît eſtimable.

Charlote. Et ſes huit Enfans, ſi jeunes, ſans ſecours, que ſeraient-ils devenus, ſans ce bon Jeunehomme ?

Mad. De-Fortville. Comme il eſt des

Infortunés, sans que l'Opulence s'en doute!

Charlote. Ce Jeune homme, dont elle a parlé, annonce d'heureuses dispositions!

Mad. De-Fortville. Oui!.. Rien-là qu'on puisse soupçonner: Vieillesse, laideur, enfance, misère profonde.

Charlote. Ces pauvres Enfans, comme ils sont accourus au devant de leur Mère, à notre retour chés elle! Pour une Femme de cet état, je trouve qu'elle les élève bien! Ils m'ont attendrie... L'Aînée ne paraît pas douze ans?

Mad. De-Fortville. C'est tout-au-plûs... Leur jeune Bienfaiteur serait-il le Marquis?... S'il a encore sa Mère, qu'elle est heureuse!

Charlote. S'il a une Promise, qu'elle doit être glorieuse de son Amant!

Mad. De-Fortville. Et j'ai des inquiétudes sur le Fils que j'ai tant aimé!

Charlote. Maman!... Voici ton Mari.

11 scène. *Mad. De-Fortville, Charlote, M. De-Fortville.*

M. De-Fortville (*arrivant*) Mon Amie, les Enfans le plûs tendrement aimés, causent les plûs grands chagrins!

Mad. De-Fortville (*effrayée*) Auriez-vous reçu de tristes lumières! Ce portefeuille...

M. De-Fortville. Non: Votre Fils va revenir; il faut l'interroger.

Mad. De-Fortville. Vous n'avez pas trouvé M. Dorval ?

M. De-Fortville. Je l'ai vu, sans en être plûs avancé : Il s'est tenu sur la reserve, Mais je le reverrai.

Mad. De-Fortville. Il a promis de nous voir ; son Homme-de-confiance vient de me l'assurer.

M. De-Fortville. C'est peutêtre une defaite. Votre Filsarrive. Prenez l'air qui convient : Votre bonté, dont il abuse...

Mad. De-Fortville. Mon Ami ! est-il bien sûr qu'il soit coupable ?

M. DeFortville. Voila bien les Mères !... C'est ce qu'il faut savoir.

Charlote. Non, il ne l'est pas !

M. De-Fortville. Et voila bien les Amantes !

III scène. *Les Mêmes : Fortville.*

Fortville (*l'air serieux, mais content*) Mon Père... (*il s'incline*) Ma chère Maman ! (*Il lui baise la main.*).

Mad. De-Fortville (*le retenant, comme il va saluer Charlote*) Vous arrivez un-peu tard, mon Fils !

Fortville (*interdit du ton de sa Mère*) Ma Mère... il est vrai qu'il est tard... J'ai lu au Luxembourg... Mais je vais travailler, en attendant le dîner.

Mad. De-Fortville. Non : votre Père et moi, nous avons à vous parler.

Fortville. Je ſuis à vôs ordres, ma Mère.

M. De-Fortville (ſevèrement) N'avez-vous rien à nous dire ? Votre conduite eſt-elle pure ?

Fortville. Mon Père... m'accuſerait-on... de quelque-chose qui meritât votre improbation ?

M. De-Fortville (plûs ſevèrement) C'eſt par une queſtion que vous repondez à ce que je vous demande !

Fortville. Pardon, mon Père ! j'ai manqué, ſans le ſavoir !

M. De-Fortville. Votre Mère étmoi, nous ſommes dans la plûs grande inquiétude, ét par vous.

Fortville. A mon ſujet, mon Père ?

M. De-Fortville. A votre ſujet : Vous en connaiſſez la cause ; une foule de circonſtances nous empêchent d'en douter ; ét vous affectez de ne rien ſavoir !... Voyez l'état de votre Mère ! Elle ſouffre...

Fortville. J'ose vous aſſurer, mon Père... ma chère Maman !... que je n'ai rien fait...

IV ſcène. *Les Mêmes : Valentine.*

Valentine. Monſieur Dorval.

M. De-Fortville. Nous l'attendons... Mon Fils, nous alons ſavoir la verité.

Fortville (à-part) Me connaîtrait-il ?

V scène. *Les Mêmes. M. Dorval, le Marquis, Dupré.*

Dorval (*bas à Dupré, qui le suit*) Alez chercher la Veuve Saintalbin... Une chaise-à-porteurs... (*à M. De-Fortville*) : J'ai fait, Monsieur et Madame, des decouvertes, que je dois vous communiquer.

M. De-Fortville. Nous sommes sensibles, comme nous le devons, à votre honnête procedé, Monsieur.

Dorval (*regardant Fortville*) Hâ! bonjour, mon jeune Ami!... (*à M. et Mad. De-Fortville*) C'est votre Fils?

Mad. De-Fortville (*émue*) Oui,... Monsieur.

Dorval. En ce cas, je vous demande un moment d'entretien particulier.

M. De-Fortville (*à son Fils*) Passez dans mon cabinet.

Fortville. Je n'y trouverai pas mes livres, mon Père!

M. De-Fortville (*imperieusement*) Alez. (*Fortville s'incline respectueusement, et entre dans l'appartement de son Père*).

Le Marquis. Nous allons voir.

VI scène. *Les Mêmes.*

M. De-Fortville. Vous savez combien nous sommes inquiets, Monsieur? Qu'est-il arrivé?

Dorval. Hier, j'avais perdu mon portefeuille.

Mad. De-Fortville. Vous l'aviez perdu, Monsieur?

Dorval. Oui, je l'avais perdu.

Mad. De-Fortville. Vous ne vous expliquez pas avec assurance, Monsieur: Vous l'aviez reellement perdu?

Dorval. Je l'avais perdu, en montant en voiture, au-sortir d'une maison de votre voisinage: il est tombé; il sera gliſſé... Ceci est clair, Madame.

Mad. De-Fortville. Ensuite, Monsieur?

Dorval. Et c'est votre Fils, qui l'a trouvé...

Le Marquis (*à-part*) Qu'ils vont être confus!

Mad. De-Fortville. Il vous est rendu, sans-doute, Monsieur, puisque vous savez que c'est mon Fils, qui l'a trouvé.

Le Marquis (*à-part*) Je ne le crois pas.

Dorval. Sans contredit, votre Fils me l'a rendu: Cela est tout simple...

Le Marquis (*à-part*) Il l'a rendu!

M. Dorval. Mais je vois qu'il ne vous en a point parlé!

M. De-Fortville. Il ne nous en a rien dit!

Dorval. Hâ! fort-bien!

Mad. De-Fortville. Quand Fortville vous a rendu, Monsieur, aviez-vous découvert

couvert que c'était lui qui avait trouvé ?

Dorval. Non, Madame.

Mad. De-Fortville. Hâ! je reſpire!

Dorval. Doucement, Madame! je vous ai promis des decouvertes: Il faut tout entendre: Avant ſept heures-du-matin, on m'annonce un Jeunehomme, un Ecolier: Dès ſon entrée, ſa bonne-mine ét ſon air-d'honnêteté m'ont prevenu pour lui: —Depuis longtemps, Monſieur (m'a-t-il dit), je me meurs d'envie de vous rendre un bon-office, ét de meriter votre amitié. Surpris de ce langage, de la part d'un Inconnu, je le prie de ſ'approcher de mon lit, ét je l'écoute. Il venait, effectivement, pour me rendre le plûs important des ſervices.... Je lui demande ſon nom? —Vous le ſaurez, Monſieur, le plûtôt que je pourrai. Il ſe retire, ét diſparaît. Environ deux heures après cette visite intereſſante, on m'apporte les Petites-affiches: Dans la nuit, j'avais envoyé au Bureau de cet Etabliſſement utile, la note de la perte que je venais de faire, avec la promeſſe de 50 louis de recompenſe: Je ne vois que 5 louis! Je fulmine... J'alais écrire, pour faire rectifier la faute-d'impreſſion. On m'annonce encore un Jeunehomme. C'était le même!.. Et jugez de ma ſurprise,

quand il me presente mon portefeuille !

Le Marquis (à part) Hâ !

Dorval. Il me fait tout examiner... Je le remerciais, n'osant parler de la recompenſe. Il ſ'éloignait lentement... Enfin, près de la porte, il me dit, en rougiſſant : —Il y a cinq louis, je crois, Monſieur? —C'eſt trop juſte ! (me ſuis-je écrié) : En voila dix.

Mad. De-Fortville (ſ'écriant) Il les a pris !

Dorval. J'en étais plûs étonné que vous ne l'êtes, Madame... Il a montré la joie la plûs vive, en ſerrant la ſomme ; ét ce Jeunehomme ſi noble, ſi grand du matin, me paraiſſait bien petit ! (*Le Marquis paraît content*). Je vous avoue, Monſieur ét Madame, que ſon avidité... m'a donné des craintes... Cent louis peuvent être dangereux, entre les mains d'un Jeunehomme !... En apercevant un Ecolier, j'avais resolu de doubler la recompenſe de 50 louis...

Mad. De-Fortville (concentrée) Mon Fils... recevoir... demander... la recompenſe !

Dorval. Madame : Ne connaiſſant pas le Jeunehomme, pour ce qu'il était, ét trouvant ſa conduite bizarre, il m'eſt venu dabord une idée : C'eſt que ſes Parens pouvaient ſe trouver dans un em-

barras momentané... Malgré notre inimitié,... ſi la moitié de ma fortune...

M. De-Fortville. J'entrevois votre offre genereuse, Monſieur!..

Dorval. Parlez?... une gêne,.. dont les meilleures Maiſons ne ſont point à-l'abri..

Mad. De-Fortville. Non! non! malheureusement!

Dorval. Non,... malheureusement! Madame?

Mad. De-Fortville. Oui, Monſieur: je prefererais un derangement d'affaires, aux diſpositions intereſſées de mon Fils!

Charlote. Maman! prens garde d'être injuſte! Fortville n'a pas de ces defauts qui aviliſſent... Il n'en a pas.... C'eſt mon cœur qui t'en repond! (*Le Marquis la regarde avec étonnement*).

Dorval, Mademoiselle eſt anglaise?

M. De-Fortville. Oui: c'eſt la Fille de Monſieur William Dempſter, negociant, frère puîné de Mylord,...

Dorval. Monſieur Dempſter! c'eſt un digne Homme!

M. De-Fortville. C'eſt mon ami.

Dorval. Nous ſommes en relation, depuis la guerre d'Amerique... Nous nous aimons, nous nous eſtimons... Et voila ſa Fille... la Fille du plûs honnête-homme d'Angleterre!

Charlote (*à Mad. De-Fortville*) Ce mot m'a flatée!

Mad. De-Fortville. Ma chere Fille!... mon Fils eſt-il encore digne de toi!

Dorval. C'eſt ce qu'il faut voir, Madame... Appelez votre Fils. Vous ne ſavez que la moitié de ce qu'il a fait. Rendre un portefeuille, eſt une action honnête, mais vulgaire ét d'obligation. Il en a fait une autre... dont il faut penetrer les motifs... Il n'eſt pas inutile non-plûs de ſavoir l'usage de la recompenſe demandée : Cet usage peut ennoblir, ou avilir votre Fils! .... Ce Jeunehomme eſt ſurprenant! Mais... il a trahi ſon Père, ou.... le Père ét le Fils ſont bien differens des autres Hommes!

Mad. De-Fortv. Que dites, Monſieur?

Dorval. Je m'expliquerai en preſence de votre Fils : (*montrant le Marquis*): Je veux que ce qui va ſe paſſer, donne une leçon importante à ce Jeune-Gentilhomme. (*Mad. De-Fortville ſonne ; Valentine paraît, ét rentre après le mot ſuivant*):

Mad. De-Fortville, Mon Fils.

VII ſcène. *Les Mêmes. Fortville* (*ſortant du cabinet de ſon Père, ét s'avançant modeſtement*).

Dorval (*à M. De-Fortville*) Demandez-lui dabord, ce qu'il a fait de ſon argent?

M. De-Fortville (*à son Fils*) Approchez!

Fortville. Me voici, mon Père.

M. De-Fortville. C'eſt vous qui avez trouvé le portefeuille de Monſieur?

Fortville. Oui, mon Père... Ce matin, je l'ai montré à Monſieur que voila (*designant le Marquis*).

Dorval (*au Marquis*) Vous ne m'avez pas dit, que Fortville vous l'eût montré!

Le Marquis (*confus*) C'eſt,... Monſ.r...

Dorval. Nous nous expliquerons.

M. De-Fortville (*à son Fils*) Comment avez-vous ſu que le portefeuille était à Monſieur?

Fortville. Par le moyen des Petites-affiches, mon Père.

M. De-Fortville. Vous l'avez remis?

Fortville (*vivement*) Auſſitôt que j'ai ſu le nom, mon Père.

M. De-Fortville. Vous ne nous en avez rien dit! pas même à votre Mère!

Fortville (*desintereſſement*) Cela n'était pas d'aſſés grande conſequence, mon Père.

M. De-Fortville. Il y avait pour plûs de cent mille francs!

Fortville (*ſouriant*) Pour Monſieur: mais, pour moi, cela ne valait que

cinq louis... Cependant, Monsieur m'en a donné dix.

Mad. De-Fortville. Vous avez reçu de l'argent, pour la restitution d'objets trouvés!...

Fortville. Ma Mère! je me rens le temoignage, que mes motifs n'étaient pas indignes de vous, ni de moi.

Mad. De-Fortville. Mais vous avez reçu la recompense! Vous l'avez demandée!

Fortville. Il est vrai, ma Mère, que je l'ai demandée: mais je n'en rougis pas.

Mad. De-Fortville. Il faut d'excellentes raisons, pour vous excuser d'une... bassesse...

Fortville. Monsieur est riche, comparé à moi... Monsieur a été bien-aise de la donner.

Dorval. Oui! oui! enchanté! surtout à vous, Jeunehomme... (*avec attendrissement:* Mais, vous ne l'avez pas reçue entière: elle devait être de cinquante louis, ét je m'étais proposé de la doubler, si c'était un Père-de-famille pauvre, ou Quelqu'un d'intéressant par sa jeunesse... Vous voyez que c'est 90 louis qui vous reviennent?

Fortville (*transporté*) Quatrevingts-dix louis! hâ! que je suis aise!... (*à M. Dorval*) Monsieur! nous en ferons...

nous en ferons... Hô! quel bonheur!...

Mad. De-Fortville. Aimer l'argent à ce point!... Hâ! mon Fils! vous me faites rougir!

Charlote. Maman! d'où-vient que moi, je ne rougis pas?... (*à Fortville*) Mon Ami, voila bien du trouble, pour une chose que tu peux ſans-doute éclaircir?

Le Marquis (*à-part*) Elle l'aime!

Mad. DeFortville. Parlez, Monſieur? Vous devez compte de votre conduite, de votre honneur, non-ſeulement à votre Père, dont vous portez le nom;... un nom qu'il honore par ſa probité, par toutes les qualités, toutes les vertus qui font le bon citoyen, le bon mari, le bon père;... non-ſeulement à votre Mère, qui vous a ſi tendrement aimé; qui vous a toujours preferé à elle-même:... mais encore à cette Jeuneperſonne, que ſes reſpectables Parens nous ont confiée, pour en faire votre épouſe?

Fortville. Je ſuis prêt à vous rendre ce compte, que vous exigez, ma Mère! mais... en particulier.

M. De-Fortville. Non! vous n'eſquiverez pas! (*montrant le Marquis*) Voila votre Accuſateur: C'eſt devant Monſieur qu'il faut vous juſtifier;... ou qu'il faut effacer la honte de votre action, en

ſouffrant la peine qu'elle a meritée ?....

Fortville (*ſurpris*) Monſieur eſt mon accusateur !

Dorval. Oui ! oui ! votre accusateur... C'eſt un malheur.. pour vous.. ou pour lui !

Fortville. De quoi Monſieur m'accuſe-t-il ?

Dorval (*affectant le plus grand ſerieux*) Vous le ſavez.

Fortville. Un mot cependant, Monſ.r ?

Dorval. Fortville ! choiſiſſez ! Parlez, ou je parlerai... Je ſuis inſtruit.... J'ai vu la Femme... rue de-la-Harpe.... comme vous ſortiez de chés elle !

Charlote (*paliſſant*) La Femme !

Fortville. Ma chère... ma belle Charlote !... Elle chancelle... O ma Mère !...

Dorval (*ſur le même ton*) Parlez ?

Fortville (*à Dorval*) Puiſque vous êtes inſtruit, Monſieur... (*à Charlote*) Croyez... (*à ſa Mère*) Je voulais vous imiter... Je voulais... Ma Mère, vous ſaurez tout... Mais calmez-la ! (*Il emmène ſa Mère et Charlote à-l'écart*).

Dorval (*à M. De-Fortville*) Sa conduite envers la pauvre Femme, me fait presumer, que le ſervice qu'il m'a rendu ce matin, et que je ne vous ai pas encore expliqué, a des motifs ſublimes !

Mad. De-Fortville (*à ſon Fils*) De la ſincerité, mon Fils !

M. De-Fortville (*à M. Dorval*) Vous alez me dire...

VIII ſcène. *Les Mêmes : Valentine.*

Valentine. Une Femme en chaiseàporteurs: Les Gens de Monſieur (*montrant Dorval*) demandent à la faire entrer.

M. De-Fortville (*à Dorval*) C'eſt la Femme que vous avez envoyé chercher?

Dorval. Permettez-vous?

M. De-Fortville (*à Valentine*) Dites-lui qu'on la recevra. (*Elle ſort*).

IX ſcène. *Les Mêmes* (*excep. Valentine*)

Charlote (*à-l'écart, à Mad. De-Fortville*) Cette Femme m'inquiète!

Fortville (*à ſa Mère*) Il faut que j'aille audevant d'elle?

Charlote. Hé! pourquoi?

Fortville. Il le faut, ma Chère... Elle arrive dans une maison inconnue... (*Il ſ'élance hors de l'appartement*).

Charlote. Quel empreſſement!

X ſcène. *Les Mêmes* (*excepté Fortville*)

Mad. De-Fortville (*ſe rapprochant; à Dorval*) Inſtruisez-nous, Monſieur! je ſuis mère,... ét mon inquiétude...

Dorval. Votre Fils eſt digne de vous, Madame... (*au Marquis*) La ſociété de Fortville ne pourra jamais que vous être utile, autant qu'honorable, Monſieur. (*à Mad. De-Fortville*) Tout a été donné à l'Infortunée qui va paraître...

Mad. De-Fortville. Une Infortunée! De quelle eſpèce?

Dorval. Infirme, dans la ſouffrance, chargée d'Enfans.

Mad. De-Fortville. Et la compaſſion, l'humanité, la bonté-d'âme, ſans aucune autre cause...

Dorval. Non: ſes motifs ſont purs.

Mad. DeFortville. Hâ! que je le desire!

Charlote (*à-part*) On eſt encore aimable, dans l'infortune!

Dorval. Votre Fils reparait le mal, que Monſ.r a fait (*montrant le Marquis*) Oui, Monſieur, dans mon cabriolet, qui, par vos ordres, va vous chercher au Collége, vous avez renverſé, bleſſé cette pauvre Femme... Je le fais de ce matin... Et Fortville, Fortville, Monſieur, lui a donné... tout ce qu'il avait amaſſé, des petits preſens que lui fait ſa Mère... uniquement, parce-que cette Infortunée... a huit Enfans en bas-âge...

Charlote (*à-part*) Qu'entens-je!

Mad. DeFortville (*à Charlote*) Huit Enfans!... Ma Fille! ſerait-ce...

Dorval. La voila.

XI ét dernière ſcène. *Les Mêmes: la Veuve* (*ſoutenue par Jacqueſſon ét par Dupré, precedée par Fortville.*)

La Veuve (*à Fortville*) Non, je ne me taîrai pas! je dirai la verité!

Charlote (*vivement*) Maman ! c'eſt elle ! c'eſt la pauvre Femme de tantôt !

La Veuve. Voila votre Accuſateur ! (*montrant le Marquis*) Non, vous n'avez pas donné au Vice, ni cherché à ſeduire ; je me ſuis informée... (*à Mad. De-Fortvill.*) Hâ ! Madame ! vous deſiriez de le conaître ? le voici mon jeune Bienfaiteur ! Celui qui m'a conſervé la vie, et une Mère à mes Enfans ! On l'a calomnié ! (*à-part, apercevant Dorval*) Mon Frère !

Charlote. C'eſt Fortville qui l'a ſecourue !... Hâ ! que je ſuis contente ! (*à Fortville*) Et j'ai pu te ſoupçonner un inſtant ! (*Fortville lui baise la main*).

La Veuve (*à Dorval*) Vos Domeſtiques m'ont preſſée de venir : Si c'eſt pour rendre hommage à la verité, je l'ai dite.

Dorval. Oui, vous l'avez dite.

Mad. De-Fortville (*avec explosion*) O mon Fils !... que le Ciel te rende tout le bonheur que tu donnes à ta Mère ! (*à Charlote*) C'eſt pour lui que tantôt nous avons offert au Ciel notre reconnaiſſance ét nos vœux !

Charlote. C'eſt de ſa Mère, de ſa Promiſe, que nous avons envié le ſort ! (*à Fortville*) Je vois que tu m'aimes ; tu n'as emprunté qu'à moi !

Mad. De-Fortville. Et tu n'a pas oſé t'adreſſer à ta Mère !

Fortville. Pardonnez, ma Mère...: (*montrant les deux Portraits*) Je vous ai emprunté à toutes-deux: votre Portrait et celui de Miſs Charlote n'ont plus d'autre prix que celui que vos traits leur donnent.

Mad. De-Fortville (*à Charlote*) Hâ! ma Fille! ce mot eſt charmant!

Dorval (*à la Veuve*) Ma Bonne, vous aurez une penſion: Je prendrai ſoin de tous vos Enfans: Mais, ſoyez, eux et vous, éternellement reconnaiſſans envers cette digne Mère! Elle a nourri ſon Fils; elle a veillé ſur la bonté de ſon naturel, et lui a inſpiré toutes les vertus: C'eſt elle qui vous a ſoulagée, par la main de ce vertueux Jeune-homme!

La Veuve. Oui, le Fils eſt digne de la Mère... Madame et Mademoiselle ſont venues tantôt me viſiter... O la reſpectable Famille! (*à Charlote*) Puiſſiez-vous, Mademoiselle, avoir tout le bonheur que vous meritez!... Mais vous l'aurez, puiſque voila votre Pretendu (*montrant Fortville*).

Dorval (*à Fortville*) Ce matin, vous m'avez decouvert la trame de mes Ennemis: Vous ſavez qu'il exiſte des loix contre les Libelliſtes, et vous avez exigé leur grâce, pour ne faire de mal à Per-

ſonne, en m'obligeant.... Vous me connaiſſiez, lorſque vous m'avez ſervi: J'étais l'ennemi de votre Père: Quels ont été vos motifs, en me remettant les feuilles du pamflet, ét en me fourniſſant les moyens d'en arrêter la publication?

Fortville (*modeſtement*) Les voici, Monſieur: J'ai toujours penſé que le plûs grand malheur pour l'Homme, était d'avoir des Ennemis. Vous étiez le ſeul Ennemi de mon Père; de mon Père l'Image de la Divinité à mon égard: Il m'a ſemblé, que c'était la plûs belle des actions, de le delivrer du plûs grand des malheurs... J'en ai ſaiſi avidement l'occaſion. Si elle ne ſ'était pas presentée, j'en aurais cherché une autre: Il m'eſt venu ſouvent dans l'idée, depuis deux ans, de me deguiſer, de m'offrir à vous, pour... Valet; de vous bien ſervir; de me faire aimer, pour vous dire enſuite: Je ſuis le fils de l'Homme, dont vous vous croyez haï; c'eſt lui qui vous ſervait en moi: Lui voulez-vous encore du mal?

Dorval (*à Mad. De-Fortville*) Une vertu ne va jamais ſeule, ét je preſſentais, à ſa bienfesance, que Fortville les avait toutes.

Mad. De-Fortville (*à ſon Mari*) Mon Ami!... votre Fils ſera ma gloire,

ét la douceur de me mes dernières années!... (*à Charlote*): Ma chère Bru! tu auras un Epoux digne de toi! digne de ton vertueux Père, ét de ma bonne amie ta Mère!

Charlote. Hà! Fortville!

M. De-Fortville (*lui presentant la main*) Mon Fils, à-l'avenir, tu ne feras plus que mon ami.

Fortville. J'y perdrais trop, mon Père!

La Veuve. Soyez tous les deux, mon jeune Monſieur; vous n'en ferez que meilleur Fils.

Fortville. Oui, Madame Saintalbin, puiſque mon Père le permet.

Dorval (*à-part*) C'eſt ma Sœur!...

La Veuve. Parmi les Riches, il eſt tant de vertus! Je m'en retourne doublement conſolée! Les Heureux ſ'occupent quelquefois de nos peines ét les ſoulagent!... (*montrant Mad. De-Fortville*) Voïci la ſource de mon bonheur.

Dorval (*à Monſ. ét Mad. De-Fortville, ét à Charlote*) Vous êtes heureux; je vais l'être auſſi... Marquis, vous pouvez y contribuer: Soyez pour votre Mère ce qu'eſt Fortville pour la ſienne: Ce Jeunehomme, dont vous avez cru mettre à l'épreuve la probité, eſt le plûs tendre des Fils, ét le plûs genereux des Humains... Vous, lui diſ-

puter le cœur de Miſs Charlote ! (car je ſais vos deſſeins): Vous ne connaiſſez donc pas ſes Parens : C'eſt par des vertus, non par la qualité, que vous auriez pu devenir ſon rival, auprès d'eux, comme auprès d'elle. J'honore votre Mère, j'eſtime votre naiſſance : mais je ne m'aveugle pas moi-même ; votre éducation fut trop negligée ! Vous n'avez pour Celle qui vous a donné le jour, aucun des ſentimens que la nature inſpire, parceque votre Mère ne vous en a pas donné les ſoins. Il faut changer, devenir bon fils, ſi vous voulez voir la fortune vous ſourire.

Le Marquis (*honteux*) Je me conformerai à vos avis, Monſieur.

Dorval. Vous voyez cette pauvre Femme, que vous avez renverſée, comme un Étourdi ?... C'eſt ma Parente...

Le Marquis. Votre Parente !

Dorval. C'eſt ma Sœur !

Fortville, Mad. De-Fortville, Charlote. Votre Sœur ! *Le Marquis.* Sa Sœur !

La Veuve. Je le ſavais, depuis tantôt : Mais....

Dorval. Vous ne m'avez pas cru digne de reconaître ma Sœur pauvre, devant cette honnête et reſpectable Famille !

La Veuve. O mon Frère ! épargnez-moi

Le Marquis (*à-part*) Vous verrez qu'on me donnera... une des Nièces....

Valentine (*à laquelle Champagne a parlé*) Madame eſt ſervie.

Mad. De-Fortville. Alons, nous mettre à table... (*à la Veuve*): Envoyez chercher vos Enfans.

La Veuve. O Madame! une autrefois... Je vous remercie; mais.. je ne vous louerai pas; vous êtes trop audeſſus des éloges.

Dorval (*vivement*) Il en eſt un, ma Sœur, qu'il faut donner à Mad. De-Fortville.

La Veuve (*avec explosion*) Oui! c'eſt la meilleure des Mères!... Honorée ſoit toute bonne Mère, qui ſe mettant audeſſus d'une fauſſe delicateſſe, a le courage de l'être tout-à-fait!...

M. Dorval (*l'interrompant*) Si ſon Fils un-jour devient un Grandhomme, un bon Citoyen, un Philosophe celèbre, un Magiſtrat intègre, un brave Militaire, un Heros, après avoir exalté ſes qualités, ſes vertus, on couronnera l'éloge, en ajoutant: Sa Mère l'alaita!

La Veuve. C'eſt le plûs beau des encouragemens! (*M. et Mad. De-Fortville emmènent la Veuve et M. Dorval.*

Dupré (*qui reſte un inſtant en-arrière avec le Marquis*) Ma foi, Mon-

lieur, ce ſont-là de beaux exemples! Voyez le plaiſir qu'on trouve à être bon! Tenez, devenez bienfesant par égoïſme! car d'honneur, il n'y a que ſoucis et peines à être mechant...

Le Marquis (*le pouſſant et ſ'en-allant*) Ce Faquin!

Dupré. Fortville tient de ſa Mère.... et Celui-ci... de ſa Nourrice.

FIN de SA MÈRE L'ALAITA.

—Donnerez-vous la Pièce comme vous venez de la lire? (me dit la Marquise). —Non, Madame; j'y fais des retranchemens conſiderables; entr'autres le ſecond Acte entier, et tout ce qui a rapport au Marquis; cela choquerait une claſſe de Spectateurs; enfin la parenté de la Veuve, avec le Directeur de la Compagnie. —A-la-bonne-heure! (dit Mad. De-M****). —Comment! comment! (ſ'écria Felicité), vous ôterez un acte! la reconnaiſſance du Financier et de ſa Sœur! C'eſt bien mal à vous! tout m'a plu dans votre Pièce-? La Marquise ſourit, en disant: —Voila bien la Jeuneſſe naïve, dont le goût eſt encore neuf! notre Jeuneſſe usagée ne vous reſſemble pas-à

LES GADOIRES.

Je ſortis content: mais je n'avais pas fait trente pas hors de la rue Payenne, que mon nez fut aſſailli par la plûs in-

feste des odeurs. Je me mis à courir. Mais aulieu de fuir l'odeur, elle devenait plûs forte: C'eſt que les caſſolettes alaient devant-moi à-decouvert : les miaſmes ſ'échappaient, ét rempliſſaient l'atmoſphère, où ils reſtaient longtemps, par un effet de leur extrême abondance : —Hâ ! penſai-je, où eſt l'Original? Il me dirait là-deſſus d'excellentes choses-! Je n'avais pas interieurement achevé cette penſée, que je l'entendis. —Je viens audevant de vous (me cria-t-il): mais pourquoi ſuivre cette rue empeſtée ? Paſſez dans celle-ci, ét oeſſez d'abreuver vos poumons d'un air corrompu, capable de porter dans la maſſe de votre ſang une levain putrefactif! Je ne ſaurais me laſſer d'admirer la mechante ſtupidité des Hommes ! Il exiſte d'excellens règlemens, pour empêcher d'infecter les Citoyens: Les Entrepreneurs ſ'y conforment aux premières voitures, à dix-heures du ſoir: mais au-milieu de la nuit, quand Perſone ne les voit, ils donnent une belle preuve, que J.-J. ne ſait ce qu'il dit, lorſqu'il nous aſſure que l'Homme eſt né bon: Moi, je lui ſoutiendrai en face, la première-fois que je le rencontrerai au Clos-Payen, que l'Homme naît mechant comme le Singe, qui eſt ſon voisin dans l'animalité. Auſſi

voyez que dès qu'il peut faire du mal avec impunité, il le fait immanquablement: Le fond de notre caractère eſt donc la mechanceté; la bonté ou plutôt la juſteſſe ét la juſtice ne ſont que des exceptions. Mais d'où vient ce plaiſir infernal de malfaire, comme celui de cet Homme, qui fait enlever à 2 heures du matin, ſans les couvrir, les tonneaux qu'il a fait couvrir à dix-heures? D'où-vient le mechant plaiſir que trouvent les Ouvriers à cauſer cette incommodité aux Bourgeois; car ils en rient? D'où-vient celui du Charretier, qui en ſouffre lui-même? Voila ce qui me paſſe! c'eſt une brutalité, accompagnée d'un certain desir d'empêcher les autres Hommes d'être mieux que nous: C'eſt cette malice qui a donné aux Humains l'idée de celle du Diable, qu'ils n'ont jamais vu, ét qu'ils ont imaginé mechant à leur image. Il ne faut cependant pas croire que ceci ſoit hors de la nature; il n'eſt qu'une certaine ſomme de bonheur, ét les Trop-heureux le ſont aux depens des Autres: Voici comment: Il exiſte une quantité de travail, pour la ſubſiſtance ét le vêtir: Tous-ceux qui par leurs richeſſes ét leurs dignités parviennent à s'en diſpenſer, augmentent d'autant le travail de la Portion qui reſte. Il n'exiſte

qu'une quantité d'argent, de choses délicieuses, de Joliesfemmes, étlereſte; ſi donc un ſeul Homme a le pouvoir de prendre les jouiſſances de Plusieurs, il excite naturellement leur envie, leur jalousie, le desir de les priver de ce qu'ils ont de trop. Malgré ces raisons, il ſerait utile qu'il y eût des loix coercitives très-fortes, contre le mal inutile à eux-mêmes que font à leurs Concitoyens les Gens des Profeſſions mal-ſaines. —Mais, ſi vous ôtez ces malices, vous ne trouverez plus Perſonne parmi la Canaille pour ces profeſſions. —Cela eſt faux: les profeſſions pareilles ne ſont exercées que par les Mauvais-ſujets de la Société, les Incapables d'un travail intelligent, ſuivi ét volontaire: or il y aura toujours beaucoup de ces Gens-là dans tous les pays. Mais je dis autre chose: C'eſt qu'il faudrait employer aux fetides ét baſſes fonctions les Criminels condamnés, commandés par Ceux d'entr'eux, qui étant à la dernière année de leur temps, rentreraient dans la Société-civile par ce commandement, qu'ils pourraient enſuite garder. —Un moment! (interrompis-je), vous aviez quelque-chose à me dire? —Oui: c'eſt de me voir après-demain-ſoir. —Adieu-donc (lui repondis-je bruſquement; ét tâchez de vous en-retourner

chés vous, ſans éveiller les Citoyens, en parlant ſeul-!

LXXII NUIT.

Le Feu de la Saintjean.

[L'Editeur penſe qu'il y a ici quelqu'interverſion dans l'ordre des Nuits.]

J'aime quelquefois autant la folie des anciens usages, ou leur ſimpleſſe bonace, pourvu qu'ils ne ſoient pas nuisibles, que la ſageſſe des nouveaux.

C'était le ſoir de la veille de Saintjean. Tout le monde alait à la Grève voir tirer un feu meſquin; dumoins tel était le but du grand nombre. Mais certaines Gens en avaient un different: Les Filous regardaient cette fête comme un benefice annuel; d'Autres, comme une facilité pour ſe livrer à un libertinage brutal. Toutes les occasions d'attroupement, quelles qu'elles ſoient, devraient être ſupprimées, à-cause de leurs inconveniens. L'Original m'accompagnait, ſans que je le ſuſſe: Je l'aperçus à l'entrée du quai-de-Gêvres. Nous marchames enſemble: —Si vous voulez obſerver (me dit-il), il faut un-peu vous exposer: Ce n'eſt pas à la liſière de la Tourbe que rien ſe paſſe: Avançons-. Je ſentis qu'il n'avait pas tort, et quelque repugnance que j'y euſſe, je perçai la Foule à la ſuite de mon Conducteur. On me parut dabord aſſés tranquile. Mais, en écoutant la conver-

me l'eau, ét les Insultées se trouvèrent entourées de Gens tout-differens, qui n'imaginaient autre chose, sinon quelles avaient été trop pressées. L'Original me dit alors: —Les Clercs ét les Ouvriers des professions qu'on nomme relevées, se permettent, dans toutes les occasions où ils se trouvent confondus avec la Foule, des actions atroces: La raison en est simple; le travail de ces Jeunesgens-là n'est pas fatiguant, ét laisse au corps toute sa vivacité: ensuite ils se corrompent mutuellement par la communication, ét dès qu'ils se trouvent avec des Femmes qu'ils peuvent toucher, ils suivent tous les écarts d'une imagination derèglée. Voyez de l'autre côté, ces Gens sans bourse, sans montre, sans boucles de souliers, ni de jarretières: ils ont été enlevés, portés par leurs officieux Valets-de-chambre, qui formaient cercle ét file: Ceux du cercle donnaient à Ceux de la file: arrêtez-vous les Premiers, vous ne leur trouvez rien; tout est deja sorti de la Place, à la fin du feu-.

Ici, je dis à l'Original, que je le quittais, pour aler à mes affaires. Il me rappela, que nous devions nous voir le lendemain-soir, ét nous nous separames. J'étais indigné de ce que je venais de voir, ét de la depravation de l'Espèce-humaine:

J'avais

J'avais reconnu parmi les Insulteurs, un Flamand, nommé Calkus, que je resolus d'épouvanter, en le menançant de le declarer. Il s'enfuit, ét quitta la Capitale.

J'alai chés la Marquise : je m'en tins au triste recit de ce que je venais de voir; j'étais encore trop ému pour faire une lecture. Je dis cependant un mot de la Muette qu'avait chés lui l'Homme-singulier, ét j'annonçai le mariage. De son côté, Mad. De-M**** était si frappée de ce que je venais de lui devoiler, qu'elle ne pouvait s'occuper d'autre chose. Elle écrivit plusieurs lettres à ce sujet, ét je sortis plûtôt que de-coutume.

LE MAL SANS REMÈDE.

Je revins par la Grève. Le silence ét la solitude règnaient dans le même lieu, où peu d'heures auparavant comandaient le trouble ét la confusion. Je m'arrêtai à reflechir : —Les Bonnesgens, proche des cimetières, ont peur des Revenans : Ici, l'on vient se rejouir dans le même endroit, qui si souvent retentit du cri des Malheureux, immolés à la sûreté publique; où si souvent coulent les larmes de Ceux qui vont perir d'une mort moins cruelle en apparence ! C'est-là que n'aguère une Infortunée, qui voulait sauver son honneur, a payé de sa vie une

erreur de trouble, plûtôt qu'un ſentiment de cruauté envers ſon Fruit! Cette loi eſt trop ſevère-!... Je reflechiſſais, lorſque j'aperçus à l'entrée de la rue du-Mouton, un Homme qui arrivait en robe-de-chambre: Je me tins coît. Il s'avance, cherche du piéd le pavé qu'on deplace pour le gibet, ét s'agenouille: —O ma pauvre Marie! pardonne! pardonne-moi! Voila trente ans que je viens à pareil jour, te prier de me pardonner!... ét je ſens que je ne le ſuis pas encore-! Il pleura; il ſe leva: —Malheureuse jalousie-! Il s'en-ala ſanglotant. Je le ſuivis. L'on ſaura quelque nuit la cause cette conduite; car je ne la connus que longtemps après.

LXXIII NUIT.

SUITE: LE GÎTE.

Je me proposais, dans la matinée de la nuit ſuivante, d'aſſiſter au mariage de la Jeune-muette avec l'Original. Je me rendis à ſa demeure. Je le trouvai preparé. J'avais les autorisations neceſſaires, ét nous alames les montrer au Prêtre. Il eſt ſingulier qu'un contrat civil, comme le mariage, ſoit à la diſpoſition de Gens qui n'ont ét ne peuvent avoir aucune juridiction civile!... On nous fit des difficultés L'Original prit de l'humeur, ét malgré mes representations, il rabroua le

Prêtre: Et comme ces Gens-là ſont très-hauts, Celui-ci ſe piqua; nous fumes obligés de remettre le mariage: —Vous ne ſavez pas (dis-je au Prêtre), à quel danger vous exposez le ſort d'une Jeune-infortunée! ſes mœurs-? A ce mot, il ſourit dedaigneusement. Je me fâchai: Il menaça. L'Original l'entendit: Ce fut alors que je vis commencer entr'eux une altercation effrayante! Le Prêtre cherchait à ſ'autoriser des loix: L'Original, quoiqu'honnête homme, ſortait des bornes, et ne menageait rien. Je tâchai de les calmer, mais inutilement, et les choses en vinrent au point, qu'on declara le mariage impoſſible. A cette decision, je ſaisis la main du Futur hors de lui-même, et je l'entraînai.

Il était tard: nous courumes chés la Marquise, pour l'inſtruire de ce contre-temps. Mad. De-M**** nous promit la protection du Gouvernement, et nous partimes enſemble, l'Original et moi. Il était alors deux-heures. L'Original marchait vivement, en proteſtant que, de ſa vie, le mariage ne lui ſerait rien. Je lui obſervai, qu'on lui ôterait la Muette. Il ſ'emporta contre moi: Il declama comme un furieux contre le Prêtre. Mais enfin il ſ'adoucit; car

il n'était pas mechant. Il rentra preſque-calme ; ét moi, me trouvant trop ému pour dormir ; je prolongeai ma promenade ſolitaire.

Je me trouvai dans la rue Sainthonoré à 3-heures. Un Falot me voyant errer, ſ'approcha benignement, ét me dit : —Monſieur me paraît étranger ? Peutêtre Monſieur ne ſait-il pas toutes les reſſources qu'on trouve dans une Ville comme Paris ? —Quelles reſſources me procurerez-vous ? (car je ne tutoyai jamais que mes Amis les plûs intimes ; encore a-t-il falu qu'ils le fuſſent dès l'enfance). —Si Monſieur veut un lit-de-Garſon, je lui en procurerai un ? —Non. —Monſieur, veut un lit de Mari ? —Un lit de Mari ?.... Ma foi... non —Hà ? Monſieur voudrait un lit-de-paſſade. —Oui. (Je repondis oui, parceque j'ignorais la valeur de la propoſition.) —Monſieur l'aura : Combien Monſieur mettra-t-il ? —Mais, ... que faut-il mettre, pour être bien ? —Je ferai donner la carte à Monſieur. J'arrivai à la porte d'une eſpèce de Gargote : une Femme qui avait l'emploi de veiller, ét qui dormait le jour, me toiſa plusieurs-fois de la tête aux pieds. Elle alait me conduire, ſans parler, lorſque le Falot lui dit de me donner la carte.

Je le payai, pendant que la Femme ouvrait un Livre vert fort-sale, dont elle me montra la page. Je lus donc :

Lit simple, 1 sous : Lit double, matelas, paillasse et draps, 6 sous. Lit à deux, 12 sous pour le lit : Plûs, suivant la Compagnie ; commune, 24 sous ; avec linge blanc, 36 sous ; choisie, 48 s. ; recherchée, 3 livres ; audessous de seize ans, 6 liv., étlereste.

Je demandai, ce que signifiait, *étlereste*, et on me le dit. Je demandai, *Etlereste*. A ce mot, le Falot disparut. La Femme me conduisit à une chambre assés propre, qui me parut ce qu'il y avait de plûs magnifique dans la maison : —Dans un instant, vous alez avoir ce qu'il vous faut. Je m'assis : J'examinai la chambre, le lit ; je doutai que les draps fussent blancs, et je me convainquis qu'ils ne l'étaient pas. Mais que m'importait ? Au bout d'un quart d'heure, on ouvrit la porte, et je vis entrer deux Jeunes personnes, l'Une de 16 à 17 ans, fort-jolie, mais très-effrontée, et l'Autre, de onze à douze environ. —Choisissez, ou prenez-les toutes-deux, en payant d'avance. —Quoi ? une Enfant ! Quel établissement est ceci ? Qui l'autorise ? —Apprenez (me dit la Garde-

nuit) que nous ne ſommes pas des Miſerables, qui corrompons la Jeuneſſe : notre Maiſon eſt connue ; y vient qui veut : Nous y employons les Filles faites, mais nous ne les feſons pas! Si vous êtes un Etranger, il faut que vous ſachiez que nous ſommes des Gens d'honneur.... Voyons, choiſiſſez, ou gardez les deux ? —Je les garde. —Payez entre mes mains-. Je crus pouvoir ſacrifier douze francs, et je les donnai avec dix-huit ſous pour le lit. La Garde ſe retira, en nous enfermant à la clef. —Je veux ſortir de bonneheure ! (lui dis-je). —Dès-à-present, ſi vous voulez : vous frapperez-. J'oubliais de dire, que pendant tout le temps que la Garde-nuit m'avait parlé, un Inconnu paraiſſait m'examiner dans le lointain. Cet Homme avait un crayon ; il me deſſinait. Je reſtai avec les deux Filles, qui ſe comportèrent fort-modeſtement. Elles ſe mirent au lit très-vîte, ſans m'agacer. Je leur parlai. Je compris qu'elles étaient d'une maiſon-publique voiſine, qui fourniſſait l'etcetera, et que tout cet Etabliſſement était un eſpèce d'appât tendu, moins pour y prendre le Crime, trop fin pour venir ſe brûler à la chandelle, que pour le prevenir, et ſavoir mille petits details

qui conduisaient à connaître la verité. Comme j'étais tout observation, j'examinais les moindres choses. Je ne touchai pas aux Filles du bout du doigt. Je restai sur une chaise, ou dans une espèce de fauteuil, écoutant, en feignant de dormir. J'entendis un petit bruit derrière-moi. J'entr'ouvris l'œil. Quelle fut ma surprise, de voir sous un vieux tableau, une tête d'Homme, puis tout le buste sortir du mur, et s'allonger dans la chambre! tâter legèrement sur le lit, et compter les têtes! Il ne me voyait pas. Mais après en avoir compté deux, l'Homme m'aperçut assis. Il se retira vivement, et je n'entendis plus rien. Une demi-heure après, ce fut une autre scène. A-côté de ma chambre en était une, qui n'en était separée que par une cloison de planches : on disputait; la Fille se plaignait; l'Homme exigeait: enfin ils se battirent. La Fille cria au secours. Je m'approchai, je levai la tapisserie, et je sentis qu'en poussant un vieux tableau, on avait de quoi passer le buste dans la chambre de mon Voisin. Je vis tout. Mais pendant que j'examinais, sans être remarqué des deux Agens, il m'arriva de regarder en-haut. J'aperçus audessus du lit, le plafond peint derangé; en-place d'une tête, était le même Buste

d'Homme que j'avais deja vu dans ma chambre. Nous nous regardames en face. Il fut ſurpris : moi, je me mis à rire, ét la paix ſ'étant retablie, d'elle-même, chés nos Voisins, parceque la Fille ceda, je me retirai. Un inſtant après, j'entrevis encore le Buſte dans ma chambre. Je m'étais envelopé dans le rideau ſur mon fauteuil, deſorte-qu'il ne m'apercevait pas. Il compta encore les Têtes, ét n'y trouvant pas la mienne, il parut inquiet. Je fis ceſſer ſa perplexité, en lui ſaiſiſſant l'oreille, que je tirai de toute ma force. Il ſe replia. Je levai le tableau, à mon tour, ét je vis avec ſurprise une eſpèce de Cantine, où trois Hommes paraiſſaient monter la garde. Ils me virent auſſi. Je leur fis une ſorte de ſalutation. Le jour commençait à poindre: la Garde-nuit vint m'ouvrir, ét me dit: —Puiſque vous ne vous couchez pas, que vous ne dormez pas, à quoi bon venir dans cette maison? —J'eſperais y dormir; mais vous m'en avez empêché: un Homme a paſſé la tête par ce trou: un autre Homme a fait un bruit épouvantable par ici. (Je levai l'autre tableau.) Mais quelle fut ma ſurprise, en voyant les trois Hommes, prendre

mon Voisin le bruyant, ét le lier ! Il fut emmené. La Femme me renvoya. Un Homme me dit en sortant: —Il y a long-temps que je vous connais ! ét si le Falot n'avait pas été un imbecile, vous auriez couché dans votre lit. —J'ai payé pour voir, ét j'ai vu. —N'y revenez plus ! —Hô ! je vous en repons ! Mais je ne vous promets pas le secret. Cependant j'avoûrai que tant que le Gîte a existé, je n'ai pas osé le divulguer. Je rentrai dans ma demeure, à 6 heures-du-matin.

LXXIV NUIT.

Conclusion de la Muette.

La Marquise n'était pas demeurée tranquile: Dans la journée, elle avait vu les Magistaats ét le Superieur-ecclesiastique. A sept heures, on passa sous ma porte le billet-d'invitation de la part de M. Du-Hameauneuf. J'y lus qu'il aurait besoin de moi comme temoin, dans la nuit, à quatre heures. Au moment de ma sortie, je courus chés l'Original. Je le trouvai transporté-de-joie : —Le règne du Fanatisme est passé, me dit-il: Autrefois tout tremblait devant un Prêtre entêté ; dans les petites discussions avec lui, l'on avait toujours tort ; on retenait le Gente-humain dans une éternelle enfan-

ce: Hièr, le Grandprêtre lui-même a fait taire le Petit. —Ce n'eſt pas ici le moment de parler (lui dis-je); il faut agir: Tout eſt-il prêt? —Tout, tout-. Je voulus voir, ét je trouvai qu'il n'avait pas diſposé la moindre chose. J'agis pour lui, tandis qu'il parlait. J'alai trouver la Tante de la Petite-muette; je lui detaillai les avantages du Parti qui ſe presentait pour ſa Nièce, ét je lui fis entendre, qu'il falait qu'elle ſe mît à la tête de cette maison, pour la gouverner, ſans écouter un Homme qui parlait toujours. Elle ne demandait pas mieux que de commander; elle laiſſa paraître ſa joie, ét ſ'habilla, pour aſſiſter au mariage. J'avais cru cette demarche neceſſaire, malgré mes promeſſes à l'Original. Elle était jolie; je l'amenai avec moi: mais je ne la montrai pas; elle reſta auprès de ſa Nièce, que je devais conduire à l'hôtel de la Marquise, d'où elle devait ſortir, pour aler à l'église.

L'INSULTE.

Il était onze heures. Dans la rue Saint-antoine, encore frequentée, je fus obligé de laiſſer un inſtant ſeules la jolie Tante ét la Muette. Elles avancèrent quelques pas. Un Homme, qui ſortait de la rue des-Ballets, les aperçut, ét ſ'approchant d'elles, leur offrit ſon bras. Les Femmes

de Paris ne ſavent pas repondre aux Hommes, qui leur parlent le ſoir dans les rues : Quelque polie que ſoit une offre, elles la regardent comme une inſulte. La jolie Tante repondit durement, et l'Homme fut choqué : Il avait mauvaise opinion de deux Jeunes perſonnes qu'il voyait aler ſeules aſſés lentement ; et ce qui l'y confirma, c'eſt qu'elles retournèrent bruſquement ſur leurs pas. Il leur prit alors le bras par-force, pour les faire marcher avec lui. La Tante s'écria : J'accourus. L'Homme, en me voyant, mit l'épée à la main, en menaçant que ſi j'approchais... —Vous n'y penſez pas ! (lui criai-je) ; et vous violez la ſureté publique, qu'au-fond vous reſpectez : Ces Dames ſont avec moi, et je les conduis chés Mad. la Marquiſe de-M**** : Devenez raiſonnable, ou j'appèlerai à mon ſecours la Garde prochaine. A ces mots, l'Homme hesita : il abandonna la jolie Tante, qui vint ſe jeter à mon bras ; mais il gardait la Muette, qui était très-jolie, avec ſon bouquet et ſon chapeau de Mariée, et qui ne comprenait rien encore à ce qui ſe paſſait. Au ſigne que lui fit ſa Tante, elle s'échappa comme un Poiſſon. L'Homme nous regardait. A quelque diſtance, il m'entendit rire. Il crut que nous nous

moquions de lui, et il fondit sur moi. Je me défiais, heureusement ! Je me garantis, et j'appelai la Garde. Mais l'Homme eut le temps de se retirer, quoique nous fussions en vue de la Sentinelle. Je reprochai à Celle-ci de n'avoir pas sifflé. Je compris que la règle est, qu'on ne se dérange que pour des cas graves, comme lorsque l'Homme attaqué est mort, ou lorsque les cris commencent à porter l'alarme dans le Voisinage. Nous arrivames un instant après.

Mad. De-M**** voulut assister au mariage : Il fut convenu qu'elle mènerait la Tante et la jolie Mariée dans sa voiture, comme si la Première était une Femme à elle. Il ne me vint aucune objection, et je retournai vers l'Original.

M. Du-Hameauneuf parlait et n'agissait pas. Je fis preparer la colation. Je l'obligeai, lui, à prendre un habit propre, et à souffrir qu'on arrangeât ses cheveux. Le temps s'écoula ; nous entendimes arriver le carrosse de la Marquise, et nous descendimes au devant d'elle. La jolie Tante fit une forte impression sur M. Du-Hameauneuf ! mais il n'osa le temoigner. Il demanda tout-bas, Qui elle était ? — Je vous dirai tout-cela en revenant ; nous sommes pressés. Je lisais dans son âme ; mais j'étais tranquile ;

la Tante n'aurait pas voulu de lui : D'un autre côté, j'étais charmé qu'elle lui plût. En chemin, il m'en parla sans-cesse. A notre arrivée à l'église, il voulut absolument savoir, qui elle était, parcequ'il vit qu'elle connaissait la Muette, et qu'elles étaient familières ensemble. Je lui dis alors, que j'avais cru necessaire, que la jeune Epouse eût aumoins sa Tante avec elle, pour dire OUI, à sa place. —Sa Tante! elle est sa tante! —Oui, et si vous êtes sage, vous lui proposerez de gouverner votre maison. —C'est fait! c'est arrêté! elle la gouvernera. —Mais alez droit! car ... elle est d'un caractère... —Soit, soit! une si belle Personne ne peut jamais avoir tort. Le mariage fut celebré. A la demande, *Prenez-vous?* la Tante fit les signes convenables, et la Muette repondit en consentant; la Tante prononça le *oui*. Nous revinmes aussitôt chés le Marié: la Marquise voulut bien assister à la colation: Elle fut temoinde l'enchantement du nouvel Epoux, à chaque mot de sa jeune Tante: Il fut convenu, qu'elle regirait la maison, et M. Du-Hameauneuf en parut absolument épris. La Tante était bien satisfaite! elle me le temoigna d'un ton aigredoux, le seul que son caractère hautain lui permit

de prendre, lorſqu'elle était de belle-humeur. On lui arrangea un petit appartement, et elle reſta. La Marquise partit avec ſa Femme de-chambre, et je me retirai quelque-temps après, non ſans avoir donné à la jolie Tante toutes les inſtructions dont elle pouvait avoir-beſoin, ſur le caractère de ſon Neveu.

LXXV NUIT.

LA *FILLE* QUI VEUT SE MARIER.

L'eſprit tranquile ſur la Muette établie, et me trouvant debarraſſé de toute inquiétude, j'alai, lors de ma ſortie, chercher des ſujets-de-reflexion, et des abus à corriger. Je marchais les bras croisés ſous mon manteau, obſervant tout ce qui frappait mes regards. Au coin de la rue des-Bonsenfans, j'aperçus une grande et jolie Fille, en peliſſe-bleue, qu'un Manœuvre voulait maltraiter. Je m'approchai: —Quoi! mon Ami, vous alez frapper cette jolie Fille? quelle âme avez-vous donc? —Que m'importe, à moi, qu'elle ſoit laide ou jolie? ce n'eſt pas pour mes Pareils. —Ha! je vais vous repondre d'après le même principe: Comme elle eſt pour mes Pareils, je prétens la defendre: Retirez-vous ſur-le-champ, ou-... Le Manœuvre ne ſe crut

pas le plûs fort; il ſe retira. La Fille était penetrée de reconnaiſſance, ét elle voulut me la temoigner en Perſonne de ſon état. Je la remerciai: mais j'entrai chés elle, parceque je la reconnus pour la protegée de Pinolet, que je lui nommai. —Je ne vais pas dans vos maisons, (ajoutai-je). —Quoi! jamais vous n'alez chés les Femmes? —Jamais. —Et vous les defendez! Hâ que vous êtes eſtimable! Car on ne peut que mepriser Ceux qui voient mes Pareilles. —Vous me ſurprenez! Comment cela? —Nous ſommes degradées, avilies, ét nous le meritons par notre profeſſion. Car, que ſommes-nous? La plûpart des Infortunées ſans principes, ſans éducation; des ſervantes, des femmes-de-chambre tout-au-plûs. Qui nous debaûche? Nos Maîtres; des Hommes qui ont un état, une éducation. Quelques-unes d'entre nous, ſorties de la plûs baſſe condition, ſont portées au mal par des Soldats, ou même des Officiers, corrupteurs-nés de notre ſexe; un très-petit nombre, par des Hommes d'une autre eſpèce; mais cela ne vaudrait pas la peine d'en parler, ſi ces Corrupteurs ne ſ'adreſſaient pas aux Filles de famille honnête: ce ſont eux qui m'ont perdue... Mais les autres Fil-

les, comme je le disais, n'ont rien à perdre, en se ravalant au dessous de l'humanité; elles l'étaient deja par leur misérable condition: au contraire, elles paraissent monter d'un cran, au moins pendant la jeunesse... Mais ce n'est pas où je voulais en venir. Les voila donc prostituées, ces Infortunées sans éducation! Qui les voit, qui les entretient dans l'avilissement? Ce sont moins les Jeunes-gens, qui paient peu, ou point, et qui par conséquent ne fourniraient pas des moyens de subsistance, que les Gens-mûrs: ce sont de bons Bourgeois, des Hommes établis, des Artistes, des Artisans aisés, des Marchands, des Avocats, des Procureurs, de graves Personnages de tous les états; voila quels sont les Hommes que nous recevons tous les jours, et qui retiennent dans la dégradation les Malheureuses qu'on leur voit ensuite eux-mêmes flétrir, punir, ensevelir toutes-vivantes dans un gouffre de malheur et de desespoir! —O Fille! m'écriai-je, comment, avec du raisonnement, avez-vous pu rester dans votre deplorable état? —Faute de ressources et d'asile. Perdue par l'Homme auquel on avait confié mes mœurs, il s'est tiré de l'abîme, en m'y plongeant. Obligée de fuir

ma Famille, je ſuis venue dans la Capitale : Je me ſuis jetée dans un lieu infame, ſans en connaître les horreurs... L'effroi m'a ſaiſie: le vice eſt toujours effrayant, vu de-près... Je ne pouvais retourner à un état honnête: Qui m'aurait preſentée, accueillie?... Je m'éloignai de l'abominable maison: je me fis un vice moins odieux, moins degradant; ou plutôt j'ôtai le vice de mon état. Pour être en ſûreté chés moi, je me fis enregîtrer; je me traçai un plan: je vêcus ſeule; je fus douce, honnête, polie, desintereſſée autant que je pouvais l'être : j'éloignai de ma conduite avec les Hommes toutes les infamies, ét ſurtout j'eus ſoin de ne jamais exposer leur ſanté. Je puis dire que les Hommes nous traitent comme nous nous traitons nous-mêmes; j'en ai peu trouvé qui ne m'aient temoigné une conſideration égale à celle que je leur marquais, ét ſurtout à celle que j'avais pour moi-même. Ma propreté, ma ſaineté m'en feſaient conſiderer à un certain point, aumoins par égoïſme... Mais cette heure n'eſt pas favorable pour la converſation: Venez dejeûner dimanche avec moi? —Je ne dejeûne jamais, ét jamais je ne ſors le matin. —Comment donc cela? —Je ſuis d'une eſpèce d'Hom-

mes qui ne ſort que la nuit. —Ciel! que me dites-vous? ét l'Homme que j'ai cru ſi honnête, ſerait-il... —Parlez? que penſez-vous que je puis être? —Mais vous ne ſortez que la nuit... Êtes-vous un voleur? —Non: je ſuis un homme laborieux, qui travaille tout le jour, ét qui, la nuit, obſerve ce qui ſe paſſe, pour être utile aux autres Hommes. —Hâ! que j'aurais de plaisir à pouvoir vous eſtimer!... Tenez, venez ſouper avec moi, demain-ſoir: nous ferons connaiſſance. J'y conſentis, ét je la quittai.

Je paſſai chés M. Du-Hameauneuf. Je le trouvai très-content de ſon mariage, ét ſurtout de la jolie Tante; qui, de ſon côté, me dit que mon Homme était un fou, dont la fortune, aſſés conſiderable, alait ſe perdre par ſa negligence ét la friponnerie de ſes alentours; mais qu'elle était ſur-le-point de faire tout rentrer dans l'ordre. J'alai porter ces heureuses nouvelles à la Marquiſe.

J'avais, dans le jour, composé une Juvenale, intitulée, LETTRE D'UN SINGE, que je lui lus*.

—Voila un morceau plein de vehemence

* Voyez cette Juvenale, à la fin du III Vol. de LA MALEDICTION-PATERNELLE.

été de verité! (me dit Mad. De-M****,) et surtout d'une singularité frappante! Vous avez un talent reel, et j'en felicite mon Ami: vous aurez un-jour de la reputation. —Vous vous trompez, Madame: pour avoir de la reputation, il faut la manière des Laharpe, des Marmontel, des Tomas: la mienne est simple, sans apprêt, sans adresse; jamais on ne parlera de moi; et peut-être sera-ce tant-mieux. —Si l'on ne parle pas de vous par cette raison, je dirai tant-mieux, comme vous: Non que je n'estime le talent de ces Ecrivains; mais ne pas leur ressembler est un merite, quand on a une manière à soi—. La conversation en resta-là, et je sortis.

LE TONNERRE-NOCTURNE.

Le temps s'était couvert, pendant ma lecture: A ma sortie, un orage épouvantable commençait. Les éclairs ébloüissaient; une pluie à larges gouttes bruissait comme la grêle. Bientôt les échenés saillans verserent à seaux leur eau fetide sur les Imprudens qui avaient trop prolongé leur promenade audehors. On était dans le premier quartier de la Lune; point de lumière; on aurait dit que les tenèbres avaient de la densité: Les éclats de la foudre, precedés d'une lu-

mière tremblotante, redoublaient la pluie fouettée par le vent. Les rues devinrent des lacs, et leurs ruisseaux des fleuves. Je marchais neanmoins, et je me disais: —Dans la Capitale de la France, au XVIII.e siècle, pas un abri public! Point de conduits souterreins pour les eaux pluviales!... J'étais envelopé dans mon manteau jusqu'aux ieux. Un éclair brûlant, suivi d'un horrible coup-de-tonnerre interrompit mes reflexions. Au même instant, j'entendis un cri aigü. Je cours. C'était une Femme, un Homme et deux Jeunespersonnes, qui revenaient de la promenade hors de Paris, et qui, sans prevoyance, s'étaient arrêtés aux premières gouttes-d'eau; tandis qu'il falait doubler le pas. L'orage ne leur permettait plus de quitter un demi-abri, qui ne garantissait pas leurs jambes. La Femme était enceinte, et venait d'être si fort effrayée par le cri de l'Une des Jeunes-filles, qu'elle s'était blessée. Point de secours à esperer: Le vent, la pluie, le tonnerre fesaient un bruit épouvantable. Je connaissais le quartier; je tâchai de porter la Femme jusqu'à une alée dont je savais le secret: le Mari m'aida: les deux Jeunespersonnes pouvaient à-peine se soutenir. Le large ruisseau de

la Vieille-rue-du-Temple était à traverſer : nous entreprimes de le franchir : au-milieu, le pié vint à manquer au Mari, ét je demeurai chargé de tout le fardeau. J'entrai, par la rue des-Rosiers, dans celle des-Écoufes; j'ouvris la porte de l'alée d'une Fruitière, ét nous fumes à-l'abri. La Femme accoucha. Nous étions dans un embarras étrange! J'alai frapper au premier. On s'éveilla difficilement. —Sauvez la vie à une pauvre Femme-l (dis-je à ces Bonnesgens). On aluma une lampe : On deſcendit : On trouva la Femme preſque mourante : nous la montames; nous la mimes au lit : on la rechauffa; on ſoigna l'Enfant; la Fruitière était toute-activité. J'obligeai le Mari ét les deux Jeunesperſonnes ſes ſœurs, à ſe rendre chés eux, la pluie étant ceſſée, ét je leur recommandai de ſe mettre au lit en arrivant, de ſe repoſer, ét de ne revenir qu'après quelques heures de ſommeil. Je m'en-alai auſſi : J'étais trempé juſqu'aux os, ét je pouvais dire comme Panurge, L'eau de mes ſouliers me ſort par le colet de ma chemise. Quant à l'Accouchée, elle était auſſi bien qu'elle pouvait être.

Quoi! dans une Ville comme Paris, capitale d'un grand Royaume, où les

pluies ſont auſſi frequentes que les beaux jours ſont rares, ne devrait-il donc pas y avoir d'eſpace en eſpace des abris publics, pour ſervir de refuge au Peuple? Ne pourrait-on pas, comme dans l'ancienne Rome, pratiquer des conduits ſouterreins, pour les rues qui abondent en eau, dans les orages, comme celles Saint-jaques, Galande ét de-la-Harpe; ſous la rue Saintmartin, la rue Saintdenis, la rue Sainthonoré aux environs du Palais-royal; ſous les rues Montmartre ét Montorgueil; les rues Vieille ét Neuve du-Temple, la rue Saintantoine, ét le reſte?

LXXVI NUIT.

SUITE DE LA PELISSE-BLEUE.

J'avais promis à la Fille protegée par Pinolet, de ſouper avec elle, ét Mad. De-M****, à quî j'avais communiqué mes motifs, les avait approuvés. J'arrivai à neuf heures chés Euſtoquie. Je trouvai le ſouper prêt, une Poularde rôtie, une ſalade, du deſſert en fruits de la ſaiſon, ét du vin-blanc. — Je me fais une fête de vous donner à ſouper, me dit-elle, ét j'eſpère que cette ſoirée va decider mon ſort pour jamais. Lorſque vous m'avez quittée hièr, je vous ai fait ſuivre: On a ſu votre demeure: J'ai vu

enſuite Pinolet, qui m'a dit beaucoup de bien de vous, et qui m'a confirmée dans un deſſein, qui m'eſt venu dès hier-ſoir: audeſſert je vous le dirai. Nous nous mimes à-table auſſitôt. En mangeant, elle reprit la converſation de la veille, et continua de me raconter la manière dont elle ſ'y était priſe, pour être honnête dans une profeſſion infame. Cette Fille avait beaucoup d'eſprit, le plûs grand bon-ſens, et des vues profondes. Elle me dit, par-exemple, Que les Filles de ſon état étaient abſolument neceſſaires, pour empêcher un plûs grand mal. Elle avait lu, exprès pour calmer ſes remords, et ſe faire une conſcience qui lui rendit la vie ſupportable: Elle me peignit les mœurs obſcènes des Romains et des Grecs leurs devanciers: Elle me parla de celles d'Alger et de Tunis, pays où les Femmes de ſa profeſſion ſont rares, par un effet du gouvernement et des mœurs: Elle me cita enſuite des traits épouvantables, arrivés dans certaines Villes de province, où les Filles n'étaient pas tolerées; traits qui font peu de bruit, parcequ'on ne veut pas deshonorer une Jeuneſſe imprudente. (La plume ſe refuſe à rapporter ces traits de violence, et pis encore!) —Tous ces abus, tous

ces crimes (ajouta-t-elle) n'exiſtent pas où il ſe trouve des Filles-publiques en quantité ſuffisante, aſſés bien mises pour qu'elles ſoient le ſimulacre des Femmes des conditions aisées, ét qu'on puiſſe voir ſecrètement. Car dans cettaines Villes de province, comme Dijon, ét Lion même, où elles n'ont que le coſtume de la misère ou des Grisettes, elles n'empêchent pas tous les écarts: Mais à Paris, elles pourraient les prevenir tous. Ce n'eſt pas qu'elles le faſſent; elles en ſont bien éloignées! mais quelle en eſt la raison? C'eſt parcequ'elles ſont abandonnées à elles-mêmes; c'eſt que les Filles de cet état ſont bornées, de mauvais-ſujets, des âmes vicieuses, degradées, ét qui ſ'autorisent de leur degradation même, pour tout braver: Aulieu que ſi on règlait un état neceſſaire; qu'on lui donnât des mœurs auſſi bonnes qu'il eſt poſſible qu'il les ait; qu'on preservât la ſanté des Filles; qu'on les empêchât d'être les propagatrices d'une maladie terrible; qu'on les fît rentrer dans la nature, tellement, que par leur état même, elles y fuſſent plus que les autres Femmes; qu'on leur donnât de l'eſtime pour elles-mêmes, à-raison du bien qu'elles peuvent faire, ét du mal quelles peuvent empecher,

il

il en resulterait des avantages pour les bonnes-mœurs, plûs grands que tous ceux des principes ſevères, qui ne peuvent tout-au-plûs commander qu'aux actions exterieures. Je ſais tout le bien que j'ai fait, depuis que je ſuis dans un' état, qu'il faut appeler infame, parcequ'il l'eſt reellement, par la manière dont il eſt exercé. Quand un Homme eſt venu chés moi, depuis que je ſuis ma maîtreſſe, je l'ai accueilli avec douceur, avec complaisance: je l'ai retenu, autant qu'il a été poſſible, dans les mêmes termes de decence, qu'une Epouse honnête fixe à ſon Mari. Loin de deplaire aux Hommes par-là, je les ai ſurpris, enchantés, attachés: je n'en ai pas connu Un-ſeul, qui, après m'avoir dabord parlé comme à mes Pareilles, n'ait fini par me traiter de Mademoiselle, en me marquant de la conſideration. Voila pour les avantages qui me regardent. Mais ceux que je leur procurais, étaient encore plus grands. Je les éloignais par le charme de mes careſſes de tous les écarts honteux, ét ſurtout de l'écart ſolitaire, ſi dangereux, dont un Ancien a dit, qu'il precipitait l'Homme. (C'eſt Martial*). J'ai fait plûs; ce même

* Faciunt, præcipitanique Virum.

charme de mes careſſes a determiné au mariage des Hommes qui l'abhorraient. J'ai fait plûs encore : Des Hommes-mariés ſe ſont plaints chés moi de leurs Femmes, ils m'ont dit leur demeure, ou je les ai fait ſuivre; ét j'ai fait ſavoir à leurs Epouses, par-écrit, la conduite à tenir avec eux, ſans rien deguiser : Sur vingt Hommes de cette eſpèce, il ne m'en eſt revenu que deux; les Autres m'ont oubliée; ét ces Deux, étaient les maris de deux Femmes-coquettes, qui ne ſe ſont pas ſouciées des les captiver. J'ai conſeillé aux Epouses, par écrit, ét ſans me faire connaître, la parure à prendre; la façon de ſe mettre; la couleur, la forme; les diſcours à tenir, les mots à prononcer. Deux Veufs me ſont revenus dernièrement, ét tous-deux m'ont dit : —Je ne vous ai pas revue, à telle époque, parceque j'avais trouvé une-autre Vous-même dans ma Femme. Ils m'ont detaillé toute la conduite que j'avais conſeillée. J'ai quelquefois rencontré une partie des Autres avec leurs Femmes à la promenade, ét j'ai remarqué, dans leur *mise*, l'effet de mes conſeils. Cela m'a flattée; je jouiſſais du bonheur que je leur procurais. Il ne faut pas regarder cette conduite comme

fort genereuse: avec ma manière, cette figure, ces ieux, étlereſte, j'ai toujours eu plûs d'Homme, que je ne voulais; il m'en reſtait aſſés, malgré la retraite de ces Derniers; j'en trouvais autant que j'en perdais: j'aurais été obligée de refuser ma porte.

Vous voyez par-là, qu'avec l'économie dont je me ſuis fait une loi, je dois avoir amaſſé. J'ai ſuffisament pour vivre; ét ſi j'ai gardé mon état depuis que je ſuis parvenue à ſixmille livres de revenu, c'eſt que j'y fais reellement quelque bien. Mais enfin, ce n'eſt pas le tout que de ſe ſacrifier à l'avantage des Autres; il faut penſer un-peu à ſoi-même. J'ai envie de me rapprocher de ma Famille; mais je ne veux le faire qu'avec l'appui d'un Mari. Il me faut un Homme dont je ſois bien ſûre; qui puiſſe m'honorer, par ſon honneur, ét m'apprecier, d'après les ſentimens que je viens de vous montrer. Pouvez-vous me trouver un Mari? —Oui, Mademoiselle: je vous dirai plûs; c'eſt que vous avez élevé dans mon âme un ſentiment d'eſtime: Ce que vous avez fait.., moi je viens de l'écrire. Mais vous êtes audeſſus de l'Ecrivain: Et c'eſt bien ici le cas de vous appliquer ce qui a été dit autrefois: »Les

» Proſtituées ſeront plûs que vous dans la » maiſon du Père-des-Hommes ». Vous venez de me ravir. —Hâ! que ſuis heureuse! (ſ'écria Euſtoquie): Car d'après tout le bien que Pinolet m'a dit de vous, je n'ai pas hesité un inſtant à vous deſtiner ma fortune, et une Femme, qui, à dater de ce moment, ſera la plûs fidelle de toutes. Je connais les devoirs des differens états: Une Fille, telle que je l'étais tout-à-l'heure encore, devait ſe comporter comme je l'ai fait: Mais une Epouse doit être fidelle; Et vous verrez ſi je manque à mon dévoir!.... Ne croyez pas que je veuille vous afficher et vous expoſer! Ici, je ne ſortirai jamais avec vous dans les rues, ſi vous ne l'exigez: Chés mes Parens, on ignore ma conduite, et il ſera neceſſaire qu'on ne la ſoupçonne pas. Je ſerai prudente.... —Je vous écoute, Mademoiſelle; mais c'eſt pour entendre vos diſpositions de votre bouche, et les rendre à Celui que je me propoſe de vous presenter. — Pourquoi n'eſt-ce pas vous? Vous venez de me dire que vous m'eſtimiez? —Je ſuis marié. —Vous êtes marié!... Mais vous vivez ſeul... je le ſais? —Il eſt vrai: l'Homme ne fait pas toujours ce qu'il veut, et ce qui eſt le plûs conforme à ſes principes! La dure neceſſité ſouvent change le cours ordinaire

des choses. —Marié, vous!.. Mais quelle espèce d'Homme me destinez-vous ? —Un Homme de trente ans, d'un état honnête ; mais pauvre, ét qui malheureusement ne sait pas supporter la pauvreté. Je le connais ; il vous adorera, par la raison seule que vous lui aurez donné l'aisance. Mais... est-il necessaire qu'il connaisse quel a été votre état ? Ne serait-il pas plûs agreable pour lui, plûs gracieux pour vous-même qu'il l'ignorât ? —Oui, dit Eustoquie, en soupirant : mais je vous aurais preferé... Disposez de mon sort, ét servez moi de Père, de Frère, d'Ami : je m'abandonne à vos conseils.

Dès ce moment, je songeais au Fils-aîné du vieux Chevalier-de-Saintlouis, frère de Julienne.

En quittant Eustoquie, j'alai chés la Marquise, à laquelle je lus une Juvenale, intitulée, LA FÉE OUROUCOUCOU *.

L'INCENDIE.

La tête remplie de ce que je venais de lire, je marchais, reflechissant aux abus de la faveur, ét jetant les fondemens d'une autre Juvenale, lorsque je me trouvai dans une rue que je ne recon-

* Elle est à la fin d'ORIBEAU, ou LES VEILLÉES DU MARAIS, *chap.* & *et dernier nota.*

nus pas. Je levai la tête, pour m'orienter à la vue des étoiles. Une colonne de fumée s'élevait, et rabattue par le vent, remplissait la rue où j'étais. J'avance, et je vois la fumée sortir de la maison d'un Epicier de la rue Saintantoine. Je m'écrie, —Au-feu! au-feu.-! Aussitôt tout le Voisinage met la tête à la fenêtre; mais Personne ne descendait. Je cours au Corps-de-garde: L'Escouade sort, et se rend à la maison: Les Pompiers sont avertis. Ils arrivent tard, et la maison brûlait interieurement. Comme tout se fait dans ces occasions! Ainsi que d'Autres, je pourrais louer le zèle, si j'avais vu quelque-chose de louable! mais non; j'ai vu agir machinalement, insensiblement, detruire sans raison, secourir gaûchement; s'embarrasser fort peu du salut public et du salut particulier. J'ai vu traiter durement des Gens qui auraient volontiers, secouru, et qui contraints s'enfuyaient. J'ai vu l'abus de l'autorité, la deraison exiger l'humanité, toujours si active, quand on ne la commande pas. Toutes-les-fois que vous mettez quelque part du Militaire subalterne, tout se fait mal, et d'une manière revoltante: On ne songe pas assés à ce qu'est le Peuple, et que tout est pour lui, même dans une Monarchie; le Souverain est le Chef legitime, le

Reünisseur du pouvoir; le Peuple est la Nation, et les Grands des exceptions, des Privilegiés, qui lorsqu'ils sont trop nombreux, annoncent comme les Frelons, la destruction de la Ruche... Le feu avait pris dans la cave, où l'on travaillait la nuit, à je ne sai quelle distilation. La boutique était pleine de drogueries et d'épiceries; tout fut consumé: mais la maison perit seule, à-cause de sa solidité. On acheva de detruire, en la secourant, ce que les flâmes épargnaient. Je n'ai jamais vu faire aussi peu de cas des Particuliers! Les Soldats employés hors de leur Ville, sont feroces; les Hommes employés dans leur Ville même, si elle est grande, sont barbares: D'où vient l'Homme se denature-t-il si facilement? doit-il, comme l'Arbre, ou comme l'Animal, habiter toujours le sol où il est né? Je le crois: la nature semble l'avoir voulu, puisqu'on empire, dès qu'on change (les exceptions opposées sont rares)! La Patrie n'est donc pas un vain mot! Il est d'autant plus puissant, ce talisman vainqueur, que le territoire est moins étendu. Le moyen de diminuer le patriotisme, est d'étendre les Etats; il se delaye alors, comme une goute d'esprit-de-vin, dans un muid d'eau, et n'a plus de puissance. Naissons

ét mourons ſur le terrein de la Patrie, de la Ville, du Bourg ou du Village où nous ſommes nés, ſi nous voulons être heureux ét vertueux: Le Coſmopolite eſt un monſtre; l'Homme qui change de Royaume, eſt denaturé; Celui qui change de Province l'eſt un-peu moins; qui ne change que de Ville ou de Bourg, l'eſt fort-peu; mais Celui même qui ne fait que s'établir à une lieue du ſol natal, change pourtant encore en pis: C'eſt une verité que j'étudie depuis trente ans, ét que tout m'a confirmé... Nos grands Genies, les ſublimes... Mais ne nommons Perſonne, depeur de les fâcher... Nos grands Moraliſtes, qui disent de ſi belles choses ſur l'éducation, ne ſe doutent même pas des principes de cette ſcience: Rouſſeau lui-même conſeille de faire voyager; il a raison, ſ'il veut élever un Egoïſte, ou un Tyran bien-dur, bien feroce; à chaque pays qu'il voit, l'Homme perd un degré de ſenſibilité. On ſent qu'il faut excepter de cette règle M. Howard. D'où-vient les Anglais ſont-ils plûs patriotes que nous? Eſt ce à-cauſe de leur Gouvernement? Leur Gouvernement eſt l'effet, non la cauſe: Ils ſont patriotes, ét ils ont leur Gouvernement, parcequ'ils ſont dans une Ile reſſerrée: Les

Irlandais, de-même : Les Hollandais, acculés à l'Ocean, ſont patriotes, à-raiſon de leur ſituation isolée : Ils ont chés eux des Antipatriotes, parceque ces Hommes ſont vicieux, et ne tiennent à rien ; ce ſont des Êtres corrompus, prêts à changer de pays, d'exiſtance et de maximes. Les Suiſſes ſont patriotes, parcequ'ils ſont isolés et morcelés : Mais c'eſt une folie à toute Republique, quelle qu'elle ſoit, d'avoir des Sujets...

C'eſt ainſi, qu'après avoir aidé à éteindre le feu, je reflechiſſais, en m'en revenant.

LXXVII NUIT.

L'Epicier-droguiste.

Le lendemain-ſoir, je n'avais dans la tête que l'Epicier de la veille. Je donnai mon attention aux boutiques de ce genre, en ſesant ma tournée. Car j'alai voir M. Du-Hameauneuf, ſa Muette et la jolie Tante : De-là, je me rendis chés Celle que j'avais rencontrée au coin de la Fontaine Saintlouis : Elle était heureuse entre les mains de la Jeune-dame, fille de la Muette, dont on a vu l'hiſtoire : L'Epouse de M. Du-Hameauneuf était fort-bien ; mais c'était une enfant, dont le ſort dependait, comme auparavant, de ſa Tante maternelle.

En traverſant la rue des-Lombards, j'entendis une grande rumeur, dans une boutique d'Epicier. Je crus que c'était encore le feu. Non : un Medecin, qui preſcrivait tous les ans à une Dame une purgation avec du ſel de Sedlits, en avait augmenté la dose. La Dame avait envoyé chés l'Apotiquaire, qui avait donné conformement à l'ordonnance : Quelque-temps après, cette Femme voulut encore ſe purger ; elle demanda une ordonnance ; ſon Medecin la lui donna, ét la Dame mecontente d'un memoire d'Apotiquaire, envoya cette fois chés l'Epicier-droguiſte. Le Garſon de Celui-ci prit la marque du ſel de Sedlits, pour le caractère chimique du ſel de nître. En-conſequence ce fut en nître qu'il donna la dose : ces deux ſels ſe reſſemblent, pour des Perſonnes qui ne ſont pas de l'art medical. La Dame prit le ſel, ét elle fut empoisonnée. Le Medecin, averti de ce malheur, accourt : Il ne pouvait concevoir que le ſel qu'il avait preſcrit pût empoisonner : Il ſoupçonna un quiproquo ; il renvoya, avec la même ordonnance ; on ſ'adreſſa au même Garſon, qui donna du même ſel que la première-fois. C'était du nître, qui empoisonne à une certaine dose. L'Epicier fut aſſailli par

toutes les Perſonnes inſtruites de ce quiproquo. Mais ce n'eſt pas à cet Homme qu'il falait ſ'en prendre ; c'eſt aux Magiſtrats, qui, en vertu de ſtatuts folement homologués, permettent à des Ignorans d'empoisonner les Citoyens. En 1754 ou 55, un ſavant Apotiquaire d'Aucerre, nommé Lebegue, perdit un procès, ét fut ruiné, pour avoir voulu empêcher des Epiciers brutes, d'empoisonner la Ville, ét ces Brutes furent confirmés dans leurs mortifères prerogatives, par arrêt du Parlement, qui par-là, depuis cette époque, a empoisonné plus de 50 Perſonnes, tant de la Ville, que de la Campagne. Le Genre humain eſt quelquefois ſi deraisonnable, qu'on rougit d'en être. On confond épiceries avec drogueries, ét l'on permet que l'Epicier, vende des poisons comme de la canelle : C'eſt une horreur ! Et les Juges brûlent les Empoisonneurs, auxquels ils ont donné toutes les facilités poſſibles pour empoisonner ! L'Apotiquaire doit être un Homme inſtruit ; ſon état eſt important, plus ſcabreux que celui du Medecin ; il tient dans ſa main l'inſtrument de la vie ou de la mort. S'il était de mauvaise-foi, il pourrait empoisonner, ſans qu'on pût enſuite l'en

convaincre. Je finis... Mais auſſi, quels ſont les Gens qui envoient chés un Epicier!... Il eſt vrai qu'un Domeſtique peut y aler à notre inſu, pour avoir quelques ſous de meilleur-marché... Je criai *tolle* ſur l'Epicier, plûs fort que les Autres; je voulais qu'il fût puni. Mais il ne le fut pas, en vertu de ſon ſtatut homologué: Le Commiſſaire, devant lequel il fut conduit, le renvoya ſous l'eſcorte de la Garde, qui eut ordre d'écarter les Aſſaillans: Je reſtai dans l'étude, ét je dis au Commiſſaire: —Si demain il vous empoiſonnait? —J'y prendrai-garde. —Oui, vous homme éclairé: mais l'Ignorant?... —C'eſt la loi. —Si on lâchait des Vipères dans votre chambre-à-coucher, en vous disant, que vous en ſerez quitte, pour visiter votre lit, avant de vous y mettre? Si on plaçait de l'eau-forte ou de l'arſenic ſur votre table, en comptant ſur l'attention que vous aurez d'examiner avant de boire?..Adieu. Je ſortis indigné.

Je courus exhaler ma douleur chés la Marquise, qui fremit, ainſi que moi. Elle ala plûs loin; elle desirait qu'on interdît aux Epiciers de tenir du poiſon: Ils peuvent ſe tromper; ét ce qui nourrit, ou aſſaiſonne la nourriture, ne doit pas ſe trouver à-côté de ce qui donne

la mort. A cette occasion, la Femme-de-chambre nous raconta que deux jours auparavant, un Charretier était mort empoisonné, par un morceau de fromage, posé par megarde sur du poison, chés l'Epicier.

Je lus à la Marquise une Juvenale intitulée, LA POLITIQUE *.

L'HOMME AUX LAPINS.

Les évenemens qui se suivent, ne se ressemblent guère! Je pris par la rue des Francs-bourgeois, qui me conduisit dans la Vieille-rue-du-temple, d'où je parvins dans celle de la-Verrerie: Je voulais revoir la boutique du coupable Epicier, savoir si la Femme était morte, et faire connaître cet Empoisonneur. Mais auparavant, je rencontrai, vis-à-vis la rue des-Billettes, un Vieillard, avec un sac, qui ramassait toutes les épluchures d'herbes jetées au coin des bornes: Il prenait-garde qu'elle ne fussent salies; car alors il les rebutait: —Monsieur (lui dis-je), que faites-vous de ces herbes? Je vais vous aider. Et je me baissai, pour choisir les feuilles de laitue les plus belles, et la fourniture de salade, que la paresse fait jeter, desorte que la culture du

* Cette JUVENALE se trouve dans LE PAYSAN-PAYSANE PERVERTIS, Tom. IV.me p. 111.

cerfeuil, étlereſte, eſt preſque vaine. Le Vieillard me repondit: —Monſieur, je ſuis vieux: Il ne m'eſt plus poſſible de travailler de mon metier de compagnon charpentier. J'aurais-pu, comme d'Autres, m'abandonner à la faineantise, être à charge au Public dans les hôpitaux, ou mendier, avec un certificat. Mais auparavant, j'ai voulu eſſayer toutes les reſſources qui me reſtaient: J'en ai tenté quelques-unes: Gratter les ruiſſeaux; cela ne vaut rien; ce n'eſt pas un état: Ramaſſer des chifons; cela eſt trop ſale, et peu lucratif: Les bouteilles caſſées ont leur Gens, qui entendent cette partie: Enfin, un-jour parhasard, j'alai dans une maison où je vis de Lapins dans un grenier: Je ſentis qu'on pouvait tirer parti de cet Animal, en étendant l'idée. Je ſuis logé par bas, rue de-l'Ourſine, à-côté d'un jardin; la ſalle eſt grande; j'y ai fait une eſpèce d'alcove pour moi avec des planches de bateau, que j'ai obtenues de mon ancien Maître, et j'ai mis des Lapins dans le reſte. On m'en a donné de Petits; j'ai acheté un Père et une Mère; j'ai fait des cases pour ceux qui doivent être retenus, et qui tueraient les Petits, comme les gros Mâles et les Femelles qui alaitent: J'ai multiplié mon troupeau, pen-

dant plusieurs mois sans y toucher; j'en ai à-present troiscents en rapport; ce qui me met à même d'en vendre tous les jours. Je suis content : Cela m'occupe, m'amuse ét me nourrit. J'entens à gouverner ces petits Animaux-là ; je les tiens propres ; je vens l'engrais qu'ils fourniſſent au Maître du jardin, pour des herbes, du foin ét de la pâille, outre quelqu'argent : J'obſerve un regime pour ceux à vendre, qui les rend égaux aux lapins-de-garenne; c'eſt que pendant quinze jours, je ne les nourris que de foin odoriferant, aulieu d'herbes vertes ét de choux : Je reserve ce dernier aliment pour les Mères qui alaitent, ét pour mes vieux Males, que je renouvelle tous les quatre ans : car je les engraiſſe à cet âge, ét je les tue. Depuis que je ſuis monté comme il faut, je retire un écu par-jour de profit net de ma petite menagerie, outre le contentement ; car vous ne ſauriez croire combien cela me fesait de mal-au-cœur de voir tant de bonnes herbes perdues! Cependant la honte m'empêche de les ramaſſer le jour: Dailleurs, ayant voulu le faire une fois, en traverſant l'Ile-Saintlouis, les Enfans ſe mirent à crier après moi. Jai pris le parti de faire du jour la nuit, ét de la nuit le jour : je ſors deux ou trois-fois avec

mon ſac ; j'épuiſe les herbes de mon quartier dabord; enſuite je vais au-loin, parceque je choiſis ce qu'il y a de meilleur: Je fais ſecher de l'herbe dans les alées du jardin, pour l'hiver; je ſerre tout cela dans une eſpèce de ſoupente, que j'ai fabriquée audeſſus de ma tête. Je ſuis heureux enfin, ét j'en ſuis venu à ce point, que mon exiſtance m'eſt precieuse.. Hà! ſi j'avais eu plutôt cette reſſource !... Voulez-vous voir mon petit royaume? J'y conſentis, ét j'arrivai chés le Vieillard à trois-heures-ét-demie.

Tout était d'une extrême propreté. Dès qu'il parut, tous ſes Sujets libres accoururent à lui, ét les autres paſſèrent leurs têtes par les trous de leurs épinettes. Il diſtribua la nourriture fraîche, ét en mit une partie ſécher, ſuivant ſon usage. Je vis ſon grenier. Les differentes familles bien ordonnées de ſes lapins, dont quelques-unes étaient blanches-angora. —Celles-ci, me dit-il, ſont pour la curioſité; je les vens plus chèr. Les familles grises, ſont pour les Rôtiſſeurs; ce ſont elles que je multiplie davantage; je ne garde aucun Mâle ni Femelle blancs pour porter-. J'admirai l'induſtrie de cet honnête Vieillard, ét je penſai, avec quelque conſolation, qu'il venait de m'indiquer une reſſource

innocente pour l'âge de la caducité, si j'y parvenais.

LXXVIII NUIT.

Suite de la Muette.

Je ne suivais pas autant, que je l'aurais voulu moi-même, mes anciennes Connaissances : sans-cesse emporté par les évènemens nouveaux, je me laissais entraîner au fleuve du temps, sans presque jamais le remonter : A ma sortie, je trouvai l'Original Du-Hameauneuf à ma porte. —Je suis le plus heureux des hommes ! (me dit-il) : Ma petite Femme est charmante, et d'une douceur ! Cela ne dit mot !... (il oubliait qu'elle était muette; et veritablement, il ne s'en serait jamais aperçu, si on ne le lui avait pas dit). Ma jolie-Tante est d'un activité, d'une prudence !... Hô ! comme elle est entendue ! Je n'avais pas dequoi vivre garson ; elle va me donner du surperflu marié-!... Je sortais tout en l'écoutant ; les Bavards me sont quelquefois très-commodes, ils me dispensent de parler. Lorsque nous fumes sur la porte, nous ne pouvions sortir, à-cause de l'embarras des voitures, qui venaient du quartier Saint-jacques, pour aler dans le Marais par le Pont-de-la-Tournelle : —Quand je vois une Ville bien-pavée, (s'écria l'Original), des Gardes, des

carroſſes, avec leurs gros Chevaux & leurs grands Laquais; des Marchands-de-bijous & d'étofes-de-ſoie; des Acteurs, des Chanteurs, des Muſiciens, des Peintres, des Sculpteurs, de jolis Poëtes-fugitifs, de beaux édifices, des palais, de vaſtes jardins, des Catins ſomptueuſes, des temples, une foule de Miniſtres, des Procureurs, des Avocats, des Medecins engraiſſés, je ne m'écrie pas, O l'opulente Nation!... Mais, Combien le pauvre Peuple doit être ici miserable! combien il doit travailler!... Chés les Othomacos, vertueuſe Peuplade de l'Amerique, ſur les bords de l'Orenoque, tout-le-monde, ſans exception, joue & ſe repoſe l'après-midi, parceque tout-le-monde, ſans-exception, a travaillé le matin à la culture commune. —Admirable! (lui dis-je); vous avez quelquefois du bon-ſens, & point d'eſprit, & plûs ſouvent de l'eſprit, ſans raison-! Il me ſauta au cou, pour me remercier du compliment le plûs flateur, qu'il eût reçu de ſa vie, & pour m'en témoigner ſa reconnaiſſance, il me quitta.

LE COMMISSIONAIRE DE LUI-MÊME*.

Je pris la rue des-Noyers; je paſſai

* Ce trait ſe trouve, mais deguiſé, dans le PAYSAN-PAYSANE, T. III.me, p. 393.

derrière Saintandré, par celle des Poitevins, que le Mercure et Panckouke viennent de rendre celèbre, je traversai le Pont-Henri, et je me trouvai dans la rue de l'Arbre-sec. J'aimais cette route, qui me conduisait à la feïque rue Saint-honoré. Aumilieu de la première, j'aperçus, dans une alée vis-à-vis la boutique d'une belle Marchande, une Homme, qui examinait la Dame, et qui paraiſſait guetter l'occasion. Elle arriva sansdoute, dès que la Belle fut seule. Auſſiôt l'eſpèce de Commiſſionnaire s'avance, une lettre à la main, entre dans la boutique, et la presente. La Marchande la reçoit, decachete, et lit. La surprise parut dabord; enſuite elle sourit; enfin, elle rit aux éclats. Le Commiſſionnaire cependant était aſſis sur un tabouret au coin de la porte. On ne fit aucune reponſe: On le renvoya. Lorſqu'il fut à deux pas de la boutique, je l'abordai:

—Mon Camarade, vous venez de faire une commiſſion qui n'a pas eu le ſuccès que vous en attendiez; car vous n'avez pas eu de reponſe? —Si, ſi. —Comment, ſi? —J'ai la reponſe. —Je ne l'ai pas vu donner! —Je l'ai reçue; je l'ai entendue. Tandis que l'Homme me parlait, je l'examinais, et je le reconnaiſſais, pour... un Mouſquetaire de

la rue du Bac: Il était en souliers ferrés, en veste d'Auvergnat. Je ne fis semblant de rien. —Vous me paraissez intelligent, mon Camarade ! (repris-je). —Si je le suis !... Mais adieu : Je vais rendre réponse-. Il entra dans une maison de la rue Sainthonoré, dont il sortit un quart-d'heure après, avec ses habits ordinaires. —Nous verrons ce que cela deviendra (pensai-je).

J'alai chés la Marquise, à laquelle je racontai les traits precedens, qu'elle ignorait; ensuite je lus une Juvenale, intitulée LES TAPAGEURS *.

SUITE DU COMMISSIONMAIRE.

Je repassai par la rue de l'Arbresec, à mon retour, et je ne fus pas excessivement étonné d'y retrouver le Mousquetaire. Il sortait de chés la belle Marchande. Je reflechis: —S'il entrait, il ne faudrait pas l'aborder : mais il sort, il est français; il a besoin de parler; il me recevra bien-. Je me montrai. —Hâ! l'Ami! vous voila! —Oui. —D'où venez-vous ? —De chés une Jolie-femme. —Ma-foi, moi aussi. —Je le sais. —Qui êtes-vous ? —Le Hibou. —Et moi le Chathuant; je fais ma chasse la nuit. —Vous étiez tantôt votre com-

* DANS LE PAYSAN-PAYSANE, T. IV, p. 136.

miſſionnaire à vous-même ? —Chut!... Oui; cela eſt plus ſûr: ſi j'avais envoyé, j'en ſerais encore aux eſperances : je ſuis venu moi-même, ét j'ai tout vu : Le Mari eſt abſent... (Ici l'Etourdi éclata-de-rire, avec ſi peu de moderation, que j'en fus ſurpris!) Je lui en demandai la raiſon ? —C'eſt une idée qui me vient !.. Il ſerait plaisant (il rit encore, ſans pouvoir parler); il ſerait plaisant.. que vous fuſſiez... que vous fuſſiez le Mari... —Si cela était ? —Mais, Monſieur, la ſituation ſerait excellente, ét digne de Molière... —Votre Molière ét vous, vous êtes deux impertinens! —Hâ! impayable! impayable! (s'écria l'Etourdi)... Ecoutez donc! n'alez pas maltraiter votre Femme, aumoins!... Ce n'eſt pas elle... en verité!... ce n'eſt pas elle... c'eſt votre Fille-de-boutique... Hâ-hâ-hâ-!...

Je le quittai, en voyant la porte de l'alée entr'ouverte, ét j'y penetrai, perſuadé, que je n'avais rien à craindre, Parvenu au premier, je gratai à la porte. On vint m'ouvrir, en me disant : —Que voulez-vous ? Je ſuis ferme dans mes principes, ét rien ne m'en fera departir: ma Fille-de-boutique eſt dans mon lit; elle ne me quittera pas... Croyez vous que tantôt je ne vous aie pas reconnu ?

Alez, alez, mon chèr Gallerange, deprenez vous, ſi vous êtes épris, ét ſachez que les Femmes ne ſont pas aſſés dupes, pour perdre leur honnêteté, leur honneur, ét compromettre celui de leur Mari, pour des Papillons tels que Vous-. Je lui baisai la main, ſans lui repondre. Elle preſſa la mienne. Je fus au-fait. Mais je voulais la convaincre. —Un moment! (lui dis-je tout bas)! —Feignez donc de ſortir-! (repondit-elle). Je le fis. Elle ferma la porte, ét rentra, en disant: —Il eſt parti-. Je lui tenais la main. Jamais ſituation ne fut plûs extraordinaire! Je m'aſſis au chevet de ſon lit, lui tenant la main, ét je reſtai dans cette attitude; ce qui ne la ſurprit pas. La Fille-de-boutique était dans le lit-jumeau: Elle ſ'endormit. Ce fut-alors que la Belle... Je me decouvris ſans menagement. Sa frayeur fut extrême. On me pria de ſortir ſans bruit. Je ne demandais pas mieux, ne voulant pas être connu. Mais à la porte, je menaçai de tout dire au Mari, ſi l'on recevait encore le Mouſquetaire. Je partis.

Aumilieu de l'eſcalier, je me ſentis ſaisir au collet. Je presumai que c'était le Mouſquetaire. Je donnai une facca-

de, et je me degageai; puis je me tins dans un angle. On courut ouvrir la porte. Je vis alors, à la lueur du reverbere, que c'était un Jeunehomme. Il regarda dans la rue, et remonta, laissant la porte ouverte. Lorsqu'il m'eut depassé, je me glissai doucement dans l'alée, puis m'élançant comme un trait, je sortis. En quelques enjambées, j'étais deja fort loin! Je pris par la petite rue Bailleul, et je m'esquivai.

LXXIX NUIT.

SUITE DU COMMISSIONNAIRE.

A neuf heures, j'étais dans la rue de l'Arbre-sec, vis-à-vis la boutique de la belle Marchande. Je la vis dans le comptoir, mais un-peu triste; son Mari était dans la salle du fond. Mais ce qui m'étonna, ce fut de voir le Commissionnaire de la veille apporter une lettre!.. La Dame la prit, la lut, puis appela son Mari; qui donna les marchandises qu'on demandait, et en reçut le montant. J'entrevis que pendant ce temps-là, on glissait un billet à la Dame, laquelle le serra. Un instant après le Mari étant sorti, la Dame sortit aussi, avec son Domestique, qui lui donna le bras. Elle entra dans la maison où le Mousquetaire

s'était habillé la veille, et monta au second. Le Domestique fut laissé à la porte de l'alée. Je passai neanmoins : j'entendis la Dame entrer, et je me tins dans l'escalier du troisième. J'avançai la tête, et par l'intervale que laissaient deux rideaux, j'entrevis la belle Marchande, qui parlait au Mousquetaire fort vivement. Il y eut sans-doute une explication, dont je n'entendis qu'un mot, par lequel je compris, que la Marchande croyait, ou voulait persuader, ou laissait croire au Mousquetaire, que j'étais son mari. Ils se quittèrent au bout d'un quart-d'heure, et la Belle s'en retourna chés elle, où elle arriva longtemps avant que le Bijoutier rentrât. J'attendis son retour. Je ne vis aucune émotion, et je m'éloignai.

A vingt pas de cette maison, je rencontrai le Mousquetaire face-à-face. Il me regarda, me sourit, et continua son chemin. Je l'observai, en me cachant dans une alée. Il marqua la plûs grande surprise, en voyant le Mari. Enfin, il entra, et parut marchander quelque-chose. La Dame était rouge, et paraissait decontenancée. Il sortit. J'hesitais à me presenter devant lui. Je le fis neanmoins. —Monsieur, me dit-il,

il, êtes-vous le Mari? —Non. —Pourquoi donc hier? —Je ne vous ai pas dit, que je fusse le Mari, mais le Hibou. —Est-ce vous qui êtes entré à ma place? —C'est moi-même. —Hé! pourquoi? —Pour me convaincre. —Dans quelle vue? —D'empêcher le desordre, le crime. —Vous êtes un puriſte? —Non, mais je ſuis un moraliſte. —Vous meriteriez... —Ne menacez pas! —Que ferais-tu? —Je vous montrerais que la menace m'irrite, ét qu'il n'eſt pas prudent de m'irriter-. Il tira une épée de ſa canne. —Lâche! (m'écriai-je) en me jetant à lui, tu portes une arme perfide-! Je vis alors qu'il avait de l'honneur. Il convint qu'il ne devait pas employer cette arme contre moi, ét me donna rendevous. —Depuis deux heures, lui dis-je, Impaſſe de l'Oratoire-.

J'alai chés la Marquise à laquelle je n'avais pas encore tenu ma parole, ét je pris jour au lendemain, pour lui amener le jeune D'Aubeſilve. Je lus la Juvenale intitulée LA MORT*. Je la previns enſuite ſur le mariage d'Euſtoquie, en lui demandant ſon avis. Elle fut très-embarraſſée, ét me dit de ſuivre mon inſpira-

* PAYSAN-PAYSANE, T. II, p. 485.

tion; mais qu'elle ne pouvait-avoir un ſentiment dans une pareille occurrence. Je me tus, au ſujet du duel accepté, et je demandai une épée en ſortant. J'avais mon projet.

SUITE: LE DUEL MANQUÉ.

Je me rendis dans l'Impaſſe de l'Oratoire (aujourdhui rue), lieu convenu. Le Jeunehomme m'y attendait. —Nous alons donc nous battre, Monſieur? —Oui, certainement. —Soit. Et ſi vous êtes tué! —Tantpis! —La belle mort, pour un Gentilhomme! —Les reflexions ſont inutiles. —Si je veux en faire, moi! —Elles ſont la marque de la pusillanimité. —Pauvre homme! tu crains ſi fort la mort, que tu n'oses l'envisager! —Tu joins l'inſulte à la poltronerie! —Tu joins la colère à la temerité! tu vas perir! —Soit: mais depêchons. —Avez-vous un Père, une Mère? —Il n'eſt pas queſtion de cela? —Si; je veux avant de me battre, de les priver d'un Fils, leur conſentement? Vous n'êtes pas le maître de vous-même; vous appartenez à votre Famille, à votre nom, à votre rang dans la ſociété: Il me faut un aveu par écrit. Remettons le combat: Vous viendrez, quand vous l'aurez. Tout en parlant ainſi, je quit-

tais mon Homme. Il était hors de lui, ét je vis le moment, où il alait... Je fis un demi-tour, ét me jetant ſur lui, je le desarmai. Je courus enſuite au Corps-de garde de la barrière des-Sergens, où je deposai les deux épées. Mon Homme n'osa pas m'y ſuivre. Je le rejoignis. Il m'accâbla d'injures. Je le perſifflai: Je lui dis plûs ſerieusement, que le duel était une infamie, une puérilité, une niaiserie, à laquelle lui ét ſes Pareils mettaient de l'importance par bêtise, par une brutale ſtupidité. Il voûlait me devorer. Je le desolai; je le portai à toutes les petiteſſes de la fureur: Il fut prêt de faire le coup-de-poing. Je lui ris au néz. Il leva le bras. J'étais le plûs fort; mais je ne fis usage que de mon agilité. Je le mis hors d'haleine; ét lorſque je fus las moi-même, je lui jurai, que j'imprimerais le recit de cette ſcène ridicule. Sa rage fut alors à l'excès. Je le laiſſai malgré lui, puiſqu'il ne put me ſuivre.

LXXX NUIT.

SUITE DE LA PELISSE-BLEUE.

En ſortant, je me rendis chés le Jeune D'Aubeſilve, qui, depuis la mort de ſon Père, demeurait avec ſa Sœur, non

encore mariée, ét ſon jeune Frère. —Il ſe presente un établiſſement pour vous, lui dis-je: mais avant que de vous rien decouvrir, je vous demande la permiſſion de conferer avec votre Sœur en particulier-. Je paſſai, avec Julienne, dans un cabinet, ét là, je lui decouvris ce qu'était Euſtoquie, ſans lui rien deguiser. Elle penſa comme moi, qu'il falait en faire un myſtère à ſon Frère. Ce point arrêté, aubout d'un quart-d'heure d'entretien, je revins trouver D'Aubeſilve, ét je lui proposai de venir avec moi chés la Dame, dont j'avais parlé. Il y conſentit.

Nous arrivames chés Euſtoquie ſur les neuf heures. Elle était prevenue: Elle nous reçut decemment, ét donna très-bonne opinion d'elle à D'Aubeſilve. Nous causames: dans la converſation, elle exposa ſesavantages, ét ils frappèrent ſi vivement un Jeunehomme qui s'était vu longtemps dans la misère, qu'il parut tranſporté-de-joie. Il plut à Euſtoquie; elle me le fit entendre. Nous ne reſtames qu'environ une heure, ét nous ſortimes enſemble. En nous en retournant, le Jeunehomme m'exprima toute ſa reconnaiſſance. J'écoutais froidement ce qu'il me disait. —Com-

ment avez-vous pu me trouver un ſi bel avantage ? me demanda-t-il. —*Il m'avait été proposé pour moi; vous ſavez que je ne ſaurais l'accepter.* —Il eſt vrai ! Comment cela eſt-il venu ? —Par un petit ſervice rendu à la Jeune-dame. —Hâ ! il eſt donc bien vrai, que jamais une bonne-action ne reſte ſans recompenſe ! Maisc'eſt moi qui prositerai de la vôtre : Comment vous en marquerai-je ma gratitude ? —En rendant heureuse la Perſonne ; en l'étant vous-même : C'eſt une Femme que j'eſtime ; n'oubliez jamais ce mot ! audelà toute expreſſion. —Je l'eſtimerai, par cette raison ſeule-. Nous arrivames. Le Jeunehomme ſ'étendit ſur les louanges de ſa Future : La Sœur me regardait, ét dans un moment favorable, elle me dit : —Elle eſt donc aimable, ét jeune encore ? —Elle eſt très-bien : Il faut la voir, Mademoiselle, avant le mariage, ſonder ſes diſpositions, ét vous aſſurer qu'elle rendra votre Frère heureux-? Madem. D'Aubeſilve y conſentit, ét nous ne remimes qu'au lendemain.

J'alai chés la Marquise, à laquelle je lûs une Juvenale intitulée, La SUPERSTITION *.

* Dans les FRANÇAISES, II Vol. p. 63.

LA TÊTE FAIBLE.

Je partis, et comme je ne me sentais pas appesanti par le sommeil, je voulus alonger le chemin: Je montai la rue Saintjacques; je pris celle des-Grecs, et je me trouvai sur le haut de la Montagne: Un silence profond règnait partout: Je m'arrêtai un-instant à regarder le Ciel: Sirius, le brillant Sirius alait se coucher; on ne distinguait plus Orion; le Bouvier declinait; l'Ourse était au-dessous du pôle, et Cassiopée au zenith: Dans ce moment de tranquilité, une voix sourde frappe mon oreille; j'entens des cris inarticulés, semblables aux heurlemens: je cours du-côté de Saintétienne; les sons s'éclaircissent: C'est un Homme du peuple! —*Je souis danna! je souis danna-!* Je m'approche de cet Infortuné, que je reconnus à son langage pour un Auvergnat... —Malheureux! qu'avez-vous? D'où-vient cette chaîne... cet air effrayant! —*Je souis danna!* mon Confessour me l'a dit. —Il vous a dit aussi, que Dieu était misericordieux! Quel que soit le crime que vous avez commis, avec le repentir, le changement, des efforts pour reparer le mal, il est remissible. —*Ouoi qu'osa!* —Oui, croyez-moi. —Bon Paire! (avec ma

redingote, ét le reſte de mon arrangement, on me prend ſouvent, ſurtout le ſoir, pour un Prêtre des Miſſions étrangères): —*Bon-Paire! ç'aſt-il vrai?* —Oui, vrai, vrai, comme Dieu-même, qui l'aſſure, dans les Ecritures-ſacrées, ét particulièrement dans le ſaint Profète Isaïe. —*Voulez-vous me confeſſa?* —Je le pourrais, puiſque l'Apôtre nous dit: *Confeſſez-vous les uns aux autres*; mais cela n'eſt pas neceſſaire... Cependant le Bonhomme me dit ſon peché. Il était grand en-effet, ét de nature à ne pouvoir le faire entendre ici: mais il ne fesait-tort à Perſonne; pas même à ſa Femme, alors enceinte, qui en avait été l'objet. Je le conſolai; je le raſſurai, en l'engageant neanmoins au repentir: je le remenai chés lui. Le matin, j'alai trouver le jeune Moine confeſſeur, pour lui faire des representations, qu'il reçut mieux que je ne m'y étais attendu: Il me promit d'achever de remettre la tête à ce pauvre Homme.

LXXXI NUIT.

L'Homme-aux-cheveux-plats.

Ma journée fut employée au travail, comme à-l'ordinaire: Le ſoir, j'eus une nouvelle ſcène de fanatiſme. A dix heures, en paſſant devant la porte du Com-

miſſaire de la Place voiſine de ma demeure, j'y vis la Foule raſſemblée. Je m'informai. Des Femmes du Peuple me repondirent, Que c'était un Blaſſemateur de la Vierge. Je crus devoir entrer dans l'étude. J'y trouvai ſeul, avec le Clerc, un Homme à-cheveux-plats, tranquilement aſſis. Je leur demandai, Ce que c'était que le Blaſſemateur? —C'eſt Monſieur (me dit le Clerc), qui reſte ici, juſqu'à ce que la Populace ſoit écoulée. —Expliquez-moi, je vous en prie, Monſieur, dis-je à l'Homme-aux-cheveux janſeniſtes, pourquoi vous êtes accusé de blaſfême? —Croyez, Monſieur (repondit l'Homme), que je n'ai point blaſfémé: Voici le fait: Je paſſais par la rue Saintvictor: au-coin de celle du-Murier, étaient trois Femmes, qui cauſaient, en paraiſſant conſoler Une d'entr'elles: La Plûs-âgée lui disait: —Adreſſez-vous à la bonne Saintevierge; elle vous entendra: c'eſt mon recours à moi: la bonne Vierge n'eſt-elle pas partout-? J'ai cru devoir relever cette expreſſion, dans la bouche d'une Femme pieuse, ét qui meritait d'être éclairée: —Vous dites une heresie, ma Bonne: c'eſt Dieu ſeul qui eſt partout-. Les trois Femmes m'ont regardé un-inſtant en ſilence; ét je me preparais à leur

expliquer les vrais principes, quand la Vieille qui avait parlé, s'eſt écriée: —Ha! l'Athée! l'Huguenot! qui dit que la Bonne-Sainteviergе n'eſt pas partout-! Ce mot m'a fait entourer par une Populace ſortie en un-inſtant des maiſons; on s'eſt jeté ſur moi: j'ai demandé le ſecours de la Garde, et à venir devant M. le Commiſſaire-.

Je ſouris: —Monſieur, dis-je au Bonhomme, vous avez commis une haute imprudence! on ne doit attaquer les prejugés du Peuple qu'avec menagement, et lorſqu'ils ſont reellement nuiſibles: celui-ci ne l'eſt pas, quoique ce ſoit reellement une erreur. —Quoi! Monſieur, vous voulez qu'un vrai Chretien voie l'erreur, ſans la combattre! —Oui, quelquefois. —Vous laiſſeriez ſubſiſter une erreur? —Pourquoi pas! —C'eſt la morale des Jeſuites toute-pure. —Les Jeſuites peuvent avoir eu des torts; mais ce n'étaient pas des Sots. —Vous êtes un Moliniſte, Monſieur! —Non, Monſieur. —Há! vous êtes donc... des Honnêtes-gens. —Mais je le crois. —Vous êtes bien mitigé! —Hô! oui, très-mitige, Monſieur! on ne ſaurait trop l'être-. A ce mot, le Bonhomme ſe recueillit' s'aſſit (car il s'était levé en parlant), et

ne me dit plus rien: Ce mot, mitigé, l'avait ſcandaliſé. J'alai voir ſi la Populace ſe diſſipait. Je ne vis plus qu'une dixaine de Perſonnes. Et comme je connaiſſais le Commiſſaire, je pris ſur moi, de dire à la Garde de faire entrer ces Curieux. A ce mot, tous ſe retirèrent, ét je rentrai, pour inviter le Janſeniſte à ſortir. Ce qu'il fit. Je l'accompagnai juſqu'audelà de la fatale rue du-Murier, avant de prendre congé de lui. Sa froideur fut extrême: j'étais mitigé. Je conclus de ſa conduite, qu'il ſe trouvait dans tous les Partis des Sots, qui outrent les choses, ét qui ſont cauſe de tout le mal.

En quittant l'Homme-aux-cheveux-plats, j'alai chés Julienne, que je menai voir Euſtoquie: Elles ſe plurent beaucoup! Delà, je me rendis chés la Marquiſe, à aquelle je lus une Juvenale, intitulée les AUTEURS: (*Voy.* les *Françises*, *II. Volume*, *p.* 152).

LE MISANTHROPE.

En ſortant de chés la Marquiſe, je trouvai un Homme, qui marchait en parlant ſeul: Il maudiſſait les Hommes: —Eſpèce humaine! (ſ'écriait-il), que je t'abhorre !... O vils Citoyens de ce repaire immonde-... Je m'approchai: —Monſieur (lui dis-je), plaignez les

Hommes, mais ne les maudiſſez pas! —Moi, ne pas les maudire! hô! je les maudirai, tant que j'aurai un ſouffle-de-vie! Tout en eux excite ma colère, ma fureur!... Voyez ce Riche tyran, cet Homme en place, infame oppreſſeur! De quel droit s'eſt-il emparé de la ſubſiſtance de mille Hommes! mais que dis-je de la ſubſiſtance? de l'exiſtance de ces Malheureux, dont-il diſpose à ſa volonté, comme ſi c'étaient des bêtes-de-ſomme! Voyez ſa morgue? Il ſe croit d'une autre nature, le vil oppreſſeur! Voyez ſon égoïſme ridicule et barbare! mais le ridicule eſt ſauvé, parcequ'il a pour lui tous-ceux qui peuvent rire: Car pour rire, il faut avoir le neceſſaire. Qu'on ne me parle pas de la joie du Peuple! C'eſt la joie des Tigres qui ſe dechirent. On les voit rire aux Guinguettes (dit-on)? Moi je ne les ai vus que gronder et ſe battre. —Vous pouvez avoir raison: le Peuple ne rit pas, dans les Villes, parcequ'il eſt accablé ſous le poids du luxe: Il ne rit pas dans les campagnes, parcequ'il eſt haraſſé de travail. Quelques Sans-ſoucis, fort rares, rient par caractère, et on dit que c'eſt le Peuple qui rit. —Hâ! voila donc un Homme de mon ſentiment!... Que je hais

les Grands ét les Riches! Oui, la plûs belle de leurs Filles ſerait-là, elle me demanderait un regard, un ſourire, que je ne lui repondrais que par les marques d'un mepris outré; je lui cracherais au viſage. —Vous êtes exalté! —Je ſuis irrité. —Hé! que vous a-t-on fait? —On m'a indigné. —Faut-il que l'amour du Pauvre, vous rende injuſte envers le Riche!... —L'amour du Pauvre! l'amour du Lâche! Je le deteſte cent-fois plûs que les Grands ét les Riches!... J'aimerais des Infames, qui ont degradé l'Humanité, qui la mettent audeſſous des Animaux, par leur baſſeſſe, par leur crapuleux plaiſirs, par leur ſervilité!... Les Pauvres! Je ſuis de fer pour eux... Je voudrais les voir tous reünis dans leur Hôtel-dieu peſtiferé, mourir lâchement, ét ſans oser ſe plaindre... Les Pauvres! hâ! ce mot me met en fureur-... En-effet, il écumait de rage. En ce moment, nous rencontrames un Homme chargé qui alait à la Hâlle, tombé ſous ſon fardeau. Le Misanthrope accourt; je lui aide, nous relevons l'Homme-de-peine; le Misanthrope ſ'informe, ſ'il n'eſt pas bleſſé. Il lui donne un écu, ét ſe charge de la motié de ſon fardeau. Je me jete à ſon col, ét l'embraſſe. Il me repouſſe,

en me disant : —C'eſt une faibleſſe ! c'eſt une faibleſſe.... Hô ! les Ingrats ! je les ai tant aimés-! Et ſes larmes coulèrent. Arrivés à la Hâlle, nous laiſſames l'Homme, et nous revinmes enſemble. Le Misanthrope était concentré : Il ne disait mot. Deux Dames brillantes, ſuivies de leurs Gens, revenaient de ſouper en ville. Quatre Libertins, qui ſortaient d'une Academie les inſultèrent. Le Misanthrope me quitte, s'élance au-milieu des Libertins, les écarte ſeul, les met en fuite. Les Dames le remercient : Deux Laquais tremblans, et qui n'avaient osé remuer, le regardaient comme un Dieu. Il ſe retire en grondant. —Pourquoi des Academies, pour les Filous, et les Malhonnêtes-gens ?.. —Hâ ! Monſieur ! vous avez bien raison ! —Pourquoi ne pas être à-present chés vous ? eſt-ce-là une heure à rentrer, pour des Femmes !... (aux Laquais) ! Et vous lâches ? vous ne vous êtes pas fait hâcher pour vos Maîtreſſes-! Il gronda tout le monde. —Eſcortons ces Dames ! (lui dis-je). —Vous avez raison ! mais d'un peu loin-. Elles étaient à leur porte. Dès qu'elle fut ouverte, il ſe retira.

—Qu'avez vous (lui dis-je) : Vous êtes bon : mais vous êtes irrité. —L'Uni-

vers n'a pas le ſens-commun: On eſt fou en France, en Angleterre, en Eſpagne, en Italie, en Allemagne, en Hollande; nos loix ſont des abſurdités; nos usages de la deraiſon; nos coûtumes, de la biſarrerie: notre religion ét nos loix ſe contrarient; nos Chefs bravent la loi; nos Miniſtres des autels ſont des athées; le Gouvernement ſoutient le culte, ét le renverſe, en tolerant, en approuvant des choſes qui lui ſont opposées! puis, comme un Enfant, il va ſ'en prendre à quelque Philosophes obſcurs, qu'il fouette, comme on châtie l'Emule pauvre, pour les fautes de l'Enfant-gâté, auquel on l'a ſubordonné. Tout eſt folie: J'abhorre chaque jour mon exiſtance! les Hommes davantage... Quî êtes-vous? —Le Spectateur-nocturne. —Hâ! ſi vous l'étiez de jour, vous en verriez bien d'autres! Mais faites votre partie, ét ne les épargnez pas! A-demain: J'aurai quelque-chose à vous dire-.

LXXXII NUIT.

Les deux Infortunées.

En ſortant, je vis paſſer par la rue des Carmes un petit Homme de ma connaiſſance. —Il faut que je vous mène dans une maiſon où l'on vous desire (me

dit-il). Ce ſont deux Infortunées, auxquelles eſt arrivé un grand malheur... Leur Frère... Vous les connaiſſez de nom-... Et il me les designa. —Je ſuis à vous (lui repondis-je); quoique j'aie d'autres affaires, partons-. Nous marchames rapidement. Je voulais conſoler les deux Infortunées. Nous n'avions encore traverſé que le quartier Saint-jacques, lorſque je rencontrai le Misanthrope de la veille. Il marchait ſeul, en geſticulant : Mon Conducteur me dit : —Voila M. Lhomme! C'eſt un parent des deux Sœurs : Voulez-vous que nous l'attendions? Je ſais qu'il a redigé leur hiſtoire? —Laiſſons, laiſſons, repondis-je; lui parler, c'eſt changer d'objet. Nous continuames notre route, et nous arrivames chés Celeſte et Julie.

Jamais je ne vis de Fille auſſi belle que l'avait été l'Aînée; d'auſſi jolie, d'auſſi charmante, que l'était la Cadette. Elles nous reçurent bonnement, et avec une politeſſe touchante. Je n'osai parler de leur malheur : Elles n'en dirent pas un mot : ſeulement l'Aînée avait un grand fond de melancolie! Je me contentai de leur temoigner beaucoup d'eſtime, et de leur demander la permiſſion de les revoir; ce qui me fut ac-

cordé. Nous sortimes, mon Conducteur et moi.

LA PAILLE BRULÉE.

A deux pas de la maison, nous trouvâmes le Misanthrope. —Hâ! c'est vous! (me dit-il). Tant-mieux! Voici un manuscrit que je vous destinais... Tenez, regardez donc ces Fous, qui brûlent cette paille! Il vont envoyer dans tout le quartier sous le vent, une fumée empestée, qui gâtera les étofes chés ce Mercier; les mousselines chés cette Lingère, la viande chés ce Traiteur: Ils sont à deux pas d'un endroit, où ils pouvaient la deposer utilement. On achete la paille à Paris, pour les emballages; que n'y a-t-il un depôt? On l'achète pour les litières; les Blanchisseuses riveraines en ont besoin; que ne la leur donne-t-on? Mais non: il faut la brûler, pour divertir des Poliçons, calciner les pierres d'un quai, ou exposer les maisons à l'incendie! La paille fait un engrais, que ne la donne-t-on, pour les rues où sont des Malades? Elle y vaudrait bien le fumier... Les Hommes sont de pauvres enfans, de pauvres imbeciles. Adieu-. Et il enmena mon Conducteur avec lui. Je tenais le manuscrit. Il fesait chaud. J'alai dans mon ancien cabaret à bière,

de la rue Baſſe-du-rampart, pour jeter un coup-d'œil ſur cet écrit. Qu'il était intereſſant! J'en lus quelque-chose, en preſence des deux Jeunes filles, qui étaient charmées de me revoir. Je courus, avec le present du Misanthrope, chés la Marquise, à laquelle j'annonçai une longue lecture. Elle ſ'en felicita, ét je començai:

LES FAUTES SONT PERSONNELLES.

§. 1 Un Officier de notre Marine marchande, homme d'honneur, ét rempli d'humanité, quoique fort-bruſque, paſſait un-ſoir par la rue du-Roule: Il entendit une porte ſ'ouvrir avec bruit, ét ſe refermer avec violence. Il ſ'arrêta. Une Jeune fille, couverte d'un deshabiller blanc, coifée de nuit, ſuppliait devant cette porte, qui venait de ſe refermer. M. De-Nouglans (c'eſt le nom du Capitaine de navire), ala vivement à elle, ét lui demanda, ce qu'elle avait, qui elle était, ét pourquoi on la chaſſait de la maison après onze-heures du ſoir? —Monſieur, repondit la Jeune-infortunée, je ſuis une Orfeline, ét je demeure avec mon Frère: j'ai quinze ans, ét il en a trente cinq, étant d'un premier lit. Il a le defaut de jouer: il a tout perdu aujourdhui. Furieus, il a été ſ'enivrer, pour moins ſentir ſon chagrin: mais

quand il a bu, il eſt fou, ét mechant: Il me chaſſe: cela eſt arrivé deja deux-fois; il était moins tard, ét j'ai trouvé les boutiques ouvertes; on m'a reçue. Aujourdhui, plus furieux encore, il a voulu ſe tuer, ét moi auparavant. Je me ſuis échappée. Il eſt près de minuit, je n'ose frapper nulle-part. -Ne connaiſſez-vous Perſonne? N'avez-vous pas de Tante, de Cousine? —Non, Monſieur! mais je connais, pas bien-loin, dans la rue des-Bourdonnais, une reſpectable Demoiselle, qui a des Elèves: Ç'a toujours été mon desir, que mon Frère m'y placât; ſi vous vouliez m'y conduire, ſa Gouvernante ſe releverait, ét la Demoiselle aurait la bonté de me recevoir-.

Nouglans reflechit, qu'il pouvait obliger cette Jeune-infortunée: cependant il voulut la connaître, pour ne pas mal-placer ſes bienfaits: Il la conduisit chés Madem. Bellardier, maîtreſſe-d'éducation, celèbre dans le quartier, par ſon excellente metode. La Marchande qui occupait la boutique, ét le premier, ouvrit elle-même, ét conduisit Nouglans ét la Jeuneperſonne, qu'elle reconnut, au ſecond, chés Madem. Bellardier (c'eſt le nom de l'Inſtitutrice).

Nouglans trouva une maison decente ; la Maîtreſſe lui parut une belle Perſonne, qui avait des chagrins profonds ; mais ſon air-de-triſteſſe ne la rendait que plûs intereſſante. Le Capitaine n'avait pas encore regardé ſa Protegée : il jeta les ieux ſur elle, quand Madem. Bellardier la nomma Madem. Adelaïde, ét il fut ſurpris de voir une figure charmante! Il ſe retira ſur-le-champ, à-cause de l'heure, promit de venir le lendemain, de parler au Frère d'Adelaïde, ét d'aſſurer la tranquilité de la Jeunefille.

Le Capitaine de navire ne manqua pas: Adelaïde l'avait intereſſé: mais avant de reparaître chés Madem. Bellardier, il ſ'informa dabord du Frère d'Adelaïde, ét de la Petite-perſonne elle-même: Il n'y eut qu'une voix en-faveur d'Adelaïde ; il n'y eut qu'une voix contre le Frère. Satiſfait de ce côté-là, il vint dans le quartier de la Maîtreſſe-d'éducation. Il fut ſurpris du bien qu'il en entendit repeter à tout-le-monde: Madem. Bellardier, qu'on ne nommait que Madem. Celeſte, était eſtimée generalement, ét l'on avait pour elle une ſorte de veneration. Il ſe montra pour-lors, ét aſſura le ſort d'Adelaïde, par des promeſſes, qu'il realisa bientôt. Après avoir rendu quatre ou cinq visites

très-longues, durant lesquelles Celeſte lui montra toute la beauté de ſon âme, il penſa comme tout-le-monde ſur le compte de cette reſpectable Fille.

Nouglans avait un Ami, qu'il cheriſſait comme un Frere : c'était l'Homme tout-à-la-fois le plûs vertueux ét le plûs aimable : Ils ne ſe quittaient guère : mais dans les commencemens de la connaiſſance avec Adelaïde, le Marin était jaloux, ét il craignait que D'Anglesei, plûs jeune, plûs riche, d'une figure ſeduisante, ne lui enlevât le cœur d'une Jeuneperſonne, à laquelle il s'attachait par ſes propres bienfaits. Mais enfin, à la ſixième visite, il avait entrevu Julie-Bellardier, ſœur cadette de Celeſte, qui l'emportait ſur Adelaïde par la beauté, par l'air-de-candeur, de naïveté, par l'innocence, en-un-mot, ét il crut ne pas ſ'exposer, en amenant ſon Ami, à perdre le cœur de ſa Pupile. Il revint cependant encore trois-fois ſeul, afin de bien ſ'aſſurer, que Julie était aſſés aimable, pour qu'il n'eût pas de Rival auprès d'Adelaïde.

Disons deux mots de l'origine de la liaison de Nouglans avec le jeune D'Anglesei.

Le Père de ce dernier était un bon Gentilhomme de Bourgogne, qui avait

passé sa vie dans la Marine-marchande : c'était son goût : Il avait un vaisseau à lui, il en était pilote et capitaine : ses Matelots étaient des Gens de son pays, qu'il avait formés lui-même. Nouglans, jeune Parisien sans fortune, vint à Bordeaux, se presenter à M. D'Anglesci-père, qui l'employa comme Ecrivain : Mais en peu-de-temps, ayant reconnu le courage et la capacité de ce Jeunehomme, il le prit tellement en amitié, qu'il le fit enfin son Capitaine de navire, quand il voulut se retirer. Dans sa vieillesse, c'est-à-dire, à 50 ans, M. D'Anglesei eut un Fils unique, qui lui fut extrêmement chèr ! Cet Enfant n'avait que 12 ans, lorsque son Père mourut. Au-moment suprême, voyant au pied de son lit, Nouglans et son Fils, il les fit approcher, et leur dit : —Vous êtes tous-deux mes Enfans ; l'Un par l'amitié, l'estime, l'Autre par la nature. Nouglans, mon Fils-aîné, je te recommande ton cadet, mon Fils par la nature. Tu es sage, prudent ; tiens-lui lieu de Père, et preserve-le des écarts de la jeunesse... O mon cher Fils ! (pressant la main de D'Anglesei), vois encore ton Père, dans le Fils de son amitié ; dans Celui qui s'est toujours comporté en bon Fils envers ton Père ! Profite de ses sages

conseils: Je t'en conjure, ét je te l'ordonne. Je laisse Nouglans depositaire de mon autorité; je le nomme ton tuteur par mon testament... Tu auras tous mes biens, à-l'exception du Vaisseau que Nouglans commande: Je le lui donne, ét lui enjoins de l'accepter... Alez, mes Enfans; ne vous quittez jamais... Nouglans, tu feras entrer mon Fils dans la Marine-royale; il est assés riche pour cela. D'Anglesei-père mourut le lendemain, ét ses dispositions testamentaires furent executées.

Nouglans, proprietaire du Vaisseau qu'il commandait, l'aurait sans-doute gardé: mais la rencontre qu'il fit d'un de ses Compatriotes, son ancien Camarade de collége, le fit changer de sentiment. Dorfeuil (c'est le nom de cet Ami), lui proposa d'acheter le Vaisseau, dont Nouglans demeurait Capitaine, ét de faire la course sur les Ennemis de l'Etat. Les deux Amis s'unirent, firent des actions glorieuses, ét achevèrent de s'enrichir.

Cependant le jeune D'Anglesei recevait les principes d'éducation indispensables: La paix se fit, ét Nouglans revint à Paris. Ce fut durant un repos de quelques mois, qu'il revit son Pupile:

il le fit entrer dans la Marine-royale, après l'avoir exercé sur son vaisseau, et leur intimité devint la plûs forte qu'on ait jamais vue. Revenons à Nouglans, et à Celeste, chés laquelle il a placé Adelaïde.

Le jour même, qu'il fut parfaitement decidé à lier D'Anglesei avec la Cadète Bellardier, il arriva, qu'étant auprès de l'Aînée, tandis qu'elle cherchait des papiers, il la vit en lire un, qu'elle serra precipitamment, en s'apercevant qu'il y avait jeté les ieux. Mais il était trop tard; Nouglans y avait deja vu, que l'Institutrice de sa Pupile ne portait pas son veritable nom, qui était Amancour. Il se rappela, qu'il avait entendu parler à Dorfeuil d'une Fille de ce nom, dans sa dernière traversée, d'Afrique au Port-au-Prince: Il fremit; et fit des informations, qui le confirmèrent dans l'idée, que Celeste Bellardier, était la Celeste Amancour, dont M. Dorfeuil lui avait fait l'histoire dechirante. Il n'hesita plus à presenter son Ami.

A la dixième visite, que Nouglans rendait à sa Protegée, ils se trouvèrent lui et D'Anglesei vis-à-vis la porte de Celeste: —Mon Ami (dit Nouglans), veux-tu me permettre de dire ici une petit bonsoir? C'est à une Jeune personne dont je prens

ſoin : mais tu me connais; je ſuis le protecteur de ſa vertu. Je l'aime, il eſt vrai; mais libre, ne tenant à Perſonne, je me propose de l'épouser; non en étourdi, mais ſi elle le merite; ce que je reconnaîtrai après une longue experience. —Quoi! s'écria D'Anglesei, c'eſt toi qui protéges les Filles? Je ne t'avais pas cru l'âme ſi tendre!... Hâ! mon Ami! prens-garde! —Ne crains rien! (reprit en riant le Capitaine), je ne ſuis pas ſeductible-. Il fit enſuite l'éloge de Celeſte, et dit un mot de Julie, ſa jeune-ſœur, en la peignant comme la plûs charmante Enfant qu'on pût voir. Ils montèrent.

Nouglans fut curieux de voir pour laquelle des deux, Adelaïde ou Julie, pancherait ſon Ami. Dans cette vue, il ne dit rien qui pût faire connaître Adelaïde. D'Anglesei, de ſon côté, par delicateſſe, n'osait ſe livrer à ſon goût naiſſant, depeur de bleſſer, ſans le vouloir, les droits de Nouglans. Il demeura froid, gêné; ſes politeſſes furent generales et froides: Il fit abreger la visite, en rappelant à ſon Ami une affaire preſſée.

Lorſqu'ils furent dehors, Nouglans dit à D'Anglesei: —Je vois que je n'avais rien à craindre, d'aucune manière! Je te redoutais pour rival, et je craignais

gnais que tu ne prîſſes pour Julie un attachement trop fort. Je ne ſuis pas fâché de ton indifference : J'ai de fortes raiſons pour que tu me laiſſes mon Adelaïde ; ét j'en ai d'auſſi puiſſantes, pour que tu ſois maître de toi-même avec Julie. Je ne parle pas de Celeſte : quoique belles, les Femmes de ſon âge ne font de paſſion, que dans les cœur des Jeunes-gens qui ſortent du collége. —Mon Ami ; repondit D'Anglesei, l'Une eſt brune, l'Autre eſt blonde, laquelle eſt Adelaïde ? —Mais la Brune. D'Anglesei pâlit ; mais Nouglans ne ſ'en aperçut pas. Ils causèrent de choses indifferentes, c'eſt-à-dire d'affaires : D'Anglesei, concentré, repondait mal, était diſtrait. Au bout d'une demie-heure, Nouglans, prêt à rentrer dans l'hôtel-des-fermes avec ſon Ami, lui dit : —Je penſe que je pourrais commettre une très-grande imprudence, en te laiſſant dans l'erreur : j'ai badiné, pour voir ce que tu dirais, en te diſant qu'Adelaïde était la brune : C'eſt Julie. Je t'avertis qu'il n'y a pas-là de riſque : les convenances empêchent qu'il n'y ait du danger pour toi, à faire une petite amourette dans cette maiſon ; ainſi ne te gêne pas ; telle chose qui arrive, tu leur feras toujours beaucoup d'hon-

neur, sans leur en ôter-. D'Anglesei se fit bien assurer que Julie était la brune, et lorsqu'il n'en put douter, son enjoûment marqua si visiblement, que Nouglans en aurait été frappé, s'il n'avait pas été aussi rond qu'un Marin.

Ils entrèrent à la Bourse: D'Anglesei fut charmant; il ne quitta pas Nouglans de la soirée; il s'amusa de tout, lui qui s'ennuyait facilement des plaisirs bruyans, et le lendemain, avant neuf heures, il était chés le Capitaine de navire, qu'il trouva fumant une pipe.

—Diable! tu es bien matinal! où vas-tu donc aujourdhui? —Je me trouve desœuvré; dispose de moi. —Volontiers! Je suis sur mon depart; c'est fête; il faut proposer une partie de promenade ou de spectacle à la Maîtresse de ma Pupile-. D'Anglesei fut tenté de se jetter au cou de son Ami: mais il aurait cru profaner le sentiment sacré qui commençait à naître dans son cœur, s'il l'avait laisser soupçonner. Il se contint, et sous pretexte d'une petite affaire, il sortit en promettant d'être de retour dans une heure. —Je t'en donne trois, s'écria Nouglans; mais ne manque pas, comme cela c'est quelquefois arrivé-! D'Anglesei ala faire une toilette soignée, et longtemps

avant l'heure marquée, il parut brillant chés ſon Ami. On partit auſſitôt, ét l'on ſe trouva chés madem. Bellardier, à onze-heures-un-quart.

Il était de-règle, que toutes les Elèves avaient la liberté d'aler chés leurs Parens les fêtes: Comme on était dans la plûs belle ſaison de l'année pour la promenade, toutes en avaient profité; Celeſte n'avait auprès d'elle, que ſa ſœur Julie, ét la jeune Adelaïde, qui n'avait pas de Parens: Les trois Dames arrivaient de la grand'meſſe: Julie était raviſſante, ſous une parure enfantine: C'était un fourreau blanc, ſur un taffetas cerise, un petit chapeau noir, garni de quelques fleurs, ét des ſabots roſe garnis en-noir. D'Anglesei treſſaillit, ét dans le fond de ſon âme, il ſentit, que cette charmante Fille avait tout ce qu'il falait, pour conſerver en lui le goût physique, uni au goût moral, qu'il avait reſſenti la première-fois: Car la veille, il l'avait trouvée intereſſante, ét ſi elle lui avait inſpiré de la tendreſſe, il ſentit, en ce moment, l'aiguillon du deſir. —Elle reünit tout! (penſa-t-il); mais, je ne la punirai pas d'être trop-aimable: je ſuis riche ét maître de moi-même; elle eſt pauvre, dumoins comparée à

moi ; je la rendrai heureuse, en lui offrant un Epoux, dans l'Amant le plûs tendre.

D'après cette resolution, D'Anglesei prit un air decemment empreſſé. Il fit autant ſa cour à Celeſte qu'à Julie ; il ſe partageait également entre les deux Sœurs. Mais comme l'Aînée était encore belle, il craignit qu'elle ne ſe trompât, et il voulait l'expliquer de bonne-heure. Il n'en fut pas besoin : Quelques marques d'empreſſement un-peu trop-vives furent reçues avec une froideur glaçante. D'Anglesei fut intimidé par-là. Dans un autre moment, il fit avec feu, l'éloge des grâces de Julie : Celeſte alors prit un air riant et ſatiſfait, qui fit comprendre au Jeunehomme, qu'il ne pouvait mieux faire ſa cour à l'Aînée, qu'en louant la Cadette.

Nouglans avait proposé la promenade : Celeſte hesitait ſi elle accepterait. La Marchande-Drapière, qui occupait la boutique de cette maison, parut en ce moment. Celeſte l'appela : — Ma Bonne, je voudrais vous dire un mot. Nouglans n'était pas fin : Il aimait Adelaïde comme ſa fille, et il causait, ou jouait niaisement avec elle, ſuivant que cela convenait à la petite Perſonne ; qui voyait tout le pouvoir qu'elle avait ſur

lui: Mais D'Anglesei prêta l'oreille. Il entendit que Celeſte demandait conſeil à la Marchande. —Ma chère Maîtreſſe (répondit Celle-ci), je ne vois pas qu'il faille desobliger M. De-Nouglans, qui eſt un galant-homme, ét qui étant à la veille de ſon depart, ſerait bien-aise de voir le ſpectacle avec ſa Pupile: mais à-cause des precautione que vous avez à garder, nous irons avec vous, mon Fils ét moi: Cela fera toute une maison, ét le monde ne dira rien: Qui ſaura, ſi ces Meſſieurs ſont mes connaiſſances ou les vôtres? Depuis ma ſucceſſion, je reçois des Parens, ét leurs Amis, ét cela eſt tout-naturel. —Alez-donc vous preparer, ma Bonne, repondit Celeſte; car je veux ſuivre votre conſeil.

D'Anglesei fut ſurpris de ce qu'il entendait; ét Celeſte ayant parlé à Nouglans, il eut la liberté de demander à Julie, Pourquoi ſa Sœur appelait la Marchande ſa Bonne, ét prenait ſes conſeils? —C'eſt notre ancienne Bonne, repondit Julie: Elle eſt d'une Famille honnête, ét après nous avoir ſervis, elle a herité d'un Parent, qui avait cette maison à lui, ainſi que le commerce de draps: Mad. Thibaut était ſon unique heritière; elle ſ'eſt trouvée riche tout-d'un-coup;

le teſtament de ſon Parent n'était pas bien fait, il a été caſſé. Depuis qu'elle eſt riche, et qu'elle a cette belle maiſon, nous y ſommes venues loger... Hâ! c'eſt une bonne-femme! Croiriez-vous qu'elle nous ſert tout-comme auparavant? et qu'elle ne veut pas que nous ayions ici une autre Domeſtique?... Ma Sœur et moi, nous en ſommes penetrées! Il eſt vrai qu'on la conſiderait beaucoup, avant ſa fortune! Mon Père et ma Mère la feſaient manger à table, à-cauſe de ſon extraction honnête: mais tout-cela ne vaut pas ce qu'elle fait aujourdhui pour nous-. A ce court recit, D'Anglesei penetré, ſe retourna du côté de Celeſte, dont il baisa la main. Celeſte Bellardier parut ſoupirer de ce petit tranſport! —Mademoiselle! (lui dit D'Anglesei), quand une ancienne Domeſtique, devenue riche, ſe comporte comme le fait Mad. Thibaut, la Maîtreſſe eſt jugée; elle merite l'eſtime, le reſpect, l'admiration... J'ai entendu ce que vous avez dit à Mad. Thibaut, j'ai été curieux, et votre aimable Sœur a daigné ſatiſfaire ma curioſité. —Les voila deja connaiſſances! (s'écria Nouglans), puiſqu'on en eſt aux confidences! Je ne ſavais pas encore cela, moi!... J'apporterai un preſent à Mad. Thibaut, en revenant de mon

prochain voyage-. L'œil de Celeſte brilla de-joie, à ce mot. D'Angleſei lui dit à l'oreille : —Vous aimez votre Dame Thibaut comme une mère? —Elle m'en a ſervi (repondit Celeſte), et m'en ſert encore-.

§. Cependant le dîner ſe preparait. Les 2 choſes ne ſ'arrangèrent pas comme Nouglans ſ'y attendait: Il croyait emmener tout le monde, dîner aux Tuileries, faire un tour dans le jardin avant et après, et entrer enſuite à celui des trois ſpectacles qui plaîrait davantage aux Dames. Il le dit. Mais Celeſte le pria de vouloir bien dîner à la maiſon, parceque ni elle, ni ſa Sœur, ni aucune de ſes Elèves ne devaient manger dans un endroit public. D'Angleſei fut charmé de cette raiſon decente, et elle lui prouva que Julie, outre ſes charmes naturels, aurait encore toute la modeſte retenue des Jeunes-perſonnes les mieux-élevées. On dîna donc. Mad. Thibaut et ſon Fils, grand nigaud-bonace (car il eſt des Nigauds mechans) mirent le couvert, ſervirent, mangèrent avec la Compagnie, et ſe levaient neanmoins pour changer les aſſiettes, et apporter les mets : ce que Mad. Thibaut fesait avec une aiſance, et une entente admirables. Le dîner fut

très-bon, quoiqu'elle n'eût pas eu tout le temps neceſſaire: mais heureusement, elle avait premedité ce jour-là un petit regal à ſes Maîtreſſes. D'Anglesei, ét Nouglans lui-même, marquèrent à cette Femme la plûs grande conſideration, ét le Second la pria d'être de la promenade, ét de la partie de ſpectacle: Elle accepta pour elle ét pour ſon Fils.

On dînait à midi, dans cette maison. A deux heures on quitta la table: Nouglans donnait la main à ſa Pupile; D'Anglesei offrit la ſienne à Celeſte, Julie alant devant eux, ét Mad. Thibaut ſ'appuyait ſur ſon Fils. On entra au Palais-royal, qui était ſur la route. Thibaut, le fils, quoique parisien, n'avait jamais vu ce marché perpetuel, où tout ſe vend, juſqu'à la beauté: Il avançait, dans la belle alée, la bouche beante, en deuil, les cheveux longs, l'air gaûche: Sa Mère était habillée en dame du dernier ſiècle, une robe noire à-la-françaiſe, un bonnet monté, une coîfe nouée ſous le cou. On riait au néz du Fils ét de la Mère: Celeſte ſ'en aperçut, ét elle les fit mettre entr'elle ét ſa Sœur, de-ſorte que D'Anglesei ét Nouglans ſe trouvaient ſur les deux aîles: Thibaut en devint plûs fier ét plûs ridicule: Il falut ſortir du jardin. L'on ala aux Tuileries.

Ici le champ était plûs vâſte : on laiſſa Thibaut tranquile. Ce qui lui fit faire une reflexion : —Je crois, Mamân, (dit-il), qu'il y a beaucoup de Faquins à Paris, mais que la plûs pire eſpèce, eſt au Palais-royal : les Marchands y ont l'air d'aigrefins, les Marchandes de Catins, et les Catins de Marchandes ; on n'y connaît rien. —Monſieur Thibaut eſt cauſtique (repondit D'Anglesei) ; mais la critique qu'il fait de l'endroit charmant que nous quittons, eſt beaucoup trop ſevère, Le Palais-royal * eſt un abregé de Paris : L'Etranger qui arrive, et auquel on veut montrer Paris en mignature, ſans le fatiguer, le trouve tout-entier ſous les arcades, dans le Jardin, et particulierement ſous les deux alées des colonades : On loue les Peintres, les Sculpteurs, pour la verité de leurs tableaux : Quel tableau plûs vrai, plûs frappant, plûs varié, que celui qu'on trouve dans ce ſejour enchanté ! Dailleurs, le bon-ordre le plûs exact y eſt établi : On vous a ri au nez, à-cause de votre air... naturel et naïf : mais ſi vous l'aviez-voulu, on fesait filer les Rieurs devant vous, et Aucun d'eux

* On verra plûs bas, que c'eſt ici un anacroniſme fait exprès.

n'aurait osé vous fixer plûs d'une demi-seconde : Où trouverez-vous pareil avantage ? —Mais ici on eſt mieux. —On eſt moins entâſſé, ét vous y étes perdu dans un eſpace plus grand. Dailleurs, pour que les Hommes en inſultent Un-autre, il faut qu'il y ait foule: l'Inſultant ſait qu'il fait mal ; il eſt plûs honteux que l'Inſulté ; dès qu'il a lâché ſon mot, il voudrait ſe perdre dans la multitude, ét ſe derober à la turpitude de l'avoir dit. Il ne faut pas rougir devant les Sots, mais en avoir pitié. —Hà! voila qu'eſt bon, ça! (ſ'écria Thibaut): je ſuis bien aiſed'avoir entendu ce mot-là! Quand Quelqu'un merira au néz, j'aurai compaſſion de lui, ét je marcherai ſans rien dire, en hauſſant les épaules, ou bien je dirai au monde: Il a une turpitude, ét le voila qui la cache derrière vous... C'eſt bon! c'eſt bon-!

Après quelques tours de promenade, on proposa le ſpectacle. L'Opera fut indiqué par Nouglans : mais aler ſi loin, quoiqu'en voiture, au riſque de n'en pas trouver au retour! Un ſpectacle aubout de Paris, ne convient qu'aux Riches, qui ont carroſſe, ou aux Voiſins. D'Anglesei lut l'affiche des FRANÇAIS: L'ESPRIT-FOLLET ét la COUPE-ENCHANTÉE! il n'y avait pas moyen. L'affiche des ITA-

LIENS était plûs attrayante: On donnait L'HABITANT-DE-LA-GUADELOUPE, LES AMIS-DU-JOUR, ET LES DEUX BILLETS. * D'Anglesei ne connaissait aucune de ces trois Pièces; il n'allait jamais qu'aux FRANÇAIS: Cependant, comme on ne donnait rien qui vaille aux autres spectacles, il proposa les ITALIENS, ét l'on partit de bonne-heure: On eut les meilleures places de l'amphitheatre, où l'on observa le même ordre qu'au Palais-royal: Mad. Thibaut ét son Fils occupèrent le milieu, Celeste fut à-côté de Thibaut, Adelaïde enfuite, puis Nouglans; de l'autre côté, Julie entre la Bonne ét D'Anglesei.

On causa, en attendant le lever de la toile: —Je ne sais trop ce que nous allons avoir! (disait D'Anglesei à Julie): Je voudrais bien, que nos Theatres s'accordassent à donner des Pièces favorables aux bonnes-mœurs; de-manière, que lorsqu'il y aurait du mauvais-comique, ou du libre aux FRANÇAIS, l'on fût sûr de trouver du moral ét du pathetique aux ITALIENS, ét le contraire, lorsque les

* On donnait, LA VIE-EST-UN-SONGE, ét le MAÎTRE-DE-MUSIQUE: On a changé cela malgré moi, ainsi que tout ce qui regardait l'ancien Palais-royal, ét l'on a mis ici, ce que je plaçais ailleurs.

ITALIENS ne donneraient que des farces, ou des ariettes vides de sens-. Celeste applaudit à cette idée. Pour Julie, elle n'avait encore jamais été à aucun spectacle; elle ne pouvait avoir d'opinion. Adelaïde était dans le même cas: Thibaut avait été aux Grands-Danseurs-de-corde, à la Foire-Saintgermain: Mais sa Mère, femme de bon-sens, qui accompagnait autrefois souvent ses Maîtres à l'OPERA, lorsque l'ancienne salle tenait au Palais-d'Orleans, ainsi qu'aux deux autres grands Theatres, se ressouvint qu'elle leur avait entendu beaucoup vanter un Livre, qui proposait une reforme complète dans le fond des Pièces, dans la manière de les representer, dans la condition des Acteurs, et la consideration soit personnelle, soit d'état qu'il convient de leur accorder: Elle nomma cet Ouvrage à-peu-près *, et en fit un petit resumé. Elle l'achevait, lorsque l'Orquestre comença.

(Ce qui suit, fait un anacronisme de 15 ans: mais il doit suffire d'en avertir le Lecteur).

On joua LES AMIS-DU-JOUR. *Cet Acte, sans intrigue, mais coulant de source, offrit un tableau qui charma également Julie., Celeste, Adelaïde. Mad. Thibaut, D'Anglesei, Nou-*

* Il est intitulé, LA MIMOGRAPE.

glans, et Thibaut lui-même, qui riait niaisement, mais de tout-son-cœur : car souvent il s'écriait, pour mieux marquer le plaisir qu'il ressentait. Dans l'entr'acte, il repeta presque toute la pièce, à sa manière, avec des gestes très-comiques. Ce qu'il y avait de plaisant, c'est qu'il voyait comme les Personnages eux-mêmes ; desorte-qu'il ne pressentait rien : Il se recriait sur la surprise qu'il avait éprouvée, et il la peignait assez énergiquement. On leva la toile pour la seconde Pièce.

Celle-ci interessa davantage, parce-qu'elle alait au cœur. Julie, Adelaïde et Celeste pleurèrent : Thibaut était immobile, et sa Mère souriait. On ne parla pas de cette pièce, dans l'entr'acte ; Adelaïde et Julie savouraient leur émotion : Celeste, qui la voyait pour la première-fois, observa combien elle était touchante, et quel dommage c'était qu'on y eût mis, pour Carlin, *qui n'existait plus, le personnage d'Arlequin, toujours invraisemblable, et qui nuit à l'illusion ! mais elle trouva l'idée de ceder un billet-gagnant, pour un billet-doux de sa Maîtresse, neuve, delicieuse, et ayant une sorte de sublime. Nouglans et D'Anglesei étaient-charmés de se trouver ave*

des Perſonnes, que l'habitude du ſpectacle n'avait pas encore blâsées, ét qui ſavouraient tout: Car Julie ét Adelaïde étaient dans le raviſſement. Reſtait la troisième Pièce.

Ni les Jeunesperſonnes, ni Celeſte, ni Mad. Thibaut, ni méme Nouglans ét D'Anglesei n'avaient aucune idée du Sujet. La première ſcène les frappa, ſans les attacher: l'interét ne commença qu'à l'arrivée de Vanglène (l'HABITANT DE LA GUADELOUPE), *qui ſe presente à ſon Parent le Financier, ét à ſa ſuperbe Epouse, ſous le coſtume de la misère ét du malheur. Adelaïde ét Julie fremiſſaient d'indignation, contre la dureté du riche Cousin ét de la Financière, plús inhumaine encore: Tous, juſqu'à Thibaut, juſqu'à Nouglans, ſuivaient le developement de l'action, ſans ſe regarder, ſans parler: Ils pleuraient; ſurtout les deux Jeunesperſonnes, Celeſte, D'Anglesei, ét Mad. Thibaut: Pour le Fils de cette Dernière, il riait d'attendriſſement... L'Acte finit. On ne ſe parla pas: l'attention était toute-entière à ce qui devait ſuivre. Enfin le II Acte commença. Le tableau de la ſituation de la pauvre Cousine intereſſa d'autant plús, qu'il reſſemblait aſſés à la position de*

Celeſte ét de Julie : mais lorſque Vanglène paraît ; quand il expoſe ſa miſère : quand la vertueuſe Veuve partage avec lui ce qu'elle poſſède ; quand il s'écrie, qu'il veut à-jamais conſerver la pièce qu'il vient de recevoir, Julie ſuffoquait ; Adelaïde, encore plûs émue, quitta la repreſentation, pour jetet ſur Nouglans un regard de reconnaiſſance : Celeſte pleurait noblement ; mais ſes larmes ruiſſelaient ; Mad. Thibaut ſanglotait, ét Thibaut-fils riait, avec la grimace de pleurer. Enfin le riche Vanglène annonce ſa fortune ; il fait ſon preſent. Les Jeunes perſonnes ſourirent ; mais Thibaut ſauta-de-joie, ét attira ſur lui les regards de toute la ſalle : On ne parvint à le calmer, qu'en lui promettant de lui faire embraſſer l'Acteur, après la repreſentation !

Dans l'entr'acte du ſecond au troiſième Acte, D'Anglesei dit à Nouglans : —Voila le plûs bel Acte de toutes les Pièces qu'on ait données ſur aucun Theatre ! L'aimable Julie, dont ce mot juſtifiait le ſentiment, ét la volupté qu'elle venait de goûter, lui ſerra la main. Le Jeune homme treſſaillit ; ſon cœur ſe dilata ; ce delicieux ſerrement-de-main l'eût rendu le plûs heureux des Hommes, ſ'il ne l'avait pas

été ; il le fixa pour jamais. Le troisième Acte donna aux Jeunes personnes une satisfaction qu'elles desiraient ; et la Pièce finit. En se levant, la Compagnie se regardait. —Il faut avouer (dit Nouglans), que je ne croyais pas aussi-bien tomber !... Ma chére Fille (dit-il à sa Pupile), je me felicite de vous avoir amenée, pour la premiere-fois, à un spectacle entier, où tout est vertueux : —Nous vous remercions doublement, Monsieur, ma Sœur et moi (dit Celeste). —Et moi donc ! (s'écria Thibaut) : jamais je n'ai été si aise de ma vie !... Hô ! j'ai eu du plaisir comme-tout ! —Et moi, Messieurs (dit à-son-tour Mad. Thibaut), je vous fais aussi mes remercîmens, de la manière la plûs complette : j'ai quelquefois été au spectacle, avec les Parens de Mesdemoiselles Bellardier, que voila : mais jamais je n'ai vu PIÈCE *aussi parfaite en morale : Et comme elle a été rendue ! Há ! ce M. Vanglène et sa Cousine ! —Et ces pauvres petits Enfans ! (dit Adelaïde). —Et leur Bonne ! (ajouta Julie). —Pour moi, dit Thibaut, j'aurais bien donné du pied au ... derrière, sauf respect, à cette Madame la Financière, tout ainsi comme à son chancre de Mari... Mais*

ils ont été bien payés à la fin, n'est-ce pas donc ! ....

Après le spectacle, on revint à pied, par les rues de-Richelieu, celles de-Colbert et Vivienne, au Palais-royal, qui brillait en ce moment de tout son éclat nocturne. La Foule était si grande sous les fausses-colonades, qu'on perdit de vue Thibaut, qui, au lieu de rejoindre la Compagnie, en coupant par une des issues, se mit à crier de toutes ses forces : —Mamân ! Mamân... Hâ ! me voila perdu-! *Quelques Petits-maîtres remarquant un grand Nigaud de vingt-cinq ans, plus neuf, que s'il n'en avait eu que trois, lui demandèrent le nom de Mad. sa Mère : Il le dit, et ils s'offrirent de le remener, en l'assurant qu'ils le connaissaient beaucoup. Des Filles se joignirent à eux, on l'environna, et à-cause des Gardes-Suisses, qui empêchent les attroupemens, on le conduisit, ou plutôt on le poussa dans le jardin. Là, on lui demanda, quelle était sa Compagnie ? Thibaut nomma chacun des Hommes et des Dames. On l'assura, que le* Palais-royal *était un endroit enchanté, où il se fesait des metamorfoses singulières : qu'il n'avait perdu de vue, la belle Julie, la belle Adelaïde, et Madem. Celeste, que par l'effet d'une de ces me-*

tamorfoses ; que cependant, Ceux qui étaient bien au-fait, pourraient les reconnaître. Thibaut les depeignit à sa manière. La malice humaine est si grande, que dès qu'elle rencontre un Sot-bonace, elle brûle d'envie de s'en amuser : On lui amena une Femme de l'âge de sa Mère ; une Julie, charmante comme Celle dont elle profanait le nom ; une Adelaïde ; enfin une Celeste, qui composa son visage effronté: deux Petitsmaîtres firent le rôle de Nouglans et de D'Anglesei: Thibaut les regardait avec des grands et gros ieux bêtes : mais ils lui parlèrent avec tant de naturel, qu'ils le persuadèrent. Il se mit au-milieu d'eux, et l'on marcha pour sortir.

Cependant Mad. Thibaut était inquiète de son Fils, et ne pouvait s'empêcher de le temoigner. Celeste la rassurait: Nouglans et D'Anglesei ne fesaient que peu d'attention à ses inquiétudes. Enfin, elle les intereſſa, en leur disant : —Vous ne connaissez pas Thibaut! Il peut se perdre ici: Jamais il n'y est venu, et il peut rencontrer des Fripons que tentera son extrême simplicité-. On le chercha. Après plusieurs tours sans le decouvrir, on s'imagina, qu'il s'en était retourné ; on quitait les colonades,

quand on l'aperçut au milieu d'une Compagnie, à laquelle il donnait les noms de la sienne. On empêcha Mad. Thibaut de s'écrier, et on le suivit jusqu'à la rue du-Chantre, dans laquelle on le conduisait un-peu malgré lui, en l'assurant que c'était celle des-Bourdonais: Ce fut alors, que Nouglans ayant entrevu l'Escouade du Guet, qui fesait sa tournée, il l'instruisit en deux mots, en se fesant connaître: On envelopa la fausse Compagnie de M. Thibaut, qui, en se retournant, vit sa Mère: —Há! laquelle est-ce?... Est-ce vous donc, Maman? —Hé! le grand Nigaud! peux-tu être si bête! —Hô! oui, oui, c'est vous; car voila comme vous me dites!... Adieu, les Voisins!... Vous vouliez donc m'en revendre?... —Viens, viens, Pauvre-d'esprit. —Dame, moi, on me dit comme ça qu'on enchante au Palais-royal! Est-ce-t-il donc possible qu'on y mente comme-ça à-propos-de-bote-? Tandis que Thibaut parlait, Nouglans, instruit à-peu-près par ses discours, fesait arrêter les 2 Petits maîtres et les Demoiselles, que l'on conduisit chés le Commissaire. On suivit en voiture. La joyeuse Troupe était très-effrayée! Elle assura qu'elle n'avait voulu que se procurer un amu-

sement innocent, aux-depens d'un Nigaud, qui l'était au degré le plus incroyable. — Comment! comment! s'écria Thibaut, c'était donc exprès que vous me disiez tout-ça, et vous me vouliez faire!... Morbleu! si je l'avais su-! M. Thibaut était un gros garson très-fort; il prit les deux Petitsmaîtres par le colet, et leur cogna deux-fois le nez l'un contre l'autre, avant qu'on songeât à les delivrer de ses mains. Puis se retournant du-côté de la fausse Julie: — C'est donc vous, Ma'm'selle la Capone!... Hâ! je voudrais pourtant que vous fussiez la veritable! car vous avez été meilleure pour moi en un demi-quart-d'heure, qu'Elle en dix ans-! Et il soupira. Ce qui fit comprendre aux deux Amis, que M. Thibaut était amoureux de Julie. Le Commissaire renvoya les Accusés, les Hommes, parcequ'il n'y avait point eu de delit consommé; les Demoiselles, parcequ'elles étaient de Celles qu'on tolère: mais il leur fit une remontrance assés vigoureuse, et prit note de la plainte, pour s'en ressouvenir en cas de recidive. On s'en retourna ensuite rue des-Bourdonais.

Le souper fut très-agreable! on parla des trois Pièces, dont on se rappe-

lait comme à-l'envi les principaux traits: —C'eſt un bonheur que nous avons eu (dit Nouglans), qui me paraît d'un excellent augure! Rien n'empêche qu'il ne s'établiſſe une liaiſon ſolide entre nous; D'Anglesei eſt aimable; il eſt vertueux; ſa ſocieté vous ſera très-agreable, pendant mon abſence! C'eſt un Ami, un Appui que je vous donne; et je n'aurai pas le desagrement de l'exposer à reſſentir une paſſion, dont les ſuites pourraient être dangereuses pour lui; je connais votre honnêteté (regardant Celeſte), et votre ſituation le met à l'abri de tout peril-. Nouglans s'entendait, en disant ces derniers mots, mais il s'entendait ſeul. L'avanture de Thibaut amena enſuite la groſſe joie; l'inconcevable naïveté de ce Garſon rendit vraiſemblable le tour qu'on venait de lui jouer, et qui ſans-doute auraiteu des ſuitesdesagreables, s'il était entré dans la maiſon où on le conduiſait-.

On ſe quitta vers les dix heures-et-demie, la regularité de la maiſon de Celeſte ne permettant pas qu'on reſtât plûs tard. Nouglans dit-adieu à ſa Pupile, et chargea ſon Ami D'Anglesei, de remplir toutes ſes intentions à ſon égard. En-ſortant, on entendit, qu'il lui disait:

—J'ai en toi une pleine confiance, non-seulement à-cause de ta probité connue; mais parceque je vois que tu aimes Julie. Attache-toi; donne-lui tout ton cœur; elle le merite, ét tu ne riſques rien: mais ſi la tentation du mariage avec elle te prenait, il faut me promettre de m'avertir? —Je te le promets? (repondit D'Anglesei). —Il faut me le jurer ſur ton honneur. —Je te le jure ſur mon honneur. —Je ſuis content, parceque je ſuis ſûr que tu ne violeras jamais ta parole-d'honneur-.

Le lendemain, ſur les onze-heures, D'Anglesei parut. Il était en botes, ét ſon cheval était à la porte: Il venait de conduire Nouglans ſur la route du Hâvre. Il montra, pour la première-fois, la preference qu'il donnait à Julie, par les choſes flateuſes qu'il lui adreſſa: mais ce Jeunehomme était ſi retenu, ſi reſpectueux, que Celeſte le remarqua ſans inquietude. Il ne manqua pas un jour de venir, une-fois le matin, vers les onze-heures, ét le ſoir. Il ſe fit eſtimer non-ſeulement de Celeſte, de Julie, d'Adelaïde ét de Mad. Thibaut, mais de toutes les Elèves: Il leur marquait à toute ſa plûs grande conſideration; ſes diſcours ne reſpiraient que la decence ét l'hon-

neur; deſorte-que lorſqu'il entrait, la joie brillait ſur tous les visages. Sa converſation était amusante et fleurie; toujours il avait des traits ſaillans à raconter; mais c'était plutôt des materiaux pour les ANNALES DE LA VERTU, que des traits libres ou ſatyriques: Il lisait beaucoup: Dans ſes visites à Celeſte, il fesait l'analise de ſes lectures; il en donnait la ſubſtance, avec une grâce qui lui était particulière. Il rendait-compte de toutes les Pièces-de-theatre, et il adouciſſait les traits qui auraient pu bleſſer la candeur virginale des Elèves. Jamais il ne s'approchait de Julie: ſa place était à-côté de Celeſte, c'eſt-à-dire, derière ſa chaise. Mais les jours de fête, lorſqu'il conduisait à la promenade, ou au ſpectacle, Celeſte, Julie et Adelaïde, il donnait le bras aux deux Sœurs, afin que l'Aînée entendît tout ce qu'il disait à la Cadette. Quand il était forcé d'en quitter Une, c'était toujours Julie, qui alait alors devant, avec Adelaïde. Six mois s'écoulèrent, ſans qu'il y eût aucun changement dans cette conduite. C'était l'hiver: D'Anglesei donnait aux 2 Sœurs tout le temps qu'il pouvait derober à ſes occupations; car il était officier dans la marine-royale, et il apprenait toutes les ſciences relatives à ſon état,

Plûs D'Anglesei voyait Julie, plûs il ſe confirmait dans l'idée que cette Jeune perſonne était l'épouse qui lui convenait: Il ſe proposait preſque tous les jours d'en parler à Celeſte: mais l'air froid et reſervé qu'elle prenait, dès qu'il jetait dans la converſation le mot de mariage, l'avait toujours intimidé. Cependant ayant appris l'arrivée de ſon Ami à Lorient, il ſe hâta de parler, parcequ'il voulait faire de ſon mariage, une fête charmante pour le recevoir.

Un matin donc, qu'il était venu plutôt qu'à-l'ordinaire, il profita du moment où Julie était à ſa toilette, pour ouvrir ſon cœur à Celeſte: —Il y a longtemps, Mademoiſelle, lui dit-il, que je ſuis penetré pour vous d'eſtime et de reſpect. Mais mon attachement n'eſt pas vague et ſterile; je veux vous en donner une preuve digne de vous et de moi: Daignez devenir ma ſœur: que je ſois le frère et l'appui de la Femme que j'honore le plûs, en devenant l'époux de Celle que j'aime le mieux? Au mot de frère, Celeſte avait fremi. Ses yeux ſe remplirent de larmes, lorſque D'Anglesei eut ceſſé de parler. —Mon cher Monſieur, (lui dit-elle), le mariage eſt un acte trop ſerieux, pour le precipiter:

Reflechiſſez

Reflechiſſez-y encore longtemps, avant que de m'en parler : ma Sœur eſt une Enfant, et je ne ſongerai pas de ſitôt à la marier... Dailleurs, ce ſerait un mauvais mariage pour vous : je le desirerais peutêtre, en qualité de ſœur de Julie ; mais je dois m'y opposer, comme amie de M. D'Anglesei. Croyez-moi, vous ne ſauriez faire un plus mauvais mariage ; et je vous avoue, que je ſerais au-deſeſpoir de vous le voir contracter. Ne vous attendez doncpas à mon aveu ; car je vous eſtime trop, pour jamais vous le donner-. Ce langage parut à D'Anglesei un effet de la generosité du caractère de Celeſte. Cependant, comme il ne ſ'y était pas attendu, il fut interdit. Son plan lui avait paru tout ſimple ; c'était de ſ'adreſſer à Celeſte, pour obtenir la main de Julie, et d'éprouver Celle-ci dabord, pour ne lui temoigner qu'après le mariage une tendreſſe inexprimable. Mais la façon-de-voir de la Sœur, le força d'avoir recours à un autre moyen. Dès le jour même, il declara ſon amour à Julie, et il ajouta ſur-le-champ à ſa declaration, la promeſſe et la perſpective d'un mariage prochain. Madem. Bellardier la cadette fut enchantée : Elle aimait autant D'Anglesei, qu'elle

dedaignait Thibaut, dont on lui avait quelquefois parlé, parcequ'il l'aimait, et qu'il était riche: elle se fit un merite auprès du Jeune-officier-de-marine de sa franchise; elle lui laissa voir toute la joie que lui causaient sa declaration, et l'honneur qu'il voulait lui faire, en la choisissant pour sa compagne: Elle ne songeait pas plus que lui aux difficultés que sa Sœur pouvait opposer. Une-fois de-concert avec Julie, D'Anglesei s'assura par elle et par lui-même, qu'il était reellement estimé de Celeste, et il en eut les preuves les plus fortes. Dans une occasion, où Celeste reçut d'un M. Dorfeuil, son ancien pretendu, un present considerable, qu'il lui avait envoyé d'Amerique, par un Vaisseau-marchand, ce fut à D'Anglesei qu'elle le confia, pour le prier de faire remettre ce present au Chargé-des-affaires de M. Dorfeuil. Et à cette occasion, elle lui ouvrit son cœur:

—M. Dorfeuil (lui dit-elle), est un excellent homme, un homme aimable; je ne vous dissimulerai pas, qu'il m'est cher: mais d'importantes raisons m'ont fait rompre un mariage arrêté; je n'étais plus un Parti qui lui convînt. D'où vient, aujourdhui, accepterais-je ses presens?

Je desire qu'à son retour en France, il épouse une Jeune personne digne de lui, et qu'il garde toute sa fortune pour ses Enfans, si le Ciel lui en donne. Quant à moi, j'ai renoncé au mariage: et pour ma Sœur qui n'a pas les mêmes raisons que moi, je me propose de l'engager à rester fille, ou, si elle se marie, à prendre un Homme dans la classe des Citoyens obscurs: Tenez, Thibaut, fils de ma Bonne, lui conviendrait parfaitement, precisement par ce qui paraîtrait devoir le faire rejeter. —Thibaut, Mademoiselle! —Oui. —C'est un Sot. —C'est un bon-enfant, et c'est ce qu'il faut à Julie. —Nous pouvons trouver mieux. —Thibaut sera riche; sa Mère est ma meilleure amie: Je vous en prie, Monsieur D'Anglesei, aidez-moi à faire ce mariage? Un-jour, peut-être, vous verrez combien j'ai eu raison! —Oui, je vous aiderai à marier Julie, et le Parti que je lui procurerai vous conviendra. Je voudrais seulement savoir, comment vous pensez sur mon compte, et si vous avez confiance en moi? —Une parfaite, Monsieur: vous avez toute mon estime: Mad. Thibaut, Adelaïde, ma Sœur pensent comme moi; vous êtes pour nous un Frère, une *Amie*, plutôt qu'un *Ami*;

je ne saurais vous exprimer combien je trouve votre caractère admirable et sûr-!

Ce langage convainquit D'Anglesei, que ce n'était que par modestie et par generosité que Celeste avait paru éloigner l'idée de son mariage avec Julie. Dans ses entretiens avec sa jeune Maîtresse, il lui fit passer cette opinion, et il travailla aux preparatifs, bien-sûr, à ce qu'il croyait, que Celeste enchantée, à-l'instant du mariage, n'aurait plus que les expressions de la plûs vive reconnaissance. Il alla plûs loin; il se fit une fête de la surprendre. Pour y parvenir, il lui fit mettre, en bâdinant, sa signature sur un papier; il écrivit ensuite les bans, et les porta au Curé de la Paroisse; ils furent publiés tous les trois sans dispense. Ce prealable heureusement terminé, sans que Celeste s'en doutât, ni même Julie, D'Anglesei craignant son extrême confiance dans sa Sœur, il alla chés son Notaire, auquel il donna des articles très-avantageux: il avait trente-mille-livres de revenu, et quelques esperances: Il en reconnut quinze à Julie: Il stipula que le Dernier-vivant, à-defaut d'Enfans, jouirait pendant sa vie de la totalité des biens presens. Il partageait ainsi toute sa fortune avec sa Bien-aimée, et il n'avait de plûs

qu'elle, que les successions non-ouvertes, parcequ'il ne pouvait pas l'en avantager. Toutes ces operations s'achevaient le jour-même que Nouglans arriva d'Amerique, après une absence qui n'avait été que de six mois.

Dorfeuil, riche negociant, qui avait parcouru les quatre Parties du Globe depuis 12-ans, était arrivé sur le navire dont Nouglans était capitaine; Dorfeuil en était le propriétaire: C'était cet ancien Amant de Celeste, dont l'âme noble et genereuse ne le cedait en rien à celle du Jeune-D'Anglesei. Le Negociant ne partit pour la Capitale qu'environ huit jours après Nouglans. Dès que ce Dernier fut à Paris, D'Anglesei, rempli de joie et de confiance, lui declara, qu'il voulait épouser Julie. Nouglans badina, et lui dit, que le mariage était un engagement serieux, sur lequel il falait beaucoup reflechir avant de le contracter. D'Anglesei entrevit que son Ami le desapprouvait un-peu: mais ne presumant pas qu'il eût d'autres raisons, que le manque de fortune de Julie, son plan fut de tout amener à la conclusion, sans lui en parler, si ce n'est à l'instant-même de la celebration. Les bans étaient publiés, le contrat dressé; il n'y manquait plus que

la ſignature : L'on était au matin du jour choisi par D'Anglesei : Le Paſteur, qui était le même pour les deux Futurs, était prevenu, que c'était une Jeune-perſonne ſans fortune, dont il aſſurait le ſort et les mœurs; l'heure était prise entre une et deux après midi, pour donner le temps de ſe preparer, pour éviter tous les petits obſtacles, et ſurtout l'éclat, les églises étant alors desertes. C'était pour le lundi 9 ſeptembre 176*. La veille de ce même jour, Dorfeuil était arrivé; mais il ne ſe presenta, chés Mad. Thibaut, que le lendemain dès le matin, à-l'inſtant où D'Anglesei venait d'écrire à Julie, pour demander une explication, après laquelle, il inſtruisit Nouglans de ſon projet de mariage.

§. 4 Il n'était que ſept heures, et l'on ouvrait la boutique de Mad. Thibaut, quand Dorfeuil ſe presenta. Mais il faut auparavant que d'exposer le tableau dramatique de cette journée, faire connaitre davantage, et Dorfeuil, et Celeſte, et Julie, et D'Anglesei, et Nouglans, et la jeune Adelaïde, et ſon Fils, et Mad. Thibaut, par le récit de ce qui a precedé leur connaiſſance.

HISTOIRE DE CELESTE AMANCOUR.

Celeſte Amancour, aujourd'hui connue ſous le nom de Madem. Bellardier,

était fille d'un pauvre Gentilhomme, qui avait épousé par inclination la Fille d'un Layetier, espèce de Menuisier, qui fait des caisses, des chaufferettes et des ratières. M. Amancour était alors attaché à un Prince-du-sang. Rose Simar (c'est le nom de la Jeunefille, était une des plûs jolies Grisettes qu'il soit possible de voir: mais ce ne fut pas sa beauté proprement dite, qui tourna la tête de M. Amancour, ce fut sa marche legère, et la perfection de sa jambe. Elle alait travailler chés une Sœur-aînée, marchande Fourreuse, rue Daufine; et tous les dimanches et fêtes, entre une heure et deux, elle venait voir son Père et sa Mère: M. Amancour la rencontra, et ayant remarqué l'heure, il se trouva exactement sur son passage: Il la suivait, en l'admirant, et en la louant. La Jeunefille le regardait du coin-de-l'œil, et le trouvant joli garson, elle fut flatée de sa conquête; elle desira de le faire expliquer. Pour y parvenir, elle se plaignit à ses Parens. Le Layetier, le Fourreur son gendre, et un Garson de chaque profession, suivirent, un-jour d'Assomption, la belle Rose, qui, plûs parée que de coutume, et surtout chaussée d'un goût exquis, trotait sur le pavé sans

paraître le toucher. M. Amancour la guettait; il la suivit, en lui adressant à voix-basse, quelques complimens, qui firent rougir la Belle, comme la fleur dont elle portait le nom. M. Amancour n'y put tenir; il l'aborda, la salua, et lui demanda la permission de l'accompagner chés son Père. En ce moment, le Layetier s'approcha seul. —Que voulez-vous à ma Fille, Monsieur? —Je lui demande, Monsieur, la permission de l'accompagner chés vous. —Et que voulez-vous me dire? —Ce que je me propose d'offrir à Mademoiselle, depuis longtemps. —Et que voulez-vous lui offrir? —Le mariage: je n'aurai jamais d'autre femme qu'elle; je m'en suis fait le serment depuis deux mois. —Monsieur, (reprit alors le Layetier), ceci demande reflexion: Alons à la maison, et là, nous nous expliquerons à notre aise. Cependant comme la reputation d'une Jeunefille est delicate, quittez-la; nous approchons du quartier, et il faut qu'elle y paraisse seule, suivant sa coutume; nous entrerons après, vous, mon Gendre et moi. M. Amancour salua Rose, et la laissa preceder; il la suivit, en s'enyvrant du plaisir de la voir.

Arrivé à la maison de sa Maîtresse

il se fit reconnaître, dîna chés les Parens de Rose, fit arrêter le jour du mariage, et ne sortit que pour en precipiter les apprêts. Ils ne durèrent que quinze jours. M. Amancour fit approuver son mariage, en montrant Rose, sans dire sa condition, qui ne fut connue du Prince qu'après le mariage, et il épousa la jolie Simar.

Il était ivre de joie et de tendresse; jamais exultation n'égala celle de ce Nouvel-Époux: Rose, passionnement aimée, répondit à la tendresse de son Mari, par une tendresse égale; c'étaient deux amans plûtôt que deux époux; et jamais leur attachement ne diminua. Il est vrai que le genre de perfection de la beauté de Rose, était de celui qui ne change que très-peu, parcequ'il consiste dans la belle conformation, et surtout dans la forme provocante du pied le plûs mignon, et de la jambe la mieux-faite: Sa Mère, qui avait alors quarante-huit ans, avait eu les mêmes avantages, et les conservait encore; la Sœur-aînée, à 36 ans, était provoquante. Ces raisons avaient même contribué d'abord au goût de M. Amancour: en voyant cette Famille de Belles, il s'était dit: —J'aurai une Femme que je crai aimer toute-ma-vie.

Ce fut dans le premier delire de la paſſion, qu'au bout d'environ ſix mois, Roſe devint enceinte. Elle accoucha d'un Fils. M. Amancour fut ivre de joie: Cet Enfant était d'une beauté raviſſante. Mais (et il faut l'apprendre aux Parens), tous les Enfans nés d'une paſſion extrême, ſont ou faibles, ou effrenément portés à l'amour, ou cruels, en un mot, vicieux: c'eſt-à-dire, qu'ils ſont extrêmes en tout, comme la paſſion qui leur a donné l'exiſtance. Il faut donc à ces Êtres une éducation très-attentive et très-ſage, ſi l'on veut preserver la Société d'un Citoyen nuisible, et lui donner quelquefois un Grand-homme, au lieu d'un Scelerat. Nous en ſommes tous logés-là, faibles Mortels! notre temperament vient de la diſpoſition de nos Parens au moment de notre conception: Un Bâtard eſt ordinairement vicieux, parceque ſa formation a preſque toujours été la ſuite d'un delire de libertinage ou d'amour, accompagné, ſoit de brutalité, ou d'exaltation, ou de corruption, ou de crainte....

Le petit Amancour fit d'abord les delices de ſa Famille; tout-le-monde le voulait avoir: c'était une fête, chés le Grandpère maternel, quand on y por-

tait ce precieux Enfant! Un Gentilhomme! La Tante la Pelletière ne l'obtenait que comme une grâce. Cependant, il était entêté, mutin, volontaire, criard, mechant, cruel: A trois ans, il étrangla un petit Chien, qu'on lui avait donné pour s'amuser: Quelque-temps après, il jeta par la fenêtre, un joli Chat, et la Mère qui l'allaitait. Il ne fesait aucune grâce aux Oiseaux; on était obligé d'éloigner les cages, parceque son grand plaisir était de plumer vivans les Sereins, et de les faire manger au Chat.

Deux ans après la naissance de ce petit Tigre, Mad. Amancour avait mis au monde une Fille: On la nomma Celeste, à cause de son air angelique; et elle fut bien nommée! Cette Enfant eut toute la douceur, toutes les bonnes dispositions, qui manquaient à son Frère: son lot, en vertus, fut doublé: heureuse, si elle avait pu être moins parfaite, et communiquer quelques-unes de ses qualités au Monstre, qui doit empoisonner ses jours!

Les deux Enfans grandirent: le vicieux Amancour n'en fut pas moins gaté quoiqu'il fût vicieux; sa Mère l'adorait; mais elle ne fut pas injuste envers Celeste; elle la cherissait. Lorsqu'Aman-

cour lui donnait quelques chagrins, ce qui arrivait souvent, cette Mère trop-bonne, venait les calmer, en recevant les caresses enfantines de sa jolie Celeste. Il est impossible de rien imaginer de plus aimable, de plus touchant, de plus provoquant à-la-fois, que Celeste Amancour, à l'âge de treize ans. Outre toutes les perfections de sa Mère, elle avait une figure si douce, si noble, d'un charme si penetrant, qu'on ne pouvait la voir sans l'adorer. Il se presenta un Parti avantageux: c'était un des Gentilshommes du Prince. Mais il était veuf, âgé; il passait pour un libertin: La Mère de Celeste sentit de la repugnance à sacrifier la jeunesse d'une Fille aussi belle, dont l'âme était aussi pure, à l'assouvissement des fantaisies d'un Homme corrompu: elle engagea son Mari à refuser. Ce fut un Ennemi.

Cependant Amancour avait quinze ans. Il avait fait d'assés mauvaises études, parce-qu'il était indomptable: On le mit dans le service: Il s'y comporta mal: Il était tout-à-la fois lâche et querelleur. Son Père comprit alors, qu'il avait un très-mauvais-sujet, et son mecontentement alla au-point, qu'il fut au-desespoir d'avoir un Fils. (L'Infor-

tuné ! il en avait été si longtemps ivre de joie !) Il voulut alors le reprimer. L'Indigne leva la main sur son Père... et il falut dissimuler, ou le perdre. On prit le premier parti : une Mère, une Sœur en larmes, demandèrent sa grâce... On pouvait le faire renfermer : mais c'est un autre abus, et il serait infiniment preferable d'aneantir le prejugé qui flétrit les Familles, par la punition d'un Mauvais-sujet, que de l'enfermer, et de le nourrir dans l'inaction, la rage, le desespoir, qui en font un Tigre. M. Amancour-pere crut devoir recourir à ce moyen, pour une autre faute. Son Fils fut enlevé, au-milieu de la nuit, et conduit dans une forteresse. Mais sa Mère et sa Sœur obtinrent bientôt sa grâce. Amancour, en sortant de cette cruelle école, paraissait changé ; mais non, il avait un vice de plus, l'affreuse dissimulation ! Il avait appris là, non à se surmonter, mais à concentrer sa rage : ce fut-là qu'il apprit à ne pas regarder la mort comme le plus grand des maux, et qu'il conçut l'horrible projet de faire mourir son Père de douleur et de honte ! Mais arrêtons encore un-moment nos regards sur des images plus-douces.

Dans ce même-temps, Mad. Aman-

cour, qui depuis seize-ans n'avait pas été mère, redevint grosse. Ce fut une grande joie dans la maison: Le Père regardait Amancour comme un sujet perdu; il espera un second Fils, qu'il se proposa de bien élever: Mad. Amancour eut le même espoir, et Celeste elle-même était comblée, en pensant qu'elle aurait un jeune Frère, qui la dedommagerait des duretés de l'Aîné. Car elle avait eu souvent à souffrir de lui, quoiqu'elle l'eût toujours caché. Dans sa jeunesse, il lui donnait en-traître des coups, capables de la blesser: jaloux de l'affection qu'elle inspirait, des louanges qu'on donnait à sa beauté, le Monstre chercha même à la defigurer, en substituant de l'eau-forte à de l'eau cosmetique, dont il lui avait fait present, mais dont heureusement elle ne fit aucun usage: Celeste taisait toutes ces atrocités, et peutêtre fesait-elle mal; il faut demasquer les Mechans; c'est une action sainte et vertueuse, que de les faire connaître, pour en preserver les Innocens: On peut donc louer la bonté de Celeste, vertu si rare et si essencielle aux Femmes; mais en convenant, qu'elle ne fut avantageuse qu'à elle-seule..... Aulieu d'un Fils, ce fut à une Fille que Mad.

Amancour donna la vie. Le ſexe de cette Enfant changea un-peu les idées, et augmenta l'indulgence pour un Mauvais-ſujet fils unique.

Ce fut à cette époque, environ un mois après le retabliſſement de Mad. Amancour, qu'un Jeune homme, auſſi aimable que vertueux, ſe preſenta pour Celeſte. Celui-ci fut agreé par les Parens, et ne deplut pas à la Jeune perſonne. Il était noble et riche: Il rendait ainſi à Celeſte tout ce qu'elle avait perdu par la condition obſcure de ſa Mère. On arrêta les articles, mais ſur les vives inſtances de Madem. Amancour, on remit le mariage à deux années. Dorfeuil en fut très-fâché! mais quoique la belle Celeſte lui eût avoué qu'elle l'aimait, il ne put lui faire abreger le terme: — C'eſt autant pour vous que pour moi (lui disait quelquefois Madem. Amancour): Examinez, pendant cet intervale, ſi je n'ai pas des imperfections qui puiſſent un-jour vous deplaire, afin que ſi, lorſque vous m'en aurez avertie, je ne parviens pas à m'en corriger, vous vous retiriez: car il vaut mieux ne pas ſe lier, que ſ'en repentir-l

§. Les deux années ſ'écoulèrent: Dorfeuil touchait au terme desiré; Celeſte ne demandait pas de prolongation;

on était presqu'à la veille, quand un bruit, incertain dabord, mais qui alait en croissant, annonça le plus terrible des malheurs...

M. Amancour-père, en voyant qu'il n'avait pas un second Fils, avait reüni toutes ses esperances dans Celui dont il redoutait les mauvaises dispositions. Pour le contraindre, et lui donner un frein, il le fit entrer au service du Prince, à sa place, et pour lui, content d'une retraite honorable, il resolut de vivre tranquile au sein de sa Famille. Amancour placé, à-même de s'avancer, parut dabord reprimer ses mauvaises inclinations: mais ce ne fut que pour s'y livrer ensuite avec plus de fureur. Le jeu et les femmes le mirent dans la detresse; il avait mis en gage, ou vendu ses bijous et ses effets les plus precieux: Le Miserable voulait cependant paraître: Il mande un Bijoutier, qui malheureusement vint le trouver, trop bien garni des choses du plus grand prix: Tout tenta le prodigue Amancour: Il se fit laisser, à-credit, en abusant d'un nom respectable, pour centmille livres de bijous. Dans la même journée, il en vendit une partie, et le lendemain, à-midi, quelques-uns de ces effets pre-

cieux étaient deja retournés, de la troisième main, à Celui qui les avait fournis! Le Bijoutier fut effrayé, en voyant qu'on l'avait trompé sur la destination! Il se rendit chés Amancour. Le malheureux Jeunehomme menacé, se livra, dans un moment de crainte, à toute la férocité de son caractère: Il jete les ieux autour de lui, et se voyant seul, il crut que le crime serait ignoré... Il est trop horrible pour en faire le recit...

Après avoir immolé sa Victime, il voulut s'en debarrasser: Il la porta dans un endroit propre à la transporter la nuit suivante. Mais le Bijoutier n'était qu'évanoui, le sang s'était arrêté. Il revint lui-même, et pousa des soupirs qui furent entendus: Avant l'heure à laquelle Amancour devait revenir, il fut decouvert et secouru. Il nomma le Coupable. On garda le silence; mais on instruisit le Prince; qui leva la sauvegarde de son Palais, dont l'Assassin était indigne. Amancour revint le soir: Il chercha, mais il ne trouva rien. Epouvanté, il voulut fuir: les issues étaient fermées. Il se cacha, et l'on fut trois jours sans le decouvrir: Ce ne fut que la quatrième nuit, qu'étant sorti pour avoir de la nourriture, il fut surpris dans l'endroit où il en avait deja trouvé deux-fois: On s'en

était aperçu, ét on l'avait guetté. Il fut pris.

Mais pendant les trois jours, ſon crime ne produisit qu'une rumeur ſourde, qui ne parvint qu'obſcurement à la maiſon-paternelle, parceque le ſilence avait été recommandé. Dorfeuil était auprès de Celeſte, quand on en eut la première nouvelle. Elle fremit, elle pâlit, elle perdit connaiſſance. Son Amant effrayé voulut ſavoir la cauſe... Il l'apprit avant l'infortunée Famille...

Parfaitement inſtruit, il vint retrouver Celeſte: —Je vous eſtime, je vous adore (lui dit-il): Marions-nous ſur-le champ; demain, peutêtre, il ſerait trop tard. —Pourquoi? —Votre malheur eſt reel, mais vous ne m'en êtes que plûs chère, plûs reſpectable! Mon adorable Amie! ſi c'eſt un ſacrifice, que je vous le faſſe-t... Celeſte ne repondit rien: Elle eſperait que ſon Père, homme eſtimé, cheri, qui avait honoré la place honorable qu'il avait occupée auprès du Prince, aurait aſſés de credit pour faire éviter l'échafaud à ſon Fils. Mais tous les malheurs accablèrent à-la-fois cette infortunée Famille...

Lorſque la nouvelle du crime d'Amancour fut certaine, que le Coupable fut arrêté, qu'il eut écrit à ſes Parens, ſon

malheureux Père perdit la raison, et fut incapable d'aucune demarche : La Mère, frappée au cœur, tomba évanouie, et ne vecut, que jusqu'au moment où elle entendit crier l'arrêt de son Fils : Elle expira de douleur..

Cependant son Epoux en delire, riait, pleurait, s'égarait, revenait à lui, mais pour rendre sa situation plûs dechirante : —Mes Amis ! mes Amis ! (s'écriait-il), lorsqu'il avait quelque lueur de raison), dites, dites-moi ?... ai-je encore de l'honneur-!... Le jour de l'execution de son Fils, il entendit crier l'arrêt, et de ce moment, il ne recouvra plus sa raison ; il devint même furieux, et il falut le contenir, en le liant. Cependant l'extrême tendresse de sa Fille-aînée lui conserva la vie... Elle ne l'abandonna pas à des soins étrangers ; elle supporta ses fureurs, ses coups ; et ne le mit en pension, que lorsqu'elle le vit dans une imbecillité tranquile.

Dans les premiers jours de cette terrible situation, Celeste fut obligée de sortir, pour rendre à sa Mère les derniers devoirs : Ni Mad. Thibaut, ni Dorfeuil ne lui pouvaient éviter cette peine ; puisque tous-deux étaient occupés auprès de M. Amancour. Pendant les 3 jours du pro-

dès de son Frère, Madem. Amancour avait vu autour d'elle ses Connaissances et ses Voisines, qu'elle nommait ses Amies: mais dès que la terrible barre eut frappé les onze coups mortels, tout le monde l'avait abandonnée; elle était seule, en proie à la douleur, à la honte, au desespoir... Quel sort, pour une Fille aussi belle, que vertueuse et sensible!... Elle fut donc obligée de sortir, pour aler avertir à la Paroisse... Elle n'eut pas fait dix pas dans la rue, ensevelie sous sa calèche, qu'elle fut reconnue par une Femme-du-peuple, qui la nomma: Celeste avait toujours été bonne, compâtissante; mais elle était belle; sa *mise* recherchée fut toujours d'un goût exquis, et ces avantages precieux ne se pardonnent jamais: On se la montra; on la suivit: Elle s'en-aperçut à-peine, en alant: mais au retour, elle fut environnée: une Poissarde eut l'audace de lui arracher sa calèche, pour la voir à visage decouvert: —Et montre-toi donc, la Belle-enfant! Pardi, tu ne feras pus tant la Sucrée, aveu ton petit air doucereux!... —I' faut la marier avec un Garson-boucher! —Hà bén-oui, d'l'échaudoir, qui li tapotera ces belles joues-! (ce que fit Celle qui parlait.) Dans cet instant cruel, Cele-

ſte vacillant de honte, hors d'elle-même, entrevit, dans un carroſſe-de-place, Une de ſes Amies, qui, trois jours auparavant, avait eſſuyé ſes larmes; elle lui tendit les mains, en la ſuppliant de la recevoir!.... Le croirait-on? cette Femme leva la portière, en disant: —Que me veut donc cette Malheureuse? je ne la connais pas-! Cependant Celeſte, tiraillée par des Poliçons (car il n'eſt pas d'Êtres plus cruels que les Garſons de 12 à 16 ans, malgré cette bonté-native que J.-J. a ſi gratuitement departïe à l'Homme *), Celeſte parvint à ſa porte ſes habits dechirés, ſa calèche et ſon mantelet arrachés. On fut obligé de fermer la porte-commune, après l'avoir introduite dans la maison.

Arrivée auprès de ſon Père, alors furieux, et lié dans ſon lit, l'Infortunée tomba évanouie. M. Amancour ſembla recouvrer un moment ſa raison, en la voyant tomber: tandis qu'on la ſecourait, ſes larmes coulèrent; il tenait les ieux fixés ſur elle. Revenue à elle-même, Celeſte raconta ce qui lui venait d'arriver: Son Père paraiſſait l'écouter;

* L'Auteur de cette Anecdote le ſait par experience: Depuis deux ans, il eſt journellement inſulté par les Garſons de la Populace de l'Ile-Saintlouis, ſans qu'il y ait moyen d'en empêcher.

peut-être l'entendit-il parfaitement. Il pouſſa un profond ſoupir, lorſqu'elle eu ceſſé de parler, ſe recueillit un inſtant; ét feſant enſuite un puiſſant effort, il rompit ſes liens, ſe precipita du lit, ét ſe brisa la tête... On lui ſauva la vie, mais il reſta en enfance...

Celeſte aurait ſuccombé au-deſeſpoir, à l'effroi que lui donnaient ces ſcènes d'horreur; mais on lui parla de Julie, ſa petite Sœur, encore au berceau; on lui repreſenta le beſoin qu'avait d'elle cette Enfant: Dorfeuil était aimé, il fut perſuaſif: Toujours également tendre, également devoué, il n'abandonna pas Celeſte un-inſtant: La Femme Thibaut, veuve dès-lors, employa tout ſon credit ſur l'eſprit de ſa jeune Maîtreſſe, pour la conſoler: La reconnaiſſante ét raiſonnable Celeſte ſurmonta non la douleur, mais le deſeſpoir! Enfin parfaitement retablie, ſa delicateſſe la fit ſonger à faire un ſacrifice douloureux!...

Un matin, que Dorfeuil était accouru chés elle, il la preſſa de quitter ſon nom, pour prendre le ſien. Celeſte baiſſe la vue, ét ſoupira: —Monſieur, lui dit-elle, vous étes gentilhomme; nous aurions des Enfans.... Ne ſoyons pas les plûs cruels ennemis de nos Enfans! quittons-nous, ne nous voyons

plus ; choisissez une Epouse sans tache ; le vif intérêt que je prens à vous, m'oblige à vous donner ce conseil, et à vous dire, que rien ne pourra jamais me faire changer d'idée. Dorfeuil combatit cette resolution cruelle par toutes les raisons que lui suggerèrent l'amour, la douleur, et le bon-sens.

—Je vous adore, je vous aime, je vous estime (dit-il à Celeste) : vous êtes pour moi la Femme unique : Mais ceci ne regarde que moi. J'ai des principes, et d'après ces principes sûrs et solides, je serai louable aux ieux du monde de vous épouser. Je regarde la punition, comme une satisfaction complette, donnée à la Société : c'est un monstrueux abus que le Puni lui-même soit deshonoré ; à-plûs-forte-raison les Innocens, qui ne le touchent que par un point : Que le Coupable en-fuite, poursuivi par la loi, soit infame ; que le Scelerat d'habitude, qui fait un metier du vol, de l'assassinat, soit infame, même après sa mort, parce qu'il n'a qu'une vie, et qu'il en a ôté plusieurs ; cela est juste : mais qu'on distingue entre les Coupables : Que le Meurtrier, que l'Assassin-même ne disent pas, —Je n'ai plûs rien à perdre ! que la peine soit aggravée, ainsi

que le deshonneur, l'infamie, à-proportion du nombre des crimes ét de leur atrocité; surtout, que dans aucun des cas poſſibles, l'innocente, la vertueuse Sœur d'un Monſtre ne ſoit flétrie pour un crime étranger, dont elle a horreur !... O ma chère Celeſte ! marions-nous !.... Il eſt un moyen de nous cacher! Votre Grand'mère paternelle s'appelait Bellardier: prenez ce nom; que le vôtre ſoit oublié... Je ſuis riche, renonçons à toutes les ſucceſſions qui pourraient à-l'avenir, renouveler un ſouvenir dechirant... Voulez-vous que je vous diſe ce que je viens deja de faire? J'ai perdu ma Sœur, la petite Julie... Conſiderant la peine où vous êtes; desirant que jamais votre aimable Julie ne puiſſe connaître l'échange, ſi vous ne le vouliez, j'ai fait.... inhumer ma Sœur, ſous le nom de la vôtre.. Ne vous alarmez pas, ma chère Celeſte! je ſais que c'eſt un faux: mais je ſuis le ſeul intereſſé: c'eſt moi ſeul qui partagerai un-jour ma fortune avec elle, ét qui, par cet innocent artifice, pourrai lui procurer un mariage avantageux.... Cependant, ma chère Celeſte, ne lui en parlons pas encore: qu'elle ſoit élevée auprès de vous, ét par vous, comme étant ce qu'elle eſt veritablemeut

ritablement! Je n'entens pas vous ôter votre Sœur, la douceur de l'aimer, d'en être aimée, cherie, reſpectée; j'aurais pu me taire, et vous tromper: En retirant les deux Enfans de nourrice, il y a quinze-jours, je les ai fait placer chés une Femme qui ne les connaît pas; il y a longtemps que vous n'avez vu votre Sœur; vous n'auriez jamais ſu l'échange: mais je vous honore trop, pour vous mentir dans la moindre chose, même dans la vue de vous ſervir... La Julie qui vit eſt votre ſœur: elle ne ſera la mienne, que lorſque nous aurons uni notre ſort; elle ne ſera la mienne, que pour ne pas éprouver la douleur où vous êtes plongée-. Il ſe tut. Celeſte était concentrée: Ses malheurs ſe retracèrent ſi vivement à ſon imagination, qu'on fut obligé de la mettre au-lit....

§. 6 Pendant la nuit, elle eut de la fièvre, et le delire. Le matin, Dorfeuil fut introduit auprès d'elle, par Mad. Thibaut. Celeſte ne le reconnut pas: Elle l'éloigna, le repouſſa, en lui diſant le mot cruel de l'Amie, qui l'avait meconnue: —Que me veut donc cet Homme! je ne le connais pas-! On craignit pour une aliénation totale! Dorfeuil ſ'éloigna. Celeſte lui renvoya des preſens

qui lui étaient bien chers, ét ſurtout ſon portrait ; elle defendit à la Femme Thibaut de le recevoir ; elle n'ouvrit pas ſes lettres; ét elle l'adorait!... —Plûs je l'aime, dit-elle un jour à Mad. Thibaut, plûs je ſaurai le preſerver de l'abîme, où il veut ſe plonger-!

Lorſqu'elle fut un-peu plûs tranquile, ſa delicateſſe extréme lui fit ſ'imposer une autre obligation : ce fut d'abandonner tout ſon patrimoine à la Famille du malheureux Bijoutier. Elle envoya Mad. Thibaut en faire la proposition : Cette Femme fut très-mal reçue par la Veuve ; on lui-dit des injures: Il lui-était recomandé de tout ſouffrir: Des Pariſiens, dans le commerce ſurtout, ne conçoivent guère comment on peut être generéux! Celeſte éconduite, fit parler à cette Famille, par un Prêtre, qui eut beaucoup de peine à obtenir quelqu'attention. Enfin on l'entendit, ét l'étonnement ſucceda! Celeſte donnait tout ce qui lui appartenait en-propre, ſans en rien reſerver, pas même un don particulier, qu'elle tenait d'une Parente de ſon Pére, vieille fille morte dans le celibat; elle ne gardait que la portion de ſa Sœur, qu'elle ne pouvait donner. Cet acte, peut-être de juſtice, mais dont ſi-peu de Perſonnes ſont capables, fit ouvrir en-

fin les ieux à la Veuve et aux Enfans du Bijoutier ; ils acceptèrent, mais vivement pressés, et en marquant de l'estime pour Celeste. Dorfeuil n'apprit qu'après-coup ce qui venait d'être fait, et penetré d'admiration pour Celle qui était le choix de son cœur, il lui voulut abandonner le tiers de sa fortune: Mais comme il falait l'acceptation de Celeste, la donation ne fut jamais validée. Dorfeuil prit alors un autre parti: A-l'imitation des Gentilshommes anglais, il resolut de commercer; destinant tout le profit de son commerce, à faire un jour une ressource à Celeste et à Julie, au nom desquelles fut embarquée toute la pacotille. Il partit pour Lehâvre dans cette resolution, persuadé que le temps affaiblirait la douleur de Celeste, et diminuerait son éloignement pour un mariage qu'elle croyait indigne de lui. Ses vues s'étendaient plus loin : il devait, en cas de reüssite, lui proposer de se fixer, soit en Amerique, soit dans une Ile du Globe qui lui conviendrait davantage, s'il decouvrait un de ces charmans sejours, dont parlent si frequemment les Voyageurs. Enfin, c'était pour ne rien negliger de ce qui pouvait être utile par-la-suite aux Demoiselles Amancour, qu'il avait, par excès de precaution, lors de la mort de sa jeune Sœur, arran-

gé les choses de-manière, à pouvoir mettre Julie à ſa place. Laiſſons aler Dorfeuil dans le Nouveau-monde, ét ſuivons la conduite de Celeſte.

Elle n'avait plus que le tiérs de ſa fortune: Elle retrancha toute eſpèce de luxe, ſe borna au plûs étroit neceſſaire; quitta ſon quartier, ſa maison, qu'elle avait abandonnée à la Famille du Bijoutier, ét ala ſe cacher au Marais, dans la petite rue de-Normandie, près la rue Saintonge. Là, par deference pour les conſeils de M. Dorfeuil ét de Mad. Thibaut, elle prit le nom de Madem. Bellardier, ſe procura des Elèves, pour les mœurs ét l'ouvrage. Lorſqu'elle fut ſolidement établie, elle retira la petite Julie ſa ſœur; ét quoiqu' elle n'ignorât pas la ſingulière precaution du genereux Dorfeuil, elle oublia de faire rectifier l'acte qui mettait Julie dans la Famille de cet Ami zèlé. Elle demeura 5 ans dans le Marais, aſſujetie au penible travail qu'exige une Inſtitution nombreuse: Mais à la fin de la cinquième année, les choses changèrent de face, au-moyen d'une ſucceſſion inattendue, que recueillit Mad. Thibaut. C'eſt le moment de parler de cette Femme, ét de la faire connaître.

§. 7 Monique D'Auboin était fille d'un Marchand-de-draps, qui perdit une bonne Epouse au bout de ſix années

de mariage, et qui ne put lui ſurvivre; il traîna environ dixhuit mois une vie languiſſante, et mourut de douleur, laiſſant orfeline une Fille-unique très-delicate, âgée de cinq à ſix ans. Un Oncle-paternel fut le tuteur de la Petite: Cet Homme avait alors des Enfans: Il ne crut pas que ſa Nièce dût vivre, et il agit en proprietaire de ſa fortune. Il commit le crime de la faire paſſer pour la Fille naturelle d'une Domeſtique... faux bien-different, par ſes motifs, de celui du genereux Dorfeuil!... Il negligea ſon éducation; et vers l'âge de douze ans, la voyant ſe fortifier, il eut ſoin qu'elle fût aſſujetie à tous les ouvrages bas de la maiſon, qui la pouvaient abrutir: Elle était veritablement ſervante: ſon Oncle avait tous les titres de ſa propriété; il fit enſorte qu'elle ne pût en recouvrer aucun, ni connaître ſon état. Lorſqu'elle eut environ dixhuit ans, au lieu de chercher à l'établir, il la fit placer en ſervice chés M. Amancour, avertiſſant ſes nouveaux Maîtres, qu'elle n'avait rien du-tout à pretendre de ſa Mère, la Servante n'ayant rien laiſſé. Dans cet état de baſſeſſe, ſon Oncle, qui voulait conſommer ſon injuſte projet, la fit rechercher en mariage par ſon Emballeur, nommé Thibaut, garſon d'une aſſés jolie figure,

mais borné. Monique, qui était bonne, sans être sote, ayant su par ses Maîtres, que ce mariage fesait plaisir à son Oncle, qu'elle regardait comme son ancien maître, elle le contracta sans repugnance. M. et Mad. Amancour approuvèrent ce mariage, qu'ils considéraient comme un bonheur pour elle, Thibaut étant laborieux, et bon-sujet surtout: Ils ignoraient la trame de l'Oncle, qu'ils croyaient honnête-homme.

Voila donc Monique mariée à une sorte d'Automate, qui dependait absolument de M. D'Auboin l'oncle: les deux Nouveaux-époux vecurent tranquiles dans leur neant, beaucoup plus-heureux que s'ils eussent eu de la fortune et de l'ambition. Monique ignorant ses droits, elle se crut heureuse de rester en service; elle ne desirait rien; elle aimait son Mari, son Oppresseur, ses Maîtres surtout, et leurs Enfans: Elle se regardait comme de leur Famille.

Il faut convenir que la conduite de M. et Mad. Amancour était bien propre à leur acquerir une Domestique toute-devouée: Ils lui parlaient avec bonté, avec consideration même: Elle avait sa place à leur table après avoir servi: Celeste lui aidait, dans quelques petits details, et Mad. Amancour dans d'autres. Elle

était des parties de promenade et de spectacle ; en un mot, son service était d'une Aide honorable, et non d'une Servante. Aussi comme elle cherissait toute la Famille Amancour !... Il faut pourtant convenir, qu'il n'en serait pas de même avec toutes les Filles domestiques : Celle-ci, outre qu'elle était de Famille honnête, avait une bonté d'âme vraiment admirable !

Lorsque le terrible malheur arriva, elle était veuve depuis un an, et son Fils en avait deux ou trois. Elle ne forma pas alors le projet de le donner pour mari à la petite Julie ; outre que ces Enfans étaient trop-jeunes, elle ignorait qu'elle dût avoir un fort à lui offrir. Mais dès qu'elle eut de la fortune, loin de rougir de ses Maîtres, elle leur demeura fidèlement attachée ; elle porta la bonté d'âme, le devoûment au point de s'exposer aux bourades, pour aler jusqu'au Coupable expirant, et lui donner quelque consolation : on respecta ses motifs, quand elle les eut exposés, et le Confesseur lui facilita le triste avantage de dire deux mots à l'Infortuné... Elle recueillit ses dernières paroles, qui furent de repentir, de regrets, de desespoir, de pardon demandé à son Père,

à sa Mère... Hélas! ils ne purent les entendre! l'Une venait d'expirer; l'Autre avait perdu la raison...

Celeste fut abandonnée de tout le monde, mais non de sa fidelle Thibaut, dont l'âme élevée dementait la condition à laquelle un Oncle barbare l'avait reduite: —Laissez-moi le bonheur de vous servir! (disait-elle à Celeste): laissez-moi m'honorer moi-même par mon devoûment: Vous dites que vous avez perdu l'honneur: hâ! il est donc retombé sur moi; car je me sens doublement honorée de mon attachement pour vous-... Des sentimens aussi nobles touchèrent l'infortunée Celeste; elle se laissa servir par Mad. Thibaut, en la traitant non comme une Domestique, mais comme sa Sœur.

Telle était la situation de Celeste et de la Veuve-Thibaut, lorsque l'Oncle de cette Dernière vint à perdre ses deux Enfans, garson et fille: Il en fut au desespoir! c'était pour eux qu'il avait été injuste, mais il ne cessa pas de l'être, parcequ'il craignait la honte attachée à son injustice: se sentant succomber à sa douleur, il fit un testament, qui mettait toute sa fortune entre les mains d'un Parent éloigné, qu'il chargea de veiller à ce que sa memoire ne fût pas desho-

norée. Il mourut. Mais par un singulier bonheur, Mad. Thibaut ala consulter un Avocat de la rue des-Bernadins, nommé R—bert, honnête-homme, et plein d'ardeur pour obliger les Infortunés: Cet Homme éclairé voulut tout voir par lui-même, et il ne lui fut pas difficile d'entrevoir la fraude: Il força le Legataire à lui communiquer tous les titres; il les tira de chés les Notaires, et decouvrit la verité. Les choses étaient si claires, que Personne ne conseilla au Legataire de plaider: la Veuve Thibaut retira tout son bien, qui, avec les interêts accumulés, produisit une valeur de centcinquantemillelivres: Elle eut, pour sa portion, la maison de la rue des-Bourdonais, une boutique achalandée, et les marchandises, avec quelques autres biens; et pour ne pas plaider, elle declara, d'elle-même, que respectant le testament de son Oncle, tout injuste qu'il avait été à son égard, elle entendait et voulait que son Legataire eût toute la fortune legitime du Testateur. Ce desinteressement sublime excita l'admiration de quelques Personnes, qui le surent, et la Veuve-Thibaut, avec sa fortune, et la noblesse de son âme, s'éleva plûs haut, que si on lui avait accordé

des honneurs et une courone de merite. Elle resta domestique de Celeste...

Cependant, elle fit recevoir son Fils marchand; elle s'établit dans la boutique, qu'elle était en-état de gouverner; elle engagea Celeste à venir dans sa maison, où les appartemens étaient beaux et commodes; elle servit de portière, en donnant le passage par sa boutique, et même par son sallon: Elle n'eut point d'autres Locataires: Celeste et ses Elèves occupèrent toute la maison: Ce qui la rendit plûs convenable pour une Institution de Jeunespersonnes: Car Celeste ayait pour élèves les Filles de la meilleure Bourgeoisie, et même quelques Demoiselles, surtout des Protestantes: Quoique catholique, cette respectable Institutrice éduquait chaque Elève suivant l'intention des Parens qui la lui avaient confiée, et le dimanche, elle les envoyait toutes, à l'exception des Orfelines, à la maison paternelle, pour y remplir leurs devoirs religieux exterieurs sous les ieux de leur Famille: Elle avait encore un autre motif, pour envoyer ses Elèves chés leurs Parens, passer un jour, ou même deux, s'il se rencontrait une fête: elle avait observé, que l'éducation étrangère, en-commun,

detachait les Enfans de leur Famille, et les rendait égoïstes, moins propres au mariage: elle fesait part de cette reflexion à chaque Mère, qui lui confiait sa Fille, et offrait la diminution du prix, pour ces jours d'absence. Beaucoup de Mères l'avaient embrassée avec transport, en nommant sa conduite noble et genereuse: Quelques-unes cependant n'avaient pas accepté, par des raisons particulières et valables; mais les Protestantes alaient toutes, sans exception, passer les dimanches dans leur Famille.

La situation de Celeste n'était pas malheureuse, depuis la fortune de Mad. Thibaut, quoique Madem. Bellardier ne reçût rien d'elle: Sa Pension, dans un beau quartier, augmenta considerablement: c'était Mad. Thibaut qui recevait les paiemens, et qui donnait les quittances, signées de Celeste, par ce nom seul: Il n'y avait pas de Domestique dans la maison, et c'était un des plus precieux avantages de cette Institution: Les Jeunes personnes se suffisaient à elles-mêmes en santé; malades, elles étaient servies par leurs Compagnes et par leur Maitresse, aidée de Mad. Thibaut: Chacune d'elles presidait à son tour à la cuisine, fesait à son tour les achats; mais

elles ſortaient toujours deux, ét l'heure du retour était fixée. La Maîtreſſe ne les abandonnait pas au-hasard ; comme tout était autour d'elle, dans le voisinage des Hâlles, elle ſuivait par une porte-de-derrière, ét voyait, ſans être vue, preſque toutes les actions de Celles qui fesaient les achats: Quand ſes occupations l'en empêchaient abſolument, Mad. Thibaut la remplaçait.

Aulieu de Garſons-marchands l'ancienne Domeſtique de Celeſte avait deux Filles-de-boutique, d'un âge-mûr, ét d'une conduite éprouvée : mais ces Filles étaient pour elle-ſeule ; jamais elles ne penetraient dans la maison, ni ne parlaient aux Elèves. La genereuse Mad. Thibaut quittait tout, pour accompagner Celles-ci, quand elles ſortaient, ou pour les ſurveiller : Elle ſe regardait comme appartenant à Celeſte ; elle élevait ſon Fils dans la deference ét la ſoumiſſion à ſa bonne Maîtreſſe.

Ce Garſon était très-borné ; mais il était bon, innocent, naïf: S'il avait eu de mauvais exemples, il ſerait devenu un très-mechant ſujet, parceque la raiſon ét le bon-ſens lui auraient manqué, pour ſentir le danger du libertinage : mais il ne voyait que des actions honnêtes, genereuses; il n'avait ſous les ieux

que la bonté de ſa Mère, la vertu ſtricte, ét cependant aimable de Celeſte, la naïve innocence de Julie ét des autres Elèves; comme le Cameleon il était ce qu'il approchait. Un grand ét utile exemple ſe presente ici: Celeſte était tranquile, elle avait avec elle ſa Sœur, qui lui donnait la double conſolation d'un excellent naturel, ét d'une beauté ſeduisante, unie à l'eſprit, à la penetration, à la juſteſſe des idées: Qui changea cette ſituation heureuse, autant qu'il était poſſible, après ce qui était arrivé? La complaisance pour un Homme vertueux, reellement vertueux, aimable, charmant, tendre, genereux, introduit dans une maison, où jamais Homme n'avait mis les piéds.

Dorfeuil, l'ancien Amant de Celeſte, était parti d'Europe, dans le double deſſein de ſ'enrichir, ét de trouver un asile, dans un coin du globe, où il pût vivre heureux avec ſa vertueuse Amante: ſes vues étaient alors abſolument romaneſques, ét telles que les ont toujours les Amans, lorſqu'ils quittent une Maîtreſſe adoréeau plûs-fort de l'ivreſſe: Ils croient bonnement qu'ils paſſeraient auprès d'elle, ſans ennui, toute leur vie dans un desert: J'y conſens de

tout mon cœur, et je leur souhaite un bonheur aussi doux, mais sans y croire. Arrivé en Amerique, Dorfeuil eut le bon-esprit de songer dabord au solide: Il fit valoir les fonds considerables qu'il avait apportés de France, et comme l'argent est un tout-puissant mobile, dans ce pays-là surtout, il réussit. On me demandera, dans quel pays de l'Amerique il était? Dans la Guyane, le même pays que l'Espagne vient de céder à la France, pour que nous couvrions ses riches possessions, en nous mettant entr'elle, et des Peuples remuans, qu'elle redoute. Dorfeuil y commerça, y sema, y defricha, et tira des forêts de ce pays des bois de construction, qu'il trouva le moyen de faire transporter, soit dans les Etats unis depuis, soit dans les Colonies espagnoles. Il ne perdait-cependant pas-de-vue son projet favori: Dans un des voyages qu'il fit à La-Havane, dans l'Ile-de-Cuba, il eut le bonheur de rendre un grand service au Gouverneur, en-decouvrant une entreprise des Anglais, qui ne tendait à-rien-moins, qu'à s'emparer de la Ville et de l'Ile. On lui offrit une recompense, et dans son amoureux delire, il demanda Tinian, en toute proprieté, sous la souverai-

neté de la Courone d'Espagne. Cette demande surprit le Gouverneur, qui en demanda la raison? Dorfeuil la dit bonnement, et de ce ton de verité qui persuade toujours. On écrivit en Espagne: la reponse fut longtemps à revenir. Pendant ce temps-là, Dorfeuil fit un voyage aux Philippines, aux Moluques, à la Chine. Il vit l'Ile de Tinian, et il obtint qu'on y descendît: Le sejour était charmant: mais dans un moment de solitude, Dorfeuil se representa, qu'il était habitant unique de cette Ile, avec Celeste, supposé qu'il pût la determiner à y venir; que le vaisseau était éloigné; qu'il était à la-merci de quelques Esclaves nègres, ou de Domestiques blancs, peutêtre plûs dangereux... Cette idée le fit fremir! Tinian lui parut trop isolée; il resolut de chercher un autre asile, où il serait independant, et où il pourrait conduire une petite Colonie d'Êtres libres et raisonnables, dont il serait le chef. Il observa ensuite, que le sol de Tinian était bien leger: la couche superficielle de terreau qui couvre le rocher, est le produit de cent, de mille siècles de vegetation diffoute, et se reproduisant sans-ceffe; mais une fois cultivé, ce pays devait s'user très-vîte,

ét ne laiſſer un-jour qu'un rocher pelé à ſes malheureux Habitans, ſuppoſé qu'ils ne fuſſent pas detruits plutôt, par un effet de la politique europeane. Il quitta donc Tinian, avec la resolution de n'y jamais revenir.

Il gâgna beaucoup dans ce voyage; ce qui le conſola de la perte de ſon Ile. En revenant, il toucha au Cap-de-Bonne-eſperance: dans toute cette longue traverſée, il ne trouva pas un ſeul endroit où il eût voulu ſe confiner, pour le reſte de ſes jours.

A ſon retour, il apprit que la Cour d'Eſpagne n'avait pas agreé ſa demande. Il ſ'en conſola facilement, ét après quelques nouvelles entreprises utiles, il partit pour l'Afrique, où il alait chercher des Nègres. Ce n'eſt pas que Dórfeuil approuvât ce commerce de Creatures humaines; mais il ne pouvait trouver d'autres bras, ét il était forcé de faire comme les Autres. En-parcourant tout ce qu'il osa visiter de l'Afrique, Dorfeuil fut effrayé de voir une terre brûlée, qui n'a de verdure que dans quelques vallons, ou près des rivières; encore ces endroits étaient-ils remplis de Serpens, ou de Bêtes-feroces. Il ne fut pas tenté d'y fixer ſon ſejour. Il fit ſa traite, ét

partit ; resolu de chercher en Amerique, un coin de terre avantageusement ſitué, dont il pût être le Souverain ; il ne croyait pas impoſſible d'y faire tout-d'un-coup fleurir les arts utiles, et d'y établir une civilisation inamiſſible : Il ſe proposa de faire alliance pour ſa Colonie, avec les Etats non encore unis, quoiqu'il ne prevît pas leur future independance.

§. 8 De tous ces projets, aucun ne reüſſit : Dorfeuil doubla, tripla, decupla ſon fonds, et au bout d'environ dix ans, il ſentit un inſurmontable desir de ſe fixer en France, au centre des beaux-arts, et de l'urbanité europeane faits pour les Opulens. Il aimait encore Celeſte ; mais il ſentait la poſſibilité de s'ennuyer auprès d'elle, dans un desert, tel que Tinian, ou l'interieur de l'Amerique. Il travailla pourlors à changer la nature de ſes richeſſes, en les convertiſſant en marchandiſes de debit en Europe, et ſurtout en France. Il trouva un habile Capitaine (c'était) M. De-Nouglans, officier de fortune, et propriétaire d'un vaiſſeau, quoiqu'il eût commencé par être mouſſe : Dorfeuil acheta ce navire, dont il lui laiſſa le commandement.

Dans un voyage qu'ils firent enſemble, aux Indes orientales, ils ſe racontèrent leurs avantures. Nouglans n'avait pas un

long recit à faire: Quelques Femmes-sauvages, quelques Nègreſſes, des Européanes de la dernière claſſe, c'était à-peu-près tout ce qu'il avait vu. Mais l'hiſtoire de Dorfeuil devait être plûs intereſſante, et après avoir entendu les triſtes proueſſes de ſon ruſtique Ami, il prit la parole, en ces termes:

—Je ſuis né à Paris: Ma Famille eſt noble, mais ſans titres et ſans emplois diſtingués. Mes Parens avaient de la fortune, et ma Mère, jeune veuve d'un vieil Officier-general, quand mon Père l'épouſa, lui avait apporté quinzemille livres de rentes. Je ne vous ferai pas les details faſtidieux de mon enfance: Je reçus l'éducation convenable, et je perdis mon Père à l'âge de 20 ans. Ma Mère était groſſe d'une Fille, dont la naiſſance lui coûta la vie. On me fit émanciper, et je me trouvai non-ſeulement maître de moi-même à 21 ans, mais tuteur de ma petite Sœur.

J'avais arrangé toutes mes affaires, et je jouiſſais de ma liberté, lorſqu'étant alé au Palais-royal, ſur les dix heures-du-matin, j'y rencontrai une Jeune perſonne charmante, qui ſe promenait ſeule. Je fus ſurpris! Je la regardais, ſans pouvoir m'en empêcher. Tandis que j'étais ainſi dans une ſorte de raviſſement, un

Jeunehomme, dont l'air repouſſant annonçait le plus effrené libertinage, vint lui prendre rudement le bras. —Hà! mon Ami! (lui dit-elle), tu m'as bien fait attendre-! Il lui repondit par une brutalité. Je le crus ſon mari, et j'en étais bien faché, quand j'entendis la charmante Perſonne le nommer ſon Frère! J'en treſſaillis d'aiſe. Il continuait de la bruſquer: enfin, il la quitta par boutade. Je m'approchai auſſitôt reſpectueuſement: —Mademoiſelle (lui dis-je), permettez que je remplace M. votre Frère juſqu'à votre porte? Vous êtes trop belle pour marcher ſeule ſans inconvenient, et mon profond reſpect m'ordonne de m'y opposer? —Je ne vais qu'à deux-pas, Monſieur-. Cependant je l'accompagnai. Je parlais: elle repondait modeſtement. Jamais ſon-de-voix n'eut autant de douceur et d'harmonie! Nous vimes les Oiſeaux aquatiques du jardin grillé: —Ils ſont triſtes (me dit elle), loin de leur pays-natal! on les a tranſportés pour les rendre malheureux! —Vous avez l'âme ſenſible, Mademoiſelle! j'envie tous les Êtres, dont le ſort vous intereſſe-! Elle ſourit, et ſe retira. Je marchai à-côté d'elle juſqu'à ſa porte. Elle me fit une reverence: —Mademoiſelle! (lui dis-je), eſt-ce pour jamais que je ſerai pri-

vé du bonheur de vous voir? Elle rougit d'une manière charmante, ſans me regarder, et elle rentra chés ſes Parens. Je levai les ieux, ét je vis au balcon ſon Père ét ſa Mère: je les devinai, parce qu'un inſtant après, elle fut au-milieu d'eux. J'osai les ſaluer.

Je m'éloignai; je rentrai dans le jardin: J'aperçus bientôt la Jeune perſonne ét ſes Parens ſur un joli belvedère: Je reſtai dans l'alée des Tilleuls plûs de deux heures. A celle de ſe mettre à table, M. Amancour (c'eſt le nom du Père de la Belleperſonne), vint auprès de moi. Je l'abordai reſpectueuſement; je me nommai; je le ſuppliai de me permettre de devenir une de ſes Connaiſſances, en attendant que je puſſe avoir le bonheur d'être un de ſes Amis. Ce compliment parut lui plaire: Nous fimes quelques tours enſemble, pendant leſquels j'achevai de me faire connaître. Il avait été camarade de Collége de mon Père; il me cita de lui pluſieurs traits que je ſavais deja: Nous voila donc preſque liés: Il m'emmena; nous rentrames enſemble, ét je dinai à-côté de la belle ét touchante Celeſte. M. Amancour parla de mon Père, durant tout le repas, comme d'un Ami qui lui avait été chèr, ét il m'exhortait à lui reſſembler. Ce fut

ainſi que je fis connaiſſance avec la ſeule Perſonne que je puiſſe jamais aimer, malgré les malheurs qui l'ont accablée depuis....

M. Amancour avait trois Enfans, un Fils ſon aîné, Celeſte, alors âgée de 16 à 17 ans, ét une ſeconde Fille qui ne fesait que de naître, nommée Julie; elle était de l'âge de ma petite Sœur. Celeſte était la plûs belle Perſonne qu'on puiſſe voir, non-ſeulement par ſa figure noble ét reguliére, mais par un air-de-douceur, de-bonté, un ton-de-raison, qui la fesait paraitre alors vingtdeux ou vingttrois ans. Je ne fis pas myſtère de mes vues: je les expoſai aux Parens, de Celeſte dès le premier jour, ét j'obtins la permiſſion de leur rendre des viſites frequenres, à-condition, que je m'adreſſerais à eux, jamais à leur Fille. Que vous dirai-je? en quelques mois, je me fis également aimer des Parens ét de la Demoiselle; les Domeſtiques même me cheriſſaient. On m'avait accepté pour gendre; Celeſte conſentait à devenir mon Epouse; elle ne me parlait pas de ſon amour; elle avait trop de pudeur ét de modeſtie; mais elle me temoignait quelquefois ſon eſtime. Je menais une vie heureuse, uniquement occupé de mes affaires, que je mis dans le meilleur ordre

Cependant, je m'apercevais quelque fois de certains troubles dans la Famille Amancour : Souvent la figure ouverte et franche du Père, paraissait voilée par un nuage de douleur. C'était l'effet de chagrins que lui donnait la conduite de son Fils. Mais ce bon Père les dissimulait, et tâchait de les cacher à sa Femme et à sa Fille aînée. Je fus une seule fois son confident, parce-qu'il avait besoin du secours d'un Tiers, pour calmer des Parens offensés.

LE POLYGYNE.

La lecture des FAUTES SONT PERSONNELLES fut interrompue en cet endroit, par le bruit de la marche de plusieurs Femmes. Je sortis de chés la Marquise, et je vis déboucher dans la rue Saint-louis, pour aler à celle de-Saintanastase, une sorte de jolie procession, composée de trenteune Personnes, un Homme et trente Femmes masquées. Ce qui m'étonna, c'est que ces Dernières, par leur masque, et leur goût-de-parure, ressemblaient parfaitement à trente Jeunes-personnes, de la Bourgeoisie ou du Marchand, les plus jolies de chaque quartier, que je connaissais de-vue, parceque la beauté, rare à Paris, s'y fait remarquer, comme dans une soirée sans nuages les Etoiles de la première-grandeur. Le

Jeune homme donnait la main à Une seule, qui était une belle Blonde. Tout ce monde entra dans une grande maison-à-porte-cochère. Je regardais machinalement, lorsque je fus remarqué par le Jeune homme. Il vint à moi, et me demanda, Ce que je fesais à pareille heure, seul, dans les rues! —Je vous examine-! (lui repondis-je). —Que pensez-vous de moi? —Bien des choses! —Puis-je savoir? —Non. —Qui êtes-vous? —Le Spectateur-nocturne. —Ha!... Connaissez-vous la Jeune personne à qui je donnais la main? —Oui, si elle ressemble à son masque. —Parbleu! vous me paraissez original! je veux vous donner à reflechir. Prenez ce papier, lisez-le, et demain, rapportez-le moi-. Je pris l'écrit, et je me retirai.

Table de la IV.me Partie, *Tome II.*

LXIX Nuit.	*Suite de la Muette.*	723
	Second Acte.	725
	Suite de la Muette.	710
LXX Nuit.	*Suite de la première Muette.*	733
	Troisième Acte.	755
	Les Provisions gâtées.	777
LXXI Nuit.	*La Mule enlevée.*	779
	Quatrième Acte.	783
	Les Gadoires.	805
LXXII Nuit.	*Le Feu de la Saintjean.*	809
	Le Mal sans remède.	813
LXXIII Nuit.	*Suite : Le Gîte.*	814
LXXIV Nuit.	*Conclusion de la première Muette*	821
	L'Insulte.	822

LXXV Nuit.	*La Fille qui veut ſe marier.*	828
	Le Tonnerre-nocturne.	831
LXXVI Nuit.	*Suite de la Peliſſe-bleue.*	834
	L'Incendie.	841
LXXVII Nuit.	*L'Epicier-droguiſte.*	845
	L'Homme-aux-Lapins.	849
LXXVIII Nuit.	*Suite de la Muette.*	853
	Le Commiſſionnaire de Lui-même.	854
LXXIX Nuit.	*Suite du Commiſſionna. de Lui-même.*	859
	Suite : le Duel manqué.	862
LXXX Nuit.	*Suite de la Peliſſe-bleue.*	863
	La Tête-faible.	866
LXXXI Nuit.	*L'Homme-aux-cheveux-plats.*	867
	Le Misanthrope.	870
LXXXII Nuit.	*Les deux Infortunées.*	874
	La Fille-brûlée.	876
	Les Fautes ſont perſonnelles.	877
	Le Polygyne.	934

(*La Suite dans la V. PARTIE*).

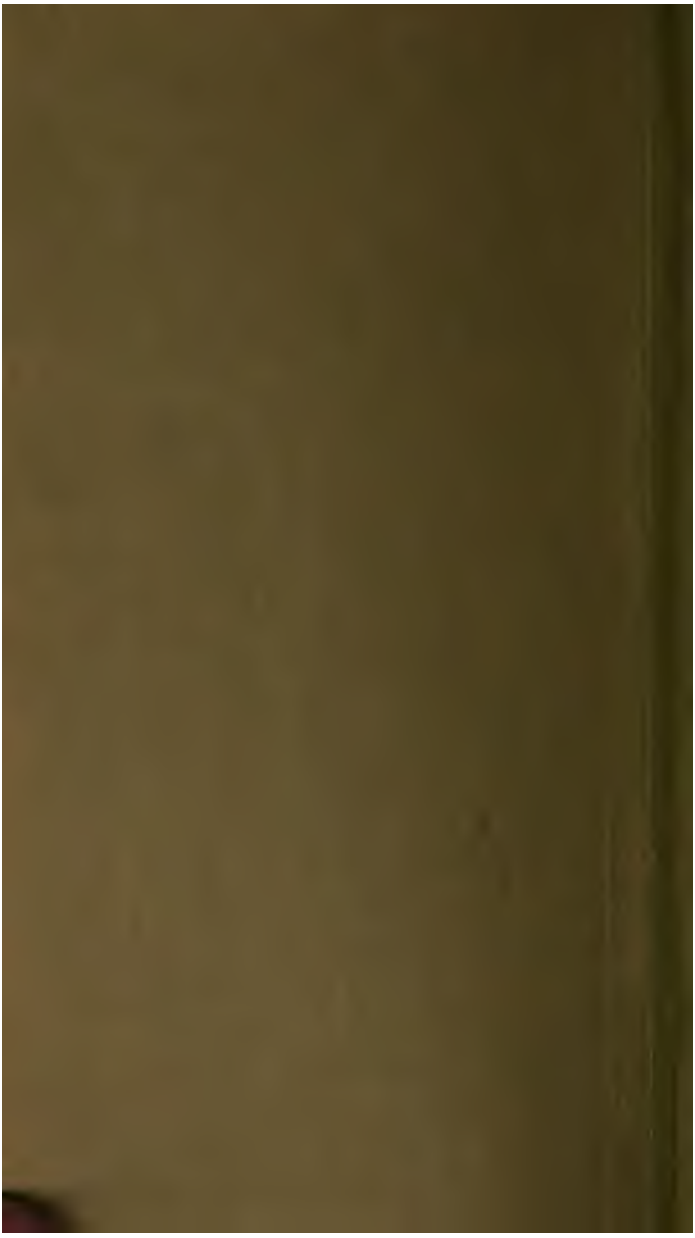
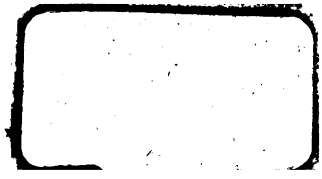
Juvenales qui ſe trouvent dans les IV PARTIES.

T. I, p. 211, Paysan-Paysane-pervertis, T. II, p. 420.
Idem, p. 223, P.-P.-pervertis, T. IV, p. 147.
Les Paſſions, T. II, p. 517, Nouvel-Abeillard, p. 237.
Page 572, la 242 Contemporaine citée.
Page 666, la 26 Contemporaine citée.
P. 669, Juvenale citée, T. IV, p. 80 du P.-P.-pervertis.
P. 830, Juvenale à la fin du III Vol de la Maled. patern.
P. 841, Juvenale au chap. &, IV Part. d'O-Rikeau.
P. 849, T. IV du P.-P.-pervertis, p. 121.
P. 856, T. IV du Paysan-Paysane-pervertis, p. 130.
P. 861, T. II du Paysan-Paysane-pervertis, p. 485.
P. 865, dans les Françaises, II Volume, p. 63.
P. 870, dans les Françaises, II Volume, p. 152.

FIN de la IV Partie, et du Tome II.

Les IV Parties ſuivantes ſont imprimées, et paraîtront dans ſix ſemaines, et les IV dernières, qui ſeront les plus intereſſantes, ſix autres ſemaines après.

La première Suite ſe vendra 10 liv. La ſeconde et la troiſième 7 liv. 4 ſ. chacune. Si l'Ouvrage paſſe 3 livraiſons à 40 feuilles, on donnera le ſurplus gratis.



NOV 29 1930